

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

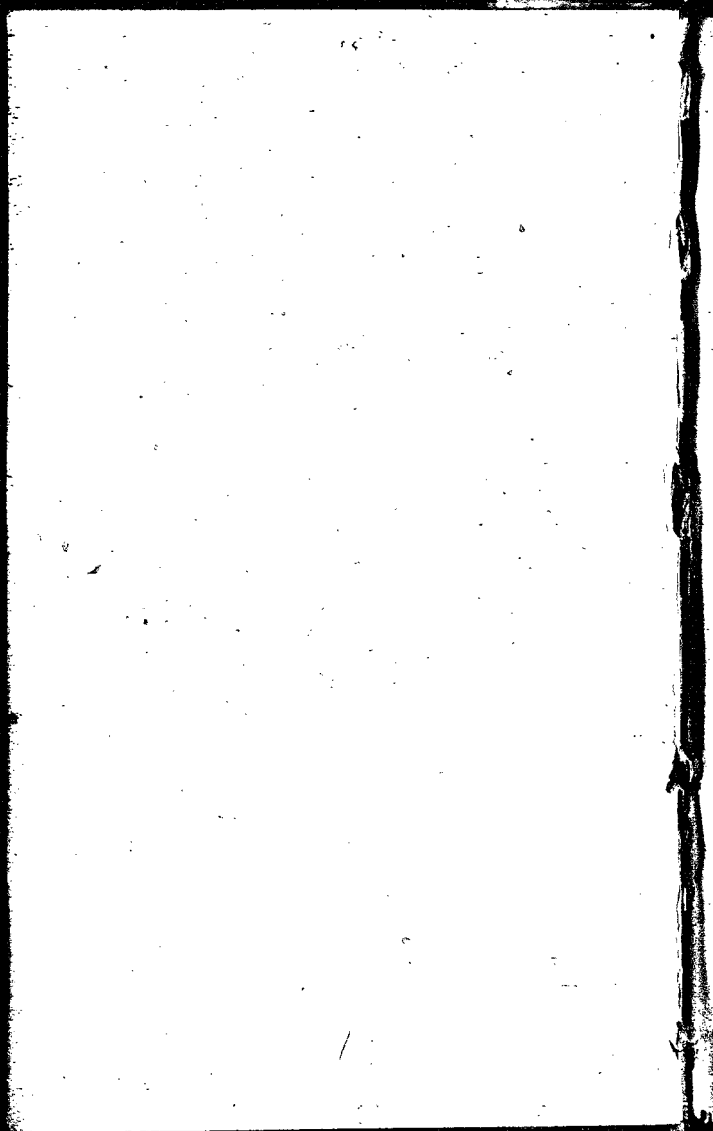
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Irregular pagination: [1 - 70], 1 - 312, 313 - 313, 313 - 313, 313 - 313, 313 - 313, 313 - 313, 313 - 314, 315 - 506 p.
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



NOUVELLE DECOUVERTE
d'un tres grand

PAYS

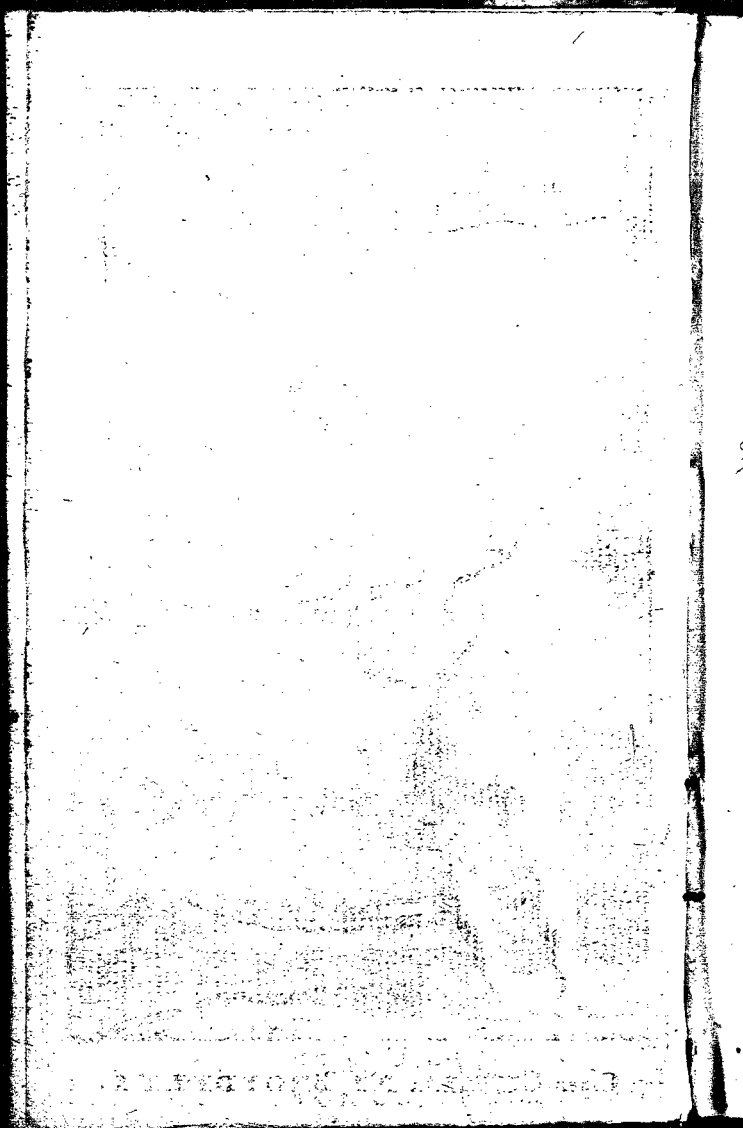
Situe dans L'AMERIQUE

Par R. P. LOUIS de KENNEDY.



a Utrac

Chez GUILLAUME BROEDELLET.



NOUVELLE
DECOUVERTE

D'UN TRES GRAND

P A Y S

Situé dans l'Amerique,

ENTRE

Le Nouveau Mexique,

ET

La Mer Glaciale,

Avec les Cartes, & les Figures necessaires, & de plus
l'Histoire Naturelle & Morale, & les avantages,
qu'on en peut tirer par l'établissement des Colonies.

LE TOUT DEDIE

à

Sa Majesté Britannique.

GUILLAUME III.

PAR LE

R. P. LOUIS HENNEPIN,

Missionnaire Recollet & Notaire Apostolique.

A U T R E C H T,

Chez GUILLAUME BROEDELET,
Marchand Libraire. MDCXCVII.

THE NATIONAL ARCHIVES

RECORDS OF THE DEPARTMENT OF THE INTERIOR
BUREAU OF LAND MANAGEMENT

A U
R O Y
DE LA GRANDE
B R E T A G N E.

S I R E,



Oici la Relation
de la plus grande,
& de la plus belle
Découverte, qui ait été fai-

* 3

te

DEDICATOIRE

te dans ce Siecle, de plusieurs vastes Pais situez entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, laquelle je prend la liberté d'offrir à V^{otre} Majesté. Onze Ans de séjour, que j'ay fait dans l'Amerique, m'ont fourni le moien d'y pénétrer beaucoup plus avant, qu'on n'avoit encore fait. J'y ai découvert de nouvelles Contrées, qu'on peut appeller avec justice les delices de ce nouveau Monde, & qui sont plus grandes que l'Europe entiere.

On

EPISTRE.

On les voit dans l'espace de plus de huit cens lieües arrosées d'un grand Fleuve, sur les bords duquel on pourroit former un des plus puissans Empires de l'Univers.

Que je recueillerois un glorieux fruit de mes pénibles voyages, Sire, s'ils pouvoient contribuer à faire connoître un jour ces vastes Pais sous l'Auguste nom de Vôtre Majesté: Je m'estimerois même fort heureux, si sous vôtre Royale protection, & par les secours de vôtre Souverain

DEDICATOIRE

pouvoir, je pouvois servir de guide à quelques uns de vos sujets pour y aller porter la lumiere de l'Euangile de Jesus Christ, & en même temps la connoissance de vos rares vertus, & la douceur de vôtre Domination.

Ma memoire seroit sans doute en bénédiction parmi tous les Peuples, qui habitent dans ce grand País. Ils ne demeurent apparemment dans les tenebres, & ne vivent sans Foy, sans Loix, & sans Religion, que parce que personne ne

tra-

E P I S T R E.

travaille à les amener à la
lumière de la vérité. Ils
célébreroient donc fans
doute avec une joye in-
concevable le salut, qui
leur auroit été revelé, &
en même temps ils auroient
le bonheur de voir leurs
mœurs addoucies par le
commerce d'une Nation
polie & genereuse, qui est
conduite par l'un des plus
vaillans & des plus magna-
nimes Rois du Monde.

Cette entreprise, Sire,
est digne de vôtre Majesté
qui n'en fait jamais que de

*

5

gran-

DEDICATOIRE

grandes, qui les conduit
tôjours avec une pruden-
ce admirable, & qui les
pousse avec tant de force,
qu'elle ne manque jamais
de les faire reüssir. Aussi les
voit on tôjours couron-
nées d'un heureux & d'un
glorieux succès.

Je n'entreprendray pas,
Sire, de faire ici la détail
de tout ce que vôtre rare
prudence, & vôtre invin-
cible valeur ont fait pour le
bonheur des Provinces U-
nies, & pour celuy de l'An-
gleterre, de l'Ecosse, &
de

EPISTRE.

de l'Irlande. La félicité de ces trois Royaumes, la douceur & l'équité, avec laquelle ils sont gouvernez, en disent plus que je n'en saurois dire : Et la tranquillité, dont jouissent les Provinces Unies au milieu d'une Guerre effroyable qui desole presque toute l'Europe, aussi bien que l'éloignement d'un redoutable Ennemi, qui avoit autrefois penetré jusques dans leur sein, & qui vouloit y penetrer encore, n'en disent pas moins à toute la Terre.

DEDICATOIRE

L'obligation, Sire, que ces heureuses Provinces en ont à vôtre Majesté, leur est commune avec tous les Hauts Alliez. Et en effet n'est ce pas Vôtre Majesté, qui à la tête de ses Armées & des leurs s'expose tous les jours aux fatigues & aux perils de la Guerre pour la conservation de leur País, & de la liberté de leurs Peuples? N'est ce pas Vôtre Majesté, qui fait le Lien de leur Union, & qui conserve cette heureuse intelligence
par

E P I S T R E.

par la sagesse de ses conseils, par la douceur de sa conduite Royale, par la moderation de toutes ses actions, dont la gloire est sans bornes, & par l'extrême consideration, que tant de grands Princes ont pour les vertus heroïques de V^otre Majesté.

Non, Sire, je ne craindray point de le dire ici, par ce qu'un principe de Religion, aussi bien que de reconnoissance & de sincerité m'engage à rendre ce témoignage à toute la ter-

DEDICATOIRE

re. C'est, que j'ay veu moy même Votre Majesté prendre soin de conserver nos Eglises dans les Pais bas, & d'en défendre le pillage, pendant que ceux, que leur conscience obligoit à les protéger, violoient hautement & à la face du Soleil le respect, qui leur est du.

C'est par cette sage & parfaite conduite, Sire, que Votre Majesté s'est attiré l'estime & les cœurs de presque tous les Potentats chrétiens. C'est cette droi-
ture

E P I S T R E.

ture de Cœur , aussi bien que les grands exploits de V^ôtre Majesté, qui ont engagé la plus Ancienne République du Christianisme, je veux dire celle de Venise, le grand Duc de Toscane, & l'Etat libre de la République de Gènes à luy envoyer témoigner par de celebres Ambassades, avec quel respect & avec quelle admiration ces puissans Etats regardent V^ôtre Personne Royale, & vos rares & éminentes vertus. Ce sont ces mêmes vertus, qui
sont

DEDICATOIRE

font toutes rassemblées en vous; Sire, sans être mêlées d'aucune injuste passion, qui en ternisse l'éclat: C'est sur tout cette parole, & cette foy Royale, sur laquelle on peut s'affurer, qui ont porté mon Roy, le plus Catholique Roy du Monde, à s'unir à V^ôtre Majesté par une étroite Alliance.

Il y a déjà long temps, Sire, que ce grand Roy, trop éloigné de nos Pais bas pour pouvoir défendre les Etats, qu'il y possède, a
trouvé

E P I S T R E.

trouvé en V^otre Majesté un vaillant & fidèle Defenseur, qui étant secondé par l'invincible Electeur Duc de Baviere, conserve ces pauvres Pais à mon Souverain, pendant qu'un autre Monarque, qui luy est si proche par le Sang, & qui professe la même Religion que luy, a employé toutes sortes de moïens pour l'en dépouiller.

Ce qui se passe tous les jours dans nos Pais bas est une preuve éclatante de ce que j'avance touchant les
fen-

DEDICATOIRE

sentimens de mon Roy.
Mais, Sire, ce qui s'est pas-
sé à mon égard, n'en est
peut être pas une marque
moins assurée. Car c'est
par l'autorité de mon Sou-
verain, & avec l'agrément
de Sa Majesté, de son Al-
tesse Electorale de Baviè-
re, & de ses Ministres, qui
m'a été donné, & en même
temps avec le consentement
par écrit, des Supérieurs
de mon Ordre, que je
me suis entièrement dévoué
au service de Votre Ma-
jesté.

Je

EPISTRE.

Je ne doute point, Sire,
qu'il ne se trouve des gens
prevenus de passion contre
moy, ou jaloux de mon
bonheur, qui censureront,
ce que je fais en cette ren-
contre. Mais pour moy j'en
fais toute ma gloire. J'ay
de bons garands de la droi-
ture de mes intentions.
C'est l'integrité de ma Foy,
& l'observance réguliere de
mes vœux. J'adoreray tou-
jours mon Dieu. Je de-
meureray toujours attaché
au grand Monarque, qui a
daigné me recevoir sous sa
pro-

DEDICATOIRE

protection. Et de plus je consacreray mes soins, ma plume & tous mes travaux au genereux Défenseur de ma Patrie, & de nos Autels, qui m'a fait la grace de me donner un favorable accès à sa Cour en un temps, auquel selon toutes les apparences d'autres Potentats m'auroient negligé, ou peut être même m'auroient interdit la leur.

Il est bien juste, Sire, que j'emploie au service de Vôtre Majesté, ce que j'ay acquis d'experience, & que
je

E P I S T R E.

je communique à vos sujets la connoissance, que j'ay de nos grandes Découvertes. On pourra travailler par ce moien à rendre tant de peuples aveuglez, susceptibles des lumieres du Christianisme. Et en même temps le public en pourra tirer de grands avantages par le puissant commerce, qu'on y établira. Les Anglois, qui sont le plus grands Navigateurs de l'Océan formeront de grandes Colonies dans ce Nouveau monde. On y cultivera des
ter-

DEDICATOIRE

terres vierges , qui fourniront deux récoltes par An : Et par là ces vastes Contrées auront droit de prétendre à l'honneur de vôtre protection Royale , & à la gloire d'appartenir à Votre Majesté.

J'avois commencé cette grande Découverte , Sire , avec un homme , qui auroit pu contribuer beaucoup à l'avancement de ce grand ouvrage. Mais il me quitta , par ce qu'il me voyoit trop de panchant pour mon Souverain. Pendant

EPISTRE.

dant même que j'ay voyagé avec luy, il m'a souvent exposé au danger de perdre la vie, comme cela est arrivé à l'un de mes Compagnons, qui a été massacré par les Barbares. Mais luy même a été enfin tué de dessein premedité, par ceux qu'il commandoit, dans une embuscade qu'ils luy avoient dressé pour s'en défaire, par ce qu'il les avoit trop exposez. C'est ainsi, qu'on a vu échouer les grands desseins, qu'on avoit sur les mines de Sainte

te

DEDICATOIRE

te Barbe dans le nouveau
Mexique.

Tout cela m'avoit don-
né quelque averfion pour
les voyages de cette natu-
re, & j'avois presque per-
du l'envie de continuer, ce
que j'avois fi bien commen-
cé. Mais la Providence Di-
vine, dont les refforts font
impénétrables, & qui fe
fert de nos propres mouve-
mens pour nous conduire à
fon but, n'a pas permis,
que j'excutaffe ce que j'a-
vois refolu à cet égard. El-
le m'a amené comme par la
main

DEDICATOIRE.

main à la Cour de Vôtre
Majesté pour y contempler
les merveilles de Vôtre
Regne. J'ay veu de prés
et j'y ay connu le merite &
la generosité de la Nation
Angloise, à la vertu de
laquelle rien ne peut ré-
sister, & qui est capable
de tout entreprendre, &
de jouïr heureusement de
nos Découvertes à l'exclu-
sion de ses Ennemis.

Aiant donc obtenu la
permission de mon Roy,
& le congé de mes Su-
perieurs je me suis aban-
don-

**

E P I S T R E

donné, Sire, aux inspirations secretes du Souverain Directeur de l'Univers, lesquelles me conduisoient au service de V^{otre} Majesté selon le panchant de mon cœur. Et en cela je suis persuadé, que la Divine bonté de mon Sauveur n'a rien fait que pour mon bien, & qu'il veut, que je me rende aux ordres de V^{otre} Majesté.

C'est dans cette persuasion, Sire, qu'apres avoir fait des vœux ardens pour
la

DEDICATOIRE

la conservation de Vôtre
Personne Sacrée & pour
la prospérité de Vôtre Au-
guste Regne, j'ose me dire
ici avec un tres profond re-
spect, & avec une soumis-
sion entiere

S I R E

De Votre Majesté.

Le tres humble, tres fidele
& tres obeissant Serviteur,

F. LOUIS HENNEPIN,

*Missionnaire Recollet,
& Notaire Apostolique.*


** 2

AVIS

A V I S

A U

LECTEUR.

 *N ne doit pas s'étonner, de ce que les hommes sont divisez entr'eux par leurs passions, & par leur interest. On les a veus ainsi dès le commencement du Monde separez les uns des autres vivre dans la mesintelligence, & s'embarasser dans de malheureuses dissensions, qui n'ont servi pour l'ordinaire qu'à empêcher les loüables desseins de ceux, qui vouloient contribuer au bien public, ou qu'à en retarder l'effet par leurs injustes oppositions.*

Ne

A V I S A U

Ne soiez donc pas surpris, mon cher Lecteur, si cette Rélation de mon Voyage est publiée si tard. Certaines gens, qui ne m'étoient pas favorables, sont causes par leur intrigues secretes, que je n'ay pas fait imprimer plutôt le voyage curieux, que je publie ici en deux Tomes. Je l'ay fait dans l'Amérique Septentrionale depuis l'an 1679. jusques en 1682. que je revins à Quebec après y avoir employé près de quatre ans. F'y ay découvert de grands, & de vastes Pays, qui étoient inconnus à l'Europe avant moy. J'avois fait dessein d'enrichir le public de cette Découverte. Mais plusieurs incidens m'en ont ôté le moien, que je n'ay trouvé que dans cette Ville d'Utrecht.

A V I S A U

J'avois publié une partie de mon voyage à Paris en l'An 1688. dans la discription de la Louïsiane , qui fut imprimée alors par l'ordre du Roy de France. Cependant je n'y donnay point la connoissance du grand Fleuve Meschasipi dans toute son étendue. Je fus obligé d'en supprimer une partie pour des raisons, que j'expliqueray tout à l'heure, & que je toucheray encore à la fin de ce Tome, par ce que je crus, que mon silence previeudroit certaines choses, que je n'ay pourtant pu éviter, quelque precaution que j'aye prise pour cela. Je me vois aujourd'huy en liberté de la donner toute entiere. C'est ce que je fais aussi dans cet ouvrage avec toute l'exactitude, &
tou-

LECTEUR.

toute la fidelité possible.

Je fus envoyé en Canada en qualité de Missionnaire l'An 1676. Cet employ m'obligea un jour, pendant que nous étions en Mer de censurer plusieurs filles, qui étoient sur le vaisseau avec nous, & que l'on envoioit en Canada. Elles faisoient beaucoup de bruit par leurs danses, & empêchoient ainsi les Matelots de prendre leur repos pendant la nuit. De sorte que je me vis forcé de les reprimer un peu sévèrement, afin de les obliger de s'arrêter, & de se tenir dans la modestie & dans la tranquillité.

Ce fut là l'occasion de la colere du Sieur Robert Cavelier de la Salle contre moy, dont il n'est point revenu. Il faisoit sem-

A V I S A U

blant de vouloir proteger ces filles dans leurs divertissemens. Il ne put donc s'empêcher de me dire un peu en colere, que j'en usois en Pédan à son égard, & à l'égard de tous les Officiers, & des personnes de qualité, qui étoient dans le vaisseau, & qui se divertissoient à voir danser ces filles, puis que je les critiquois sur des bagatelles. Mais le Seigneur Francois de Laval créé premier Evêque de Quebec, qui faisoit alors le trajet avec nous, m'ayant donné la direction de ces filles, je crus être en droit de répondre au Sieur de la Salle, que je n'avois jamais été Pédan, terme qui, comme tout le monde sçait, signifie un homme d'un caractère d'esprit sot & impertinent, & qui affecte

LECTEUR:

fecte de faire paroître en toutes occasions une science mal-digerée. J'aioutay à cela, que ces filles étoient sous ma direction, & qu'ainsi j'avois droit de les reprendre, & de les censurer, puis qu'elles se donnoient trop de liberté.

Cette reponse, que je fis sans avoir d'autre dessein que celui de faire connoître audit Sieur de la Salle, que je faisois mon devoir, le fit pâlir de colere, & en effet il s'emporta étrangement contre moy. Je me contentay de luy dire, le voyant dans cette disposition à mon égard, qu'il prevoit mal les choses, & que je n'avois en aucune intention de l'offenser, comme en effet ce n'étoit pas mon dessein. Monsieur de Barrois, qui avoit autrefois été Secre-

A V I S A U

taire de l'Ambassadeur de France en Turquie, & qui faisoit pour lors la même fonction auprès de Monsieur le Comte de Frontenac, voyant ce bruit me tira à l'écart, & me dit, que sans y penser j'avois mis le Sieur de la Salle en grosse colere, lors que j'avois dit, que je n'avois jamais été Pedan, par ce qu'il en avoit fait le métier pendant dix ou onze Ans, qu'il avoit été parmi les Jesuites, & qu'en effet il avoit été Regent d'une Classe parmi ces Religieux.

Je repliquay au Sieur de Barrois, que j'avois dit cela fort innocemment: que je n'avois jamais sçeu, que le Sieur de la Salle eust vécu dans cet Ordre celebre: que si j'en eusse eu connoissance, je me serois sans doute

L E C T E U R.

te empêché de proferer ce mot de Pedan en parlant à luy: que je sçavois, que c'estoit un terme injurieux: qu'en effet on exprimoit ordinairement par là un sçavant mal-poli, selon l'expression Françoisse de Messieurs de Port Royal: qu'ainsi je n'aurois eu gardé de me servir de ce terme, si j'eusse été mieux instruit, que je ne l'étois, de l'Histoire dudit Sieur de la Salle.

Quoy qu'il en soit, la faute, que je fis fort innocemment eu cette occasion, a été sans remede, comme mon Histoire le fera voir. Le Sieur de la Salle, dont Dieu sçait que je regrette la mort funeste & inopinée, a toujours en cette affaire sur le cœur contre moy. Non seulement donc il m'a souvent exposé a de grands dan-

A V I S A U

gers. Mais même étant de retour en France, où ma Description de la Louisiane luy fut fort utile pour luy faire obtenir de grands privileges de la mour, bien loin de reconnoître mes travaux pour son service, il me rendit de tres-méchans offices auprès du R. Pere Hyacinthe le Fevre mommissaire Provincial des Recollets de Paris, qui se donnoit la qualité de Commissaire Royal de tous les Recollets des Pays bas conquis par la France. Le dit Sieur de la Salle luy fit connoître, comme je l'ay sçeu depuis, qu'il étoit fort mal-satisfait, de ce que je l'avois prévenu dans la Découverte du Fleuve Meschasipi depuis sa source jusques au Golphe de Mexique dans le voyage,
que

LECTEUR.

que j'y avois fait en l'an 1680. deux ans avant celuy du dit Sieur de la Salle, qui l'entreprit avec le Pere Zénobe Mambré Recollect, que j'avois laissé aux Illinois, lors que je m'embarquay pour Meschasipi.

Le Pere Hyacinthe dissimula l'entretien, qu'il avoit eu avec ledit Sieur de la Salle, dans lequel il avoit fait paroître toute son animosité contre moy. Pendant que j'étois Gardien des Recollects de Renti en Artois, ou j'ay fait bâtir presque tout le Couvent de fond en comble durant mes trois ans, il me pria de retourner en Canada seulement pour un an, disant, que Monsieur le Comte de Frontenac, qui en est le Vice-Roy, le souhaitoit.

A V I S A U

*Je luy répondis, que j'avois
essuyé assez de fatigues, & de
dangers pendant onze ans, que
j'avois demeuré dans l'Améri-
que. Mais parce qu'il me pres-
soit fort instamment de faire ce
voyage, je luy repliquay, que
les Loix particulieres de nôtre
Ordre ne nous obligeoient point
d'aller aux Missions d'Outre
Mer contre nôtre sentiment, &
qu'ainsi je le priois de me laisser
dans ma liberté, puis que j'a-
vois déjà passé tant d'années
dans le nouveau Monde.*

*Depuis ce refus le Pere Hyacinthe m'a toujours été opposé
en toutes choses. Il m'empê-
cha d'accompagner le R. Pere
Alexandre Voile Proministre de
nos Recollects d'Artois au Chapi-
tre General tenu à Rome. Il
me*

LECTEUR.

me fit ensuite retourner à notre Couvent de Saint Omer, & du depuis il me fit donner une obeissance par un ordre pretendu, & non écrit de Monsieur de Louvois premier Ministre d'Etat, qu'on a fait même parler après sa mort, par lequel il m'étoit commandé de me rendre sur les terres du Roy d'Espagne mon Souverain, à quoy j'obeis ponctuellement.

Depuis que ledit Pere Hyacinthe le Fevre m'eust ainsi fait sortir de la Province de nos Recollects de St. Antoine en Artois, je presentay un placet touchant mes griefs au Roy Louis 14. qui campoit alors à la Chapelle de Harlemont. Sa Majesté le fit mettre entre les mains du Grand Prevost de la Cour. Mais par

A V I S A U

ce que ce Prince, qui n'a jamais refusé sa justice ni sa protection aux personnes injustement opprimées, étoit alors extrêmement occupé à la conduite de son Armée, qui étoit fort nombreuse, à cause que Guillaume III. Roy d'Angletere s'étoit avantageusement posté à Louvain, je ne sçai, comment il arriva, que mon placet fut oublié entre les mains de celuy, à qui je l'avois remis par ordre du Roy. Ainsi je n'ay point eu de satisfaction sur les justes plaintes, que je faisois contre ceux, qui m'avoient fait tort.

Du depuis j'ay été pour un temps Confesseur des Penitentes Recollectines de Gosselies: Pendant le séjour que j'ay fait dans leur Maison, qui a été de près
de

LECTEUR.

de cinq ans, j'ay fait bâtir une tres belle Eglise, doublement voutée, un Parloir fort commode, & plusieurs autres edifices considerables. C'est ce que je puis prouver par l'acte de reconnoissance, que ces Religieuses m'en ont donné en bonne forme, signé de leurs mains & seellé de leur Cachet conventuel, & par un autre Acte antérieur, que ces Religieuses en ont envoyé au Chapitre Provincial. Mais par je ne say quelle fatalité le Pere Louis le Févre Provincial des Recollets de la Province de Paris, dont je suis Profès, Frere dudit Pere Hyacinthe le Févre, qui se donnoit la qualité de Commissaire Royal, comme je l'ay dit, n'étant pas content, de ce que son Frere m'avoit renvoyé
sur

A V I S A U

sur les terres du Roy d'Espagne, entreprit de me faire sortir de l'employ, que j'exerçois auprès de ces Religieuses de Gosselies, disant, que Gosselies qui est du Brabant, étoit de la dépendance de la France, ce qui n'étoit pas véritable.

La persécution, qu'on me faisoit, s'accrut encore par l'intelligence secrète, qui étoit entre ledit R. P. Louis le Fèvre & quelques Récollets de la Province de Flandre, Je me trouvois purlors en ce pays là en vertu d'une lettre de Cachet du Roy d'Espagne mon Souverain. Voyant donc qu'on m'accabloit de toutes parts, je me sentis obligé de déclarer devant toute la Communauté des Recolleets de nôtre Ville d'Ath, que je protest-

LECTEUR.

testois contre le dessein, qu'on avoit de m'incorporer dans la Province de Flandre, puis que je n'y pouvois point trouver d'azile: que l'on me sacrifioit à la passion dudit Pere Louis le Févre, qui étoit l'Ennemi juré des sujets du Roy d'Espagne, & que je ne sçavois, ou demeurer en seureté, quelque service que j'eusse rendu dans tous les lieux où j'avois demeuré jusques là.

Dieu, qui a toujours eu soin de proteger les innocens opprimez, m'a suscité Monsieur de Blathuäyt, premier Secretaire des Guerres de Guillaume III. Roy d'Angleterre. Il m'a obtenu du Roy son Maître une Sauvegarde par écrit en faveur dudit Couvent des Religieuses de Gosselies, ou je demeuroid alors.

Et

A V I S A U

Et je puis dire, que sans cela
 & sans la protection du ge-
 nereux Comte d'Athlonne,
 ce Couvent eust été pillé bien
 des fois par les gens de guerre.
 Mais le dit Sieur de Blathuäyt a
 bien voulu prendre soin de con-
 server ces pauvres Religieuses :
 & du depuis même il a joint ses
 sollicitations à celles de l'illustre
 Duc d'Ormond, & du brave
 Comte d'Athlonne en faveur
 du celebre Monastere de Cam-
 bron. Si bien que la Maison en
 a été conservée avec tous les
 grains, qui luy appartenoient,
 quoy que tout cela se trouvât au
 milieu de la puissante & for-
 midable armée des Alliez.

Par dessus tout cela Mon-
 dit Sieur de Blathuäyt a eu
 encore la bonté d'écrire au Nom
 du

LECTEUR.

du Roy Son Maître, & par son Ordre exprés au R^{me}: Pere Rennere de Payez Commissaire General de nôtre Ordre à Louvain pour le prier de me donner une Obeissance pour les Missions de l'Amérique, & le temps, qui seroit necessaire pour demeurer dans telle des Provinces Unies, où je trouverois à propos de me rendre pour travailler aux memoires de ma Découverte. Mais ledit Pere Commissaire General ayant tardé à m'envoyer mes patentes, je pris la benediction dans nôtre Ville d'Ath de Monseigneur l'Internonce à Bruxelles en presence de Monseigneur l'Abbé de Scarlati, qui partoit pour la Diète de Pologne, & je me rendis à Louvain

A V I S A U

vain avec une Lettre du R^{me}:
Pere Bonaventure Poërius Ge-
neralissime de nôtre Ordre, qui
m'avoit fait l'honneur de m'é-
crire de Rome en datte du 31.
Mars 1696. & qui m'assuroit,
que son Commissaire General
m'accorderoit assurément tout ce
que je luy demanderois de sa
part.

Ledit Commissaire prit co-
pie de la Lettre de nôtre Genera-
lissime, & cependant il écrivit
à Monsieur le Baron de Malque-
neck, favori de son Altesse Elec-
torale de Baviere, & a Monsieur
de Coxis, Chef President pour
Sa Majesté Catholique, le Roy
d'Espagne mon Souverain, des-
quels j'avois obtenu la permission
étant au dernier Camp de Grand-
mont, de me rendre auprès du dit
Sei-

LECTEUR.

Seigneur Roy d'Angleterre pour recevoir ses ordres. Ledit Commissaire m'envoya donc à nôtre Couvent des Recollets d'Anvers, pour y faire faire des habits seculiers, de l'argent, qui me fut fourni pour cela par Monsieur Hill, Envoyé extraordinaire de Sa Majesté Britannique, par ordre de mon dit Sieur de Blathuäyt. Là je reçus tous les ordres, qui m'étoient nécessaires pour partir.

Etant muni de toutes mes patentes, je me mis en chemin pour me rendre à Amsterdam avec un Capitaine de Navire Venitien. Mais par une facheuse rencontre, six Cavaliers nous arretèrent entre Anvers & Mordick, & se saisirent de tout ce que nous avions d'argent. Cependant par le moyen de quelques amis

A V I S A U

amis je me rendis à Loo, & à la Haye, ou je fus tres bien reçu par le dit Sieur de Blatbuäyt, qui me fit donner ma subsistence pour reparer une partie du vol, qui m'avoit été fait, après quoy j'eus l'honneur de faire la reverence au Roy avant son départ pour l'Angleterre.

Je me rendis en suite à Amsterdam, ou je croyois, que je pourrois faire imprimer les deux Tomes de ma Découverte. Mais j'y trouvoy des obstacles considerables. Cela m'obligea de m'abandonner desormais à la Providence Divine, voyant que toutes les mesures, que j'avois prises pour prevenir toutes sortes de difficultez, n'empechoient pas, que je n'en trouvasse par tout.

Cet-

LECTEUR.

Cette même Providence, dont les ressorts sont impénétrables, & qui nous conduit toujours au but, qu'elle nous a marqué, m'inspira le dessein de quitter Amsterdam pour me rendre a Utrecht sous l'aveu du genereux Comte d'Athlonne, General de la Cavalerie des Etats. J'avois eu l'honneur de manger souvent a sa table dans les Pays-bas. Il avoit même empeché à ma consideration, qu'on ne demolît la clôture des hautes murailles des Religieuses Recolletines de Gosselies. C'est par sa recommandation, que plusieurs personnes considerables par leur naissance, & par leur dignité ont eu la bonté de m'accorder leur protection pour l'execution de mon dessein.

Il est vray pourtant, que

L'hon-

A V I S A U

L'honneur, qu'ils m'ont fait, n'a pas empêché que plusieurs personnes différentes, que la charité m'empêche de nommer, n'ayent répandu plusieurs calomnies contre moy. Et cela sans doute m'a causé du trouble dans mon travail. Cependant j'espère, que Dieu leur donnera d'autres pensées de moy, & que rentrans en eux memes, ils reconnoîtront l'injustice de leur procedé a mon égard: qu'ainsi ils m'empêcheront d'en porter mes plaintes aux Puissances, qui m'ont employé a travailler pour le public, en luy faisant part de ce que j'ay Découvert dans mes voyages.

*Au reste j'en donne icy le premier Tome, qui sera bientôt suivi du Second, ou j'auray lieu
de*

LECTEUR.

de faire connoître a toute la terre les insultes , qui m'ont été faites par des gens , qui ne cherchoient qu'a me perdre. J'espere, cher Lecteur, que vous serez content de mon travail, & sur tout de toutes les choses curieuses , que vous y trouverez.

Que si les Puissances travaillent a établir de bonnes Colonies dans les vastes Pays, dont je donne ici la Découverte, elles auront l'avantage d'avoir fondé un commerce avantageux pour leurs sujets, & en même temps elles auront la gloire d'avoir travaillé au salut de ces pauvres Peuples, qui périront éternellement, s'ils ne sont amenez a la connoissance du vray Dieu, mais que par le

A V I S A U

secours qu'on leur donnera a cet égard, pourront venir a la connoissance de la verité & du Salut en nôtre Seigneur Jésus Christ.

Le Libraire a enrichi ce Tome de toutes les Cartes, & de toutes les Tailles douces nécessaires pour donner une Idée nette de certaines choses, qui se comprennent mieux, quand on en a quelque représentation devant les yeux. Vous y verrez sur tout une description du grand Saut de Niagara qui est la plus belle & tout ensemble la plus effroyable Cascade, qui soit dans tout l'Univers. Je vous proteste ici devant Dieu, que ma Relation est fidèle & sincère, & que vous pouvez ajouter foy, a tout ce qui y est rap-

LECTEUR.

rapporté. Je voudrois avoir pu la rendre plus agreable, qu'elle n'est. J'ay fait pourtant tout ce qui m'a été possible pour la rendre aisée, intelligible, & dechargée de tout embarras, afin que chacun la pût lire avec quelque satisfaction. A-dieu.



*** 3

TA-

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

C H A P I T R E I.

Motifs, qui ont engagé l'Autheur
de cette découverte à entreprendre
le voyage, dont il donne ici la Relation
fol. 8

C H A P I T R E II.

Moyens par lesquels l'Autheur de ce
pénible voyage s'accoutumoit à souffrir les
travaux de la Mission. fol. 16

C A A P I T R E III.

Description des Canots, dont on se
sert pour voyager dans l'Amérique pen-
dant l'Eté. fol. 19

C H A-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE IV.

Autres motifs qui exciterent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre. fol. 23

CHAPITRE V.

Description du Fort de Catarockouy, nommé depuis le Fort de Frontenac f. 30

CHAPITRE VI.

Description des Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers. fol. 40

CHAPITRE VII.

Description du Saut, ou Cheute d'eau de Niagara, qui se voit entre le Lac Ontario & le Lac Erié. fol. 44

CHAPITRE VIII.

Description du Lac Erié. fol. 49
*** 4

CHA-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE IX.

Description du Lac Huron. fol. 51

CHAPITRE X.

*Description du Lac nommé par les
Savages Illinouäck & par nous Illinois*
fol. 53

CHAPITRE XI.

Courte Description du Lac Superieur.
fol. 54

CHAPITRE XII.

Quel est le Genie regnant du Canada.
fol. 56

CHAPITRE XIII.

*Description du premier embarquement
en Canot a Quebec, Capitale du Canada
pour nous rendre au Sud Oüest de la Nou-
velle France ou Canada.* fol. 60
CHA-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE XIV.

Description de Second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac dans un Brigantin sur le Lac Ontario, ou de Frontenac. fol. 72

CHAPITRE XV.

Ambassade, que nous fûmes obligez de faire pas terre aux Froquois Tsonnotoïans. fol. 78

CHAPITRE XVI.

Description d'un Vaisseau de Soixante tonneaux, que nous fîmes construire près du Détroit du Lac Erié pendant l'hyver & le printemps de l'an 1679. f. 92

CHAPITRE XVII.

Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac. fol. 103

CHAP-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE XVIII.

Second embarquement au Fort de Frontenac. fol. 110

CHAPITRE XIX.

Description du troisième embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié ou Erigé. fol. 117

CHAPITRE XX.

Description de ce qui se passa pendant la traversé, que nous fîmes du Détroit, qui est entre le Lac Erié, & le Lac Huron. fol. 125

CHAPITRE XXI.

Rélation de nôtre Navigation sur le Lac Huron jusques à Missilimakinak. fol. 129

CHAPITRE XXII.

Quatrième embarquement de Missilimakinak.

TABLE DES CHAP.

Slimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois. fol. 140

CHAPITRE XXIII.

Embarquement en Canot pour continuer notre Découverte depuis les Pottouatamis jusques aux Miamis, de la baye des Puans sur le Lac des Illinois. fol. 144.

CHAPITRE XXIV.

Description du Calumet. fol. 149.

CHAPITRE XXV.

Continuation de notre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois. fol. 154.

CHAPITRE XXVI.

Accommodement fait entre les Sauvages Outtonâgamis & nous. fol. 162.

CHAPITRE XXXVII.

Construction d'un Fort, & d'une Maison près de la Rivière des Miamis. fol. 172.

CHAPITRE XXVIII.

Embarquement au Fort des Miamis
*** 6. pour

TABLE DES CHAP.

pour nous rendre à la Riviere des Illinois.

176

CHAPITRE XXIX.

Description de nôtre embarquement à la source de la Rivière des Illinois. f. 182.

CHAPITRE XXX.

Description de la Chasse, que les peuples de ces pays là font des Taureaux, & des Vâches Sauvages, de la grosseur de ces animaux, & des avantages, que l'on peut tirer des terres, des Bois, & du continent, ou ils paissent avec d'autres bêtes fauves.

fol. 186

CHAPITRE XXXI.

Description de nôtre arrivée chez les Illinois, Peuple fort nombreux par rapport aux autres Sauvages de l'Amérique.

fol. 196

CHAPITRE XXXII.

Récit de ce qui se passa entre les Illinois & nous jusques à la construction d'un Fort.

fol. 207

CHAP-

T A B L E D E S C H A P .

C H A P I T R E X X X I I I

Reflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit, qu'on pouvoit esperer de leur conversion.
fol. 217

C H A P I T R E X X X I V .

Construction d'un Fort, que nous fimes bâtir sur la Rivière des Illinois nommé Chécagou par ces Barbares, & par nous le Fort de Crevecœur, ensemble la Fabrique d'une nouvelle Barque pour descendre à la Mer.
fol. 223

C H A P I T R E X X X V .

Recit de ce qui se passa avant le départ de l'Auteur pour sa nouvelle Découverte; avec le Retour du Sieur de La Salle au Fort de Frontenac, & les Instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meschafipi.
230

C H A P I T R E X X X V I .

Depart de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux hommes, dont
*** 7 it

TABLE DES CHAP.

il à été parlé, pour se rendre aux Nations Eloignées. fol. 241

CHAPITRE XXXVII.

Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eu cy devant de cacher les memoires, qu'il avoit de cette Découverte, & de ne les pas inserer dans la Description de sa Louisiane, touchant le bas du grand Fleuve Meschasipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait. fol. 239.

CHAPITRE XXXVIII

Continuation du Voyage de l'Auteur sur le Fleuve Meschasipi. fol. 261

CHAPITRE XXXIX

Raisons, qui nous obligerent de remonter le Fleuve Meschasipi sans aller plus loin vers la Mer. fol. 272

CHAPITRE XL.

Départ de Koroa sur le Fleuve Meschasipi fol. 283

CHAPITRE XLI.

Description de la beauté du Fleuve Meschasipi.

TABLE DES CHAP.

schasipi, des terres, qui le bordent de part & d'autre, & qui sont d'une beauté ravissante, & des Mines de cuivre de Plomb & de Charbon de terre qu'on y trouva. fol. 9

CHAPITRE XLII

Description des divers langages de ces peuples & de leur soumission à leur Chefs: Des manieres différentes de ces peuples de Meschasipi d'avec les Sauvages du Canada, & du peu du fruit, qu'on peut esperer pour la Religion Chrétienne parmi eux. fol. 304

CHAPITRE XLIII.

Description de la pesche, que nous faisons des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant près de l'Embouchure de la Riviere des Illinois & du changement des terres, & du Climat en allant vers le Nord. f. 311

CHAPITRE XLIV.

Description succincte des Rivieres, qui per-

TABLE DES CHAP.

perdent leurs noms dans le Fleuve Meschafipi, du Lac des pleurs. du Saut St Antoine de Padoue. De la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de nôtre Voyage. fol. 313

CHAPITRE 45.

L'Auteur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingt Sauvages, qui après plusieurs attentats sur leur vie, les menèrent enfin au haut du Fleuve Meschafipi.

CHAPITRE 46

Resolution, que les Barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur Pays au haut du Fleuve Meschafipi. fol. 319

CHAPITRE 47.

Insultes & avaniés, que les Sauvages nous firent avant que de nous conduire chez eux. Ils attenterent souvent a nôtre vie fol. 322

CHAPITRE 48.

Les avantages, que les Sauvages du Nord

TABLE DES CHAP.

Nord ont sur ceux du Sud a la Guerre, & la Ceremonie, que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte a Midy. f. 327

CHAPITRE 49.

Ruses & artifices d'Aquipaguetin pour avoir adroitement les Marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres événemens de nôtre voyage. fol. 331

CHAPITRE 50.

Des Vieillards pleurent sur nous pendant la Nuit. Nouvelles insultes d'Aquipaguetin. Maniere, dont ces Sauvages allument du feu par frixion. f. 335

CHAPITRE 51.

Ceremonies des Barbares, lors qu'ils partagèrent les prisonniers, & continuation du Voyage par terre. fol. 339

CHAPITRE 52

Contestation des Sauvages sur le partage de nos Marchandises, & de nôtre équi-

TABLE DES CHAP.

*équipage avec mes Orneemens Sacerdo-
teaux & ma Cassette* fol. 342

CHAPITRE 53.

*La Troupe approche du Village. Cou-
seil des Sauvages pour sçavoir, s'ils nous
tueroient, ou s'ils nous sauveroient en
nous adoptant pour leurs enfans. Re-
ception, que nous firent ces peuples, &
de l'usage, qu'ils firent de ma Chasuble.*
fol. 345

CHAPITRE 54.

*Reception faite à l'Auteur par les
Parens d'Aquipaguetin. Ils le font suer
pour le guerir de ses fatigues. Usage, qu'ils
font de sa Chapelle, & de ses Orne-
mens.* fol. 349

CHAPITRE 55.

*Faim, que l'Auteur souffre parmi les
Barbares. Ils admiroient sa Bouffole, &
une marmite de fer, qu'il avoit. Il
compose un petit Dictionnaire, & les
instruit sur la Religion, sur la Polyga-
mie, & sur le Celibat.* fol. 355.
CHA-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE 56.

Le plus considerable Chef des Issati, & des Nadouëssans fait de grandes reproches à ceux, qui nous avoient pris. l'Auteur baptise la fille de Mamenisi.

fol. 363

CHAPITRE 57.

Ambassade Envoyée aux Issati par des Sauvages qui habitent à l'Oüest de ces peuples, ce qui fait voir qu'il n'y a point de Detroit d'Anien, & que le Japon est dans le même Continent que la Louisiane.

fol. 368

CHAPITRE 58.

Les Issati s'assemblent pour la Chasse des Taureaux Sauvages. Refus que les deux Canoteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canot pour descendre la Riviere de St. François.

fol. 373

CHAPITRE 59.

*Les Sauvages font halte au dessus du Saut de St. Antoine de Pade. Ils se trouvent en necessité des vivres. l'Auteur va
avec*

TABLE DES CHAP.

*avec le Picard à la Rivière d'Ouïscoufin.
Aventures de leur voyage. fol. 380*

CHAPITRE 60.

*Chasse des Tortuës, Le Canot enlevé à
l'Authent par un vent impétueux, ce qui le
jette dans une grande nécessité avec son
Compagnon de voyage. fol. 388*

CHAPITRE 61

*Nous cherchions la Rivière d'Ouïscoufin
Aquipaguetin nous trouve, & nous devan-
ce dans cette recherche. Nous ne subsistons
que par un pur Miracle de la Providence
de Dieu. fol. 394*

CHAPITRE 62.

*Grande nécessité où l'Authent se trou-
ve avec son Compagnon de voyage,
qui les oblige de redoubler leurs prie-
res. Ils retrouvent enfin les Sauvages
au retour de la chasse fol. 397*

CHA-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE 63.

Les Femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le Fleuve. Adresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier Sauvage. f. 402

CHAPITRE 64.

Arrivée du Sieur du Luth dans notre Camp. Il nous prie de retourner avec ses gens & luy aux Issati & Nadoïessans. Je jette ma couverture sur un mort ce qui plût aux Sauvages. f. 407

CHAPITRE 65.

*l'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage est massacré par le Chef, par ce qu'il conseil-
loit de nous tuer. Contestation entre le
Sieur du Luth & moy sur le Sacrifice d'un
de ces Barbares. fol. 413*

CHAPITRE 66.

*Le Sieur du Luth est épouvanté d'une
Armée de Sauvages, qui nous surprit,
avant*

TABLE DES CHAP.

*avant que nous fussions dans la Rivière
d'Ouisconsin.* fol. 420

CHAPITRE 67.

*Voyage de l'Auther avec ses compag-
nons depuis l'embouchure de la Riviere
d'Ouisconsin jusques à la grande Baye des
Puans.* fol. 425

CHAPITRE 68.

*L'Auther avec ses compagnons sejour-
ne quelque temps parmi la Nation des
Puans. Origine de ce nom. On celebre la
Messe en ce lieu, & on passe l'hyver à
Missilimakinac.* fol. 426

CHAPITRE 69.

*Départ de l'Auther de Missilimaki-
nak. Il passe deux grands Lacs. Prise
d'un grand Ours, Particularité de la
Chair de cet animal.* fol. 438

CHAPITRE 70.

*Rencontre, que l'Auther fait sur le
Lac Erié d'un Capitaine Outtaouiaët, nom-
mé*

TABLE DES CHAP.

mé Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta plusieurs aventures de sa Famille & de sa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara. fol. 441

CHAPITRE 71.

l'Auther part du Fort qui est à l'embouchure de la Riviere de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves, qu'ils avoient faits sur les Outtaouïacts. fol. 475

CHAPITRE 72.

l'Auther quitte les Iroquois Tsonnon-touâns, & arrive au Fort de Frontenac. fol. 463.

CHAPITRE 73.

l'Auther part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux Rapide, qu'on appelle le long Saut. Il est agreablement receu à Mont-réal par Monsieur le Comte de Frontenac. fol. 467

CHAPITRE 74.

*Grande deroute des Illinois qui firent
atta-*

TABLE DES CHAP.

attaquez & surpris par les Iroquois. f. 478


CHAPITRE 75.

*Les Sauvages Kikapoux assassinent le
Pere Gabriel de la Ribourde, Missionai-
re Recollet. fol. 488*

CHAPITRE 76.

*Retour de l'Authent de cette grande
Decouverte à Quebec. Ce qui se passa à
son arrivée au Couvent de Notre Dame des
Angez prez de cette ville. fol. 500*

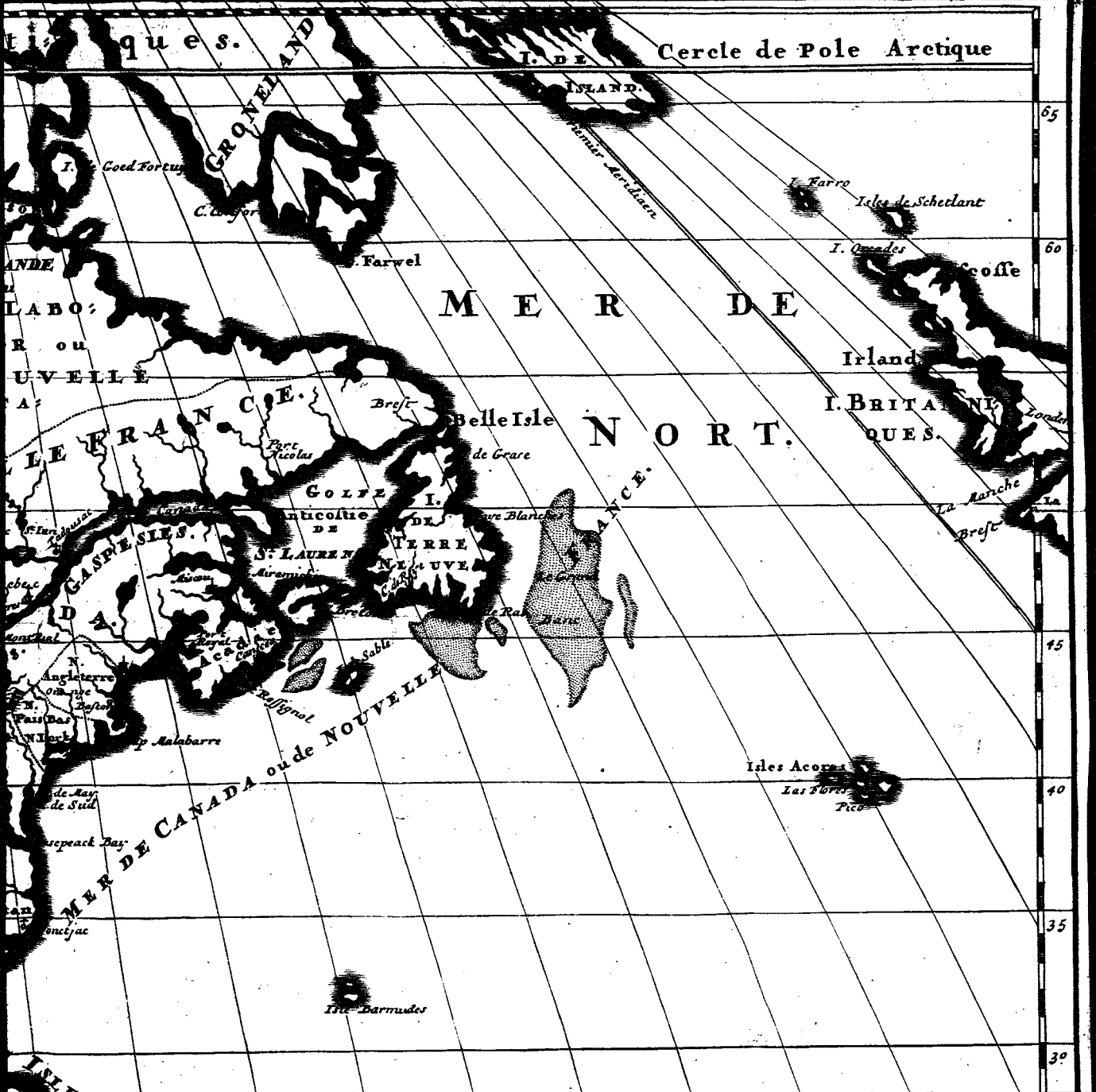
NOU.



Vieilles Communes de France

50 75 100 125 150 175 200 225

1038



ques.

Cercle de Pole Arctique

GROVELAND

M E R D E
N O R T .

LABO
R ou
UVELLE

LE FRANCOE.

GASPE SLS.

D A

MER DE CANADA ou de NOUVELLE

I. BRITANNIQUES.

Irlande

Ile Bermudes

Isles Acors

Las Flores

Tico

65

60

45

40

35

30

CARTE
 d'un tres grand
PAYS
 entre le
NOUVEAU MEXIQUE
 et la
Mex GUANACE
 Dediee a
GULLIAUME III.^r
Roy de la Grande-Bretagne
 Par le R.P.
LOUIS DE HENNEPIN
Mission. Recol. et Not. Apst.
 Chez **G. BRODEUR**
 a Utrecht



Ile Bermudes

ISLE FLUCATES

30
25
20
15
10
5
0

Cercle de Tropique du Cancer



Lieues Communes de France

25 50 75 100 125 150 175 200 225

Lieues Communes d'Allemagne

15 30 45 60 75 90 105 120 135

Lieues d'Une Heure de Chemin

20 40 60 80 100 120 140 160 180



St. Lago

HISPANIOLA

St. Domingo

I. St. Christof

I. St. Dalmace

ISLES CARIBES

La Dominique

Martinique

Barbado

Tabago

Trinidad

MER DU NORD

C. de la

St. Martha

Venezuela

Caribbe

MER DU SUD

Granada

Paria

R. de Parime

Lac de Parime

Amasone

Riviere de

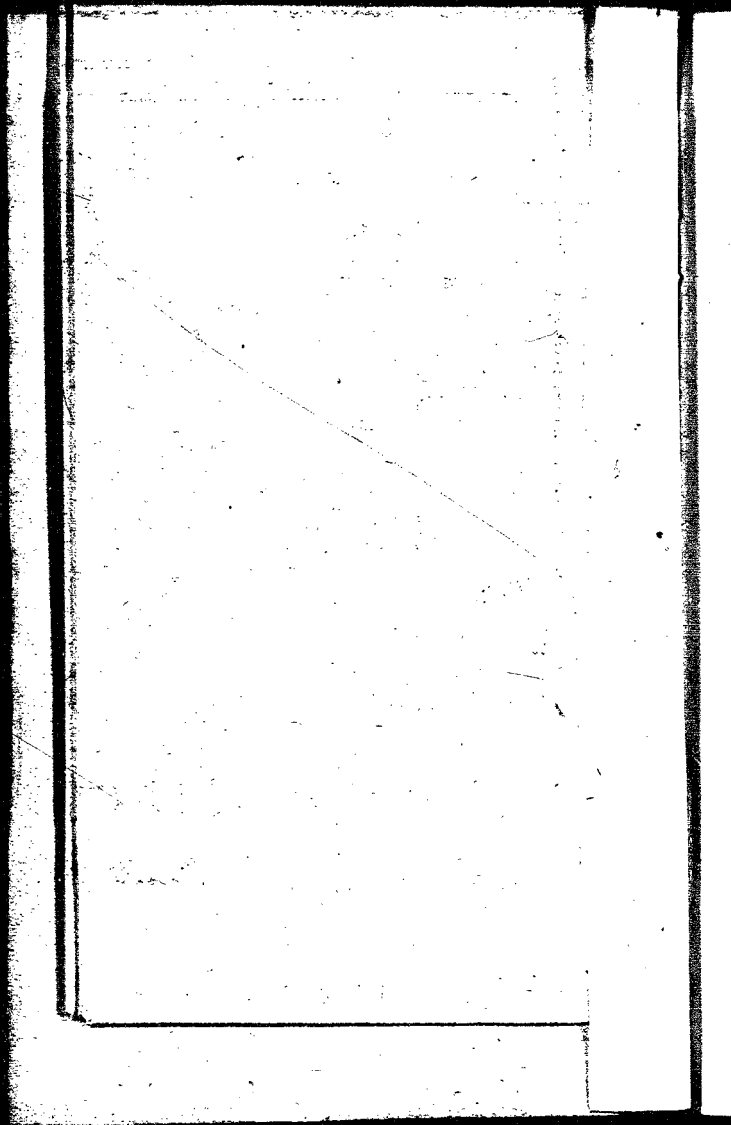
Amasone

Orange

Toupinambas

BRASILE

300 305 310 315 320 325 330 335



NOUVELLE
DÉCOUVERTE

D'UN PAYS

Plus grand que

L'EUROPE

Situé dans

L'AMÉRIQUE

Entre le

*Nouveau Mexique & la Mer
glaciale*

AVANT PROPOS.



Es Hommes ne se lassent
jamais de contempler les
objets, qu'ils ont devant
les yeux, par ce qu'ils y
découvrent toujours mil-
le beautez ravissantes, capables de les
satisfaire & de les instruire. Ils sont
même souvent surpris & comme en-

A

chan-

chantez des merveilles , qu'ils y rencontrent ; & c'est par là , qu'ils sont fortement engagez à les considerer avec toute l'exactitude possible dans le dessein de contenter leur curiosité naturelle , & de nourrir leur esprit.

Il en est à peu près de même des voyageurs. Ils ne sont jamais las de faire des Découvertes. Ils cherchent toujours des Pays inconnus , & des Nations étrangères , dont les Histoires ne parlent point , par ce qu'ils se proposent d'enrichir le public de plusieurs beautez nouvelles , dont on n'avoit point eu d'idées jusques là. Il est vrai , que leurs entreprises les exposent à de grandes peines , & à des perils presque infinis. Mais ils s'en consolent & souffrent tout avec plaisir sans s'en rebuter , par ce qu'ils esperent de contribuer par-là au bien public , & même a la gloire de Dieu en contentant leurs propres desirs. Et c'est par là , qu'ils sont invinciblement portez à faire ces Decouvertes , & à chercher de nouvelles terres , & des Peuples in-

con-

connus, dont on n'avoit jamais oui parler.

Ceux, qui n'ont pour but dans leurs voïages, que d'étendre le Roïaume de Jesus Christ, ne se proposent en cela que de travailler pour la gloire de Dieu. Dans cette veüe ils exposent courageusement leur vie, qu'ils content pour rien. Ils essuyent les plus grandes fatigues, & s'engagent dans des chemins impraticables & dans mille precipices affreux pour l'exécution de leurs desseins. Ils franchissent néanmoins toutes ces effroiables, difficultez, afin de contribuer par ce moïen a la gloire de celui, qui les a créez, & sous la conduite duquel ils entreprennent ces pénibles voïages.

Il est assez ordinaire de voir des hommes intrepides, qui affrontent hardiment la mort la plus effroiable dans les combats, & dans les voïages les plus dangereux. Ils ne se rebuttent point des hazards, auxquels ils s'exposent par Mer, ou par terre. Rien n'est à l'épreuve de leur courage, qui les rend

4 NOUVELL. DÉCOUV.

capables d'entreprendre tout. Aussi les voit on souvent réuſſir dans leurs deſſeins, & venir à bout des entrepriſes les plus difficiles. Il faut avoüer cependant, que ſ'ils enuiſageoient meurement, & de ſang froid les perils, qu'ils ont à eſſuyer, peut-être qu'ils auroient de la peine à ſ'y reſondre, & ne forme roient pas leurs deſſeins avec tant de hardieſſe & d'intrepidité. Mais ils ne conſiderent ordinairement les dangers qu'en gros, & d'une veüe leger. Et quand une fois ils ont mis la main à l'oeuvre, l'occaſion les engage inſenſiblement, & les meine plus loin, qu'ils n'avoient cru d'abord. Ce qui fait, que bien ſouvent les grandes Découvertes, qui ſe font dans les voïages, ſont pluſtoſt l'ouvrage du hazard que d'un deſſein bien formé.

Il m'eſt arrivé quelque choſe de ſemblable dans le voïage, dont je veux donner ici la Relation au Public. J'ai aimé toute ma vie à voïager, & ma curioſité naturelle m'a porté à viſiter ſucceſſivement pluſieurs parties de
l'Eu-

l'Europe. Mais n'étant pas satisfait à cet égard, j'ai porté mes veües plus loin, & j'ai souhaité de voir les Pays les plus éloignez, & les Nations les plus inconnües. C'est, ce qui m'a fait découvrir ce grand & vaste Pays, où aucun Européen n'avoit été avant moi.

J'avoüe, que je n'avois pas prévu les embarras, que j'ai trouvez dans ce grand & pénible voiage, ni les dangers, auxquels j'ai été exposé en le faisant. Peut être que j'en eusse été effrayé en les considérant, & que cela m'eust rebutté d'un dessein si laborieux, & environné d'un si grand nombre d'affreuses difficultez. Cependant j'ai franchi enfin toutes ces difficultez, & je suis ainsi venu à bout d'une entreprise capable d'épouvanter tout autre que moi. En quoi j'ai satisfait mes desirs tant à l'égard de l'envie, que j'ai de voir des Pays nouveaux, & des Nations inconnües, qu'à l'égard du dessein que j'ai de m'employer au salut des Ames, & à la gloire de Dieu.

6 NOUVELL. DECOUV.

C'est ainsi, que j'ai découvert un Pays admirable, dont on n'avoit point eu de connoissance jusques à present. J'en donne ici la description assez ample, & à mon avis assez bien circonstantiée. Je la distingue par petits chapitres pour la commodité du Lecteur. J'espère, que le Public me saura quelque gré de mon travail, parce qu'il en pourra tirer de l'avantage. Son approbation au reste me récompensera abondamment de toutes les peines, que j'ai souffertes, & des grands dangers, que j'ai courus dans mon voiage.

Cette description de ma Découverte passera peut être pour fausse & pour incroyable dans l'esprit de ceux, ou qui n'ont jamais voyagé, ou qui n'ont jamais leu les Histoires de ces Hommes hardis & curieux; qui nous ont donné les Relations des Pays inconnus, qu'ils ont visitez. Mais e ne m'arresterai pas à ce que des gens de cete trempe peuvent dire. Ils n'ont jamais eu assez de courage pour entrepren-

prendre quelque action éclatante, capable de leur acquérir de la réputation dans le Monde. Ils se sont renfermez dans des bornes étroites, & n'ont rien fait, qui les distingue avantageusement parmi les hommes. Ils feroient donc bien mieux d'admirer, ce qu'ils ne comprennent pas, & de demeurer dans un sage silence, que de blâmer, ce qu'ils ne connoissent point.

On accuse ordinairement les voyageurs de debiter quantité de mensonges & d'impostures. Mais les hommes d'un courage ferme & magnanime se mettent au dessus de ces fades railleries. Après tout en effet ils auront toujours pour eux l'estime & l'approbation des gens d'honneur, qui aiant de grandes lumières & de la pénétration, sont capables de juger sagement des travaux, & du mérite de ceux qui ont ainsi hazardé leur vie pour la gloire de Dieu, & pour le bien public. Cela récompensera heureusement les voyageurs courageux, qui se sont ainsi volontairement expo-

sez à toutes sortes de fatigues & de dangers pour se rendre utiles au genre humain.

CHAPITRE I.

Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Decouverte à entreprendre le voiage, dont il donne ici la Relation.

JE me suis toujours senti un grand penchant à fuir le monde, & à vivre dans les regles d'une vertu pure & severe. Ce fut dans cette veüe, que j'entrai dans l'Ordre de saint François, afin de passer mes jours dans une vie austere. J'en pris donc l'habit avec plusieurs de mes Compagnons d'étude, à qui j'inspirai le même dessein. Je sentoís une joie extreme, quand je lisois l'histoire des travaux, & des voïages des Religieux de mon ordre, lesquels ont été les premiers, qui ont

en-

entrepris des Missions. Je me representois souvent, qu'il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus glorieux que d'instruire des peuples barbares & ignorans, & de les amener à la lumiere de l'Evangile. Et comme je remarquois, que les Religieux de mon Ordre avoient travaillé avec beaucoup de zele, & de succès à ce grand ouvrage, je sentois naitre en mon cœur le desir de marcher sur leurs traces, & de me consacrer ainsi a la gloire de Dieu, & au salut des Ames.

J'observai en lisant l'histoire de notre Ordre, que dans un Chapitre general, qui fut assemblé en l'an 1621, depuis que le Pere Martin de Valence l'un de nos premiers Réformateurs fût passé dans l'Amérique, on conta, qu'il y avoit cinq cens Convents de Recollets établis dans ce nouveau Monde, & distribuez en vingt deux Provinces. A mesure que j'avançois en aage, cette inclination pour les voïages d'Outre-Mer se fortifioit dans mon cœur. Il est vrai, qu'une de mes Seurs

mariée à Gand, laquelle j'aime avec une extrême tendresse, me détournoit de ce dessein, autant qu'elle pouvoit, lors que j'estois auprès d'elle dans cette grande ville, où je m'estois transporté pour y apprendre la langue Flamande. Mais j'estois sollicité d'ailleurs par plusieurs de mes Amis d'Amsterdam d'aller aux Indes Orientales, & mon penchant naturel pour les voyages, joint à leurs prieres, m'ébranloit fortement, & me déterminoit presque à me mettre en Mer pour contenter mon desir.

Ainsi toutes les remontrances de ma Seur ne purent me détourner de mon premier dessein. Je me mis donc en chemin pour voir l'Italie, & je visitai par l'ordre de mon General les plus grandes Eglises, & les Convents les plus considerables de nôtre Ordre en ce Pays-là, & en Allemagne. En quoi je commençai à satisfaire ma curiosité naturelle. Revenant enfin dans nos Pays-bas, le R. P. Guillaume Herinx Recollet, mort depuis peu Eveque d'Ipres,

DANS L'AMERIQ. SEPT. II
d'Ipres, s'opposa au dessein, que j'avois de continuer mes voïages. Il m'arresta donc dans le Convent de Halles en Hainaut, où je fis l'office de Prédicateur pendant un an. Apres quoi je me rendis du consentement de mon Superieur au Pays d'Artois, & de là je fus enuoyé à Calais pour y faire la queste, pendant qu'on y travailloit à saller les harans.

Estant là ma plus forte passion étoit d'entendre les Relations, que les Capitaines de Vaisseaux faisoient de leurs longs voïages. Je retournai ensuite à nôtre Convent du Biez par Dunkerken. Mais je me cachois souvent derriere les portes des Cabarets, pendant que les Matelots parloient de leurs navigations. La fumée du Tabac me causoit de grands maux d'estomach en m'attachant ainsi à les écouter. Cependant j'estois fort attentif à tout ce que ces gens-là racontoient des rencontres, qu'ils auoient eües sur Mer, des hazards, qu'ils auoient courus, & des diuers accidens de leurs voïages

12 NOUVELL. DÉCOUV.

dans les Pays éloignez. J'aurois passé des jours & des nuits entieres sans manger dans cette occupation, qui m'étoit si agreable, par ce que j'y apprenois toujours quelque chose de nouveau touchant les meurs & les manieres de vivre des Nations étrangères, & touchant la beauté, la fertilité, & les richesses des Pays, où ces gens avoient été.

Je me fortifiois donc de plus en plus dans mon ancienne inclination. Dans le dessein de la contenter d'avantage j'allai en Mission dans la pluspart des villes de Hollande, & je m'arrestai enfin à Maestricht, où je demurai environ huit mois. J'y administrai les Sacremens à plus de trois mille blesez. Estant là dans cette occupation je courus plusieurs grands dangers parmi ces pauvres malades. J'y fus même attaqué du Pourpre & de la Dysenterie, & je me vis à deux doigts de la mort. Mais Dieu me rendit enfin ma premiere santé par les soins & par les secours d'un tres habile Medecin Hollandois.

L'an-

L'année d'après je m'engageai encore par un effet de mon zèle à travailler au salut des Ames. Je me trouvai donc au Combat sanglant de Seneff, où tant de gens perirent par le fer & par le feu. J'y eus beaucoup d'occupation à soulager, & à consoler les pauvres blesez. Et enfin après avoir essuie de grandes fatigues, & après avoir couru des dangers extremes dans les Sieges de ville, à la Tranchée, & dans des Batailles, où je m'exposois beaucoup pour le salut du prochain, pendant que les gens de guerre ne respiroient que le carnage, & le sang, je me vis en estat de satisfaire mes premieres inclinations.

Je reçeus donc ordre de mes Supérieurs de me rendre à la Rochelle pour m'y embarquer en qualité de Missionnaire dans le Canada. Je fis les fonctions de Curé pendant deux mois à deux lieues de cette ville, parce que j'en avois été prié par le Pasteur du lieu, qui estoit absent. Mais enfin je m'abandonnai entierement à la Provi-

dence, & j'entrepris ce grand trajet de Mer de douze ou treize cens lieues, le plus grand peut être & le plus long, qui se fasse dans l'Océan.

Je m'embarquai donc avec Messire François de Laval créé pour lors Evêque de Petrée *in partibus infidelium*, & du depuis fait Evêque de Quebec capitale du Canada. Alors mon desir de voïager s'augmenta de plus en plus. Je restai dans ce Pays pendant quatre ans, & je fus envoyé en Mission, pendant que Monsieur l'Abbé de Fenelon, à present Archevêque de Cambrai, y demouroit.

Je ne rapporterai pas ici les diverses aventures de nôtre navigation, ni les combats, que nous eûmes contre des Vaisseaux Turcs, de Tunis, & d'Alger, qui firent tout ce qu'ils purent pour nous prendre, & dont nous sortimes à nôtre avantage. Je crains de grossir par trop ma Rélation. Je ne parlerai point non plus de nôtre approche du Cap Breton, où nous Vîmes avec un plaisir incroyable la bataille, qui

qui s'y fait ordinairement entre ces poissons, qu'on appelle Espadons, & les Baleines, qui sont leurs ennemies naturelles.

Je ne dirai rien non plus de la grande quantité de Morhues, que nous primes a quarante brasses d'eau sur le grand banc de Terre-neuve. Nous vîmes en ces lieux un fort grand nombre de Vaisseaux de Nations différentes, qui s'y rendent tous les ans pour la pesche de ces poissons, qui y est toujours fort abondante. Cette veüe donna beaucoup de plaisir à nôtre équipage, qui estoit d'environ cent hommes, aux trois quarts desquels j'administrais les Sacremens, par ce qu'ils estoient Catholiques. Je faisois l'Office divin tous les jours de calme, & nous chantions en suite l'Itineraire des Clercs en Musique traduit en vers François, apres que nous avions fait nos prieres du soir.

C'est ainsi, que nous passions doucement nôtre temps dans le vaisseau, en attendant que nous pussions arriver

en Canada a Quebec, qui en est la ville Capitale, où nous nous rendîmes, à la fin.

CHAPITRE II.

Moiens par lesquels l'Autheur de ce pénible voiage s'accoutuma à souffrir les travaux de la Mission.

LE Seigneur François de Laval Evêque de Petrée ayant pris possession de l'Evêché de Quebec par la creation, qui en avoit été faite par le Pape Clement X. & cela contre le sentiment de quelques personnes de qualité, qui se virent frustrer par-là de leurs prétentions, ce Prelat confiderant, que pendant le voiage j'avois fait paroître beaucoup de zele dans mes Prédications, & dans mon assiduité à faire le service divin, que d'ailleurs j'avois empêché, que plusieurs femmes & filles,

les, que l'on faisoit passer avec nous, ne prissent trop de liberté avec de jeunes gens de nôtre équipage, dont j'eus souvent à essuyer la mauvaise humeur pour cela: Ces raisons & plusieurs autres m'attirèrent les éloges, & la bienveillance de cet illustre Evêque. Il m'obligea donc de prêcher l'Avent & le Carême au Cloître des Religieuses de St. Augustin de l'Hopital dudit Quebec.

Cependant mon inclination naturelle ne se satisfaisoit point de tout cela. J'allois donc souvent à 20 & 30. lieües de nôtre habitation pour visiter le Pays. Je portois sur moi une petite Chapelle, & je marchois avec de larges raquettes, sans quoi je serois souvent tombé dans des precipices affreux, où je me serois perdu. Quelque fois afin de me soulager je faisois tirer mon petit équipage par un gros chien, que j'avois amené avec moi, & cela pour me rendre plustôt aux trois Rivieres, à Sainte Anne, au Cap Tourmente, au Bourg-royal, à la Pointe de
Levi,

Levi, & dans l'Isle de St. Laurent. Là j'assemblois dans une des plus grandes cabannes de ces Lieux tout autant de gens, que je pouvois. Ensuite je les admettois à la Confession, & à la Sainte Communion. Pendant la nuit je n'avois ordinairement qu'un Manteau pour me couvrir. La gelée me perçoit souvent jusques aux os. J'estois obligé d'allumer du feu cinq ou six fois pendant la nuit de peur de mourir de froid, & je n'avois que tres modiquement, ce qu'il me falloit pour vivre, & pour m'empecher de perir de faim pendant le voiage.

Durant l'été je fus obligé de canoter pour continuer ma Mission. C'est à dire, que je fus réduit à voyager sur les Lacs, & sur les Rivieres dans ces petits batimens de corce, que je décrirai tout à l'heure. Ce manége se faisoit aisemens dans des endroits, où il n'y avoit que deux ou trois peds d'eau. Mais quand je me trouvois dans des lieux plus profonds, alors le Canot, qui est rond par dessous, étoit en

en danger de tourner, & je me ferois sans doute perdu dans les eaux, si je n'eusse pris garde à moi de fort près.

Au reste j'estois alors obligé de voyager de cette maniere, parcequ'il n'y a point de chemins praticables dans ce Pays-là. Il estoit donc impossible d'aller par terre dans ces nouvelles Colonies. Il faut bien du temps pour couper, & pour bruler ce grand nombre d'arbres, qui croissent de tous costez, & pour y faire de grands chemins. Il falloit donc y aller par eau, & se servir pour cela de ces petits batteaux ronds, dont je viens de parler.

CHAPITRE III.

Description des Canots, dont on se sert pour voyager dans l'Amérique pendant l'Été.

Ces Canots sont ronds par dessous, comme je viens de le dire,
&

& pointus par les deux bouts. Ils sont assez semblables aux Gondoles de Venise. On ne sauroit voïager dans l'Amérique sans Canots, On y trouve par tout de grandes & vastes forests. Les vents impetueux en arrachent souvent les arbres. Le temps en renverse un grand nombre, qui tombans de vieillesse s'entassent les uns sur les autres. Tout cela embarrasse les terres, & rend les chemins absolument impraticables.

Les Sauvages construisent fort ingénieusement ces Canots. Ils les font avec de l'écorce de Bouleau. Ils enlèvent adroitement cette écorce de dessus cette espece d'arbres, qui sont d'une grosseur plus considerable, que ceux que nous avons en Europe. Ces Barbares y travaillent ordinairement à la fin de l'hyver dans de grandes forests humides, qui sont vers les terres du Nord.

Pour soutenir l'écorce de ces Canots ils posent au dedans des varanques, ou pieces de bois blanc, ou de
Ce-

Cedre, de la largeur de quatre doigts ou environ. Ils accommodent cela avec des Maitres ou bastons applanis, qui font le circuit du Canot. Ensuite avec des bastons de travers gros d'un pouce, ou d'un pouce & demy, qui sont fort polis, ils les attachent ensemble des deux costez à l'écorce par le moien de certaines racines d'arbres, qu'ils fendent en deux, à peu pres comme des Oziers, dont on fait des paniers en Europe.

Ces Canots n'ont point de Gouvernail comme les grosses Chaloupes. On les conduit à force de bras avec des avirons ou rames legeres. On les tourne d'une fort grande vitesse pour les faire aller, où on veut. Quand on y est habitué, on fait avancer ces Canots d'une maniere admirable, lorsqu'il fait calme. Mais quand on a le vent favorable, ces petits bastimens font une diligence surprenanté. Les sauvages se servent en ce cas-là de petites voiles faites de la même écorce, mais plus mince que celle des Canots. Pour
les

les Européens, stilez de longue main à ces manœuvres, ils se servent d'environ quatre aunes de toile, qu'ils élèvent sur un petit Mast, dont on enfonce le pied dans le trou d'un bois carré fort léger, arrêté entre les varangues, & l'écorce de ces Canots par le bas.

Avec ces petits bastimens, quand on y est façonné, on peut faire par fois en un jour trente ou trente cinq lieües en descendant les Rivieres, & quelque fois d'avantage sur les Lacs, quand le vent est favorable. Il y a de ces Canots plus grands les uns que les autres. Ils portent ordinairement mille livres pesant, quelques uns douze cens, & les plus grands jusques à quinze cent livres. Les plus petits portent jusques à trois ou quatre cens pesant avec deux hommes ou femmes, qui les pouffent. Les plus grands Canots sont conduits par trois ou quatre hommes, & quelque fois il y a sept ou huit Canoteurs pour faire plus de diligence, lors que les voïages sont pressez.

CHA-

CHAPITRE IV.

Autres motifs, qui excitèrent plus fortement l'Autheur de cette Découverte à l'entreprendre.

J'Avois un fort grand desir suivant en cela l'exemple de plusieurs Religieux de mon Ordre, d'étendre les bornes du Christianisme, & de convertir à la foi del'Evangile les peuples barbares de l'Amerique. Je considerois donc l'emploi de Missionnaire, comme un emploi glorieux pour moi. Ainsi des que je vis jour à m'engager dans la Mission, je l'entrepris, quoi que cela dût m'éloigner de plus de douze cens lieües du Canada. Je disposai plusieurs personnes à faire le voiage avec moi.

Dans la suite je n'ai rien negligé pour l'exécution de mon dessein. Je fus envoyé comme pour m'éprouver à une Mission de plus de six vingt lieües

au

au delà de Quebec. Je remontai le fleuve de Saint-Laurens, & j'arrivai enfin sur le bord d'un Lac, que les Iroquois appellent Ontario, & que nous decrivons cy-apres. Estant-là j'attirai à moi plusieurs Sauvages Iroquois pour cultiver des terres, & pour défricher des bois afin de bastir nôtre Demeure. J'y fis dresser une Croix d'une hauteur, & d'une grosseur extraordinaire. Je fis construire une Chapelle pres du Lac, & je m'établis là avec un Religieux de mon Ordre, nommé le Pere Luc Buisset, que j'avois attiré avec moy, & qui est mort du depuis dans nôtre Convent de St. François sur Sambre. J'aurai encore à parler de lui dans la suite, parce que nous avons vécu longtems ensemble en Canada, & que nous avons travaillé en commun à nôtre établissement à Catarockoüy.

C'est-là le lieu, où nous avons souvent pensé a cette Nouvelle Découverte, de laquelle je fais ici la description. J'estois excité à cela par la
Le-

Lecture de plusieurs voïages. Je me fortifiois dans ce dessein par les lumieres, que nous tirrions de plusieurs Sauvages. Je voiois en effet, par ce que me disoient plusieurs particuliers de diverses Nations, que l'on pouroit faire des établissemens considerables du costé du Sud-Oüest au delà des grands Lacs, & que même par le moien d'une grande Riviere, nommée Hoio, qui passe chez les Iroquois, on pourroit pénétrer jusques à la Mer vers le Cap Floride.

Je fis plusieurs voïages differens, tantost avec les habitans du Canada, que nous avions attirez pour demeurer à nôtre Fort de Catarockoüy, tantost avec des Sauvages, avec qui j'avois fait habitude. Comme je prévoiois, qu'on rendroit nos Découvertes suspectes aux Iroquois, je voulus voir les Sauvages de leur cinq Cantons. Je me rendis donc parmi eux avec un de nos soldats dudit Fort, faisant environ soixante & dix lieües de chemin, & ayant tous deux de larges raquettes aux pieds, à

B

cause

cause des neiges, qui sont abondantes en ce pays-là pendant l'hyver.

J'avois déjà quelque petite connoissance de la langue Iroquoise. Ces Barbares furent surpris de me voir marcher comme eux dans les neiges, & cabaner dans ces vastes forests, qu'on trouve dans ce pays-là. Nous enlevions jusques à quatre pieds de neige pour faire du feu sur le soir apres avoir marché pendant dix ou douze lieues tous les jours. Nous avions des souliers à la mode des sauvages, lesquels estoient bientost pénétrés de cette neige, qui se fondoit en touchant nos pieds, échauffez du mouvement, que nous faisons en marchant. Nous nous servions d'écorce de bois blanc pour nous coucher, & nous allumions un grand feu, que nous étions obligez d'entretenir avec un extreme soin à cause du grand froid. Nous passions ainsi toutes les nuits en attendant le retour du Soleil, pour continuer nostre chemin. Au reste nous n'avions point d'autre nourriture que du blé d'Inde réduit

réduit en farine, que nous détrempons avec de l'eau pour l'avalier plus facilement.

Nous passâmes ainsi chez les Iroquois Honnehouts, & chez les Honnontagez, qui nous reçurent très bien. Cette nation est la plus belliqueuse de tous les Iroquois. Quand ils nous virent, ils mirent les quatre doigts sur la bouche pour marquer l'étonnement, où ils estoient du pénible voiage que nous avions fait pendant l'hyver. Mais nous regardans ensuite vêtus d'un gros & rude habit de St. François, ils s'écrierent en ces termes, *Hot chitagon*, c'est à dire, pieds nus, & prononcèrent ce mot, qu'ils faisoient sortir du creu de l'estomach, *Gannoron*, pour me dire, qu'il falloit, que notre voiage fust de grande importance, puis que nous l'entreprenions dans un temps si facheux.

Ces Sauvages nous presenterent de l'Elan, & du chevreuil, préparé à leur mode, dont nous mangeâmes, après quoi nous primes congé d'eux pour aller plus loin. Nous partîmes donc avec

28 NOUVELL. DECOUV.

nos couvertes sur le dos, & nous prîmes une petite marmite avec nous pour y faire de la Sagamité, c'est à dire de la boullie de bled d'Inde. Nous marchions par des chemins inondez, & absolument impraticables aux Européens. Nous estions souvent obligez de passer sur des arbres de larges marais, & de grands ruisseaux. Enfin nous arrivâmes aux Ganniekez, ou Agniez. C'est l'un des cinq Cantons des Iroquois, situé à une bonne journée du voisinage de la Nouvelle Hollande, nommée à present la Nouvelle Jork. Etant là nous fûmes obligez d'assaisonner nôtre blé d'Inde, que nous pilions ordinairement entre deux pierres, avec de petites grenouilles, que les sauvages ramassent dans les prez, lors que les neiges sont fondues vers les Fêtes de Pascques.

Nous demeurâmes quelque temps parmi cette derniere Nation, & nous logeâmes chez un Pere Jesuite, Lionnois de naissance, pour y transcrire un petit Dictionnaire Iroquois. Le temps s'estant

s'estant mis au beau, nous y vîmes un jour trois Hollandois à cheval, qui venoient en Ambassade vers les Iroquois pour la traite des Castors. Ils s'estoient rendus là par ordre du Major Andris. C'est celui; qui a soumis Baston, & la nouvelle Jorck au Roy d'Angleterre, & qui est presentement Gouverneur de la Virginie.

Ces Messieurs descendirent de leurs Chevaux pour nous y faire monter, & nous emmener avec eux à la nouvelle Orange afin de m'y régaler. Lors qu'ils m'entendirent parler Flamand, ils me témoignèrent beaucoup d'amitié. Ils me dirent, qu'ils avoient leu plusieurs Histoires des Découvertes, que nos Religieux de St. François avoient faites dans l'Amerique Meridionale, mais qu'ils n'en avoient jamais veu avec l'habit de nôtre Ordre. Ils me témoignèrent ensuite, qu'ils auroient été fort aises de me voir demeurer parmi eux pour la consolation Spirituelle de plusieurs Catholiques de nos Pays-bas, qui estoient dans leurs habitations. Je

P'aurois fait tres volontiers , puis qu'ils m'en prioient. Mais je craignois de donner de l'ombrage aux Jesuites, qui m'avoient bien receu , & d'ailleurs je craignois de faire du tort à la Colonie du Canada pour le commerce du Castor , & des Pelleteries avec les sauvages, que je connoissois. Nous remerciâmes donc ces honnestes Hollandois, & nous nous rendîmes à nôtre séjour ordinaire de Catarockoijy avec moins de difficulté qu'en allant, & tout cela ne servit qu'à augmenter l'envie, que j'avois de découvrir des Nations plus éloignées.

CHAPITRE V.

Description du Fort de Catarockoijy, nommé depuis le fort de Frontenac.

CE fort est situé à cent lieues de Quebec, Capitale du Canada en re-

remontant le fleuve de Saint Laurent au Sud. Il est basti prez de la décharge du Lac Ontario, qui veut dire en langue Iroquoise, Beau Lac. Ce Fort fut gazonné d'abord, & entouré de gros pieux, de grandes palissades, & de quatre Bastions par les ordres du Comte de Frontenac, Gouverneur General du Canada. On trouva qu'il estoit necessaire de le bâtir pour s'opposer aux Courses des Iroquois, & pour détourner le commerce des Pelleteries, que ces peuples font avec les habitans de la nouvelle Jorck, & avec les Hollandois, qui ont formé là une nouvelle Colonie, parce qu'ils fournissent des marchandises aux Sauvages à meilleur prix, que les François du Canada.

L'Iroquois est une Nation insolente & barbare, qui a fait perir plus de deux millions d'ames dans ces vastes Pays. Les François les craignent pour le Fort de Frontenac. Ces peuples ne laissent les Européens en repos que par la crainte de leurs armes a feu. Ils n'entretiennent commerce avec eux que par

le besoin, qu'ils ont de leurs marchandises, & des armes, qu'ils achètent, & dont ils se sont servis pour détruire ce grand nombre d'ennemis circonvoisins, qu'ils ont fait périr. Ils les ont employées en effet à porter le fer & le feu à cinq & six cens lieues de leurs Cantons Iroquois, afin d'exterminer les Nations, qu'ils haïssent.

Ce Fort, qui n'estoit entouré au commencement que de pieux, de palissades & de Gazons, a été construit pendant ma Mission de trois cens & soixante toises de Circuit. On l'a revêtu de pierres de taille, que l'on trouve naturellement polies par le choc des eaux sur le bord de ce Lac Ontario ou Frontenac. On y travailla avec tant de diligence, qu'il fut mis dans sa perfection dans l'espace de deux ans par les soins du Sieur Cavalier de la Salle. qui estoit un homme habile, & grand politique, Normand de Nation. Il m'a dit plusieurs fois, qu'il estoit né à Paris, afin que le Pere Luc Buisset, dont j'ai parlé, & moy, prissions plus de confian-

ce en luy, parce qu'il avoit remarqué dans nos conversations ordinaires, que les Flamands, & plusieurs autres peuples se desient aisément des Normands. Je sai, qu'il y a des gens d'honneur & de probité en Normandie comme ailleurs. Mais enfin il est certain, que les autres Nations sont plus franches & moins rusées que les habitans de cette Province de France.

Le Fort de Frontenac est donc situé au Nord de ce Lac, près de la décharge. Il est placé dans une presqu'Isle, dont on a fait fossoier l'Isthme. Les autres côtes sont entourez en partie du bord dudit Lac Ontario ou Frontenac, & en partie d'un tres-beau port naturel, où toutes sortes de bâtimens peuvent mouiller en seureté.

La situation de ce Fort est si avantageuse, qu'il est aisé par son moien de couper la sortie, & le retour des Iroquois, & de leur porter même la guerre chez eux en vingt quatre heures, lors qu'ils sont en course. Cela se peut faire aisément par le moien des barques.

J'y en laiffay trois toutes pontées à mon dernier départ. On peut fe rendre avec ces barques en tres peu de temps à la côte meridionale de ce Lac pour y ravager en cas de befoin les Tsonnontoiïans, qui font les plus nombreux de tous ces Cantons Iroquois. Ils y cultivent beaucoup de terres pour y femer du blé d'Inde, qu'ils y recueillent ordinairement pour deux ans. Ensuite ils l'enferment dans des caveaux, qu'ils creusent en terre, & qu'ils couvrent de telle maniere, que la pluye n'y peut point faire de mal.

La terre, qui borde ce Fort, est extrêmement fertile. On en a fait cultiver plus de cent Arpens pendant deux ans & demi, que j'y ay été en Miffion. Le blé d'Inde, le blé d'Europe, les légumes, les herbes potageres, les citrouilles & les melons d'eau y ont tres bien reüffi. Il est vrai, que dans l'abord ces blez y estoient fort gâtez par les fauterelles. C'est ce qui arrive ordinairement dans ces nouveaux défrichemens des terres du Canada, à cause de

la grande humidité du Pays. Les premiers habitans, que nous y attirâmes, y ont fait nourrir des volailles.

On y a aussi transporté des bestes à cornes, qui y ont multiplié. Il y en avoit déjà environ soixante de mon temps. Les arbres y sont tres-beaux, propres à y bastir des maisons & des barques. L'hyver y est prés de trois mois plus court qu'en Canada. Il y a lieu de croire, qu'il s'y formera une Colonie considerable. J'y laiffay avant mon grand voiage quinze ou seize familles avec le Pere Luc Buisset Recollet, avec lequel j'administrais les Sacremens dans une Chapelle de ce Fort.

Pendant que le bord de ce Lac estoit gelé, je me rendis sur les glaces avec des grapins attachez à mes souliers à un village des Iroquois, nommé Ganneouffe vers Keuté à neuf lieües du Fort avec le Sieur de la Salle, dont j'ai parlé. Les Sauvages du lieu nous presenterent de la chair d'Elan, & de porc-Epic à manger. Apres les avoir haranguez nous attirâmes à nostre Fort un assez

grand nombre d'Iroquois pour former un village de quarente Cabannes, que ces gens habitèrent entre nôtre Maison de Mission, & ledit Fort. Ces Barbares y défricherent des terres pour y semer du blé d'Inde, & des legumes, dont nous leur donnâmes des graines pour leurs Jardins. Nous leur apprîmes même contre leur coutume à manger, comme nous, de la soupe avec des legumes & des herbes

Le Pere Luc & moi remarquâmes, que les Iroquois, dans la prononciation de leur langue, n'ont point de labiales, comme B. P. M. F. Nous avions le Symbole des Apostres, l'Oraison Dominicale, & nos autres prieres ordinaires, traduites en langue Iroquoise. Nous les faisons apprendre & reciter aux enfans de ces Sauvages. A force de leur inculquer ces labiales, nous les faisons à prononcer toutes les lettres comme nous. Nous les rendions familiers avec les enfans de nos habitans Européens du Fort. Ces enfans, qui nous estoient chers, parce qu'ils estoient nez
Chrê-

Chrêtiens, conversans ainsi avec ces petits Iroquois, ils s'entr'apprennent leurs langues maternelles. Cela serroit à entretenir une bonne correspondance avec les Iroquois. Ces Barbares demeuroient assidûment avec nous hors le temps de leur chasse.

Mais ce qui nous étoit sensible, c'est, que ces peuples allant à cette chasse pendant cinq ou six mois dans la profondeur des vastes forests, & souvent à plus de deux cens lieues de leur demeure ordinaire, ils y mènent toutes leurs Familles avec eux. Et là ils vivent ensemble de la chair de tous les animaux sauvages, qu'ils y tuent avec les armes, qu'ils ont troquées avec les Européens contre des Pelleteries. Un Missionnaire ne peut pas suivre ces peuples dans des lieux si écartez. Ainsi les enfans des Sauvages oubloient pendant le temps de leur chasse, tout ce que nous avions tâché de leur apprendre dans le Fort de Frontenac.

Les habitans du Canada fatiguez de six mois d'hiver vers Quebec, les trois

Rivières, & l'Isle de Montréal, voiant que des Religieux de Saint François estoient habituez au dit Fort de Cataroc-koïy ou de Frontenac, où l'hyver est de trois mois plus court que chez eux, plusieurs d'entr'eux prirent la resolution d'y transporter leurs familles, & de s'y habituer. Ils se représentoient, que nous leur administrerions les Sacre- mens, & que leurs enfans y recevroient une bonne education, sans qu'il leur en coutât rien, par ce qu'en effet nous les instruisions ordinairement sans en tirer aucun salaire.

Il y a eu des gens, qui ont toujours voulu se rendre les maistres en Canada, & les arbitres de tous les établissemens, qu'ils attiroient à eux par tous les moiens possibles. Ils en ont donc taché de s'attribuer la gloire de tous les bons succès. Ils ont poussé leurs creatures par tout, & ont taché de détruire nos desseins dans ce Fort. Ils ont même enfin fait sortir nos Récollets par le moiens du Marquis de Denonville, qui s'est laissé surprendre aux artifices de ces gens-
là.

là. Ce Seigneur estoit alors Gouverneur du Canada. Ils l'avoient attiré dans leurs interets.

J'espere, que Dieu y rétablira quelque jour nos pauvres Religieux, par ce que leurs desseins ont toujours été purs & innocens, & qu'on n'a pu les faire sortir de ce Fort sans injustice. Dieu ne laisse rien impuni. Il vengera quelque jour le tort, qu'on leur a fait en cela. J'ai appris depuis quelque temps, que les Iroquois, qui sont toujours en guerre avec les François de Canada, se sont saisis de ce Fort de Catarockouïy. On m'a même dit, que de rage ces Barbares ont fumé dans leurs Pipes quelques doigts de ceux, qui ont fait sortir nos pauvres Recollets de ce Fort, & que les habitans modernes du Canada en ont fait des reproches à ceux, qui en ont été les Autheurs.

CHAPITRE VI.

*Description des Lacs d'eau douce,
les plus grands & les plus beaux
de tout l'Univers.*

J'Entreprens ici la Description des choses les plus remarquables de cette grande Découverte, afin que le Lecteur puisse entrer plus aisément en connoissance de nôtre voïage par le moien de la Carte, que nous en avons fait dresser.

Le Lac Ontario a été nommé le Lac de Frontenac, à cause de l'illustre Comte de Frontenac, Gouverneur General du Canada. Tout le monde fait, quel est le merite & la vertu de ce Seigneur. On fait aussi, qu'elle est l'antiquité de sa Maison, & qu'il est sorti d'une longue suite d'illustres Ancêtres, qui ont été employez dans les plus grandes Charges de la Robbe & de l'Epée. On a toujours veu sa Famille inviolablement attachée aux interets du Souverain dans
les

les temps mêmes les plus difficiles. Je puis dire ici sans offenser les autres Gouverneurs du Canada, qui l'ont précédé & suivi, que jamais ce Pays n'a été gouverné avec tant de sagesse, de moderation, & d'équité que par le Comte de Frontenac.

Je fais bien que des gens, qui veulent être les maîtres par tout, ont taché de noircir sa réputation, afin d'affoiblir sa gloire, & de le rendre suspect. Mais je dois dire à la louange de cet illustre Seigneur, que pendant dix ans, qu'il a vécu dans ce Pays-là, il a été le Pere des pauvres, le protecteur de ceux, que l'on vouloit injustement opprimer, & un parfait modele de vertu & de pieté. Ceux de la Nation, qui s'étoient élevez contre-lui par un effet de leur légéreté naturelle, ont eu le déplaisir de le voir rétabli dans son Gouvernement, dont leurs calomnies, & leurs malignes intrigues l'avoient fait depousseder. Ils avoient engagé dans leur complot l'Intendant du Chesneau, qu'ils avoient surpris par leurs artifices.

Ce-

Cependant on regrette fort cet illustre Comte, comme je l'ai appris depuis.

C'est donc en l'honneur de ce Comte, qu'on a donné le nom de Frontenac au Lac Ontario, afin de perpetuer sa memoire en ce Pays-là. Ce Lac a quatre vingt lieües de longueur, & vingt cinq ou trente lieües de largeur. Il est abondant en poissons, profond, & navigable par tout. Les cinq Cantons des Iroquois habitent pour la plus-part au midi de ce Lac, savoir les Ganniegez ou Agniez, les plus voisins de la nouvelle Hollande ou Jorck: les Onnontaguez, ou gens de la montagne, les plus belliqueux de leur Nation, les Onnciouts, & les Tsonnontoiïans les plus nombreux vers la coste meridional de ce même Lac. On y trouve aussi les villages Iroquois, savoir Téciagon, Keuté, & Ganneouffe, qui n'est qu'à neuf lieües du Fort de Frontenac.

Le grand fleuve de St. Laurent tire son origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent aussi dans leur langue Skanadario, c'est à dire fortbeau Lac.

Lac. Il fort aussi en partie des Lacs superieurs, comme nous le verrons dans la suite.

Ce Lac Ontario est de Figure Ovalle. Il s'estend de l'Orient à l'Occident. Il est d'eau douce aussi bien que les autres. Cette eau est tres bonne à boire, & il est entouré de terres fertiles. La navigation y est aisée, même a de grands vaisseaux. Mais elle est plus difficile en hyver, à cause des grands vents, qui y regnent. De ce Lac Ontario ou Frontenac, on peut aller en barque, ou dans de grands bâtimens jusqu'au pied d'un gros rocher, qui est à deux lieues du grand Saut de Niagara, que nous allons décrire.

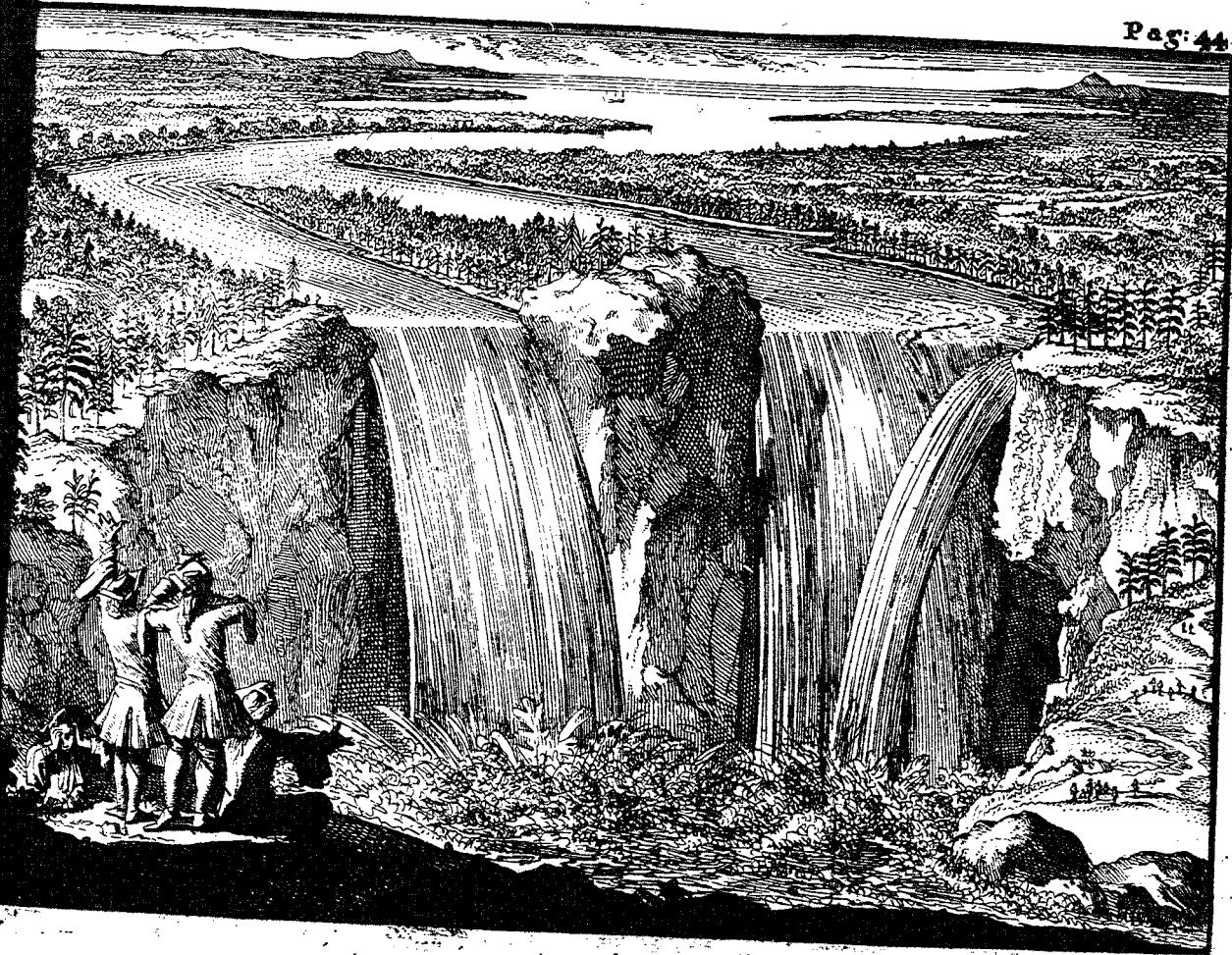
CHAPITRE VII.

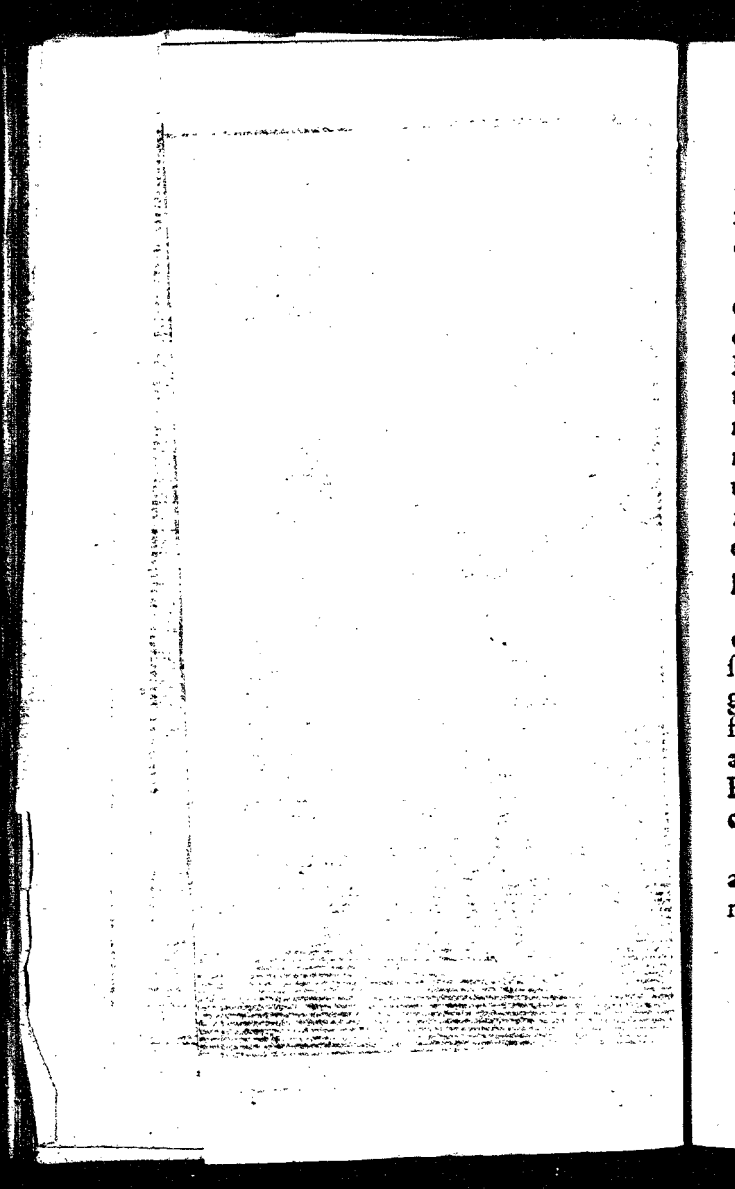
*Description du Saut , ou cheute
d'eau de Niagara , qui se voit
entre le Lac Ontario , & le
Lac Erié.*

ENtre le Lac Ontario, & le Lac E-
rié il y a un grand & prodigieux
Saut, dont la cheute d'eau est tout a fait
surprenante. Il n'a pas son pareil dans
tout l'Univers. On en voit quelques
uns en Italic. Il s'en trouve même en-
core dans le Roiaume de Suede. Mais
on peut dire , que ce ne sont que de
fort foibles échantillons de celui, dont
nous parlons ici.

Au pied de cet affreux faut on voit
la Riviere de Niagara , qui n'a qu'un
demi quart de lieüe de largeur. Mais
elle est fort profonde en de certains en-
droits. Elle est même si rapide au des-
sus du grand Saut, qu'elle entraîne vio-
lemment toutes les bestes sauvages, qui
la veulent traverser pour aller pasturer
dans







dans les terres, qui sont au delà, sans qu'elles puissent résister à la force de son cours. Alors elles sont précipitées de plus de six cents pieds de haut.

La cheute de cet incomparable saut est composée de deux grandes Nappes d'eau, & de deux Cascades avec une Isle en talus au milieu. Les eaux, qui tombent de cette grande hauteur, écument & bouillonnent de la manière du monde la plus épouvantable. Elles font un bruit terrible, plus fort que le tonnerre. Quand le vent souffle au Sud, on entend cet effroyable mugissement à plus de quinze lieues.

Depuis ce grand Saut, ou cheute d'eau, la Rivière de Niagara se jette, sur tout pendant deux lieues jusques au gros Rocher avec une rapidité tout à fait extraordinaire. Mais pendant deux autres lieues jusqu'au Lac Ontario ou Frontenac, l'impetuosité de ce grand courant se ralentit.

Depuis le Fort de Frontenac on peut aller en barque, ou sur de grands bâtimens jusqu'au pied de ce gros Rocher, dont

dont nous avons parlé. Ce Rocher est à l'Ouëst, detaché de la terre par la Riviere de Niagara à deux lieües du grand Saut. C'est dans ces deux lieües, qu'on est obligé de faire le portage, c'est à dire le transport des marchandises. Mais le chemin y est tres-beau. Il y a fort peu d'arbres, & ce sont presque toutes prairies, dans lesquelles on trouve d'espace en espace des Chesnes & des Sapins.

Depuis le grand Saut jusques au Rocher, qui est à l'Ouëst de la Riviere de Niagara, les deux bords de cette Riviere sont d'une hauteur si prodigieuse, qu'on fremit en regardant fixement la rapidité, avec laquelle les eaux de cette Riviere coulent en-bas. Sans ce grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, on pourroit aller avec de grandes barques, & même avec des Navires plus de quatre cens cinquante lieües en traversant le Lac des Hurons jusqu'au bout du Lac des Illinois. On peut dire de ces Lacs, que ce sont de petites Mers d'eau douce.

A l'embouchure de la Riviere de Niagara le Sieur de la Salle avoit dessein d'y commencer un Fort. Il en seroit venu zifément a bout, s'il avoit feu le bonnet, & s'arrêter là pendant une année. Son dessein estoit de tenir en bride les Iroquois, & sur tout les Tsonnonwiens, qui sont les plus nombreux, & les plus aguerris de toute cette Nation. Et en effet ce Fort lui auroit donné le moyen d'empêcher facilement le commerce, que ces peuples font avec les Anglois & les Hollandois de la Nouvelle Jorck. Ils ont accoutumé d'y porter des peaux d'Elans, de Castors, & plusieurs sortes de pelleteries, qu'ils vont chercher a deux ou trois cens lieues de leurs habitations. Ces Barbares étant donc obligez necessairement de passer & de repasser pres de ce Fort de Niagara, on auroit pû les arrêter à l'amiable en temps de paix, ou par force en temps de guerre, & les obliger ainsi à faire leur commerce avec les Canadiens.

Mais par ce que nous remarquons, que les Iroquois étoient poussez à nous
em-

empêcher l'exécution de ce dessein, non pas tant par les Anglois & les Hollandois, que par les habitans même du Canada, dont plusieurs tachoient de traverser nôtre Découverte, on se contenta d'y bastir une maison à l'Est, dans l'embouchure de la Riviere de Niagara, où l'endroit est naturellement de défense. A costé de cette maison il y a un fort beau Havre, dans lequel on peut retirer des vaisseaux en assurance. On les peut aisément tirer à terre par le moien d'un Cabestan. Au reste on pêche en cet endroit une quantité prodigieuse de poissons blancs, d'Eurgeons, & de plusieurs autres especes, qui sont d'une saveur, & d'une bonté admirable. On en pourroit fournir une des plus grandes villes de l'Europe dans les saisons propres à la pêche.

CHAPITRE VIII.

Description du Lac Erié.

LEs Iroquois ont nommé ce Lac E-rié Tejocharontiong. Il s'étend de l'Orient à l'Occident, & peut avoir environ cent quarante lieües de longueur. Aucun Européen n'en a fait le tour. Il n'y a que ceux, qui ont travaillé à cette Découverte & moi, qui en avons considéré une grande partie. Nous étions sur un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous avons fait faire expres à deux lieües au dessus du grand Saut de Niagara, comme nous le dirons plus au long dans la suite.

Ce Lac Erié, ou Tejocharontiong dans sa partie meridionale contient autant d'espace, que le Roiaume de France. Par le moien d'une grande Isle il forme deux Canaux, & par des Islets il se jette pendant le cours de quatorze lieües dans le Lac Ontario ou Fronte-

C nac,

nac, & c'est ce que l'on appelle la Riviere de Niagara.

Entre ce Lac Erié, & le Lac Huron il y a un autre Déroit de trente lieües de longueur, qui est presque par tout d'une même largeur. Dans le milieu ce Déroit s'élargit par un Lac plus petit que les autres, & qui est d'une figure circulaire de six lieües de diametre, selon l'observation de nôtre Pilote nommé Lucas. Nous donnâmes le nom de sainte Claire à ce Lac. Les Iroquois, qui y passent souvent en allant à la guerre, l'ont nommé Oistketa. La terre & le pays, qui sont à l'entour de cet agreable & charmant Déroit, sont de tres-belles campagnes, comme nous le verrons dans la suite. Au reste ces diverses Rivieres nommées ainsi diversement sont la continuation du grand Fleuve de St. Laurent. Ce Lac de Sainte Claire est ovale dans le milieu, & est formé par ce Fleuve.

CHAPITRE IX.

Description du Lac Huron.

LE Lac Huron est ainsi nommé par les peuples du Canada, par ce que les Sauvages Hurons, qui l'habitoient, avoient leurs cheveux bruslez de telle maniere, que leur tête ressembloit à une hure de sanglier. Ces Barbares nomment ce Lac Karegnondy. Les Hurons ont autrefois demeuré près de ce Lac. Mais ils ont été presque tout défaits par les Iroquois.

Le circuit de ce Lac peut avoir sept cens lieües sur deux cens de longueur. Mais sa largeur est inégale. A l'Oüest il contient plusieurs Isles assez grandes du côté de son embouchure. Il est navigable par tout.

Il y a entre ce Lac & celui des Illinois un second Détroit, qui se décharge dans celui-ci, & qui à une grande lieüe de large, & trois de long. Il court à l'Oüest-Nord-Oüest.

Il y a un troisiéme Déroit ou Canal entre le Lac Superieur, qui se décharge dans celui des Hurons, & ce Canal à cinq lieües d'ouverture & quinze lieües de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Isles, & il se rétrécit peu a peu jusqu'au Saut de Sainte Marie. C'est un rapide plein de rochers, par lequel les eaux du Lac Superieur, qui sont très-abondantes, se déchargent & se précipitent d'une maniere fort violente. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en Canot, pourveu qu'on perche fortement. Mais il est plus seur de porter le Canot, & les marchandises, que les Canadiens y meinent pour les troquer avec les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac Superieur. On appelle ce Saut de Sainte Marie Missilimakinak. Il est à l'embouchure du Lac Superieur, & se décharge en partie dans l'embouchure du Lac des Illinois vers la grande Baye des Puants, comme nous le dirons dans le Rélation, que nous ferons de nôtre retour des Issati.

CHAPITRE X.

*Description du Lac nommé par les
Savages Illinoïack, & par nous
Illinois.*

LE Lac des Illinois signifie dans la langue de ces Barbares, le Lac des Hommes. Ce mot Illinois signifie un homme fait, qui est dans la perfection de son âge & de sa vigueur. Il est situé à l'Occident du Lac Huron au Nord & au Sud. Il a six vingt ou cent trente lieües de longueur, & quarante de largeur. Il contient environ quatre cens lieües de circuit. Ce Lac des Illinois s'appelle dans la langue des Miamis Mischigonong, c'est à dire grand Lac. Il s'étend du Nord au Sud, & se decharge dans le Lac Huron du côté du Midi. Il n'est qu'à quinze ou seize lieües, ou environ du Lac Superieur. Sa source tend vers une Riviere, que les Iroquois appellent Hohio, & où la Riviere des Miamis

mis se decharge dans ce même Lac.

Il est navigable par tout, & du côté de l'Oüest il y a une fort grande Baye nommée la Baye des Puans, par ce que ces Sauvages, qui s'y font retirez, ont quitté certaines eaux puantes situées vers la Mer, ou ils demouroient, & sont venus habiter près de cette Baye formée par le Lac des Illinois.

CHAPITRE XI.

Courte Description du Lac Supérieur.

LE Lac Supérieur s'étend de l'Est à l'Oüest. Il doit avoir plus de cent cinquante lieües de longueur, soixante de largeur, & environ cinq cens de circuit. Nous ne l'avons jamais traversé en barque, comme nous avons fait les autres dont, j'ai parlé jusques à present. Mais nous en avons visité les plus grandes

des hauteurs. Ce Lac paroît semblable à l'Océan, en ce qu'il n'a n'y fond n'y rive.

Je ne parle point ici d'un grand nombre de Rivieres, qui se dechargent dans ce Lac prodigieux. C'est ce Lac avec celui des Illinois, & toutes les Rivieres, qui se déchargent dans l'une & dans l'autre, qui font la source du grand Fleuve de St. Laurent, lequel se rend dans l'Océan à l'Isle percée vers le grand Banc de Terre neuve. Nous avons voiaagé sur ce grand Fleuve dernier pendant six cens lieües ou environ, depuis son embouchure jusqu'à sa source.

J'ay déjà remarqué, qu'on peut appeller tous ces grands Lacs des Mers douces. Ils abondent extrêmement en poissons blancs plus grands que des carpes, qui sont d'une bonté extraordinaire. On y pesche à vingt ou trente brasses d'eau des Truites Saumonées de cinquante ou soixante livres pesant. On pourroit bâtir à côté de ces Lacs une infinité de belles villes; qui auroient communication les unes avec

les autres par une navigation de plus de cinq cens lieües , & par un commerce inconcevable, qui s'y feroit. Les terres, qu'on y défricherait, seroient sans doute tres-fertiles, si elles étoient cultivées par des Européens. Ceux qui concevront la grandeur & la beauté de ces Lacs, ou Mers douces, pourront comprendre par le moien de nôtre Carte, qu'elle est la route, que nous suivions pour faire nôtre grande Découverte.

CHAPITRE XII.

Quel est le Genie regnant du Canada.

LEs Espagnols ont fait la premiere Découverte du Canada. Ayant mis pied à terre, ils n'y trouverent rien de considerable. Cette raison les obligea d'abandonner ce pays, qu'ils appellerent, Il Capo di Nada, c'est à dire

re le Cap de rien, d'où est venu par corruption le nom de Canada, qu'on lui donne dans toutes les Cartes.

Depuis que je suis sorti de ce Pays-là, j'ay appris, que les choses y sont à peu près au même état, que quand j'y demeurois. Ceux, qui gouvernent le Canada, y sont portez d'un esprit, qui fait gemir en secret devant Dieu ceux, qui ne peuvent pas entrer dans leurs veües. Les personnes de probité, qui ont du zele, & de l'attachement à la Religion, n'y trouvent rien moins, que ce qu'ils y vont chercher. On y trouve au contraire des rebuts, que la pureté de leurs intentions n'y'avoit pas attendus. On y va dans le dessein d'y sacrifier son repos & sa vie, au secours temporel & spirituel d'une Eglise naissante. Mais on n'y trouve que le Sacrifice de sa réputation, & de son honneur. On y croit vivre en paix dans une parfaite concorde. On n'y trouve que des chagrins, des divisions, & des troubles. On n'y recueille que des Croix & des persécutions, pour peu

C 5

qu'on

qu'on ne donne pas dans le sens de deux ou de trois personnes, qui sont les Génies dominans du Pays. On y paroît fort éloigné de nôtre sincérité Flamande, de cette candeur, & de cette droiture de cœur, qui font le vrai caractère du Chrétien, & que l'on voit regner par tout ailleurs.

Mais sans descendre ici dans le détail, dont je laisse le jugement à Dieu, je diray, que nous, qui sommes Flamands de naissance, ne nous sommes rendus dans le Canada, que par un pur esprit de Sacrifice, ayant renoncé à nôtre Patrie même, apres avoir tout quitté pour embrasser la profession religieuse. Cependant nous avons été bien surpris en arrivant dans ce Pays-là, de trouver, que cette franchise, & certe droiture de cœur n'y sont pas bien receües. Il y a un petit nombre de gens, à qui tout fait ombre, & qui ne reviennent jamais des premieres impressions, qu'ils ont receües.

Quelque docilité, & quelque complaisance, que l'on ait, on passe toujours

jours dans leur esprit pour être d'une humeur turbulente, quand on n'est pas tout à fait de leur avis, & qu'on tâche de leur faire entendre raison par de sages & douces remontrances. Cette conduite est peu Chrétienne, & n'a sans doute point d'autre veüe qu'un interest purement temporel. C'est ce qui m'a souvent obligé de dire à trois Religieux Flamands, que j'avois attiré avec moy en Canada, qu'il valoit mieux pour nous, qui avions quitté tous nos biens pour embrasser la pauvreté de la vie Religieuse, que nous allassions dans des Missions étrangères pour y faire pénitence, & pour y travailler parmi des Barbares à la propagation du Regne de nôtre Seigneur Jesus-Christ.

La Providence seconda mes bonnes intentions. Le Reverend Pere Germain Allart Recollet qui est mort depuis Eveque de Vence en Provence, m'envoia des patentes pour me rendre dans la Découverte, que je m'en vais décrire cy-apres.

CHAPITRE XIII.

Description du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada pour nous rendre au Sud-ouëst de la Nouvelle France ou Canada.

JE demeuray environ deux ans & demi au Fort de Katarockouïy ou Frontenac, & j'achevay d'y faire bâtir une Maison de Mission avec le Pere Luc Buisset. Cela nous engagea dans les travaux, qui sont inséparables de nouveaux établissemens.

Nous descendîmes en Canot le Fleuve de St. Laurent, & apres une navigation de six vingt lieües, nous nous rendîmes à Quebec dans nôtre Convent des Recollets de nôtre Dame des Anges pour y faire la retraite, & me disposer faintement à commencer nos Découvertes.

J'avoüerai franchement ici, que quand

je confiderois attentivement au pied de la Croix cette importante Mission par les seules veües de la raison naturelle, & que je la mesurois aux forces humaines, elle me paroissoit terrible, & tout ensemble temeraire & inconsiderée. Mais quand je la regardois en Dieu, & que je l'envisageois comme un effet de sa bonté, qui me choisissoit pour ce grand ouvrage, & comme un commandement, qu'il m'adressoit par la bouche de mes Superieurs, qui sont les Organes, & les interpretes de sa Volonté à mon egard, je me sentoie d'abord interieurement consolé, & encouragé même à entreprendre cette Découverte avec toute la fidelité, & avec toute la confiance possible.

Je m'assurois, que puis que c'estoit l'œuvre de Dieu d'éclairer le cœur de ces Barbares, auxquels on m'envoioit annoncer son Saint Nom, il lui seroit aisé, s'il le vouloit, de le faire par un foible organe comme moy, de même que par les plus grands personnages du Monde.

M'estant ainsi préparé au voiage de ma Mission, & voiant, que tous ceux, qui devoient venir de l'Europe pour cette Découverte, estoient arrivez, que le Pilote, les Matelots, & les Charpentiers de Vaisseaux estoient prests, que d'ailleurs les armes, les marchandises, & les Agretz pour les barques, que l'on vouloit faire construire, estoient preparez, je pris dans nôtre Convent une Chapelle portative toute complete pour moy, & ensuite je receus la Benediction de Monsieur l'Evêque de Quebec avec son agrément par écrit. Je pris aussi le congé par écrit tout de même du Sieur Comte de Frontenac. Ce Seigneur aimoit nos Recollets Flamands à cause de leur candeur, & de leur franchise. Il a même souvent donné des loüanges publiques à la generosité de nôtre entreprise, pendant que nous étions à sa table.

Nous nous embarquâmes enfin, selon la remarque, que j'en ay faite dans ma Description de la Loüisiane; dans nôtre petit Canot d'écorce de Bouleau
avec

DANS L'HMERIQ. SEPT. 63

avec la Chapelle portative , dont j'ay parlé, une couverture, & une natte de joncs, qui devoit nous servir de lit & de Matelat. Voila tout ce qui composoit nôtre équipage. On nous laissa ainsi partir les premiers afin d'obliger nôtre monde d'expedier leurs affaires. Les habitans du Canada, qui sont des deux costez du Fleuve de St. Laurens entré Quebec & Montréal, me prièrent de faire l'Office parmi eux, & de leur administrer les Sacremens. Ils ne pouvoient assister au Service divin, que cinq ou six fois l'année, parce qu'il n'y avoit que quatre Missionnaires dans l'étendue de cinquante lieues de Pays.

Je baptisay un enfant au lieu nommé S. Hour, dont je donnay connoissance au Missionnaire, qui estoit absent, après quoi nous continuâmes nôtre route. Nous passâmes à Harpentic: le Seigneur du lieu, qui est des plus anciennes Familles du Canada, m'auoit donné un de ses fils avec moy pour le voiage. Mais le Canot estoit trop

trop petit pour quatre hommes. Nous nous rendîmes ensuite aux trois Rivières, qui est une ville fermée seulement de palissades, à trente lieues plus haut que Quebec.

Nous n'y trouvâmes point le Pere Sixte, Missionnaire Récollet. Il étoit allé en Mission. Les habitans me prièrent donc d'y faire la Predication, & le Service le premier d'Octobre. Le lendemain le Sieur Bonivet Lieutenant General de la Justice de cette ville me vint conduire jusques à une lieue de là en remontant le Fleuve de Saint Laurent. Au reste on rencontre souvent des obstacles imprévus dans les plus louables entreprises. En arrivant à Monréal on me débaucha nos deux Canoteurs. Cela m'obligea de me prévaloir de l'offre, que deux autres me firent de me prendre avec eux dans leur foible bâtiment, C'est ainsi, que ceux, qui portoient envie à nôtre entreprise, commençoient déjà à s'y opposer, & qu'ils tâchoient de traverser la plus belle, & la plus celebre Découverte,

verte,

verte, qui ait été faite dans ce Siécle dans le Nouveau Monde.

En remontant le Fleuve nous remarquâmes qu'au dessus de l'Isle de Montréal, qui a vingt cinq lieües de circuit, en passant le Lac de St. Louis, le Fleuve de St. Laurent se partagé comme en deux branches. L'une conduit à l'ancien Pays des Hurons, aux Outaouïacts, & aux autres Nations situées vers le Nord: & l'autre meine au Pays des Iroquois. Nous remontâmes par cellecy pendant pres de soixante lieües, & cela par des rapides & par des courans affreux au travers de plusieurs Rochers. Et là le rejaillissement des eaux gronde jour & nuit comme le tonnerre pendant trois ou quatre lieües. Cependant les Canoteurs ne laissent pas de descendre entre des pierres d'une vitesse si grande, que ceux, qui font ce chemin en descendant, en sont tout ébloüis. Ils portent ordinairement dans leurs Canots des peaux d'Elans, & d'autres pelletteries, qu'ils troquent avec les Sauvages de ces quartiers-là.

Je

Je ne rapporteray pas ici tous les accidens, qui nous arrivèrent, & qui sont inséparables des grands voïages: Je dirai seulement, que nous arrivâmes enfin au Fort de Catarockoïy, ou de Frontenac, vers onze heures de nuit le lendemain de la Toussains. Nos Peres Recollets Gabriel de la Ribourde, & Luc Buisset Missionnaires me receurent avec beaucoup de joye dans nôtre Maison de Mission, que nous avons fait bâtir avec tant de peine l'année précédente sur le bord du Lac Ontario près dudit Fort de Frontenac. Ce Fort est situé à quarante quatre degrez quelques minutes de latitude Septentrionale.

J'avois oublié de dire, que ce Lac Ontario est formé par le Fleuve St. Laurent, & qu'il est assez profond pour porter de grands Vaisseaux. On n'y trouve point de fonds à plus de soixante & dix brasses d'eau. Les ondes sont agitées par les vents, qui y sont assez frequens, s'élevent aussi haut que celles de la Mer & sont plus dangereuses, parce qu'elles sont plus courtes, & qu'elles

les se precipitent d'avantage, qu'ainsi le Vaisseau obeit moins à la Lame. Il y a aussi quelques apparences de flux, & de reflux assez sensibles. On y remarque en effet, que les eaux montent & descendent par de petites Marées, qui montent contre le vent, & même pendant qu'il dure.

La pêche de ce Lac Ontario, comme nous l'avons dit des autres Lacs, y est très abondante en toutes sortes de bons poissons. On y prend sur tout des Truites saumonées beaucoup plus grosses, que les plus gros Saumons. Les terres d'alentour sont extrêmement fertiles. C'est ce que l'on a reconnu par expérience en plusieurs endroits, qu'on a défrichés. La chasse y fournit tout ce que l'on peut souhaiter de bêtes fauves & de gibier. On y voit les forêts peuplées des plus beaux arbres, que l'on trouve en Europe. Il y a des pins, des Cedres, & des Epinette qui sont une espèce de Sapins communes en ce Pays-là. On y rencontre aussi des mines de fer, & on pourroit sans doute
en

en découvrir de tout autre metal.

Pendant le séjour, que nous fîmes dans ce Fort de Catarockoüy en attendant tout nôtre monde, nous eûmes le temps de conférer avec nos Religieux sur les mesures, que nous devions prendre pour convertir au Seigneur Jesus des Nations aussi nombreuses, qui n'ont jamais ouï parler de l'Évangile. Aussi est il certain, que de pauvres Religieux de St. François, comme nous, de nuez de tout bien temporel, & de tous moiens humains, ne pouvoient prendre trop de précautions dans une Mission si importante, à cause de la variété des humeurs de ceux, avec qui nous devions faire ce pénible voiage. Nous avions avec nous des Flamands, des Italiens, & des Normands, qui avoient tous des interêts divers. Il nous étoit donc fort difficile d'accorder tant d'humeurs différentes, sur tout dans un voiage, comme celui, que nous entreprenions, ou les Loix ne peuvent pas être observées dans toute leur vigueur, comme dans l'Europe, où on peut porter
les

les hommes au bien , & les détourner du mal par l'amour de la vertu , ou par la crainte des châtimens. Mais laissant toute nôtre conduite à la Providence nous nous abandonnâmes entierement à nôtre devoir , preparez à tout événement.

Les Iroquois , que nous avions attiré prés dudit Fort de Frontenac , venoient souvent nous rendre visite , & nous faisoient des presens de chair d'Elans & de Chevreux. En recompense nous leur donnions de petits couteaux , & quelques morceaux de tabac , qui nous avoient été mis en main pour ce la. Ces Barbares réfléchissans sur nôtre voiage , mettoient quatre doigts sur la bouche , comme ils font ordinairement , quand ils veulent admirer quelque chose , qu'ils ne comprennent pas. Ils nous disoient en s'écriant , Otchitagon , Gannoron , c'est à dire , Pieds nuds , ce que tu vas entreprendre , est d'une extrême importance. Ils ajoutoient qu'a peine leurs plus vaillans guerriers peuvent se tirer des mains de ces

Na-

Nations, que j'entreprendois de visiter. Helas, disoient ils, nous ne te verrons plus. Peut on bien vivre, & te voir quitter des gens, à qui tu apprens tous les jours à prier le Ciel. Il est certain, que les Iroquois aiment tendrement nos Religieux de St. François, par ce qu'ils les voient vivre en commun, & qu'ils ne possèdent rien en particulier.

Les vivres des Iroquois sont communs entr'eux. Les plus anciennes Femmes de leurs Cabanes en font la distribution selon l'âge des personnes de leurs familles. Ils donnent à manger à tous ceux, qui se trouvent chez eux, quand ils prennent leurs repas. Ils demeureroient plutôt un jour entier sans manger, que de laisser sortir qui que ce soit de chez eux sans leur presenter de tout ce qu'ils ont.

Le Sieur de la Salle se rendit au Fort quelque temps après nous. Dieu l'avoit garanti comme nous de beaucoup de dangers, qu'il avoit courus dans cette grande toute depuis Quebec jusques à ce Fort au trayers du long Saut, dont
nous

2

DANS L'AMERIQ. SEPT. 71

nous avons parlé, & de plusieurs rapides, qu'il avoit trouvez dans son chemin. Il arriva donc enfin fort extenué. La même année il fit partir quinze de nos Canoteurs, qui nous devancèrent. Ils firent semblant d'aller en ~~Canot vers les Illinois~~, & vers les Nations, qui demeurent près du fleuve, qu'on appelle en langage Illinoises, Mechasipi, c'est à dire grande Riviere. On la voit sous ce nom dans la Carte. Tout cela se faisoit pour nouïer une bonne correspondance avec ces Sauvages, & pour nous y preparer les vivres, & les autres choses necessaires pour travailler à nôtre Découverte. Mais par ce qu'il y avoit de mal-honnestes gens parmi eux, ils s'arrêterent au Lac Superieur à Missilimakinak, & s'amuserent à se divertir chez les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac. Ils dissipèrent le meilleur des marchandises, qu'ils avoient, au lieu de preparer les choses dont nous avons besoin pour construire le Vaisseau, qui nous étoit necessaire pour aller de Lac en Lac
jus-

jusques à cette Riviere de Meschasiipi.

CHAPITRE XIV.

Description du second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac, dans un Brigantin, sur le Lac Ontario, ou de Frontenac.

LE dix huitième Novembre de cette année là je pris congé de nos Religieux dudit Fort, & apres bien des embrassades avec de grands témoignages de charité chrétienne & fraternelle, nous entrâmes avec seize hommes dans un Brigantin d'environ dix tonneaux. Les vents & le froid de l'automne étant pour lors assez violens, nos hommes apprehendoient d'entrer dans un si petit bâtiment. Cela nous obligea avec le Sieur de la Motte, qui commandoit, de tenir nôtre route a la côte du Nord
de

de ce Lac, pour nous mettre à l'abri du Nord-Oüest, qui nous auroit jetté à la côte meridionale. La navigation fut fort difficile, & nous y essuyâmes bien des risques, & y souffrîmes même des pertes en traversant ce Lac dans une saison si avancée.

Le vingt fixième nôtre petit bâtiment assez bien ponté d'ailleurs se trouvant effloqué à deux grandes lieües de terre, nous fûmes obligez de nous tenir à l'Ancre pendant toute la nuit à plus de soixante brasses d'eau. Nous y fûmes en un assez grand peril. Mais enfin le vent s'étant tourné au Nord-Est nous nous rendîmes heureusement au bout du Lac Ontario, ou Skannadario, comme les Iroquois l'appellent. Nous estions assez près d'un de leurs villages, nommé Taiaiaagon situé au Nord à plus de soixante & dix lieües du Fort de Frontenac, ou de Katarockoïiy.

Nous troquâmes du blé d'Inde avec les Iroquois, qui ne pouvoient assez nous admirer. Ils nous visitoient sou-

D

vent

vent dans nôtre Brigantin, que nous avions placé dans une Riviere, afin d'y être en assurance. Mais avant que d'y entrer nous échouâmes par trois fois, & l'on fut obligé de mettre quatorze de nos hommes dans des Canots, & de jeter même du lest de nôtre bâtiment pour nous tirer d'affaire. Il fallut même couper à coups de haches les glaces, qui nous auroient enfermez dans la Riviere, qui se jette dans le Lac.

Le vent propre à continuer nôtre voiage étant venu à nous manquer, nous ne pûmes partir que le cinquième de Décembre 1678. Et par ce que de la côte du Nord, où nous estions, nous avions quinze ou seize lieües de traverse à faire pour nous rendre aux terres Meridionales, où la Riviere de Niagara est située, nous ne pûmes en faire que dix lieües. Nous jettâmes donc l'Ancre à quatre ou cinq lieües de terre, & nous fûmes agitez de gros temps toute la nuit.

Le fixième jour de St. Nicolas, nous entrâmes dans la belle Riviere de Niagara, dans laquelle jamais Barque pareille

reille à la nôtre n'estoit entrée. Nous chantâmes le *Te Deum*, & les prières ordinaires en action de grâces. Les Iroquois Tsonnontoiïans de tout le petit village, qui est placé à l'entrée de la Riviere, prirent plus de trois cens poissons blancs, plus grands que des Carpes, qui est le poisson du meilleur goût, & le moins mal faisant, qu'il y ait au monde. Ces Barbares nous les donnerent tous, attribuant leur bonne pêche à nôtre arrivée. Ils appelloient nôtre Brigantin le grand Canot de bois.

Le Septième nous montâmes en Canot à deux lieues vers le haut de la Riviere pour y chercher un lieu propre à bâtir. Mais ne pouvant pas remonter plus avant en Canot, à cause des rapides trop forts, que nous rencontrions, nous fûmes à la Découverte par terre à trois lieues plus haut, & ne trouvant point de terre propre à cultiver, nous couchâmes près d'une Riviere, qui vient de l'Oüest à une lieue au dessus du grand Saut de Niagara, qui est comme nous avons dit, le plus grand, qui soit au

Monde. Il y avoit pour lors un pied de neige, que nous enlevâmes pour y faire du feu.

Le lendemain nous retournâmes sur nos pas, & nous appercûmes en marchant un fort grand nombre de chevreua & des bandes de Coqs d'Inde Sauvages. L'onzieme Decembre nous dîmes en ce lieu, la premiere Messe, qui y ait jamais été dite. On mit en œuvre des Charpentiers, & d'autres gens. Le Sieur de la Motte, qui les conduisoit, ne put jamais supporter la rigueur d'une vie si pénible. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein pour quelque temps & de retourner par un chemin d'environ deux cens lieues aux habitations du Canada.

Le 12. 13. & 14. le vent ne nous fut point assez favorable pour faire monter nôtre Brigantin aux pieds des rapides, où on avoit projeté de faire bâtir quelques maisons.

En jettant les yeux sur nôtre Carte, il est aisé de voir que cette entreprise joinre à celle du Fort de Frontenac, seroit de bâtir des maisons & un second Fort

Fort dans cet endroit de Niagara, pourroit donner de la jalousie aux Iroquois, & même aux Anglois & aux Hollandois, qui demeurent dans leur voisinage, & qui ont un commerce ordinaire avec ces Barbares. Pour prevenir les mauvais effets que cette entreprise pouvoit causer, nous fûmes en Ambassade chez les Iroquois, comme nous le verrons au Chapitre suivant.

Le 15. on me pria de me mettre au Gouvernail de nôtre Brigantin, pendant que trois de nos hommes le tireroient par terre. Nous l'amènâmes donc enfin pres du Rocher, dont nous avons parlé, & qui est d'une hauteur prodigieuse au bout des rapides de Niagara. C'est dans cet endroit, que nous amarâmes nôtre petit Vaisseau contre terre. Le 17. on fit une Cabanne de pieus pour servir de Magazin. Le 18 & 19. la terre estant extrêmement gelée, nous fûmes obligez d'y jeter de l'eau bouillante à plusieurs fois pour y faire entrer les bois. Le 20. 21. 22. & 23. nôtre barque courant risque par la déri-

ve des glaccs qui l'auroient brisée , nos Charpentiers firent un Cabestan. Le gros Cable rompit par trois fois. Mais le nommé Thomas Charpentier, natif du Pays d'Artois, ayant entouré le Vaisseau avec le Cable, nous le tirâmes à terre, & le mîmes ainsi hors du risque des glaces, qui des cendoient avec violence du grand Saut de Niagara.

CHAPITRE XV.

Ambassade, que nous fûmes obligez de faire par terre aux Iroquois Tsonnontouïans.

POur ne point donner d'ombrage à ces Sauvages, qui sont les plus nombreux de toute la Nation, nous fûmes obligez de prevenir en nôtre faveur ceux du petit village de Niagara. Nous leur fîmes donc connoître, que nous n'avions pas dessein de bâtir un Fort sur le bord de leur Riviere de Niagara.

Nous

Nous leur dîmes, que nous y ferions dresser seulement un grand Hangar ou Magasin, pour y mettre les Marchandises, que nos gens leur avoient apportées pour leur commodité. Nous leur fîmes quelques presens pour leur faire entendre, que nous demeurerions au près d'eux, pendant que six ou Sept d'entre nous iroient à leur grand village des Tsonnontoiïans pour parler d'affaires avec leurs principaux Capitaines Iroquois.

Il estoit effectivement necessaire d'y aller pour dissiper les ombrages, que les ennemis de nôtre Découverte avoient donnez à ces Sauvages de toutes nos démarches. Comme je travaillois à la construction d'une petite Cabane d'écorce pour y faire le service divin, le Sieur de la Motte, avant que de retourner en Canada, comme je l'ay marqué cy-dessus, me pria de l'accompagner dans son Ambassade.

Je le conjurai de me laisser avec le plus grand nombre de nos hommes. Il me répondit que de seize il en prenoit sept

80 NOUVELL. DÉCOUV.

avec luy, que j'entendois à peu près leur langue, que ces Barbares m'avoient entre-tenu plusieurs fois au Conseil, qu'ils avoient tenu au Fort de Frontenac : qu'il y alloit de la gloire de Dieu : qu'il ne pouvoit se fier à ceux, qui l'accompagnoient, & que si nôtre entreprise venoit à échoüer, on s'en prendroit indubitablement à moy. Ces raisons, & d'autres plus secrètes me dererminèrent à le suivre dans son voiage.

Nous marchâmes avec des Souliers à la Sauvage faits d'une peau passée toute simple, mais sans semelle, parce que la terre estoit encore couverte de Neige. Nous traversâmes des forests pendant trente deux lieües de chemin. Nous portions nos couvertures avec nôtre petit équipage, & nous passions souvent les nuits à la belle étoile. Nous n'avions avec nous que quelques petits sacs de blé d'Inde rôti. Mais nous trouvâmes en faisant nôtre voiage des Iroquois, qui estoient à la chasse, & qui nous donnerent du Chevreüil avec quinze ou seize Ecurueils noirs, qui sont tres-bons à manger. Apres

DANS L'AMERIQ. SEPT. 81

Après cinq jours de marche nous arrivâmes à Tegarondies grand village des Iroquois Tsonnontouïans. Nos Hommes estoient fort bien equippez d'armes & d'habits. plutôt pour se faire honneur à eux mêmes, que pour en faire aux Barbares. Les Sauvages nous menerent dans la Cabanne du grand Chef, où les femmes & les enfans venoient nous considerer. Après les cris faits par un Ancien pour avertir le village selon la coûtume de ces Barbares, les plus jeunes d'entre les Sauvages nous laverent les pieds, qu'ils nous frotèrent ensuite avec de la graisse de bêtes fauves, & de l'Huile d'Ours.

Le lendemain, qui estoit le premier jour de l'an 1679. je fis la prédication après l'office ordinaire dans une petite Chapelle faite d'écorce d'arbre. Les Peres Garnier, & Rafeix Jesuites y estoient presens. Apres le service achevé quarante deux Vieillards parurent au Conseil avec nous. Ces Sauvages, qui sont presque tous d'une fort belle taille, estoient enveloppez dans des ma-

nières de Robbes de Castor, ou de Loup, & quelques uns en avoient d'Ecurueils noirs avec une pipe ou Calumet, à la main. Les Senateurs de Venise n'ont pas une contenance plus grave, & ne parlent peut être pas avec plus de poids que les Anciens des Iroquois.

Cette Nation est la plus cruelle, & la plus Barbare de toute l'Amerique, sur tout à l'égard de leurs Esclaves, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieües de leurs Cantons, comme nous le ferons voir dans nôtre second Tome. Je dois pourtant dire, qu'ils ont de tres bonnes qualitez, & qu'ils aiment les Européens, qui leur donnent des marchandises à prix raisonnable. Ils haïssent à mort ceux, qui sont attachez à leur intérêt, & qui veulent s'enrichir de leurs dépouilles de pelleteries de Castor. Ils vont les chercher à plus de cent cinquante lieües de leurs villages pour avoir en échange des marchandises des Anglois & des Hollandois. Ils aiment plus ces deux dernières Nations, que les Canadiens, - par ce qu'elles sont plus
 trai-

traitables, & qu'elles leur donnent leurs denrées à meilleur marché.

L'un de nos hommes, nommé Antoine Brassart, qui savoit fort bien l'Iroquois, & qui servoit d'Interprete au Sieur de la Motte, dit à cette Assemblée, 1. que nous venions les visiter pour fûmer avec eux dans leurs pipes ou Calumets. C'est une Ceremonie, que nous decrirons cy-apres. Après quoi nous jettâmes au milieu du Conseil, des haches, des coûteaux, des Capots, & un grand Colier de porcelaine blanche & bleüe. Dans la suite nous continuâmes de faire des presens à tous les points, que nous proposions à ces Barbares, & ces presens estoient à peu pres de la même valeur, que les premiers.

2. Nous les priâmes d'avertir toute leur Nation des cinq Cantons Iroquois, que nous allions faire un Navire, ou grand Canot de bois au dessus du grand Saut de Niagara pour leur aller chercher des marchandises dans l'Europe par un chemin plus commode, que celui qu'on fait au travers des grands rapides du

Fleuve St. Laurent: que moiennant cela nous leur donnerions les choses à beaucoup meilleur marché que les Anglois & les Hollandois de Balton, & de la nouvelle Jorck. Ce pretexte estoit specieux, & assez bien imaginé pour détruire les Anglois & les Hollandois de l'Amerique par le moyen de ces Barbares. Car ils ne souffrent les Européens, que par la crainte, qu'ils en ont, ou par le profit, qu'ils font avec eux en troquant leurs marchandises à prix raisonnable.

3. Nous leur dîmes, que nous leur fournirions a la Riviere de Niagara un Forgeron, & un Armurier pour raccommo-der leurs haches & leurs fusils, par ce qu'ils n'avoient personne parmi eux, qui entendit ce mestier là: que pour la commodité de toute la Nation. Nous les placerions sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Nous jettâmes encore au milieu de ces Barbares sept ou huit Capots, & des morceaux d'une belle étoffe, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux, pour les at-
tirez

tirer dans nôtre parti , & les empêcher d'écouter ceux , qui voudroient leur parler contre nous , les priant de nous avertir de tout ce qu'on pourroit leur dire à nôtre des avantage avant que d'y ajouter foi.

Nous adjoutâmes plusieurs autres raisons que nous crûmes propres à les persuader, afin de les porter à favoriser nôtre entreprise. On leur donna tant en étoffe qu'en fer plus de quatre cens Frans. Nous y joignîmes d'autres marchandises d'Europe, qui sont rares en ce Pays-là. Les meilleures raisons du monde ne sont pas écoutées en ce Pays-là, si elles ne sont accompagnées de presens.

J'oubliois de dire, qu'avant que de commencer nôtre discours au Conseil, le Sieur de la Motte fit dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'au préalable ils n'eussent fait sortir du Conseil le Pere Garnier Jesuite, qui luy étoit suspect. Les Vieillards Iroquois le prièrent de se retirer. Mais par ce que j'avois beaucoup de consideration

pour lui, je fortis avec lui, afin qu'il n'eust pas l'affront entier. Je lui tins donc compagnie, & je fus bien aisé de montrer par là au Sieur de la Motte, qu'il n'avoit pas eu raison de me mener au Conseil, puis qu'il avoit dessein de faire un affront de cette nature en ma presence à un Missionnaire Jesuite, qui ne se trouvoit parmi ces Barbares, que pour les instruire des Veritez de l'Evangile. Je me dispensay par là de me trouver à la premiere journée des affaires, dont on vouloit traiter avec les Iroquois.

Je voiois, que le Sieur de la Motte avoit été nourri parmi des gens ennemis de tout ce qui s'appelle Religieux. Je ne doutois donc point, qu'il ne m'attribuât toutes les beviées, qu'il feroit. Mais je jugeai, qu'il valloit mieux, qu'il fût trompé plutôt que moy par les personnes, qui l'avoient employé. Voila pourquoi je fus ferme dans la fuite, & je ne voulus jamais me mêler d'aucune affaire temporelle. Les Iroquois, & toutes les autres Nations m'ont

m'ont toujours aimé à cause de cela. Ils m'ont toujours fourni ma subsistance, & m'ont soulagé dans le besoin, par ce qu'ils me voient desintéressé en toutes choses. Et en effet quand ils me faisoient quelque present après en avoir receu de moy, je le donnois aussi tôt à leurs enfans.

Le jour suivant les Iroquois répondirent article par article à nôtre discours & à nos presens. Ils avoient mis de petits morceaux de bois à terre pour se souvenir, de ce qui leur avoit été dit au Conseil précédent. A chaque réponse, qu'ils faisoient aux articles de nôtre harangue, celui des Iroquois, qui portoit la parole, tenoit un de ces petits morceaux de bois à la main, & après son discours, il posoit au milieu de l'Assemblée de la porcelaine noire & blanche, qu'ils ont accoutumé d'enfiler dans de petits nerfs fort minces qu'ils prennent sur les animaux, qu'ils tuent, & qu'ils font secher. Après avoir répondu à chacun de nos articles l'un après l'autre, dont ces petits morceaux

ceux de bois les font souvenir, aussi bien que des presens, que nous leur avons fait, tous ces Vieillards Iroquois, après que le plus Ancien d'entr'eux a crié par trois fois à pleine Gorge, *Niaouia*, c'est à dire, voila, qui est bien, je te remercie, ils crient aussi tous de même en cadence, & d'un ton haut, qu'ils tirent de l'estomach, *Niaouia*.

Mais il faut remarquer ici, que tous les Sauvages, quoi que les uns soient plus rusez que les autres, pensent tous à leur interest. Ainsi toutes nos raisons ne contenterent les Iroquois qu'en apparence seulement. Ils voioient, que les Anglois & les Hollandois leur donnoient les marchandises à beaucoup meilleur marché que les Canadiens François. Ils avoient donc plus d'inclination pour eux, que pour ceux que j'accompagnois.

Ces Barbares ont une extreme indifférence pour toutes choses. Cependant on passeroit pour mal-honneste homme parmi eux, si on contredisoit aux choses, qui se disent dans leur Conseil,

feil, & si on ne convenoit de tout, quand même on diroit les plus grandes absurditez du monde. Ils répondent donc toujours à tous, *Niaoua*, c'est à dire, tu as raison, mon Frere, voila, qui est bien.

Cependant ils n'en croient, que ce qui leur plaît en leur particulier. En quoi je puis dire, que tous les Sauvages, que j'ay connus, font connoître l'extreme indifferance, qu'ils ont pour toutes choses, & même pour les grandes veritez de la Religion Chrétienne. C'est là aussi le plus grand obstacle, que j'ay trouvé à leur conversion. Et en effet à moins, qu'on ne se rende maître absolu de ces peuples, & qu'ils ne soient soumis des leur enfance aux maximes de nôtre Sainte Religion, quelque chose, qu'on leur puisse dire, on ne les persuadera jamais de la verité. Ils demeureront même toujours dans leur épouvantable ignorance, si Dieu ne travaille interieurement à les convertir.

Pendant les derniers jours de nôtre
Am-

Ambassade des Guerriers Iroquois amenèrent chez eux des Esclaves, qu'ils avoient faits vers la Virginie: L'un d'entr'eux étoit Houtouägaha, ce qui signifie en la langue Iroquoise, Brecoüilleur, ou grand parleur. L'autre étoit de la Nation des Ganniesinga, auprès desquels il y avoit des Missionnaires Recollets Anglois. Les Iroquois donnerent la vie à ce dernier. Mais pour ce qui est du premier, je crois, que les Nerons, les Domitiens, & les Maximins n'ont jamais inventé rien de si cruel, pour exercer la patience des Martyrs, que ce que les Iroquois lui firent souffrir.

Ils ont accoutumé d'en user ainsi à l'égard de tous leurs ennemis, qu'ils prennent en guerre. Ils les traitent de cette manière fort souvent pendant un mois entier. Lorsqu'ils les ont amenez dans leurs Cantons, ils les attachent à des bois faits en forme de croix de S. André: Ils y attachent les bras & les jambes de ces mal-heureux, & les exposent aux maringoüins ou petites mouches, qui les piquent jusques à la mort. Quand

• Quand ces Esclaves sont arrivez chez ces peuples, les enfans leur coupent des morceaux de chair sur leurs cuisses, ou sur quelque autre endroit du corps, & après les avoir fait cuire sur la braise, ils forcent ces pauvres Esclaves de les manger. Les Peres & Meres de ces petits Barbares en mangent eux mêmes de rage. Ainsi ils les traitent avec une extrême cruauté, telle, qu'on n'a jamais oui parler de rien de semblable. Ils donnent à boire à ces petits Anthropophages du sang de ces malheureux Esclaves dans de petits plats décorce, afin de les animer d'avantage à exterminer leurs ennemis.

Cette horrible cruauté nous obligea de nous retirer de la Cabanne du Chef de ces Barbares, afin de leur marquer l'horreur, que nous avions de leur inhumanité. Nous ne voulûmes plus manger avec eux, & nous retournâmes sur nos pas au travers des forêts à la Riviere de Niagara. Voila quelle fut cette funeste Ambassade.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Description d'un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous fîmes construire près du Détroit du Lac Erié pendant l'hiver, & le printemps de l'an 1679.

LE quatorzième de Janvier nous arrivâmes à notre Cabanne de Niagara pour nous délasser des fatigues de notre Ambassade. Nous n'avions que du blé d'Inde à manger. Mais heureusement pour nous la pêche des poissons blancs. dont nous avons parlé cy-devant, étoit alors en saison. Cet agreable poisson nous servit d'affaisonnement à notre blé d'Inde. Nous nous fervions du bouillon, où ce poisson avoit cuit, au lieu de bouillon de viande. Lors qu'il est refroidi dans la marmite, il se fige, & se reduit en gelée à peu près comme du bouillon de veau.

Le vingtième j'entendy du bord, ou
nous

nous étions, la voix du Sieur de la Salle, qui étoit venu du Fort de Frontenac dans une grande Barque. Il nous apportoit des vivres, & tous les agrêts nécessaires pour le Vaisseau, que nous avions fait dessein de construire au dessus du grand Saut de Niagara à l'entrée du Lac Erié. Mais par un malheur étrange, cette Barque, qui nous amenoit des marchandises, perit par la faute de deux Pilotes, qui étoient de differens âvis sur la route, qu'ils devoient suivre. Cette Barque se brisa donc sur la côte meridionale du Lac Ontario, à dix lieües de Niagara. Les Matelots ont nommé cet endroit le Cap enragé.

On sauva pourtant les Ancres, & les Cables de cette Barque. Mais on y perdit encore des Canots décorce avec des marchandises. Ces traverses auroient souvent fait abandonner cette entreprise de la Découverte, à tout autre, qu'à ceux, qui en avoient formé le genereux dessein.

Le Sieur de la Salle nous aprit, qu'il avoit

avoit été chez les Iroquois Tsonnon-toïans avant la perte de sa Barque, & qu'il avoit si biens feu les gagner, qu'ils lui avoient parlé avec éloge de nôtre Ambassade, que je viens de rapporter, & qu'ils avoient même consenti à l'exécution de toute nôtre entreprise. Ce grand concert dura quelque temps.

Cependant par ce que certaines gens traversoient nôtre dessein de tout leur possible, on insinua encore des sentimens de jalousie aux Iroquois. Le Fort que l'on bâtissoit a Niagara, commençoit à s'avancer. Mais on fit tant en secret, que ce Fort devint suspect à ces Barbares. Il fallut donc en arrêter la construction pour un temps, & on se contenta d'y faire une habitation entourée de palissades.

Le vingt deuxieme nous nous rendîmes à deux lieües au dessus du grand Saut de Niagara. On y dressa un Chantier pour la construction du Vaisseau, dont nous avons besoin pour nôtre Voïage. Nous ne pouvions bâtir dans un lieu plus commode, qu'aupres d'une
 Ri-

Riviere, qui descendoit dans le Dé-
troit, qui est entre le Lac Erié, & le
grand Saut. Dans toutes ces allées &
veniées j'avois toujours ma Chapelle
portative sur mes épaules.

Le vingt sixième la Quille du Vaisseau,
& d'autres pièces étant prêtes, le Sieur
de la Salle m'envoya le nommé Maître
Moysé Charpentier pour me prier d'y
mettre la première cheville. Mais la
modestie de ma profession Religieuse
m'obligea de refuser cet honneur. Il
promit donc dix Louis d'or pour cette
première cheville afin d'animer le Maî-
tre Charpentier à avancer le Bâtiment.

Pendant tout l'hyver, qui n'est pas
de la moitié si rude en ce Pays-là qu'en
Canada, nous fimes bâtir des Cabannes
d'écorce d'arbre par l'un des deux Sauva-
ges de la Nation du loup, qui s'étoient
donnez à nous pour la chasse des bêtes
fauves. J'avois une Cabanne particu-
lière pour célébrer le divin Office les jours
de Festes, & des Dimanches. Plusieurs
de nos hommes savoient le Chant Gre-
gorien, & les autres en avoient quelque
routine. Le

Le Sieur de la Salle laissa pour Commandant à nôtre chartier le nommé Tonti Italien de naissance, qui étoit venu en France apres la Révolution de Naples, à laquelle son Pere avoit eu part. Ayant des affaires pressantes il s'en retourna au Fort de Frontenac, & je le conduisis jusques sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Estant là il fit semblant seulement de marquer une maison pour le Forgeron qu'on avoit promis pour la commodité des Iroquois. Ainsi ce n'est pas sans sujet, que ces Barbares ne crurent, que ce qu'ils voulurent de l'Ambassade du Sieur de la Motte.

Au reste le Sieur de la Salle entreprit son voiage a pied au travers des neiges, & fit ainsi plus de quatre vingt lieües à pied. Il n'avoit pour sa nourriture qu'un petit Sac de blé rôti, qui même lui manqua à deux journées du Fort. Cependant il ne laissa pas d'y arriver heureusement avec deux hommes & un chien, qui trainoit son petit équipage sur la glace.

En retournant à nôtre Chantier nous apprîmes, que la plus part des Iroquois étoient allez à la guerre au de là du Lac Erié pendant la construction de nôtre Vaisseau. Quoi que ceux d'entre ces Barbares, qui estoient restez, fussent moins insolens à cause de leur petit nombre, ils ne laissoient pas de venir souvent à nôtre Chantier, & de remoi-gner le mecontentement, qu'ils avoient, de ce que nous faisons. Quelque temps après l'un d'entr'eux contre-faisant l'ivrogne voulut tuer nôtre Forgeron. Mais la resistance, que lui fit le Forgeron lui même, nommé la Forge, tenant une barre de fer toute rouge l'ar-rêta; & d'ailleurs la reprimande, que je fis à ce seditieux, l'obligea de se retirer. Quelques jours après une fem-me Barbare nous avertit, que les Tson-nontoïans vouloient mettre le feu à nôtre Vaisseau sur le Chantier. Et ils l'au-roient executé sans doute, si on n'y eût fait une garde fort exacte.

Ces frequentes alarmes, la crainte de manquer de vivres après la perte de

E la

la grande Barque du Fort de Frontenac, & le refus, que les Tonnontoïiens nous firent de nous donner du blé d'Inde en payant, étonnerent nos Charpentiers. Ils étoient debauchez d'ailleurs par un malheureux, qui avoit tenté plusieurs fois de deserter par la Nouvelle Jorck dans l'endroit, qui est habité par les Hollandois, lesquels ont succedé aux Suedois. Ce malhonnête homme auroit indubitablement debauché nos Ouvriers, si je ne les eusse rassurez par les exhortations, que je leur faisois aux jours de Feste & de Dimanche après le service Divin. Je leur representois, que nôtre entreprise regardoit uniquement la gloire de Dieu, & le bien de quelques Colonies Chrétiennes. Ainsi je les excitois à travailler avec plus de diligence, afin de nous delivrer de toutes ces inquietudes.

D'ailleurs les deux Sauvages de la Nation du Loup, que nous avions engagé à nôtre service, alloient à la chasse, & nous fournissoient du Chevreuil & d'autres bestes fauves pour nôtre subsisten-

sistence. Cela faisoit reprendre courage à nos Artisans, qui s'appliquoient à leur ouvrage avec plus d'assiduité. Notre Vaisseau fût donc bientôt en état d'être lancé à l'eau. Ce qui fût fait après l'avoir benit selon l'usage de nôtre Eglise Romaine. Nous nous pressâmes de le mettre à flot, quoy qu'il ne fût pas tout à fait achevé, afin que nous pussions le garantir du feu, dont il estoit menacé.

Ce Vaisseau fût nommé le Griffon par allusion aux Armes de Monsieur le Comte de Frontenac, qui ont deux Griffons pour appui. De plus le Sieur de la Salle avoit souvent dit de ce Vaisseau, qu'il vouloit faire voler le Griffon par dessus les Corbeaux. On tira trois coups de Canon, & nous Chantâmes ensuite le *Te Deum*, qui fût suivy de plusieurs cris de joye.

Les Iroquois, qui étoient venus par hazard à cette ceremonie, eurent part à nôtre joye & furent les témoins de cette rejouissance. On leur donna de l'eau de vie à boire, aussi bien qu'à

tous les hommes de nôtre équipage, qui attachèrent leurs branles sous le pont du Vaisseau pour y dormir en plus grande seureté. Nous quitâmes alors nos Cabanes d'écorce pour nous loger dans ce bâtiment, où nous étions à couvert des insultes des Sauvages.

Les Iroquois étant de retour de la chasse des Castors furent extremement surpris de voir nôtre Navire. Ils disoient, que nous étions des Otkon, c'est à dire dans leur langage des Esprits perçans. Ils ne pouvoient comprendre, que nous eussions bâti un si grand Vaisseau en si peu de temps, quoi qu'au fond il ne fût que de soixante Tonneaux. On pouvoit le nommer un Fort ambulant. Et en effet il faisoit trembler tous les Sauvages, qui demeurent dans l'étendue de plus de cinq cens lieues de Pays, sur des Rivieres, & sur ces grands Lacs, dont nous avons parlé.

Cependant les meilleurs desseins des hommes sont souvent traversez par des accidens imprevez, & Dieu le permet
ainsi

ainsi pour les éprouver. Un de nos hommes m'avertit en secret, que le Sieur de Tonti prenoit ombrage, de ce que je faisois un journal, de tout ce qui se passoit de considerable, & qu'il avoit dessein des'en saisir. Cela m'obligea de me tenir sur mes gardes, & de prendre toutes les justes precautions pour empêcher, qu'on ne me prît mes observations. Je souhaitois de retenir nos gens dans le devoir, & de les occuper à tous les exercices de la dévotion, afin de prevenir le desordre, & de travailler par là à l'exécution de nôtre grand dessein.

Cependant on répandoit un facheux bruit contre nous dans le Canada. On disoit, que nous nous embarquions dans une entreprise temeraire, dont nous ne reviendrions jamais. Cela joint aux difficultez, que nous trouvions de toutes parts, dans le transport des agrets, dans le Voiage même, que nous entreprenions en un Pays inconnu au travers de plusieurs Lacs, & de plusieurs Rivieres, où personne n'avoit jamais été, &

102 NOUVELL. DE'COUV.

dans les oppositions des Iroquois, me causoient une peine extrême. Ces discours souleverent les Créanciers du Sieur de la Salle, lesquels sans l'avoir oui, & sans attendre son retour du Fort de Frontenac, où il avoit passé l'hyver, pendant que nous y faisons construire nôtre Vaisseau, firent saisir tous les effets, qu'il avoit en Canada. Cependant le seul Fort de Frontenac, dont il étoit propriétaire, montoit deux fois plus haut que ses debtes. Mais voiant ce malheur sans remede, & qu'on n'avoit point d'autre dessein que de nous faire abandonner nôtre entreprise, dont on avoit fait les preparatifs avec tant de peine, & de dépense, nous nous affermâmes dans nôtre premiere pensée, résolus d'attendre patiemment les occasions que la Providence nous feroit de continuer nôtre grand dessein.

Cependant je me rendis en Canot d'écorce avec un de nos Sauvages chasseurs à l'embouchure du Lac Érié. Je montay deux fois le grand courant à la perche. Je sonday l'entrée du Lac.

Je

Je ne le trouvoy pas insurmontable à la voile, comme on me l'avoit faussement assuré. Je vis, qu'à la faveur d'un vent de Nord, ou Nord-Oüest passablement bon, nôtre Vaisseau pourroit entrer dans ce Lac Erié, & voia-ger ensuite dans toute son étendue, pourveu qu'on fit force de voiles, & que d'ailleurs on mît quelques hommes à terre pour hâler au col en remontant.

CHAPITRE XVII.

Retour de l'Autheur au Fort de Frontenac.

A Vant que de continuer nôtre Découverte je fus obligé de retourner au Fort de Frontenac pour y prendre deux de nos Religieux, afin qu'ils m'aidassent à faire le service. Je laissai nôtre Vaisseau sur deux Ancres à près d'une lieu & demie du Lac Erié dans le Détroit, qui est entre le grand Saut,

& ce Lae. Le Sieur de Charon Canadien souhaita de retourner avec moi pour éviter les mauvais traitemens, que le Sieur de Tonti lui faisoit sans cesse. Cet homme ne pouvoit souffrir les Sujets du Roi d'Espagne. Il avoit eu part à la revolte de Naples aussi bien que son Pere.

Nous nous embarquâmes ledit Charon & moy avec un Sauvage dans un Canot. Nous descendîmes le Détroit vers le grand Saut, ou nous fîmes le portage de nôtre Canot jusques au grand Rocher, dont nous avons parlé. Nous nous rembarquames au pied de ce Rocher, & nous descendîmes jusques à l'embouchure du Lac Ontario. Nous y trouvâmes la Barque, ou Brigantin, dont nous avons parlé, que le Sieur de la Forest nous avoit amené du Fort de Frontenac.

Après quelques jours, que le dit Sieur de la Forest employa dans la traite avec les Sauvages, nous nous embarquâmes sur le Brigantin ayant avec nous quinze ou seize femmes Sauvages, qui se
fer-

servirent de cette occasion pour éviter de faire quarante lieues de chemin par terre. Comme elles n'étoient pas accoutumées a voïager de cette maniere, le branle du Vaisseau leur causa de grands maux d'estomach, qui nous apportèrent une étrange puanteur dans le Vaisseau. Mais enfin nous arrivâmes à la Riviere de Aoïeguen, où le Sieur de la Forest troqua de l'eau de vie contre des peaux de Castors. Ce commerce de boissons fortes ne m'estoit pas fort agreable. Pour peu que les Sauvages en goûtent, ils sont plus à craindre que des enragez.

Après la traite nous passâmes de la côte Meridionale de ce Lac à la Septentrionale, & par ce que le vent étoit favorable, nous passâmes en fort peu de temps le village, qui est à l'autre bord de Keuté, & de Ganneouffe. Mais lors que nous approchions du Fort de Frontenac, le vent nous manqua. Le calme donc m'obligea de me mettre dans un Canot avec deux petits Sauvages. Nous mîmes pied à terre dans

l'Isle de Goilans. Ce sont de certains Oiseaux de Mer, qui sont en grand nombre dans cette Isle. Nous y trouvâmes quantité d'œufs de ces Oiseaux sur le sable, où le soleil les fait éclore. J'en emportay quatre paniers avec moy, qui furent trouvez tres bons en Aumettes. Nos Missionnaires Recollets me recurent avec joye. Ils étoient quatre, savoir les Peres Gabriel de la Ribourde, Luc Buisset, Zenobe Mambré, & Milithon Watteau, originaires de plusieurs Provinces des Pays-bas espagnols.

Ils me firent connoitre, qu'ils savoyent, que j'avois beaucoup souffert dans ma Mission pendant l'hyver, sur tout de la part de cet Italien, qui avoit secoué le joug, & qui avoit deserté du service de son Prince naturel. Je dissimulay une partie, de ce qui s'étoit passé, par ce que je voulois attirer avec moy les Peres Gabriel, & Zenobe dans nôtre Découverte, D'ailleurs je savois, que le Sieur de la Salle, qui étoit alors au Fort de Frontenac, & dont je connoissois la conduite par experience, se
ser-

servo
xime
souh
pour
desse
lui f
trait
Mai
faire
& c
reço
L
d'un
far d
mon
dit
poir
Rec
des
neu
don
sion
gé
cela
véc
fan

fervoit volontiers de cette fameuse maxime, *Divide & impera*, & qu'il souhaitoit de l'insinuer entre les gens pour en disposer plus aisément selon les desseins. J'étois persuadé, que si je lui faisois mes plaintes sur ces mauvais traitemens, il ne les auroit pas soufferts. Mais j'avois autant d'envie que lui de faire la Découverte de ce Nouveau Pays, & c'est ce que ledit Sieur de la Salle reconnoît en termes fort obligeans.

Ledit Sieur de la Salle; qui étoit d'un genie fort étendu, brusloit du desir de se rendre recommandable dans le monde par les Découvertes. Il m'avoit dit plusieurs fois, qu'il ne connoissoit point de Religieux plus propres que nos Recollets pour contribuer aux progrès des Nouvelles Colonies. Il avoit passé neuf ou dix ans dans un autre Ordre, dont il étoit parti depuis avec la permission de son General, qui dans le congé, qu'il lui avoit donné par écrit pour cela, lui rend temoignage, qu'il avoit vécu parmi les Religieux de son Ordre sans donner le moindre soupçon de pé-

ché Veniel. Ce font les termes de l'Acte, que j'ay leu.

Il me dit donc, qu'étant persuadé, que nous pouvions l'aider tres utilement dans son dessein, il avoit resolu de faire quelque chose en faveur de nôtre Ordre. Il nous assambla donc tous quatre le 27. de Mai. 1679. & nous fit connoître, qu'étant Gouverneur & propriétaire du Fort de Frontenac il mettroit ordre par son Testament, qu'aucun autre Ordre que le nôtre ne pût s'établir près dudit Fort. Il marqua des bornes près de la maison, que j'avois fait bâtir. Il planta des piquets pour le Cimetiere. Il créa même un Notaire public, nommé la Métérie qui a été le premier, qui a dressé un Contract au dit Fort de Frontenac, & cet homme dressa un acte, par lequel le dit Sieur de la Salle donnoit à nôtre Ordre la propriété de dix huit Arpens de terre près dudit Fort sur le bord du Lac Ontario, & quatre vingt ou cent Arpens à défricher dans la profondeur du bois prochain; Ce que nous acceptâ-

ptâm
mes
C
qui
pres
rable
loit
le lo
sure
cette
tion
rend
que
Lec
que
dre
ent
eux
nôt
si n
Vil
blir

ptâmes pour nôtre Ordre, & en signâmes l'acte quatre, que nous étions.

Cela étant fait, il pria nos Religieux, qui devoient venir avec moy de se tenir prests, & en attendant le temps favorable pour partir, par ce qu'il nous falloit un vent Nord-Oüest, nous eûmes le loisir de conferer entre nous des mesures, qu'il nous falloit prendre pour cette Mission étrangere, que nous étions sur le point de commencer. Nous rendîmes plusieurs visites aux Sauvages, que nous avions attirés près du Fort. Leurs enfans, à qui nous avons donné quelque teinture des lettres pour apprendre à lire & à écrire, nous temoignoient le déplaisir, que leurs parens & eux avoient de nous voir partir pour nôtre voiage, & nous assuroient, que si nous revenions bientôt, le reste du Village de Ganneouffe viendroit s'établir auprès de nous.

CHAPITRE XVIII.

Second embarquement du Fort de Frontenac.

PEU de temps après, le vent étant favorable, nous entrâmes dans le Brigantin le Pere Gabriel, le Pere Zeno-be & moy. Nous arrivâmes en peu de temps à la Riviere des Tonnonnoüans, qui se décharge dans le Lac Ontario. Pendant que nôtre monde alloit en traite avec les Sauvages, nous dressâmes une petite Cabanne d'écorce à demie lieüe dans le Bois pour y faire le service diuin plus commodément. Par ce moyen nous nous retirâmes du tracas des Sauvages, qui venoient sans cesse, non pas tant pour visiter nôtre Brigantin, qu'ils admiroient, que pour troquer des marchandises, comme des couteaux, des fusils, de la poudre, du plomb, & sur tout de l'eau de vie, dont ils sont fort friands.

Pendant ce retardement, qui dura
huit

huit
toit v
diona
lages
ques
d'ava
leur ô
mis f
tre es
temp
avec
que
re de
let.

L
gran
nom
tre
Lac
plus
stru
rob
bise
fista
d'é
que

DANS L'AMERIQ. SEPT. III

huit jours, le Sieur de la Salle, qui étoit venu en Canot par la côte Meridionale du Lac pour se rendre aux Villages des Tsonnontoiïans, leur fit quelques presens pour les attirer toujours d'avantage dans nos interets, & pour leur ôter les ombrages, que nos Ennemis secrets leur avoient donnez de nôtre entreprise. Cela nous fit perdre du temps à cause du commerce de nos gens avec les Sauvages. Et cela fut cause, que nous ne pûmes arriver à la Riviere de Niagara que le trentième Juillet.

Les 4. je me rendis par terre au grand Saut de Niagara avec le Sergent nommé laFleur, & nous arrivâmes à nôtre Chantier, qui étoit à six lieües du Lac Ontario. Nous n'y trouvâmes plus le Vaisseau, qu'on y avoit construit. Deux petits Sauvages nous déroberent subtilement quelque peu de biscuit, qui nous restoit pour nôtre subsistance. Mais nous trouvâmes un Canot d'écorce à demi pourri & sans aviron, que nous racommodâmes du mieux,
que

que nous pûmes , & ayant fait un aviron à la hâte, nous risquâmes le voiage dans ce foible bâtiment, & nous arrivâmes enfin à bord de nôtre Vaisseau, qui étoit à l'Ancre à une lieüe du beau Lac Erié.

On eut de la joye de nous voir arriver. Nous trouvâmes, que le Vaisseau étoit parfaitement bien équipé de voiles, de Mâts, & de toutes les autres choses nécessaires à la Navigation. Nous y trouvâmes cinq petites pieces de Canon, dont deux étoient de Fonte, & deux ou trois Arquebuses à croc. Il y avoit un Griffon volant à l'éperon, & un Aigle au dessus. On voioit de plus, tous les ornemens ordinaires, & toutes les autres pieces, qui garnissent les Navires de guerre.

Les Iroquois, qui revenoient de la guerre avec des Esclaves, qu'ils avoient faits sur leurs Ennemis, furent extrêmement surpris de voir un Vaisseau de la grandeur du nôtre, semblable à un Fort ambulat au delà de leurs cinq Cantons. Ils vinrent à nôtre bord.

Il

DANS L'AMERIQ. SEPT. 113

Ils étoient surpris entr'autres choses, de ce que l'on avoit pû amener d'aussi grosses Ancres au travers des rapides du Fleuve de St. Laurent. Cela les obligeoit de dire souvent dans leur langue le mot de *Gannoron*, qui signifie, voila qui est admirable. Ces Barbares s'étonnoient sur tout, de ce que n'ayant point veu d'apparence de Vaisseau en allant à la guerre, ils le voioient tout achevé à leur retour, en un lieu, où on n'en avoit jamais veu a deux cens cinquante lieües des habitations du Canada.

J'avertis alors nôtre Pilote de ne plus tenter de remonter les grands courans, qui sont à l'embouchure du Lac Erié, jusqu'à nouvel Ordre. Nous redécendîmes le 16. & le 17. sur le bord du Lac Ontario, & nous fîmes monter la Barque, que nous avions amené du Fort de Frontenac jusques à la grosse Roche de la Riviere de Niagara. Nous y mouillâmes l'Ancre au pied des trois montagnes, où il faut faire le portage à cause du grand Saut de Niagara, qui interrompt la Navigation, comme nous avens dit. Le

Le Pere Gabriel, qui étoit âgé de soixante quatre Ans soutint les travaux de ce voiage, & monta & descendit par trois fois ces trois montagnes, qui sont assez hautes, & assez escarpées dans cet endroit du portage. Notre Monde fit plusieurs voiages pour porter les munitions de guerre & de bouche, & les autres agrets du Navire. Ce voiage fût assez pénible, parce qu'il y a deux grandes lieües de chemin à faire à châque fois. Il fallut quatre hommes pour porter la plus grosse de nos Ancres. Mais on leur donna de l'eau de vie pour les encourager, & cela étant achevé nous nous rendîmes tous ensemble à l'embouchure du Lac Erié.

Pendant que nous étions là, le Sieur de la Salle me dit qu'il avoit appris d'un de ses hommes, que j'avois blâmé l'intrigue de quelques Ecclesiastiques du Canada avec les Iroquois, & leurs voisins de la Nouvelle Jorck près de la Nouvelle Orange. Je me tournay vers nos Religieux, à qui je dis, que ledit
 Sieur

Sieur
 en n
 gens
 neg
 ton
 que
 faits
 bon
 voi
 ler,
 tre
 m'e

Sal
 qu
 po
 qu
 vo
 ten
 gr
 m
 fa
 la
 p
 c
 f

Sieur de la Salle vouloit me surprendre, en m'obligeant d'invectiver contre des gens, qu'il vouloit faire passer pour des negocians : Apres quoi baissant mon ton de voix, je finis le discours en disant, que les faux rapports, qu'on lui avoit faits, ne m'empêcheroient pas d'avoir bonne opinion des gens, avec qui je vois, qu'il avoit dessein de me brouiller, & que j'abandonnerois plutôt nôtre entreprise, que de souffrir, qu'on m'en imposât d'avantage.

Cette réponse obligea le Sieur de la Salle de me dire, qu'il étoit persuadé, que ceux, qui lui avoient fait ces rapports étoient de mal-honêtes gens, & qu'il auroit soin de moy dans nôtre voiage, qu'il prendroit même mes interets par tout. A dire le vrai il craignoit, que je ne le quittasse. Il avoit même attiré le Pere Gabriel avec nous sans congé du Superieur. Ce bon vieillard s'étoit fié à une lettre de pur compliment, que le Commissaire Provincial du Canada, nommé le Pere Valentin le Roux, avoit écrit au dit Sieur de la Salle,

Salle, & par laquelle il lui disoit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Cependant ce Commissaire Provincial crut, que ce Religieux ne partiroit point sans congé par écrit. Pour cet effet il vint en Canot au Fort de Frontenac. Mais il n'y trouva plus le Pere Gabriel, qui étoit déjà parti pour Niagara sur la parole du Sieur de la Salle.

Du depuis le Pere Commissaire à envoyé une obediencce à ce bon Religieux, laquelle le Sieur de la Salle avoit extorquée de lui. Cependant il craignoit avec raison, qu'on ne lui reprochât d'avoir exposé un homme de cet âge à une entreprise aussi pénible & aussi dangereuse, comme l'évenement aussi l'a fait voir; selon que nous le dirons cy-apres.

Le Sieur de la Salle ayant appris, que j'étois allé avec ledit Pere Gabriel pour visiter le grand Saut de Niagara, il nous y vint trouver avec quelques rafraichissemens afin de m'appaiser, & d'empêcher mon retour en Canada, parce qu'il avoit dessein de m'engager à faire

à faire le voiage avec lui. Il n'eut pas beaucoup de peine à m'adoucir, par ce que j'avois autant d'envie que lui de faire cette Découverte. Ainsi nous nous rendîmes ensemble au commencement du mois d'Aouſt 1679. au lieu, où nôtre Vaiſſeau étoit prêt à faire Voile.

CHAPITRE XIX.

Description du troiſième embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.

NOus avons remarqué cy devant, que les Eſpagnols ont été les premiers, qui ont découvert le Canada, & que nos Religieux ont été les premiers, qui s'y ſont rendus avec les Colonies Françoises. Ces bons Peres étoient grands amis des Sauvages Hurons, qui leur avoient appris, que les
Ire-

118 NOUVELL. DE'COUV.

Iroquois alloient souvent en guerre au de-là de la Virginie, ou Nouvelle Suede près d'un Lac, qu'ils appelloient Erigé, ou Erié, qui signifie le Chat, ou Nation du Chât. Et parce que ces Barbares ramenoient des Esclaves de cette Nation du Chat en revenant a leurs Cantons tout du long de ce Lac, les Hurons l'avoient nommé en leur langue Erigé, ou Eriké, le Lac du Chat, ce que les Canadiens en adoucissant le mot ont appelé le Lac Erié, comme nous l'avons remarqué cy-devant.

Nous avons tâché plusieurs fois de remonter les courans du Détroit pour entrer dans le Lac Erié. Mais le vent n'avoit pas encore été assez fort pour cela. Il fallut donc attendre, qu'ils nous fût favorable. Cependant le Sieur de la Salle fit travailler par nos gens à défricher quelques terres à l'Oüest du Détroit de Niagara. Nous y semâmes plusieurs herbes Potageres pour ceux, qui pourroient venir s'habituer en cet endroit, afin d'entretenir la communication des Barques pour la correspon-

dan-
No-
feil-
gie-
nen-

Pha-
des-
Co-
Né-
de-
mo-
pe-
fen-
ge-
vo-
jo-

fié-
de-
no-
jo-
vo-
d-
C

dance de la Navigation de Lac en Lac. Nous trouvâmes en ce lieu là du cerfeuil sauvage, & une quantité prodigieuse de roquemboles, qui y viennent naturellement.

Nous laissâmes le Pere Melithon à l'habitation, que nous avions faite au dessus du Saut de Niagara avec des Commis, & des gens pour travailler. Notre monde se cabanna sur le bord de la Riviere, afin que le Vaisseau pût monter plus aisément sur le Lac. Cependant nous faisons tous les jours le service Divin sur le Vaisseau, & nos gens demeuroient à terre, d'ou ils pouvoient même entendre le Sermon aux jours de Festes, & de Dimanches.

Le Vent de Nord-Est s'étant fortifié, nous nous embarquâmes au nombre de trente deux personnes avec deux de nos Religieux, qui nous étoient venu joindre. Le Vaisseau étoit bien pourvu d'armes, de vivres & de marchandises. Il y avoit sept petites pieces de Canon.

Les eaux sont extrêmement rapides
dans

dans ce Détroit à l'entrée du Lac Erié. Il n'y a ni homme, ni bête ni Barque ordinaire, qui soit capable d'y résister. Il n'est donc presque pas possible de remonter ce courant. Cependant nous en vinmes à bout, & nous surmontâmes ces violens rapides de la Riviere de Niagara par une espece de merveille contre l'opinion de nôtre Pilote même. Nous faisons hâler le Vaisseau à la voile, quand le vent étoit assez fort, & dans les endroits les plus difficiles nos Matelots faisoient des touées, pendant que dix ou douze hommes tiroient à force par terre. Nous entrâmes ainsi heureusement à l'entrée du Lac Erié.

Nous fîmes voile le 7. du mois d'Août de la même Année 1679. faisant nôtre route à l'Est quart Sud-Oüest. Apres avoir chanté le *Te Deum* nous fîmes une décharge de tout le Canon, & des Arquebuses à croc en presence de plusieurs guerriers Iroquois, qui ramenoient des Esclaves de Tintonha, c'est à dire de la Nation des prairies.

Ce

Ce peuple est éloigné de plus quatre cens lieües de leurs Cantons. On entendoit ces Barbares crier, *Gannonon* pour marquer leur admiration.

Ceux, qui nous avoient rendu visite cy-devant, ne manquerent pas de porter la nouvelle de la grandeur de nôtre Vaisseau, dont ils avoient pris la mesure, aux Hollandois, qui demeurent à la Nouvelle Jorck. Les Iroquois ont un fort grand commerce avec eux de pelleteries, & d'autres peaux, qu'ils leur portent pour en avoir des armes à feu, & des Capots, dont ils se couvrent pendant le froid.

Au reste quoi que les Ennemis de nôtre grande Découverte eüssent fait courir le bruit à dessein de traverser nôtre entreprife, que le Lac Erié étoit rempli de battures, & de barics de sable, qui en rendoient la Navigation impossible, nous ne laissames pourtant pas en sondant de temps en temps de faire plus de vingt lieües pendant l'obscurité de la nuit. Le 8. le vent favorable nous fit faire environ quarante cinq lieües de

chemin, & nous vîmes presque toujours les deux terres distantes entre l'Est & l'Oüest d'environ 15. ou 16. lieües de largeur. La plus belle Navigation du monde est à l'Oüest de ce Lac Erié. Il y a trois Caps, ou grandes pointes de terre, qui avancent dans le Lac. Nous parâmes le premier, qui est le plus grand, & nous le nommâmes du nom de Saint François.

Le 9. nous parâmes les deux autres Caps, ou pointes de terre, qui portent au large. Nous ne vîmes aucune Isle, ni battures à l'Oüest de ce Lac. Nous aperçûmes seulement une grande Isle au Sud-Oüest, distante d'environ 7. ou 8. lieües des terres du Nord, & cette Isle fait face au Détroit, qui descend du Lac Huron.

Le 10. de grand matin nous passâmes entre la grande Isle, qui est au Sud-Oüest, & sept ou huit petites Isles, & une Illette de sable située à l'Oüest. Nous abordâmes à l'entrée du Détroit, qui se décharge du Lac Huron dans le Lac Erié.

Le 11. nous entrâmes plus avant dans l'embouchure du Détroit, & nous passâmes entre deux Islettes, qui font une perspective fort Charmante. Ce Détroit est plus beau, que celui de Niagara. Il a trente lieües de longueur, comme nous avons dit, & est large d'une lieüe presque par tout, excepté dans son milieu, qu'il s'élargit, & forme ce petit Lac, que nous avons nommé de Sainte Claire. La Navigation est bonne des deux côtez des terres, qui sont basses, & unies par tout.

L'endroit de ce Détroit est un pays tres-bien situé, & d'un Sol fort temperé. Il est Nord & Sud. On le voit bordé de vastes prairies, qui sont terminées par des côteaux pleins de vignes, d'arbres fruitiers, de bocages, & de bois de haute fûtaye. Tout cela est distribué d'espace en espace, & on diroit, que ce sont autant de lieux de plaisance, placez dans de belles campagnes. On y trouve quantité de Cerfs, de biches, de Chevreux, & d'Ours peu farouches, & tres-bons à manger,

plus délicieux que le porc frais de l'Europe. On y trouve aussi des Poules d'Inde, & des Cignes en quantité. Les haut bans de nôtre Vaisseau étoient garnis de plusieurs bêtes fauves, que nos gens avoient tuées à la Chasse.

Le reste de ce Détroit est couvert de Forests de Noyers, Chataigniers, Pruniers, Poiriers, & de vignes Sauvages, dont nous fîmes un peu de vin. Il y a toutes sortes de bois propres à bâtir. Ceux, qui auront le bonheur de posséder un jour les terres de cet agreable & fertile Détroit, auront de l'obligation à ceux, qui leur en ont frayé le chemin, & qui ont traversé le Lac Erié pendant cent lieües d'une Navigation inconnue.

CHA-

CHAPITRE XX.

Description de ce qui se passa pendant la traverse, que nous fîmes du Détroit, qui est entre le Lac Erié, & le Lac Huron.

J'Avois souvent proposé au Sieur de la Salle, qu'il seroit à propos de faire un établissement au Détroit qui est entre le Lac Erié, & le Lac Ontario, dans l'endroit où la pêche est abondante en poissons de différentes especes: Cela auroit servi à entretenir la communication des Barques, qui seroient venues du Fort de Frontenac: Et d'ailleurs on y auroit mis les Forgerons, dont on avoit parlé aux Iroquois pour le service de leurs principaux Cantons. J'ajoutois à cela, que l'on auroit attiré par ce moien la plus grande partie du commerce, en donnant les marchandises à prix raisonnable à ces Barbares:

qu'il trouveroit en cela un moien facile de s'enrichir, & que la Religion s'y établiroit par des Colonies, qui ne manqueroient pas de s'y établir.

Mais le Sieur de la Salle, ni les Canadiens, qui étoient avec lui, n'étoient pas d'humeur de se borner à un établissement de cent lieües en cent lieües. Ils me firent connoître, qu'ils apprehendoient d'être devancez dans leur Découverte par leurs envieux. Mais dans le fond leur but étoit d'enlever toutes les pelleteries, & les peaux d'Elans, & de bêtes fauves, qui se trouvoient chez les Sauvages les plus éloignez. Et en cela ils pretendoient se faire riches en peu de temps. Tant il est vray, que l'esprit humain est d'une avidité extreme, & qu'il ne sçait jamais se borner.

Voyant, que je ne pouvois leur persuader ce premier établissement, je leur fis connoître, que ce second Déroit devoit les tenter pour nous y établir la seconde Année de nôtre Découverte. Nous y trouvions en effet tous les avan-

tages possibles, par ce qu'étant au milieu d'un grand nombre de Sauvages, ils viendroient tous à nous pour le commerce. D'ailleurs je leur faisois connoître, que c'étoit là le moien d'avancer le Regne de Dieu, qui ne manqueroit pas de benir leur entreprise.

Mais tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit du Sieur de la Salle. Et à dire le vrai de mon côté j'eusse eu de la peine à prendre ce parti, par ce qu'il eust fallu renoncer au grand dessein de nôtre Découverte. Par dessus tout cela j'esperois fortement, que nous trouverions encore de plus grands avantages dans des Pays plus éloignez, que dans le lieu, où nous nous trouvions alors.

L'entrée de ce Détroit a un courant d'une grande rapidité. Cependant il s'en falloit la moitié, qu'il fût aussi violent que celui de Niagara. Nous le surmontâmes en faisant nôtre route au Nord, & au Nord-Est jusques au Lac Huron. Il y avoit peu de profondeur à l'entrée & à la sortie sur tout du Lac de Sainte Claire.

La decharge du Lac Huron se divise en cet endroit en plusieurs Canaux presque tous barrez par des battures de fable. On fut obligé de les sonder tous, & enfin on decouvrit un fort beau & profond, du moins de deux ou trois brasses d'eau, & au Canal au milieu qui en avoit jusques à huit, large de près d'une lieüe par tout. Nôtre Vaisseau y fût arrêté quelques jours par le vent contraire. Cette difficulté étant surmontée il s'en trouva une plus grande à l'entrée du Lac Huron. Le vent de Nord avoit soufflé quelque temps avec assez de violence. La grande abondance d'eaux, qui vient du Lac Superieur, du Lac des Illinois, & de celui des Hurons avoit tellement augmenté le courant ordinaire, qu'il étoit presque aussi rapide que celui du Detroit de Niagara. Il fût impossible de le remonter à la voile, quoy qu'on fût aidé d'un bon vent de Sud. On fut donc obligé de mettre douze de nos hommes à terre, qui tirerent le Vaisseau pendant un demi quart d'heure, au bout duquel nous

en-

entrâmes avec nôtre Vaisseau dans le Lac Huron. Ce fût le 23. du mois d'Août.

Nous chantâmes le *Te Deum* pour la seconde fois pour rendre grâces du bon succès de nôtre Navigation jusques là. Nous trouvâmes dans ce Lac une grande Baye, où les anciens Hurons habitoient. Ils avoient été convertis à la Religion Chrétienne par les premiers de nos Recollets, qui vinrent en Canada. Mais dans la suite ils ont été presque tous détruits par les Iroquois.

CHAPITRE XXI.

Relation de nôtre Navigation sur le Lac Huron jusques à Missimakinak.

Ayant ainsi heureusement surmonté plusieurs rapides affreux pendant près de trois cens lieues de chemin depuis Quebec jusques au Lac Huron,

le même jour que nous y arrivâmes, notre Vaisseau fit voile tout du long de la côte Orientale avec un bon vent frais ayant le Cap au Nord quart Nord-Est. Il dura jusqu'au soir, que le vent s'étant tourné au Sud-Oüest avec beaucoup de violence on mit le Cap au Nord-Oüest, & le lendemain nous nous trouvâmes à la veüe de terre par une espeece de miracle. Pendant la nuit nous avions traversé une grande Baye, qu'on appelle Sakinam, & qui a plus de trente lieües de profondeur.

Le 24. on continua de faire porter au Nord-Oüest jusqu'au soir, que le calme nous prit entre les Isles, où il n'y avoit que deux brasses d'eau tout au plus. Nous allâmes avec les basses voiles pendant une partie de la nuit chercher un mouillage. Mais nous n'en trouvâmes point, dont le fonds fût bon, & le vent commençant à souffler de l'Oüest nous fîmes mettre le Cap au Nord pour gagner le large en attendant le jour. On passa la nuit en sondant devant le Vaisseau, par ce que nous avions

avons remarqué, que nôtre Pilote, qui étoit fort habile, mais qui n'avoit jamais fait de pareilles Navigations, étoit assez negligent à cet egard. On continua de cette maniere à veiller pendant le reste du voiage.

Le 25. le calme continua jusques à midi, & nous poursuivîmes nôtre route au Nord Oüest à la faveur d'un bon vent de Sud, qui se changea bien tôt en Sud-Oüest. A minuit on fut obligé de porter au Nord à cause d'une grande pointe, qui s'avançoit dans le Lac. Mais on l'eut à peine doublée, que nous fûmes surpris d'un furieux coup de vent, qui nous contraignit de louvoier avec deux pacfis, & de mettre ensuite à la Cap jusqu'au jour.

Le 26. la violence du vent nous obligea de faire amener le mât de Hune, de faire amarer les vergues sur le Pont & de demeurer côte à travers. A midi les vagues demeurant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes obligez de relâcher le soir par ce que nous ne trouvions point de mouillage ni d'abri. A

ce coup le Sieur de la Salle entra dans la Chambre tout épouvanté, disant, qu'il recommandoît son entreprise à Dieu? Nous avions accoutumé pendant tout le Voyage de nous mettre tous à genoux pour faire les prieres du soir & du matin, & pour chanter des Hymnes. Mais la tempête étoit si violente, que nous ne pouvions nous tenir sur le pont du Vaisseau. Ainsi dans cette extremité chacun faisoit ses devotions en particulier, comme il pouvoit. Il n'y eut que nôtre Pilote, qui ne put jamais y être porté. Il se plaignoit, que le Sieur de la Salle l'avoit amené là pour lui faire perdre la gloire, qu'il avoit acquise en tant de Navigations, dont il estoit sorti à son honneur.

Dans ce facheux temps nous priâmes le Sieur de la Salle, qui estoit nôtre Chef de faire un vœu particulier, ce qu'il fit. Cependant le vent s'estant un peu diminué l'on fit mettre à la Cap toute la nuit, & nous ne derivâmes qu'une lieüe ou deux au plus.

Le 27. au matin on fit voile au Nord-

DANS L'AMERIQ. SEPT. 133

Nord-Oüest, qui se changea le soir en un petit vent alizé du Sud-Est, à la faveur duquel nous arrivâmes le même jour à Missilimakinak. On y mouilla à six brasses d'eau dans une anse, où il y avoit un bon fond de terre glaise. Cette Anse est abritée du Sud-Oüest jusques au Nord avec une batture de sable, qui la couvre un peu du Nord-Oüest. Mais elle est exposée au Sud, qui y est tres-violent.

Missilimakinak est une pointe de terre à l'entrée, & au Nord du 3. Déroit, par ou le Lac des Illinois se décharge dans celui des Hurons. Ce Déroit a une lieüe de large, & trois de long. Il court à l'Oüest. A quinze lieües à l'Est de Missilimakinack on voit une autre pointe, qui est à l'entrée du Canal, par lequel le Lac Superior se décharge dans celui des Hurons. Ce Canal a cinq lieües d'ouverture, & environ quinze de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Isles, & se rétrécit peu à peu jusques au Saut de Sainte Marie, qui est un rapide plein de Rochers,

chers, par lequel le Lac Superieur jette ses eaux en les precipitant d'une maniere violente dans ce Lac des Hurons. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en perchant en Canot. Mais pour plus grande sureté il faut porter le Canot; & les marchandises, que l'on y mène pour traiter avec les Nations, qui sont au Nord du Lac Superieur.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits. Ceux, qui sont établis à la pointe de terre de Missilimakinak, sont Hurons, & les autres, qui sont à cinq ou six Arpens au delà, sont nommez les Outtaoüatz. Le jour de nôtre arrivée avec le Vaisseau fût le 28. d'Août. 1679. Ces Barbares furent tout interdits de voir un Vaisseau dans leur Pays, & le bruit du Canon les épouvanta extraordinairement.

Nous fûmes dire la Messe chez les Outtaoüatz, & pendant le service le Sieur de la Salle, qui étoit bien couvert & qui avoit un manteau d'écarlate bordé de galon dor, fit poser les armes le long de la Chapelle, que l'on avoit

avoit couverte d'écorce d'arbres. Le Sergent y laissa un factionnaire pour les garder. Les Chefs des Outtaouïarz nous firent leurs civilités à leur mode en sortant du service Divin. Nôtre Vaisseau le Griffon estoit à l'Ancre dans cette Anse. Nous regardions avec plaisir ce grand bâtiment, qui estoit tres-bien équipé. Il estoit entouré de cent ou six vingt Canots d'écorce, qui alloient, & qui revenoient de la pêche des poissons blancs, & des Truites de 50. ou 60. livres. Ces Sauvages les prennent avec des rets, qu'ils tendent par fois à quinze ou vingt brasses d'eau. C'est par le moien de cette pêche, qu'ils subsistent.

Les Hurons ont leurs Villages entourés de pallissades de vingt cinq pieds de haut. Ils sont situés fort avantageusement sur une hauteur, qui est vers cette grande pointe de terre vis à vis de Missilimakinak. Ces Sauvages nous firent paroître le lendemain, qu'ils faisoient plus d'estime de nôtre venue que les Outtaouïarz. Ce n'estoit pourtant
qu'un

qu'un faux semblant. Ils firent une salve de tous les fusils, qu'ils avoient, & la recommencerent trois fois pour faire honneur à nôtre Vaisseau & à nous.

La pensée leur en avoit été suggerée par quelques Européens, qui viennent en ces lieux là, & qui y font un commerce considerable avec ces Barbares. Le but de ces gens-là étoit de gagner le Sieur de la Salle par ces dehors, par ce qu'il leur portoit ombrage. Leur dessein étoit en cela de mieux joüer leur personnage dans la suite en faisant connoître, que ce Vaisseau alloit être la cause de la ruine des particuliers, puis qu'il étoit aisé de voir, que celui, qui l'avoit fait construire, vouloit se rendre maître du commerce, & l'attirer tout à lui. Ce qui ne pouvoit servir qu'à le rendre odieux.

Les Hurons & les Outtaouïatz font des alliances ensemble pource qu'ils s'opposent en commun à la fureur de l'Iroquois, qui est leur Ennemi juré. Ils cultivent du blé d'Inde, dont ils vivent toute l'année, aussi bien que du poisson, qu'ils prennent

pro
gar
lie
ne
nai
tier
lec

gra
Sa
re
par
O
sto
ces
pa
ce
en
ces
leu
po
ro
pr
fre
fe
le

prennent. Ils en affaifonnent leur sagamité, qui est une espece de bouillie qu'ils font avec de l'eau & de la farine de ce blé d'Inde. Ils pilent ordinairement ce blé dans une espece de mortier, qu'ils font du tronc d'un Arbre, lequel ils creusent par le moyen du feu.

Les Sauvages de Sainte Marie du grand Saut sont appelez par nous les Sauteurs, par ce qu'ils ont leur demeure près de ce grand Saut. Ils subsistent par le moien de la Chasse des Cerfs, des Orignaux, ou Elans, & de quelques Castors, & par là pêche, qu'ils font de ces poissons blancs, dont nous avons parlé. Il s'en trouve en grande abondance dans leurs Cantons. Mais la pêche en est fort difficile à tous autres qu'à ces Sauvages, qui y sont elevez des leur enfance. Ces Sauteurs ne sement point de blé d'Inde, par ce que le terroir, où ils habitent, n'y est pas propre. Les broüillards, qui sont fort frequens sur le Lac Superieur, étouffent, & fond ordinairement mourir tout le blé, qu'ils peuvent semer.

Missi-

Missilimakinak, & le Saut de St. Marie sont les deux passages les plus considerables de tous les Sauvages de l'Oüest & du Nord. C'est par là, qu'ils portent leurs pelleteries aux Canadiens, & qu'ils vont en commerce tous les Ans à Mont-réal, avec plus de deux cent Canots, afin d'abreger leur chemin de plus de cinquante lieües jusques à Quebec.

Pendant que nous demeurâmes à Missilimakinak, les Sauvages surpris de nôtre arrivée venoient voir nôtre Vaisseau comme une chose, qui n'avoit jamais été veüe sur ces Lacs. Cette entreprise poussée jusques là devoit être soutenue par toutes les personnes bien intentionnées pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Estat. Cependant nous trouvâmes des dispositions, & des effets bien contraires. On avoit déjà donné de mauvaises impressions aux Hurons, aux Outtaoüatz de l'Isle, & aux Nations voisines, afin qu'ils en prissent ombrage. Les quinze hommes, que le Sieur de la Salle avoit envoieez devant
des

des
nus
de
cha
ma
d'a
y f
en
toi
fai
dar

en
co
sie
ren
lin
l'a
ter
pl

des le printemps passé, estoient prévenus à son desavantage, & debauchez de son service. Une partie des marchandises, qu'on leur avoit mises en main, estoient dissipées. Bien loin d'avoir poussé jusques aux Illinois pour y faire la traite suivant l'ordre, qu'ils en avoient: le Sieur de Tonti, qui estoit à leur tête, nous dit, qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour les retenir dans la fidelité, mais inutilement.

Les grands vents, qui sont ordinaires en cette saison, ou plutôt l'intérest du commerce, retardèrent longtems plusieurs de nos hommes, qui ne revinrent qu'au mois de Novembre à Missilimakinak. Cela nous obligea voiant l'approche de l'hyver, de partir sans attendre, que nôtre nombre fût complet.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Quatrième embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.

LE deuxieme de Septembre nous levâmes l'Ancre, & nous entrâmes dans le Lac des Illinois. Nous arrivâmes à une Isle située à l'entrée de la Baye des Puans, à quarante lieues de Missilimakinak. Elle est habitée par des Sauvages de la Nation nommée Poutouïatamis. Nous y trouvâmes quelques Canadiens, que le Sieur de la Salle avoit envoieez en traité les Années precedentes. Ils lui avoient amassé une assez bonne quantité de Pelleteries.

Le Chef de cette Nation, qui avoit été autrefois en Canada, avoit une extreme consideration pour Monsieur le Comte de Frontenac, qui en estoit Gouverneur. Ce Sauvage, qui avoit de l'esprit, fit danser le Calumet par
fes

ses Soldats. C'est une Cérémonie, que nous décrirons cy-apres. Mais il survint une tempeste, qui dura quatre jours. Nôtre Vaisseau estoit mouillé à trente pas du bout de l'Anse. Ce Capitaine, qui croioit, que nôtre bâtiment alloit échoüer, vint nous joindre en Canot avec un danger extrême. Mais malgré la force des vagues, qui étoient extraordinairement élevées par cette tempête, nous le tirâmes avec son Canot dans le Vaisseau. Il nous dit d'un ton résolu, qu'il risquoit tout, par ce qu'il vouloit perir avec les Enfans d'Onnontio Gouverneur du Canada, qui estoit son ami particulier. Cependant la tempeste s'appaisa, & nous fûmes delivrez du danger, qui nous menaçoit.

Là le Sieur de la Salle, qui ne prit jamais les avis de personne, résolut de renvoyer nôtre Vaisseau à Niagara chargé de toutes les pelleteries, qu'il avoit traitées afin de payer ses Créanciers. On y laissa plusieurs marchandises, & des Outils, qui étoient trop difficiles à transf-

transporter. Notre Pilote avec cinq Matelots habiles avoit ordre de revenir avec le même bâtiment pour rejoindre nos gens aux Illinois. Ils mirent à la voile le 18. de Septembre avec un petit vent d'Oüest fort favorable faisant leur Adieu d'un seul coup de Canon. On n'a jamais pu savoir, quelle route ils avoient tenue, & quoi qu'on ne doute pas, que le Vaisseau n'ait péri, on n'a pourtant jamais pu apprendre de circonstances de leur naufrage, que les suivantes.

Le Vaisseau ayant mouillé au Nord du Lac des Illinois, le Pilote Luc, qui estoit mécontent, comme nous l'avons remarqué, voulut suivre une certaine route à sa tête contre le sentiment de quelques Sauvages, qui ne manquent pas de bon sens. Ils Passuroient, qu'il faisoit fort dangereux au milieu du Lac à cause des violentes tempestes, qui s'y élevent ordinairement. Il méprisa ces avis, & continua sa Navigation. Il ne confideroit pas, que l'abri, où il étoit, l'empêchoit de connoître la force du vent.

vent. A peine fût il à un quart de lieüe de la côte, que ces Sauvages virent le Vaisseau agité d'une maniere extraordinaire sans pouvoir resister à la violence de la tempête. Ils le perdirent donc de veüe en fort peu de temps, & ils croient, qu'il fût poussé contre quelque banc de sable, où il est demeuré enlevé. Nous apprîmes toutes ces choses l'année suivante. Il est certain, que la perte de ce Vaisseau conte plus de cinquante ou soixante mille Frans, tant en marchandises, Outils, & pelleteries, qu'en hommes, Agrets, & voitures du Canada jusques au Fort de Frontenac en Canots d'écorce. Cela paroitra incroyable à ceux, qui connoissent la foiblesse de ces fortes de bâtimens, & la pesanteur des Ancres & des Cables, dont on devoit donner onze Frans de voiture pour chaque cent pesant. Cependant la chose est telle, que je le dis. J'ay été témoin de tout.

CHAPITRE XXIII.

Embarquement en Canot pour continuer nôtre Découverte depuis les Poutouatamis jusques aux Miamis, de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.

Nous partîmes le 19. Septembre avec quatorze hommes en quatre Canots, dont je conduisois le plus petit chargé de cinq cens livres avec un Charpentier nouvellement venu d'Europe, qui ne savoit point parer les vagues. Ainsi j'avois toute la peine de gouverner ce petit bâtiment pendant le gros temps. Les quatre Canots d'écorce étoient chargés d'une Forge avec toutes ses fournitures, de Charpentiers, de Menuisiers, & de Scieurs de long, avec des armes, & des marchandises.

Nous prîmes nôtre route au Sud vers la terre ferme, éloignée de quatre lieues de l'Isle des Poutouïatamis. Au milieu de

de la traverse, & dans le plus beau calme du monde il s'éleva tout d'un coup un orage, qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour nôtre Navire, & beaucoup plus pour nousmêmes, qui achevions cette grande traverse pendant la nuit, qui étoit obscure. Nous criions sans cesse les uns aux autres afin de ne nous point écarter. L'eau entroit souvent dans nos Canots. Ce vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille à celle des plus grandes tempêtes de Mer. Cependant nous gagnâmes enfin la terre dans une petite Anse de sable, & nous nous arrêtâmes là cinq jours pour attendre, que le Lac fût appaisé. Pendant ce séjour nôtre Chasseur Sauvage, qui nous accompagnoit, ne tua qu'un porc-épic, qui servit d'assaisonnement à nos Citrouilles, & au blé d'Inde, que nous avions.

Le 25. nous continuâmes nôtre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la côte occidentale du Lac des Illinois. Mais le vent s'étant levé un peu trop fort,

G nous

nous fûmes obligez de mettre pied à terre sur un Rocher pelé, sur lequel nous essuiâmes la pluie & la neige pendant deux jours à l'abri de nos Couvertes. Nous avions un petit feu, que nous entretenions avec le bois, que les vagues nous amenoient.

Le 28. Après la celebration de la Messe nous entrâmes assez avant dans la nuit, jusques à ce qu'un tourbillon de vent nous força de débarquer sur la pointe d'un Rocher couvert de brossailles. Nous y demeurâmes trois jours, & nous y consumâmes le reste de nos vivres. Il consistoit en blé d'Inde, & en Citrouïlles, qu'on avoit acheté des Poutoïatamis. Nous n'avions pu en faire une plus grande provision, par ce que nos Canots étoient trop chargez, & que nous esperions d'en trouver sur nôtre route.

Nous partîmes de là le premier d'Octobre, & nous arrivâmes, après avoir fait douze lieües à jûn, près d'un autre Village des Poutoïatamis. Ces Sauvages accoururent tous sur le bord du
Lac

Lac pour nous recevoir, & pour nous aider à sortir de ces vagues, dont la fureur s'augmentoît extraordinairement. Le Sieur de la Salle craignant, que ses gens ne desertassent, & que quelqu'un d'entr'eux ne dissipât une partie des marchandises mal à propos, trouva bon de passer outre. Nous fûmes obligés de le suivre à trois lieües au delà du Village de ces Barbares nonobstant le danger, où nous étions de perir. Et en effet il ne trouva point de meilleur moyen de se sauver que de se jeter à l'eau avec ses trois Canoteurs. Ils enlevèrent tous ensemble son Canot avec sa charge, & le trainerent à terre malgré les vagues, qui les couvroient par fois jusques par dessus la teste.

Il vint ensuite recevoir le Canot, que je gouvernois avec un homme, qui n'avoit point d'expérience dans ce mestier. Je me jettay dans l'eau jusqu'à la ceinture, & nous enlevâmes ainsi nôtre petit bâtiment. Nous fûmes recevoir de la même maniere les deux autres Canots, & par ce que les vagues

forment en se brisant à terre un certain crochet, qui tire au large ; ceux, qui croient être en assurance, sont encore en quelque danger, par ce que la vague donnant à terre impetueusement se retire en même temps au large avec la même violence. Je fis donc effort, & je mis sur mes épaules nôtre bon Vieillard Recollet, qui nous accompagnoit. Ce bon Religieux se voiant hors de danger, ne laissa point, tout mouillé, qu'il étoit, de faire paroître une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'aviorts aucune habitude avec les habitans de ce Village, nôtre Commandant fit mettre d'abord toutes les Armes en état. En suite il se posta sur une eminence, où il étoit difficile de nous surprendre, & on pouvoit s'y defendre avec peu de gens contre un plus grand nombre. Il envoya ensuite trois deses hommes au Village pour y acheter des vivres à la faveur du Calumet de paix, que les Poutouätamis de l'Isle nous avoient donné, & qu'ils avoient accompagné de leurs
danfes,

danf
nies
stins
ques

IL

par
de
Bar
affa
dar
me
me
d'é
ho
oro
pip

N

danfes, & de toutes les autres Ceremonies, dont ils fe servent dans leurs Festins, & dans leurs solemnitez publiques.

CHAPITRE XXIV.

Description du Calumet.

IL faut avoïer, que le Calumet est quelque chose de fort mysterieux parmi les Sauvages du grand Continent de l'Amérique Septentrionale. Ces Barbares s'en servent dans toutes leurs affaires les plus importantes. Cependant ce n'est dans le fond & à proprement parler qu'une grande Pipe à fûmer. Nos Européens en font tres peu d'état. Quand ils veulent parler d'un homme lache, & effeminé, ils disent ordinairement, qu'il ne vaut pas une pipe à tabac.

Il n'en est pas de même parmi les Nations Sauvages de l'Amérique. Ce

Calumet est une espece de grande Pipe à fumer, qui est faite de marbre rouge, noir, ou blanc, & il ressemble assez à un marteau d'armes. La teste en est bien polie, & le tuyau long de deux pieds & demi, est une Canne assez forte, ornée de plumes de toutes sortes de couleurs, avec plusieurs Nattes de cheveux de femmes entre-lassées de diverses manieres. On y attache deux Aisles, & cela est assez semblable au Caducée de Mercure, ou à la baguette, que les Ambassadeurs de paix portoient autrefois à la main

Cette Canne est fourée dans des Cols de Huars, qui sont des oiseaux tachez de blanc & de noir, gros comme nos oyes, ou dans des Cols de Canars branchus, qui font leurs nids dans des creux d'Arbres, quoi que l'eau soit leur élément ordinaire. Ces Canars sont bigarrez de trois ou quatre couleurs différentes. Au reste chaque Nation embellit le Calumet selon son usage, & selon son inclination particuliere.

Un Calumet, tel que je viens de le

re-

representer, sert d'assurance à tous ceux, qui vont chez les Alliez de ceux, qui l'ont donné. Jamais on ne fait d'Ambassade parmi les Sauvages qu'on ne porte cette marque extérieure. C'est le Symbole de la paix. Tous ces Barbares sont généralement persuadés, qu'il leur arriveroit de grands malheurs, s'ils avoient violé la foy du Calumet. Toutes leurs entreprises de paix & de guerre, & leurs Ceremonies les plus considerables sont scellées, & comme cachetées du Calumet. Ils y sont ordinairement fumer du tabac exquis à ceux, avec qui ils ont conclu quelque affaire de consequence. J'aurois péri plusieurs fois dans ce voiage, si je ne me fusse servi du Calumet. C'est, ce qu'on pourra voir dans la suite de cette Histoire, où j'auray à parler des monstres que j'ai-eus à vaincre, & des precipices, par où j'ay été obligé de passer dans cette Découverte.

Nos trois hommes ayant ce Calumet pour Passeport, & leurs armes avec eux arrivèrent au petit Village des Barbares,

qui étoit à trois lieües du débarquement. Ils n'y trouverent personne, par ce que les Sauvages ayant remarqué au passage de nos Canots, que nous ne les avions point abordez en passant près d'eux, avoient pris l'epouvante, & s'en étoient fuïes de leur Village. Ainsi nos hommes ayant tenté en vain de parler à quelqu'un de ces Barbares se chargerent du blé d'Inde, qu'ils trouverent dans leurs Cabanes, & ils laisserent à la place des marchandises pour payer, ce qu'ils avoient pris, après quoi ils revinrent nous trouver.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de haches, de fusils, d'Arcs, de fleches, & de ces Massues, qu'on appelle des Casse têtes, vinrent près du lieu, où nous étions. Le Sieur de la Salle s'avanca pour leur parler avec quatre de nos gens armez de fusils, de Pistolets, & de sabres. Il leur demanda, ce qu'ils vouloient, & voiant qu'ils paroïssent interdits, il leur dit, qu'ils s'approchassent, de peur que quelques uns de nos gens, qu'il feignit
avoir

avo
sent
les
nou
vior
On
les
hor
No
les
gra
Ca
me
leur
de
de
lag
no
aut
me
pr
br
ge
af
va

avoir envoyez à la Chasse , ne les tuaient, s'ils les trouvoient à l'écart. Il les fit affoir au bas de l'eminence , où nous étions postez, & d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens. On les entretint de diverses choses pour les amuser , jusques à ce que nos trois hommes fussent revenus du Village. Nos gens paroissans peu de temps après, les Sauvages se leverent, & firent un grand cri de joye, des qu'ils virent le Calumet de paix, qu'un de nos hommes portoit. Ils se mirent à danser à leur maniere, & bien loin de se facher, de ce qu'on leur avoit pris du blé d'Inde, au contraire ils envoierent au Village pour en apporter d'autre, & ils nous en donnerent encore le lendemain autant, que nous en pûmes mettre commodément dans nos Canots.

Cependant on jugea, qu'il étoit à propos de faire abbattre quelques Arbres des environs, & on obligea nos gens de passer la nuit sous les Armes afin d'éviter la surprise. Le jour suivant sur les dix heures du matin les An-

ciens du Village arriverent avec leur Calumet de paix, & nous firent un tres bon regal de quelque Chevreux, qu'ils avoient tuez. Nous les merciâmes par quelques presens de haches, de Cou-teaux, & de quelques masses de rassades pour l'ornement de leurs femmes, dont ils demeurèrent tres-satisfaits.

CHAPITRE XXV.

Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois.

NOus partîmes le deuxiême d'Octobre, & nous navigâmes là pendant quatre jours le long du rivage du Lac. Il étoit bordé de grands Côteaux escarpez jusques dans ledit Lac, & on y trouvoit à peine place propre à débarquer. On étoit même obligé tous
les

DANS L'AMERIQ. SEPT. 155

les soirs de grimper sur le sommet, & d'y porter nos Canots, & leurs charges, parce que nous ne voulions pas les laisser pendant la nuit exposez aux vagues qui battoient au pied. Nous fûmes aussi obligez par les vents contraires, qui furent fort violens pendant ces quatre jours, & plusieurs autres fois depuis, de prendre terre avec de grandes incommoditez. Il falloit pour s'embarquer, que deux hommes se missent dans l'eau jusqu'à la Ceinture, & qu'ils tinssent le Canot debout à la vague, selon qu'elle s'approchoit, ou qu'elle s'éloignoit de terre, jusques à ce qu'il fût chargé. On attendoit ensuite, que les autres fussent chargez de la même manière, & on avoit presque toujours la même peine aux autres débarquemens.

Le blé d'Inde, que nous mangions assez modiquement, & les autres vivres nous manquant, nôtre bon Vieillard Recollect tomba plusieurs fois en défaillance. Je l'en fis revenir par deux fois avec un peu de confection d'Hia-

cinte, que je conservois pretieusement. Nous ne mangions en vingt quatre heures qu'une poignée de blé d'Inde cuit sous la cendre, ou bouilli avec un peu d'eau. Pendant tout ce temps nous étions obligez de gagner le bon Pays, & de nager à force de bras des journées entieres. Nos gens ramassoient souvent de petites fenelles, & des fruits Sauvages, qu'ils mangioient avec une extrême avidité. Plusieurs en tomberent malades, & crurent que ces fruits les avoient empoisonnez. Plus nous souffrions, plus il sembloit, que Dieu me donnoit de forces. Je devois souvent à la nage nos autres Canots.

Pendant cette disette, celui qui a soin des moindres Oiseaux, nous fit appercevoir des Corbeaux, & des Aigles, qui étoient sur le bord de ce Lac. Nous redoublâmes nos efforts pour approcher de ces Oiseaux carnaciers, & nous y trouvâmes la moitié d'un Chevreuil fort gras, que les Loups avoient étranglé, & à demi mangé. Nous nous repûmes tous de cette viande, louant Dieu,

Dieu, qui nous avoit envoie ce secours si à propos.

Nôtre petite Flotte avançoit toujours de cette maniere vers le Sud, où nous trouvions le pays plus beau, & plus temperé.

Le Seizième d'Octobre nous commençames à trouver une grande abondance de chasse, & nôtre Chasseur Sauvage, qui étoit fort habile tua des Cerfs, & des Chevreux. Nos gens tuoient de leur côté des poules d'Inde fort grasses, & enfin le dixhuitième du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac des Illinois, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre. On alla à la Découverte, selon la coûtume, dans les bois, & dans les prairies. On y trouva des raisins meurs, qui étoient fort bons, dont les grains étoient de la grosseur d'une prune de Damas. Pour avoir ce fruit il falloit abbatre les Arbres, sur lesquels les Vignes rampent. Nous en fimes du vin, qui nous dura trois ou quatre mois. Nous le conservions dans des gourdes, que nous mettions tous

158 NOUVELL. DE'COUV.

les jours dans le Sable, afin d'empêcher ce vin de s'aigrir. Afin de le faire durer davantage, nous ne célébrions la Messe que les Fêtes & les Dimanches, l'un après l'autre. Tous ces bois sont remplis de Vignes, qui y viennent d'elles mêmes. Nous mangions de ce fruit pour nous ôter le degoust des viandes, que nous étions obligez de manger sans pain.

L'on remarqua dans cet endroit des pistes d'hommes toutes fraiches. Cela nous obligea de nous tenir sur nos gardes sans faire aucun bruit. Nos gens obeirent pour un temps. Mais l'un d'entr'eux ayant apperçu un Ours, il ne put s'empêcher de lui tirer un coup de fusil, dont il tua cet animal. Il le fit tomber du haut d'un chefne, sur lequel il étoit grimpé, & le fit rouler ensuite de dessus la montagne jusqu'au pied de nos Cabannes.

Ce bruit nous fit découvrir à six vingt Sauvages de la Nation des Outtoiagamis, qui demeurent vers l'extremité de la Baye des Puans. Ils étoient caban-

nez

nez dans nôtre voisinage. Le Sieur de la Salle étoit fort inquiet de ces pistes, qu'il avoit veües. Il blâma rudement nos gens de leur peu de prudence. Ensuite pour empêcher les surprises il mit une Sentinelle auprès de nos Canots, sous lesquels on mettoit les marchandises pour les garentir de la pluie.

Cela n'empêcha pas, que la nuit quelques Sauvages favorisez de la pluie, qui tomboit en abondance, ne se gliflassent avec leur adresse ordinaire le long du côteau, où étoient nos Canots, sans que la Sentinelle y prît garde. Se couchans donc sur le ventre l'un après l'autre ils déroberent le justaucorps du laquais du Sieur de la Salle, & une partie, de ce qui étoit dessous, ce qu'ils se donnerent de main en mains. Nôtre Sentinelle ayant ouï le bruit, nous éveilla, & chacun courut à ses armes. Les Sauvages étant ainsi découverts leur Capitaine cria, qu'ils étoient amis. On lui répondit, que l'heure étoit indue, & qu'on ne venoit ainsi pendant la nuit, que pour voler, ou pour tuer
ceux,

ceux, qui seroient endormis. Il repliqua, que le coup de fusil, qu'on avoit tiré, avoit fait croire à ceux de sa Nation, que c'étoit un parti d'Iroquois, qui sont leurs Ennemis, par ce que leurs voisins ne se servent point de pareilles armes à feu. Qu'ainsi ils s'étoient avancez à dessein de les tuer : mais qu'ayant reconnu, que c'étoient des Européens du Canada, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience, qu'ils avoient de les voir, les avoit empêchez d'attendre le jour pour nous visiter, & pour fumer avec nous dans nôtre Calumet. C'est le compliment ordinaire des Sauvages, & la plus grande marque, qu'ils puissent donner de leur affection.

Nous fîmes semblant de nous payer de ces raisons, & on leur dit de s'approcher au nombre de quatre ou cinq seulement, par ce que leur jeunesse étoit accoutumée à voler, & que les Européens n'étoient pas d'humeur à le souffrir. Quatre ou cinq Vieillardss'étant approchez, nous les entretenmes jusqu'au

qu'a
mes
A
de N
été
que
que
à de
de
reso
la S
une
qu
qu
il f
ro
le
bi
j'a
ba
su
d
se
v
d
v

qu'au jour, après quoi nous leur laissâmes la liberté de se retirer.

Après leur départ nos Charpentiers de Navire s'apperçurent, qu'ils avoient été volez. Et par ce que nous savions, que c'étoit là le genie des Sauvages, & que nous serions exposez toutes les nuits à de pareilles insultes, si nous usions de dissimulation en cette rencontre, on resolut d'en avoir raison. Le Sieur de la Salle à la tête de nos gens monta sur une petite eminence en forme de presqu'Isle, & essaïa lui même de trouver quelque Sauvage à l'écart. A peine eut il fait trois cens pas, qu'il trouva la route fraiche d'un Chasseur. Il le suivit le Pistolet à la main, & l'ayant joint bientôt après vis à vis d'un côteau, où j'amassois du raisin avec le Pere Gabriel, il m'appella, & me pria de le suivre. Il se saisit de ce Sauvage, & le donna en garde à ses gens. Après avoir feu de lui toutes les circonstances du vol, il se mit encore en campagne avec deux de ses gens, & ayant pris un Sauvage des plus considerables, il lui mon-

tra

tra deloin celui , qu'il tenoit deja prisonnier, & ensuite le renvoia à ses gens pour leur dire , qu'il feroit tuer leur Camarade, s'ils ne rapportoient tout ce qui avoit été volé pendant la nuit.

CHAPITRE XXVI.

Accommodément fait entre les Sauvages Outtoïagamis & nous.

LA proposition du Sieur de la Salle embarrassa ces Barbares, par ce qu'ils avoient decoupé le justaucorps du Laquais, & quelques autres hardes avec les boutons, qu'ils avoient partagé entr'eux. Ainsi ne pouvant pas les rendre entieres, & ne sachant par quel moien ils pourroient delivrer leur Camarade, ils resolurent de nous l'arrâcher par force.

Le lendemain donc, qui etoit le 30. d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main pour commencer l'at-

ta-

DANS L'AMERIQUE. SEPT. 163

taque. La presqu'Isle, où nous étions logez, étoit séparée du bois, où les Sauvages paroissoient, par une plaine de Sable d'environ deux portées de fusil. On remarqua, qu'au bout de cette plaine du côté du bois il y avoit plusieurs petits Tertres, dont le plus près de nous commandoit aux autres. Le Sieur de la Salle s'en empara, & commanda cinq hommes avec leurs couvertes à demi roulées autour du bras gauche pour se couvrir contre les fleches des Sauvages. Il se mit à leur suite pour les soutenir.

Ces Barbares voiant, que nos hommes s'approchoient pour les charger, les plus jeunes d'entr'eux s'écartèrent, & se mirent à couvert d'un grand Arbre, qui étoit sur le côteau. Cela n'empêcha pas, que leurs Capitaines ne demeurassent près de nous. Il n'y en avoit que sept ou huit, qui eussent des fusils. Les autres étoient seulement armez d'Arcs & de fleches.

Nous étions trois Religieux occupez alors à dire nôtre office. Comme j'en avois

avois plus veu que les autres en matiere de guerre , ayant servi de Missionnaire dans les Armées , aux sieges de Villes, & aux Batailles , comme je l'ay remarqué cy-devant, je sortis de nôtre cabanne pour voir , quelle figure nos gens faisoient sous les Armes. J'en remarquay deux, qui étoient blêmes, & qui sembloient être effrayez. Je les encourageay du mieux, que je pus & je remarquay , que leur pâleur ne les empêchoit pas de temoigner de la fierté & de le bravoure, aussi bien que leur Chef. Je m'approchay ensuite des plus Anciens des Sauvages. Ces gens me voiant sans Armes connurent bien, que je les abordojs à dessein de mettre le hola, & pour être Mediateur de leurs differens. L'un de nos hommes ayant remarqué une grande bande d'étoffe, qui servoit de Frontal à l'un des Sauvages. s'en alla droit à lui, & la lui arrâcha de la tête, lui faisant connoitre par là, que c'étoit lui, qui avoit fait le vol.

Cette action hardie d'un de nos hommes qui n'étoit soutenu que par dix autres

DANS L'AMERIQ. SEPT. 165

tres contre six vingt Sauvages, intimida tellement ces Barbares, que deux de leurs Anciens, auprès desquels j'étois, me présenterent le Calumet de paix. Ensuite s'étant approchez sur l'assurance, qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire sans rien craindre, ils représenterent, qu'ils ne s'étoient portez à cette extrémité, qu'a cause de l'impossibilité, où ils étoient de nous rendre, ce qui nous avoit été derobbé, dans l'état, où ils l'avoient pris: qu'ils étoient prests de restituer, ce qui étoit en son entier, & de payer le reste. En même temps ils présenterent quelques Robbes de Castor au Sieur de Salle pour disposer son esprit à la paix. Ils s'excuserent du peu de valeur de leur present sur la saison trop avancée. On se contenta de leurs excuses. Ils executerent, ce qu'ils avoient promis. Ainsi la paix fût faite entr'eux & nous.

Le jour suivant se passa en danfes, en festins, & en harangues. Le premier Capitaine de ces Sauvages se retournant du côté des Recollects, voila,
dit

dit il, des Robbesgrifes, dont nous faisons beaucoup d'état. Ils vont pieds nus comme nous. Ils méprisent les Robbes de Castor, dont nous voulons leur faire present. Ils n'ont point d'Armes pour tuer. D'ailleurs ils flattent & caressent nos enfans. Ils leur donnent de la rassade, & de petits Couteaux sans en tirer aucune recompense. Ceux de nôtre Nation, qui ont porté des pelleteries aux Villages des Canadiens, nous ont dit, qu'Onontio, c'est ainsi, qu'ils appellent le Gouverneur General, les aime, par ce qu'ils ont quitté tout ce que les Européens de Canada ont de plus pretieux pour nous venir visiter, & pour demeurer avec nous. Toy qui es Capitaine de ces gens, fais en sorte qu'une de ces Robbes grifes demeure avec nous. Nous lui donnerons à manger de tout ce que nous aurons, & nous le menerons à nôtre Village, après que nous aurons tué des Taureaux Sauvages. Tu es maître de ces guerriers. Demeure aussi avec nous. Ne vas point aux Illinois. Nous savons, qu'ils

qu'il
mes
fister
O
Iroq
lé,
que
avoi
qui
re p
mer
rent
par
avio
dit à
pen
tout
été
secr
la ja
la v
&
vin
aur
tre
nu

qu'ils veulent massacrer tous les hommes de ta suite. Tu ne pourras pas résister à cette grande Nation.

Ce Chef des Sauvages ajouta, qu'en Iroquois, que les Illinois avoient brûlé, les avoit assurés, que la guerre, que les Iroquois leur faisoient, leur avoit été conseillée par les Canadiens, qui haïssent les Illinois. Il dit encore plusieurs choses semblables, qui allarmerent tous nos gens, & qui donnerent de l'inquietude au Sieur de la Salle, par ce que tous les Sauvages, que nous avions trouvé sur la route, nous avoient dit à peu près les mêmes choses. Cependant par ce que nous savions, que toutes ces raisons pouvoient leur avoir été suggérées par ceux, qui s'opposent secrètement à notre entreprise, & par la jalousie même des Sauvages à qui la valeur des Illinois étoit redoutable, & qui apprehendoient, qu'ils ne devinssent encore plus fiers, lors qu'ils auroient l'usage des armes à feu par notre moyen, nous résolûmes de continuer notre voiage en prenant toutes
les

les precautions necessaires pour nôtre seureté.

Nous dûmes donc aux Outtoüagamis, que nous les remerciions des bons avis, qu'ils nous donnoient: que nous autres, qui étions des Esprits, car c'est ainsi, qu'ils nous appellent. Ils disent, qu'ils ne sont que des hommes, & que nous sommes des Esprits: ne craignons point les Illinois, & que nous saurions les ranger à la raison par amitié, ou par force, & que nous ne manquions pas de moiens pour cela.

Le lendemain, qui étoit le 1. de Novembre, nous nous embarquâmes sur le Lac des Illinois, & nous arrivâmes au rendez vous, que nous avions donné à vingt de nos hommes, qui devoient nous rejoindre par l'autre bord du même Lac. C'étoit à l'embouchure de la Riviere des Miamis, qui venant du Sud se jette dans ce Lac des Illinois.

Nous fûmes fort surpris de n'y trouver personne, parce que nos gens, que nous y attendions, avoient beaucoup moins de chemin à faire que nous, &

que

DANS L'AMERIQUE SEPT. 169

que leurs Canots étoient beaucoup moins chargez. Nous avions resolu de représenter au Sieur de la Salle, qu'il ne falloit point nous exposer mal à propos, qu'ainsi il ne falloit pas attendre l'hyver pour nous rendre chez les Illinois. La raison en étoit, que dans cette saison ces peuples pour chasser plus commodément se separent par familles, ou par Tribus de deux ou trois cens personnes: que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de peine à nous y rendre: que la Chasse venant à manquer, où nous étions tout son monde courroit risque de mourir de faim: que chez les Illinois nous trouverions du blé d'Inde pour nôtre nourriture, & que nous subsisterions mieux n'étant que quatorze hommes, que si nous étions trente deux: que si les Rivieres venoient à se glacer, nous ne pourrions point transporter nos equipages pendant l'espace de cent lieues.

Le Sieur de la Salle nous repondit, qu'étant joint aux vingt hommes, qu'il attendoit, il pourroit se faire connoître

H

fans

fans rifque à la premiere bande des Illinois, qu'il trouveroit à la Chaffe: qu'il les gagneroit par des careffes & par des prefens: qu'on prendroit par ce moien quelque teinture de la langue des Illinois, & qu'ainfi on feroit en état de faire Alliance avec tout le refte de la Nation. Nous reconnûmes par ce difcours, qu'il n'avoit que fa volonté pour raifon. Il ajouta même à tout cela, que fi tous les gens defertoient, il demeureroit avec nôtre Chaffeur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moien de faire vivre de chaffe trois Miffionnaires Recollects.

Dans cette penfée il fe fervit de l'occafion de nos hommes, qu'il attendoit. Il dit donc à ceux, qui étoient prefens, qu'il étoit refolu d'attendre les autres, & afin de les amufer par quelque occupation utile, il leur propofa de faire un Fort, & une maifon pour la feureté de nôtre Vailleau, car nous ne favions pas encore, qu'il eût fait naufrage: que même on y mettroit les marchandifes, qui devoient nous venir, & qu'en
tout

to
be

I

ve
lus
te
de
cô
un
tre
O
po
l'o
qu
de
So

tout cas il nous serviroit de retraite au besoin.

CHAPITRE XXVII.

Construction d'un Fort, & d'une Maison près de la Riviere des Miamis.

IL y avoit à l'embouchure de cette Riviere des Miamis une eminence avec une espece de platte-forme au dessus, le tout naturellement fortifié. Cette eminence étoit haute, & escarpée, de figure triangulaire, fermée des deux côtez par la Riviere, & de l'autre par une profonde Ravine. L'on fit abbatre les Arbres, dont elle étoit couverte. On nettoia toutes les broffailles à deux portées de fusil du côté du bois, & l'on commença ensuite une Redoute de quarante pieds de long sur quatre vingt de large. On la fortifia de Poutres & de Solives équarrées à l'épreuve du mouf-

quet posées l'une sur l'autre en travers. Nôtre dessein étoit de faire fraiser les deux faces, qui regardoient la Riviere. Nous fimes abbatre des pieus, que l'on vouloit planter en tenailles de vingt cinq pieds de haut du côté de la terre.

Le mois de Novembre fut employé à ces travaux, & pendant ce temps-là nous ne mangions que de la chair d'Ours, que nôtre Sauvage Chasseur tuoit. Il y avoit dans cet endroit plusieurs de ces animaux, qui y estoient attirez par la grande quantité de Raisins, qui s'y trouvent de tous côtez. Mais nos gens voiant le Sieur de la Salle embarrassé de la crainte, qu'il avoit, que son Vaisseau ne fût perdu, & tout chagrin d'ailleurs du retardement de nos hommes, que le Sieur de Tonti devoit nous amener : De plus la rigueur de l'hyver, qui commençoit à se faire sentir, nous faisant de la peine, nos Ouvriers ne travailloient qu'à regret, & se plaignoient de la chair grasse des Ours, dont nous vivions, & ne pouvoient digerer, qu'on les empêchat d'aller à la Chasse du Chevreuil

vreil
 graf
 n'et
 I
 pen
 le fe
 Per
 tive
 che
 suje
 à la
 I
 avie
 No
 Sab
 tre
 au
 Ca
 deu
 de
 du
 no
 str
 V
 de

vreüil pour manger avec cette viande grasse. Leur but pourtant en tout cela n'étoit que de deserter.

Nous fîmes là une Cabanne d'écorce, pendant que nous y etions afin d'y faire le service Divin plus commodément. Le Pere Gabriel & moy prêchions alternativement les jours de festes & de Dimanches, & nous choisissions toujours les sujets les plus propres à porter nos gens à la patience, & à la perseverance.

Des le commencement du mois nous avons examiné l'entrée de la Riviere. Nous y avons marqué une batture de Sable, & pour donner le moyen à nôtre Vaisseau d'y entrer plus aisément, au cas qu'il vint, on fit marquer le Canal par deux grands Masts plantez des deux côtez de l'entrée avec de pavillons de peaux d'Ours, & des balises tout du long. De plus on envoya deux de nos hommes à Missilimakinak bien instruits de tout pour servir de guide au Vaisseau.

Le vingtième de Novembre le Sieur de Tonti arriva avec deux Canots char-

gez de plusieurs Cerfs. Cela remit un peu l'esprit démonté de nos Ouvriers. Mais par ce qu'il ne nous amenoit que la moitié de nos hommes, & qu'il avoit laissé les autres en liberté de l'autre côté du Lac des Illinois à trois journées de nôtre Chantier, cela donna de l'inquietude au Sieur de la Salle.

Nos nouveaux venus nous dirent, que le Vaisseau n'avoit pas mouillé à Missilimakinak, & qu'ils n'en avoient appris aucune Nouvelle des Sauvages, qu'ils avoient rencontrez sur les côtes du Lac. Ils ajouterent, qu'ils n'avoient point veu non plus les deux hommes, qu'on avoit envoieez a Missilimakinak. Le sieur de la Salle craignit donc avec raison que son Vaisseau n'eust fait naufrage. Cependant il fit continuer le travail commencé au Fort, qu'on nommoit des Miamis, & ne voyant paroître personne après une si longue attente, il resolut de partir de peur d'être arrêté par les glaces. Elles commençoient déjà de fermer la Riviere. Mais elles se fondirent a la premiere petite pluye que tomba. Il

DANS L'AMERIQ. SEPT. 175

Il nous fallut pourtant attendre le reste de nôtre Monde que le Sieur de Tonty avoit laissé derriere. Afin même de reparer la faute, qu'il avoit faite, il retourna sur ses pas pour les chercher, afin de les obliger de nous venir rejoindre incessamment. En chemin il vouloit tenir ferme, & resister au gros vent contre l'opinion du Sieur D'Autrai, & de son autre Canoteur. Mais parce qu'il n'avoit qu'une main, ayant perdu l'autre par l'accident, que nous avons rapporté cy-devant, il ne pouvoit soulager les deux Hommes. De sorte que les vagues les firent embarder, & les jetterent côte a travers sur le bord du Lac, ou ils perdirent leurs fusils, & leur petit équipage. Cela les obligea de venir nous rejoindre, & par bonheur le reste de nos Hommes arriva peu de temps après eux, a la réserve de deux, dont on se défioit le plus & qu'on crojoit avoir deserté.

CHAPITRE XXVIII.

Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre a la Riviere des Illinois.

NOUS nous embarquâmes le troisieme de Decembre dans huit Canots au nombre de trente Hommes & de trois Missionnaires Recollects. Nous quittâmes le Lac des Illinois, & nous remontâmes la Riviere des Miamis, que nous avions des-ja visitée. Nous fîmes nôtre route au Sud-Est pendant près de vingt cinq lieües, & nous ne pûmes reconnoitre le Portage, que nous devions faire de nos Canots, & de tout l'équipage pour aller nous embarquer à la Source de la Riviere des Illinois. Cette Riviere se jette, & perd son nom dans le Fleuve Mechasipi, qui dans le langage des Illinois signifie la grande Riviere.

Nous étions donc monté trop haut avec nos Canots dans cette Riviere des
Mia-

Miamis sans reconnoître le lieu, ou nous devions aller par terre pour prendre la Source de cette Rivière qui se rend aux Illinois. Cela nous obligea de nous arrêter afin de prendre avec nous le Sieur de la Salle, qui étoit allé a la Découverte par terre, & par ce qu'il ne revenoit point, nous ne savions quelle résolution prendre. Cela m'obligea de prendre deux de nos Hommes les plus gaillards, d'entrer avant dans le bois, & de décharger leurs fusils pour l'avertir du lieu ou nous l'attendions. Deux autres montèrent au haut de la Riviere pour tacher de le trouver. Tout cela pourtant inutilement. La nuit les obligea de revenir sur leurs pas.

Le lendemain je me mis avec deux de nos Hommes en Canot allegé pour faire plus de diligence a le chercher, en remontant la Riviere. Mais nous ne le trouvâmes point. Enfin sur les quatre heures après midi nous l'apperçûmes de loin aiant les mains & le visage tout noirs du charbon, & du bois qu'il avoit attisé pendant la nuit, qui avoit

été fort froide. Il avoit à sa Ceinture deux animaux de la grosseur des Rats musquez, dont la peau étoit parfaitement belle, & qui sembloient être une espece d'hermines. Il les avoit tuez à coups de bâton, sans que ces petites bêtes prissent la fuite. Elles se pendent ordinairement par la queue à des branches d'Arbre. Nos Canoteurs en firent bonne chere, parce qu'elles étoient fort grasses.

Il nous dit, que les Marais, qu'il avoit trouvez dans son Chemin, l'avoient obligé de prendre un grand détour, de sorte qu'étant d'ailleurs fort incommodé de la neige, qui tomboit en abondance, il n'avoit pu arriver au bord de la Riviere, qu'à deux heures de nuit. Il avoit tiré deux coups de fusil pour nous avertir. Mais personne n'ayant répondu, il avoit creu, que les Canots l'avoient devancé. Il continua donc son chemin en remontant le long de la Riviere.

Ayant marché de cette sorte plus de trois heures, il vit du feu sur un tertre, sur
le

lequel il monta brusquement, & après avoir appelle deux ou trois fois. Mais au lieu de nous trouver endormis, comme il se l'étoit imaginé, il ne vit qu'un petit feu entre des brossailles, & sous un Chêne, il remarqua la place d'un homme, qui s'y étoit couché sur des herbes seches, & qui en étoit sorti apparemment au bruit qu'il avoit oui. C'étoit sans doute quelque Sauvage, qui s'étoit mis là en embuscade pour surprendre, & pour tuer quelqu'un de ses Ennemis le long de la Riviere. Il l'appella en deux au trois langues différentes, & enfin pour faire connoitre qu'il ne le craignoit point, il cria, qu'il alloit se coucher en sa place. Il renouvela le feu, & après s'être bien chauffé il creut, que pour l'empêcher d'être surpris, il devoit abbatre autour de lui quantité de brossailles qui venant à tomber parmi celles qui restoient debout, embarrasseroient le chemin de telle maniere, qu'on ne pourroit s'aprocher de lui sans faire beaucoup de bruit, & que cela l'éveilleroit. Il éteignit en

luite le feu, & s'endormit quoi qu'il neigeât abondamment toute la nuit.

Le Pere Gabriel & Moi priâmes le Sieur de la Salle de ne plus quitter son monde, comme il avoit fait, & nous lui representâmes le plus fortement, que nous pûmes que tout le bon-heur de nôtre entreprisé dependoit uniquement de sa presence.

Nôtre Sauvage étoit resté derriere pour chasser. Ne nous trouvant point au Portage, que nous avions passé, il monta plus haut, & nous vint dire, qu'il failloit descendre la Riviere. On l'envoia avec tous nos Canoteurs, & je restay avec le Sieur de la Salle, qui étoit fort fatigué. Le feu se prit pendant la nuit dans nôtre Cabanne, qui n'estoit composée que de Nattes de joncs. Nous y eussions tous esté bruslez, si je n'avois renversé fort promptement la Natte qui servoit de porte à nôtre petit logis, lequel étoit tout en feu.

Le lendemain nous joignîmes nos gens au portage, ou le Pere Gabriel avoit fait plusieurs Croix sur les Arbres
pour

DANS L'AMERIQ. SEPT. 181

pour nous le faire connoître plus aisément. Nous y trouvâmes quantité de cornes de bœufs ou Taureaux Sauvages, plusieurs carcasses de ces animaux monstrueux & quelques Canots, que les Sauvages avoient faits avec des peaux de bœufs pour passer la Riviere avec leurs charges de viande.

Cet endroit est situé au bord d'une grande Campagne, à l'extrémité de laquelle du côté du Couchant il y a un Village de Miamis Mascouteins, & Oïatins ramassez ensemble. La Riviere des Illinois a sa source dans cet endroit dans une Campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, sur lesquelles on peut à peine marcher. La Source de cette Riviere n'est éloignée que d'une lieüe & demie de celle des Miamis. Ainsi nous transportâmes tout nôtre equipage avec nos Canots par un Chemin, que l'on ballifa pour la facilité de ceux, qui viendroient après nous. Nous laissâmes au portage de la Riviere des Miamis, de même qu'au Fort, que l'on avoit construit à son embou-

chure, des lettres, qui étoient attachées au passage sur des Arbres pour servir d'instruction à ceux, qui devoient nous venir joindre avec le Vaisseau au nombre de vingt cinq personnes.

CHAPITRE XXIX.

Description de nôtre embarquement à la source de la Riviere des Illinois.

LA Source de cette Riviere, comme nous venons de le dire, est au milieu de plusieurs terres tremblantes, sur lesquelles à peine peut on marcher. Cette Riviere est navigable à cent pas de sa source pour des Canots d'écorcé & s'augmente de telle sorte en tres peu de temps, qu'elle est presque aussi large & aussi profonde, que la Sambre & la Meuse. Elle a son cours au travers de plusieurs vâstes Marais, & elle y fait tant de détours, quoi qu'elle coule assez

DANS L'AMERIQ. SEPT. 183

lez rapidement, qu'après avoir vogué une journée entière, on remarquoit par fois, que nous n'avions pas avancé plus de deux lieües en droite ligne. On ne voioit de toutes parts, tant que la veüe pouvoit s'étendre, que des Marais pleins de joncs & d'Aunes. Nous n'eussions pu trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieües de chemin sans quelques mottes de terres glacées, sur les quelles nous faisons du feu.

Les vivres nous manquoient, & nous ne trouvions point de Chasse après avoir traversé tous ces Marais, comme nous l'avions esperé. Ce ne sont que de grandes Campagnes Découvertes, dans lesquelles il ne croit, que de grandes herbes, qui sont seches ordinairement dans la saison, que nous y arrivâmes. Les Miamis les avoient bruslées en chassant aux bœufs ou Taureaux Sauvages. Quelque diligence, que nos gens apportassent pour tuer des bêtes fauves, nos Chasseurs n'attraperent rien pendant plus de soixante lieües. On ne tua qu'un Cerf maigre, un petit Chevreüil, quelques Cignes,

Cignes, & deux Outardes pour la subsistence de trente ou trente deux personnes. Si nos Canoteurs l'eussent pû, ils auroient infailliblement deserté en abandonnant tout pour entrer dans les terres, afin de se joindre aux Sauvages, que nous voions dans les Campagnes. Ils y avoient mis le feu dans les herbes fanées pour tuer plus facilement les Taureaux, & les Vâches Sauvages.

Ces animaux y sont ordinairement en grand nombre. C'est ce qu'il est aisé de reconnoître par la quantité de cornes, & de carcasses de ces bêtes, que nous voions de tous costez. Les Miamis les chassent ordinairement à la fin de l'Automne.

Nous continuâmes nôtre route sur cette Riviere des Illinois pendant tout le reste du mois de Decembre. Enfin après avoir navigé en Canot d'écorce depuis la Source de cette Riviere pendant six vingt, ou cent trente lieües à compter depuis le Lac, qu'on appellé aussi des Illinois, nous arrivâmes enfin sur la fin du mois de Decembre 1679. au Village des Illinois. Pen-

DANS L'AMERIQ. SEPT. 185

Pendant le temps de nôtre dernier débarquement, sur le bord de cette Riviere, lequel fût assez long, nous ne tuâmes qu'un bœuf ou Taureau Sauvage, & quelques poules d'Inde. Les Sauvages ayant mis le feu dans les herbes sèches de toutes les prairies de nôtre route, les bêtes fauves avoient pris l'épouvante, & s'étoient retirées. Ainsi quelque soin que l'on prît de la Chasse, nous ne subsistâmes que par une pure providence Divine, qui donne des forces en un temps, qu'il ne donne pas dans un autre. Enfin n'ayant plus rien à manger, nous trouvâmes un bœuf ou Taureau Sauvage monstrueux embourbé sur le bord de la Riviere: Douze de nos hommes eurent bien de la peine à le tirer de là avec un Cable.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Description de la Chasse, que les peuples de ces Pays-là font, des Taureaux, & des Vaches Sauvages, de la grosseur de ces animaux, & des avantages, que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paissent avec d'autres bêtes fauves.

Lors que les Sauvages voient un troupeau de ces bœufs, ou Taureaux, ils s'assemblent en grand nombre, & mettent le feu de toutes parts aux herbes seiches à l'entour de ces bêtes, à la reserve de quelques passages, qu'ils laissent exprès. C'est dans ces lieux, où ils se postent avec leurs Arcs, & leurs Flèches. Ces animaux, qui veulent éviter le feu sont forcez de passer près des Sauvages. Alors ils les tuent, & en abbattent par fois jusques à cent ou six



s
s
e
s
s
-
in
e-
e,
ix
s,
ils
où
urs
e-
rés
&
ou
fix



fix
fr
fo
tri
ma
qu
lie
a d
jet
to
les
da

de
fen
les
no
pe
ou
Le
fe
gr
lan
él
ja
ve

fix vingt en un jour: Ils en font la distribution selon le nombre, & le besoin des familles, & ces Sauvages tout triomphans du massacre de tant d'animaux, vont avertir leurs femmes d'aller querir ces viandes. Elles se rendent sur les lieux, & chargent sur leurs dos jusques a deux ou trois cens livres pesant, & jettent encore leurs Enfans par dessus tout le fardeau, qui ne paroît pas plus les charger que les Armes de nos Soldats.

Ces bœufs ou Taureaux Sauvages ont de la laine fort fine au lieu de poil. Les femelles l'ont plus longue que les males. Leurs Cornes sont presque toutes noires, beaucoup plus grosses, mais un peu moins longues que celles des bœufs ou Taureaux, qu'en voit en Europe. Leur tête est d'une grosseur monstrueuse. Ils ont le col fort court, mais fort gros, & quelque fois de six pants de largeur. Ils ont une bosse, ou petite élévation entre les deux épaules. Leurs jambes sont grosses & courtes, couvertes d'une laine fort longue. Ils ont
sur

sur la tête & entre les cornes des crins noirs, qui leur tombent sur les yeux, & qui les rendent affreux.

La chair de ces animaux est fort succulente. Ils sont fort gras en Automne, par ce qu'ils paissent pendant tout l'Eté dans des prairies, où l'herbe leur monte jusqu'au cou. Ces vastes pays sont si pleins de prairies, qu'il semble que ce soit l'élément des Taureaux Sauvages & le pays des bêtes fauves. On trouve d'espace en espace & assez près les uns des autres des bois, où ces animaux se retirent pour ruminer, & pour se mettre à couvert de l'ardeur du Soleil.

Ces animaux changent de Contrées selon le changement des saisons, & selon la diversité des Climats. Quand ils sont dans les pays du Nord, & qu'ils commencent à sentir les approches de l'hyver. Ils passent aux terres du Sud. Ils se suivent ordinairement l'un l'autre, & on les voit ainsi par fois pendant une lieüe de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, & la place, où ils ont

ont couché , est souvent remplie de pourpier Sauvage , dont nous avons mangé bien des fois. Ce qui donne lieu de croire , que le fumier des bœufs & des Vâches en feroit venir dans ces pays. Les Chemins , par où ces bêtes ont passé , sont frayez comme nos grands Chemins d'Europe. On n'y voit point d'herbe. Ils passent à la nage les Fleuves & les Rivierers , qu'ils trouvent dans leur Chemin , afin d'aller paître d'une terre à l'autre. Les Vâches Sauvages vont dans les Isles pour y faire leurs veaux , afin que les loups ne les mangent pas. Mais quand une fois leurs veaux sont assez grands pour courir après leurs meres , les loups n'osent s'en approcher , par ce que les Vâches les tueroient.

Les Sauvages ont cette prevoiance dans leur Chasse , c'est que pour ne point déchasser ces animaux de leurs Contrées , ils ne poursuivent ordinairement que ceux , qu'ils ont blessez à coups de Flèches. Pour les autres ils s'échappent à la suite , & on les laisse aller en liberté
de

de peur de les effaroucher. Au reste quoi que les Sauvages de ces vastes Continens soient naturellement portez à détruire les animaux, cependant ils n'ont jamais pû exterminer ces Taureaux Sauvages. Ces bêtes multiplient tellement, que quelque destruction qu'on en fasse à une fois, il en revient encore davantage l'année suivante dans la saison ordinaire.

Les femmes Sauvages filent au fuseau la laine de ces bœufs, & en font des Sacs pour porter la viande boucanée, ou sechée au soleil. Elles la conservent pendant trois ou quatre mois de l'Année, & quoi qu'elles n'ayent point de Sel, elles la preparent pourtant si bien, qu'elle ne contracte aucune corruption. Quatre mois après qu'elles ont ainsi accommodé cette viande, on diroit en la mangeant, qu'elle vient d'être tuée tout fraîchement. Nous buvions le boüillon, où cette viande avoit cuit, & nous nous en servions comme les Sauvages au lieu d'eau. C'est la boisson ordinaire de tout le peuple

ple d
comr

Le

sent

vres.

Pend

& le

parti

passé

tes d

rend

Cha

gné

nisse

en f

para

s'en

liere

bes

par

Va

feu

do

foi

s'e

DANS L'AMERIQUE SEPT. 191

ple de l'Amérique, qui n'a point de commerce avec les Européens.

Les peaux de ces bœufs Sauvages pesent ordinairement cent ou six vingt livres. Les Barbares coupent le dos à l'endroit du col, qui est le plus gros & le plus épais, & ne prennent que la partie du ventre la plus mince. Ils la passent avec de la cervelle de toutes sortes d'animaux, & par ce moyen ils la rendent souple comme nos peaux de Chamois passées en huile. Ils la peignent de diverses couleurs, & la garnissent de porc-Epic blanc & rouge. Ils en font des Robbes pour s'en servir de parade dans les Festins. En hyver ils s'en couvrent contre le froid, particulièrement pendant la nuit. Leurs Robbes, qui sont couvertes de laine frisée, paroissent tout à fait agreables.

Quand les Sauvages ont tué quelques Vaches, les petits veaux suivent le Chasseur, & leur vont lécher la main ou le doigt. Ces Barbares en amènent parfois à leurs Enfans. Mais après qu'ils s'en sont divertis, ils leur cassent la tête
pour

pour les manger. Ils conservent les ongles de tous ces petits animaux, & les font sécher, après quoi ils les attachent à des vergettes, & les secoüent selon la diversité des postures & des mouvemens de ceux, qui chantent, & qui dansent. Cette machine a quelque chose d'approchant des Tambours de Basque.

On pourroit facilement apprivoiser ces petits animaux, & s'en servir pour labourer la terre. Ces bœufs ou Taureaux Sauvages subsistent dans toutes les saisons de l'année. Quand ils sont surpris de l'hiver, & qu'ils ne peuvent gagner à temps les terres du Sud, qui sont dans un Climat plus chaud, & que la terre est toute couverte de neige, ils ont l'adresse de renverser la neige, & de brouter l'herbe, qui est dessous. On les entend meugler, mais non pas si communément qu'en Europe.

Ces bœufs ou Taureaux Sauvages ont le corps, & sur tout par devant, beaucoup plus grands que nos bœufs d'Europe. Cette grande masse de chair ne
les

les empêche pourtant pas d'aller fort vite. Il y a peu de Sauvages, quoy qu'ils soient fort legers, & fort vites, qui les puisse atteindre à la course. Souvent ces animaux tuent ceux, qui les ont blesez, & sur tout lors qu'ils sont en chaleur, & qu'un homme seul les poursuit. On en voit souvent des bandes de deux, trois, ou quatre cens.

On trouve beaucoup d'autres sortes d'animaux dans ces vastes plaines, comme je l'ay remarqué dans la Description de la Louïisiane. On y avoit des Cerfs, des Chevreux, des Castors, & les Lou-tres y sont communes. On y trouve aussi des Outardes, qui ont le Soût de toutes sortes de viandes, des Cignes, des Tortues, des poules d'Inde, des Perroquets, & des Perdrix. Il y a une quantité prodigieuse de Pelicans, qui ont des becs monstrueux, & beaucoup d'autres Oiseaux de differentes especes, qui y sont en tres-grand nombre.

La pêche y est tres-abondante dans les Rivieres, & la terre y est extraordinairement fertile. Ce sont des prai-

res sans bornes, mellées de Forêts de haute futaie, où il y a de toutes sortes de bois propres à bâtir. On y trouve entr'autres d'excellens Chênes, pleins comme ceux de l'Europe, & beaucoup plus solides, & plus condensés que ceux de Canada. Les arbres y sont d'une grosseur & d'une hauteur prodigieuse. On y trouveroit les plus belles pieces du monde pour y construire des Vaisseaux, qu'on pourroit faire sur les lieux, & amener ensuite des bois, qui serviroient de lest aux navires, pour la construction des Vaisseaux de l'Europe. Cela seroit d'une tres-grande épargne, & donneroit aux Arbres le temps de recroître dans les Forests de l'Europe, qui sont fort épuisées.

On voit dans ces Forêts plusieurs sortes d'Arbres fruitiers, & des Vignes Sauvages, qui produisent des grappes d'environ un pied & demi de longueur, lesquelles meurissent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin. On y trouve aussi des Campagnes de tres-bon Chanvre, qui y croit naturelle-
ment

DANS L'AMERIQUE SEPT. 195

ment de six ou sept pieds de hauteur. Enfin par les essais, que nous en avons fait chez les Illinois, & chez les Iffati, on est persuadé, que la terre est capable de produire toutes sortes de fruits, d'herbes, & de grains, en plus grande abondance même que les meilleures terres de l'Europe, puis qu'on y peut faire la Récolte deux fois par an.

L'air y est fort temperé & fort sain. Le pays y est arrosé d'une infinité de Lacs, de Rivieres, & de ruisseaux, dont la plus part sont navigables. On n'y est presque point incommodé des Maringoüins, ou petites mouches, qui regnent fort dans le Canada, ni d'autres animaux nuisibles. En y cultivant la terre on pourra subsister la seconde Année independamment des vivres de l'Europe. Ce vaste Continent pourroit fournir dans peu pain, vin, & viande à toutes les Isles Meridionales de l'Amérique. Les boucanniers Flibustiers, & d'autres pourroient tuer dans ces pays-là beaucoup plus de Taureaux Sauvages, que dans tout le reste des Isles, qu'ils habitent.

Il y a des mines de charbon, d'ardoise, & de fer. Les morceaux de Cuivre rouge fort pur, que l'on trouve en divers endroits, font juger, qu'il y en a des mines, & peut être en trouveroit on d'autres Metaux & Mineraux. On pourra les découvrir quelque jour. On à déjà trouvé chez les Iroquois une Fontaine de Sel d'alun.

CHAPITRE XXXI.

Description de nôtre arrivée chez les Illinois, peuple fort nombreux par rapport aux autres Sauvages de l'Amérique.

L'Etymologie de ce mot Illinois vient, selon que nous l'avons dit, du terme *Illini*, qui dans la langue de cette Nation signifie un homme fait ou achevé, de même que le mot *Alleman* veut dire tout homme, comme si on

DANS L'AMERIQ. SEPT. 197

vouloit signifier par là, qu'un Allemand tient du cœur & de la bravoure de tous les hommes de quelque Nation, qu'ils soient.

Le plus grand Village des Illinois est composé de quatre ou cinq cens Cabannes, chacune de cinq ou six feux. Ces Villages sont situés dans une plaine un peu marécageuse à quarante degrés de latitude sur la rive droite d'une Rivière aussi large que la Meuse l'est devant Namur. Leurs Cabannes sont faites comme de longs berceaux. Elles sont couvertes de Nattes de joncs plats, si bien cousues, qu'elles sont impénétrables au vent, à la neige, & à la pluie. Chaque Cabanne a cinq ou six feux, comme je viens de le dire, & chaque feu une ou deux familles. Tous ceux, qui y habitent, vivent ensemble en bonne intelligence.

C'est la coutume de ce peuple, des qu'on a fait la Recolte du blé d'Inde, de l'enfermer dans des creux sous terre, afin de le conserver pour l'Eté, que la viande se corrompt aisément. Après cela

ils s'en vont au loin passer l'hiver à la Chasse des bœufs ou Taureaux Sauvages, & des Castors, où ils ne portent que tres-peu de grain. Cette provision de blé d'Inde leur est extrêmement precieuse. On ne sauroit leur faire un plus grand déplaisir ; que d'y toucher pendant leur absence.

Nous trouvâmes le Village vuide, comme nous l'avions preveu, par ce que les Sauvages étoient allez à la Chasse en divers endroits selon leur coûtume. Leur absence nous mit dans un grand embarras. Les vivres nous manquoient. Cependant nous n'osions prendre de leur blé d'Inde dans ces fosses, où ils l'enferment pour le conserver afin de s'en servir à leur retour de la Chasse pour semer leurs terres, & pour subsister jusques à une autre Recolte. Enfin pourtant ne pouvant pas penser à descendre plus bas sans vivres, par ce que le feu, qu'on avoit mis dans les Campagnes, avoit fait fuir toutes les bêtes fauves, le Sieur de la Salle-resolut de prendre vingt minots du blé de ces Barbares

DANS L'AMERIQ. SEPT. 199

baires dans l'esperance de les appaiser par quelque present.

Nous nous embarquâmes avec cette nouvelle provision le même jour, & nous descendîmes durant quatre jours sur la même Riviere, qui coule au Sud quart Sud-Owést.

Le premier jour de Janvier 1680. immédiatement après la Messe, souhaitant une heureuse Année au Sieur de la Salle, & à tout nôtre monde avec les paroles les plus touchantes, que je pus, je priay tous nos mécontents de s'armer de patience, leur representant, que Dieu pourvoiroit à tous nos besoins, & que vivans en bonne union, il nous susciteroit des moiens propres à nous faire subsister. Nous embrassâmes tous nos Hommes l'un après l'autre, le Pere Gabriel, le Pere Zenobe & moy de là maniere la plus tendre & la plus Cordiale. Nous les encourageâmes à poursuivre avec ardeur cette importante Découverte, que nous avions si bien commencée.

Sur la fin du quatriéme jour de l'an

neus traversâmes un petit Lac long d'environ sept lieües, & large d'une, nommé *Pimiteouâ*, ce qui signifie en leur langue, qu'il y a en cet endroit beaucoup de bêtes grasses. Le Sieur de la Salle jugea par l'Astrolabe, qu'il étoit à trente trois degrez quarante cinq minutes. Ce Lac est fort remarquable, en ce que la Riviere des Illinois étant glacée jusques là, ce qui ne dure que quatre ou cinq Semaines, & n'arrive que rarement, elle ne l'est jamais depuis cet endroit jusqu'à son embouchure dans Meschafipi. La Navigation y est interrompûe en certains endroits à cause de l'amas des glaces, qui y derivent d'en haut.

L'on avoit assuré nos gens, que les Illinois avoient été prevenus contre nous. Nous nous trouvâmes tout d'un coup au milieu de leur camp, qui bordoit deux costez de la Riviere en un endroit, où le courant portoit nos Canots plus vite qu'on ne vouloit. Le Sieur de la Salle fit promptement prendre les Armes, & ranger ses Canots de front,
de

de sorte qu'ils occupoient toute la largeur de la Riviere. Dans les deux Canots les plus proches des deux bords se trouvoient le Sieur de la Salle, & le Sieur de Tonty, qui n'étoient élognés du bord que d'une demie portée de Pistolet.

Les Illinois, qui n'avoient pas encore découvert la petite Flotte, furent surpris de la voir. Les uns coururent aux armes, & les autres prirent la fuite avec un extreme desordre. Le Sieur de la Salle avoit un Calumet de paix. Mais il ne voulut pas le montrer à ces Barbares, de peur qu'ils ne l'interprétassent à foiblesse. Comme on fut bientôt si près d'eux, qu'on pouvoit s'entendre, nous leur criâmes, que nous étions Canadiens. Nos hommes avoient leurs Armes à la main. Nous nous laissâmes emporter par le courant tous de front, par ce qu'il n'y avoit point de débarquement qu'au pied de leur camp.

Les Guerriers des Illinois étant dispersés coururent aux Armes, mais avec tant de confusion, qu'avant qu'ils se

fussent reconnus, nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y fut le premier. L'on pouvoit defaire les Sauvages dans le desordre, où ils étoient. Mais comme ce n'étoit pas nôtre dessein, nous fîmes halte, afin de donner aux Sauvages le temps de se rassurer.

Ces Barbares intimidés de cette action si hardie présentèrent aussi-tôt le Calumet de paix, quoy qu'ils fussent plusieurs milliers d'hommes. Nos gens leur présentèrent le leur en même temps, & leur terreur se changeant en joye nous leur fîmes connoître, que nous acceptions la paix. Alors ils renvoierent querir ceux, qui avoient pris la fuite. Je me rendis en diligence du côté des Sauvages avec le Pere Zenobe, & prenant leurs Enfants par la main pour les rassurer de leur frayeur, nous leur témoignâmes toute la tendresse possible, & nous entrâmes avec les Vieillards & les Maîtres dans leurs Cabannes. Nous avions compassion de ces pauvres Ames, qui ne se perdent que par ce qu'ils ne
con-

con
sion
L
gran
été f
vage
jour
ient
n'é
faire
pro
leur
n'av
les
ent
qui
coe
hur
tric
ces
leur
Fre
fait
ter
qu
feu

connoissent point Dieu, faute de Missionnaires, qui les instruisent.

La joye des uns & des autres fut, aussi grande, que leur apprehension avoit été forte. Celle de quelques uns des Sauvages avoit été telle, qu'ils furent deux jours à revenir des lieux, où ils s'étoient sauvez. Nous leur dîmes, que nous n'étions venus chez eux que pour leur faire connoitre le vrai Dieu, pour les proteger contre leurs Ennemis, & pour leur apporter des Armes à feu, dont ils n'avoient point de connoissance, & les autres commoditez de la vie. Nous entendîmes une grande suite de voix, qui nous paroissoit sortir du fond du cœur de ces Sauvages, qui sont les plus humains de toute l'Amerique Septentrionale, & qui crioient en repetant ces mots, *Tepatouï-Nika* c'est à dire en leur langue, Voila qui est bien mon Frere, mon Ami. Tu as l'esprit bien fait d'avoir eu cette pensée. En même temps ils nous frotterent les jambes jusques à la plante des pieds auprès du feu avec de l'huile d'Ours, & de la graisse

graisse de Taureaux Sauvages pour nous délasser. Ils nous mirent les trois premiers morceaux de la chair de ces animaux à la bouche, nous caressant ainsi avec des amitez tout à fait extraordinaires.

Aussi-tôt après le Sieur de la Salle leur fit un présent de tabac de la Martinique, & de quelques haches. Il leur dit: qu'il les avoit fait prier de s'assembler pour traiter d'une affaire, qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre. Il ajouta, qu'il savoit, combien le blé d'Inde leur étoit nécessaire: que cependant la nécessité des vivres, où ses gens & lui s'étoient trouvez en arrivant à leur Village, & l'impossibilité de trouver des bêtes à la Campagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de blé d'Inde, qu'il avoit dans ses Canots: qu'on n'y avoit point encore touché: que s'ils vouloient le lui laisser, il leur donneroit en échange des haches, & d'autres choses, dont ils auroient besoin. Que s'ils ne pouvoient s'en passer, il leur étoit

étoit libre de le reprendre , mais que s'ils ne pouvoient lui fournir les vivres nécessaires pour sa subsistence & pour celle de ses gens, il s'en iroit chez leurs voisins, qui lui en fourniroient en payant, & qu'en échange il leur laisseroit le Forgeron , qu'il avoit amené pour raccommo-der leurs haches, & tous les autres instrumens, que nous autres Européens leur donnerions à l'avenir. Les Sauvages accorderent au Sieur de la Salle, ce qu'il leur demandoit, & nous fîmes alliance avec eux.

Pour rendre ferme & inviolable cette Alliance que nous contractions avec les Illinois, il nous fallut prendre plusieurs precautions nécessaires. Un des Chefs des Sauvages Maskoutens nommé Monso, nous vint traverser le soir même de nôtre arrivée. Nous apprîmes, qu'il étoit envoyé par d'autres que par ceux de sa Nation, & qu'il avoit avec lui quelques Miamis, & de jeunes gens, qui avoient apporté des chaudières, des haches, des couteaux, & d'autres denrées. On l'avoit choisi

pour cette Ambassade plustôt qu'un autre, par ce que les Illinois avoient plus de créance en lui qu'aux autres Miamis. Et en effet les Illinois n'avoient point été en guerre avec les Maskoutens. Il cabala donc toute la nuit, disant que le Sieur de la Salle n'étoit qu'un brouillon, qu'il étoit amides Iroquois, & qu'il ne venoit chez eux, que pour devancer leurs Ennemis : qu'ils alloient venir de tous costez avec les Européens qui étoient en Canada pour détruire leur Nation. Il leur fit des presens, de tout ce qu'il avoit apporté, & leur dit même, qu'il venoit de la part de quelques Canadiens, qu'il leur designa.

Ce Conseil se tint la nuit, que les Sauvages choisissent ordinairement pour traiter de leurs affaires secretes. Cet Ambassadeur se retira la même nuit. On trouva le lendemain les Chefs des Illinois tout changez. Ils étoient pleins de froideur & défiance, & paroissoient même machiner quelque chose contre nous. Cela nous fit beaucoup de peine.

ne. Mais le Sieur de la Salle, qui avoit gagné l'un des Chefs de ce peuple par des presens, apprit de lui le sujet de ce changement. Cela lui donna le moyen de dissiper adroitement leurs soupçons.

Non seulement donc nous trouvâmes les moiens de r'assurer cette Nation. Mais dans la suite nous des-abusâmes encore les Maskoutens, & les Miamis. Nous fîmes même une Alliance entre ces derniers & les Illinois, qui subsista pendant tout le temps, que nous fîmes sur le lieu.

CHAPITRE XXXII.

Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous jusques à la construction d'un Fort.

Pendant que nous demeurions parmi cette Nation, le nommé Nikanapé Frere de Chassagouasse le plus
con-

considerable des Capitaines Illinois, lequel étoit absent, nous invita tous à un Festin. Lors que tout le monde fût assis dans la Cabanne, Nikanapé prit la parole, & nous fit un discours bien different de celui de leurs Anciens à nôtre arrivée. Il dit donc, qu'il ne nous avoit pas tant conviez pour nous faire bonne chere, que pour nous guerir l'esprit de la fantaisie, que nous avions de descendre Meschasipi, c'est à dire la grande Riviere, jusques à la Mer. Il assuroit, que personne ne l'avoit entrepris sans y perir: que ses bords étoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui nous accableroient sans doute par leur nombre, quelque Valeur, & quelques Armes, que nous pussions avoir: que ce Fleuve étoit plein de Monstres, de Tritons, de Crocodiles, & de Serpens: que supposé que la grandeur de la Barque, que nous allions faire pour cela, nous garentit de tous ces dangers, il y en avoit un autre absolument inevitable. C'est, que le bas de Meschasipi étoit plein de Sauts,
& de

& de precipices , qui étant joints à la rapidité du courant nous feroient périr sans ressource: que tous ces rapides, & ces precipices aboutissoient à un Gouffre, où cétte Riviere se perdoit sous terre, sans qu'on Seût ce qu'elle devenoit.

Il joignit à tout cela tant de circonstances, & prononça son discours si serieusement, & avec tant de marques d'affection, que nos gens, qui n'étoient pas accoutumez aux manieres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue des Illinois, en furent ébranlez. Nous remarquâmes leur apprehension sur leurs Visages, qui paroissoient tout effrayez. Mais comme ce n'est pas la coûtume d'interrompre les Sauvages, quand ils parlent, & que même en le faisant nous eussions augmenté l'inquietude de nos gens, nous lui laissâmes paisiblement achever son discours, après quoi nous lui répondîmes sans faire paroître aucune émotion.

Nous lui dîmes, que nous lui étions bien obligez des avis, qu'il nous donnoit,

noit, & que nous acquerriens d'autant plus de gloire; que nous aurions trouvé de grandes difficultez à surmonter: que nous servions tous le grand Maître de la vie des hommes, & de nos Chefs: qu'il commandoit à la Mer, & à tout le monde: que nous nous estimions heureux de mourir en portant le nom du grand Capitaine du Ciel, & de celuy, qui nous avoit envoie, jusques au bout de la terre: que nous croiions, que tout ce qu'il nous avoit dit, étoit une invention de son amitié pour nous empêcher de quitter sa Nation: qu'il se pouvoit faire, que tout cela n'étoit que l'artifice de quelque méchant esprit, qui leur avoit donné de la défiance de nos desseins: que nos desseins étoient pleins de sincérité, & qui si les Illinois avoient une véritable amitié pour nous, ils ne devoient pas nous dissimuler les sujets de leur inquiétude, afin que nous pussions les satisfaire: qu'autrement nous aurions lieu de croire, que l'amitié, qu'ils nous témoignent à nôtre arrivée, n'étoit qu'une

qu'une amitié feinte & pleine de dissimulation. Nikanapé demeura sans repartie, & nous présentant à manger il changea de discours.

Après le repas nôtre Truchement ayant été bien instruit reprit la parole, & dit à ceux, qui étoient présens, que nous n'étions pas surpris, que leurs voisins devinssent jaloux des commoditez, qu'ils recevoient du commerce, qu'ils alloient avoir avec nous, ni qu'ils leur fissent des rapports à nôtre desavantage. Mais qu'il s'étonnoit, de ce qu'ils y donnoient créance si facilement, & de ce qu'ils nous cachoient la verité, puis que nous leur avions communiqué franchement, & sincèrement tous nos desseins.

Nous ne dormions pas Mon Frere, ajouta il en s'adressant à Nikanapé, lors que Monso vous a parlé la nuit en cachette à nôtre desavantage, & quand il vous a dit, que nous étions les Espions des Iroquois. Les présens, qu'il vous a faits pour vous persuader ses mensonges, sont encore cachez dans cette Cabanne.

Pour-

Pourquoy a il pris la fuite aussi tôt après, qu'il vous a eu parlé? Pourquoi ne se montroit il pas de jour s'il n'avoit que des veritez à dire? N'as-tu pas veu, qu'à nôtre arrivée nous avons pu tuer tes Neveux, & que dans la confusion, où ils étoient, nous eussions pu faire seuls, ce qu'on te veut persuader, que nous executerions avec l'assistance des Iroquois après que nous nous serons établis chez toi, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation? A l'heure que je parle, ces guerriers, qui sont icy avec moi, ne pourroient ils pas vous égorger tous tant que vous êtes d'Anciens, pendant que vos jeunes gens sont a la Chasse? Ne sçais-tu pas, que les Iroquois, que tu crains, ont souvent éprouvé nôtre valeur? qu'ainsi nous n'aurions pas besoin de leur secours, si nous avions dessein de te faire la guerre?

Mais pour te guerir entierement l'esprit, cours après cet imposteur. Nous l'attendrons ici pour le convaincre, & pour le confondre. Comment nous
con-

connoit il lui, qui ne nous a jamais veus? Comment peut il savoir les complots, que nous avons faits avec les Iroquois, qu'il connoit aussi peu que nous? Regarde nôtre équipage. Ce ne sont que des Outils & des marchandises, qui ne nous peuvent servir qu'à faire du bien, & qui ne sont propres ni pour les attaques, ni pour les retraites.

Ce discours les emut, & les obligea de faire courir après Monso pour le ramener. Mais la neige, qui tomba la nuit en abondance, & qui couvrit les pistes, empêcha, qu'on ne le put joindre. Cependant nos gens, qui avoient été épouvantez, ne furent pas tout à fait gueris de leurs craintes mal-fondées. Six d'entr'eux, qui étoient de garde, & entr'autres deux Scieurs de long, sans lesquels nous ne pouvions faire de Barque pour aller à la Mer, & qui avoient été corrompus d'ailleurs a Missilimakinak, s'enfuirent la nuit suivante, & enlevèrent, ce qu'ils crurent leur devoir être nécessaire. En quoi il est vrai de dire, qu'ils s'exposèrent
à un

à un danger de perir, beaucoup plus certain que celui, qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle voiant, que ces six Deserteurs n'avoient laissé dans leur Cabanne, qu'un seul homme, qui leur étoit suspect, commanda au reste de nos gens, afin d'empêcher le mauvais effet, que cette desertion pourroit produire dans l'esprit des Illinois, de dire, que leurs Camarades étoient partis sans son ordre, & qu'il auroit bien pu les faire poursuivre, & les punir pour en faire un exemple: Mais qu'il ne vouloit pas faire connoître aux Sauvages le peu de fidelité de nos hommes. Nous exhortâmes les autres à être plus fideles que ces fugitifs, & à n'en pas venir à de pareilles extremitez par la crainte des dangers, que Nikanapé leur avoit fausement exaggez: Nous leur dîmes que le Sieur de la Salle ne pretendoit mener avec lui que ceux, qui l'accompagneroient volontairement: qu'il leur donnoit parole de laisser aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada,

nada, où ils pourroient aller en Canot sans courir aucun risque : qu'ils ne pouvoient l'entreprendre alors qu'avec un peril manifeste de la vie, & qu'une retraite semblable les couvriroit d'une éternelle confusion de l'avoir lachement abandonné par une conspiration, qui ne pourroit pas demeurer impunie, lors qu'ils seroient en Canada.

Le Sieur de la Salle tacha ainsi de rassurer ses gens. Cependant il connoissoit leur inconstance. Dissimulant donc le chagrin, qu'il avoit de leur peu de courage, il resolut de les éloigner des Sauvages afin de couper le Chemin à de Nouvelles subornations. Mais afin de les y faire consentir sans murmure, il leur dit, qu'ils n'étoient pas tout à fait en seureté parmi les Illinois: que d'ailleurs un pareil séjour les exposoit aux attaques des Iroquois, que peut être ces Barbares viendroient attaquer les Illinois avant l'hyver, & que ces derniers n'étoient pas capables de leur resister: que selon toutes les apparences ils s'en fuïroient au premier Choc: que les Iroquois

quois ne pouvant les attraper, par ce que les Illinois courent beaucoup plus vite qu'eux, ils déchargeroient leur furie sur nous; que nôtre petit nombre seroit incapable de faire tête à ces Barbares: qu'il n'y avoit qu'un seul remède, qui étoit de se fortifier dans quelque Poste facile à defendre: qu'il y en avoit un de cette sorte près du Village; où ils seroient à couvert des insultes des Illinois, & de l'attaque de ces autres Barbares: que nous ne pourrions pas y être forcez, & que cela même les empêcheroit de nous attaquer.

Ces raisons, & plusieurs autres semblables, que je leur deduisis, les persuaderent, & les engagèrent à entreprendre de bonne grace la construction d'un Fort. On choisit une place propre à cela distante de quatre journées du grand Village des Illinois en descendant vers le Fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XXXIII.

Reflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit, qu'on pouvoit éperer de leur conversion.

IL est bon d'observer ici, qu'il y a des Miamis situez au Sud-Oüest du fond du Lac des Illinois. Ils habitent sur le bord d'une Riviere assez belle, qui est environ à quinze lieües dans les terres à quarante & un degré de latitude Septentrionale. La Nation des Maskoutens & celle des Outouïagamis demeurent environ à quarante trois degrez de latitude sur le bord de la Riviere appellée Melleoki, qui se décharge assez près de leur Village dans le Lac des Illinois. Du côté de l'Oüest on trouve les Kikapous, & les Ainoves, qui ont deux Villages. A l'Oüest de ces derniers au haut de la Riviere de Chécagoumenant il y a un autre Villa-

ge d'Illinois Cascachia situé à l'Oüest du fond du même Lac, tirant un peu à Sud-Oüest environ les 41. degrez de latitude. Les Authoutantas, & Maskoutens Nadoüeffiouz demeurent à cent trente lieües des Illinois dans trois grands Villages bâtis proche d'une Riviere, qui se décharge dans le Fleuve Meschafipi. C'est du côté de l'Oüest au dessus de la Riviere des Illinois vis à vis de l'embouchure de Oüisconsin, il y a une autre Riviere, qui se décharge dans le même Fleuve. Nous parlerons encore dans la suite de plusieurs autres Nations.

La plupart de tous ces Sauvages, & sur tout les Illinois font leurs Cabannes de Nattes de joncs plats, & doublées, lesquelles sont cousues ensemble. Ils sont de grande stature, forts & robustes, adroits à l'Arc & à la Fleche. Ces derniers n'avoient point encore d'Armes à feu. Nous en avons donné à quelques uns. Ils sont errans, paresseux, craintifs, libertins, & presque sans respect pour leurs Chefs. Ils sont coleres, & grands larrons.

Leurs

Leurs Villages ne sont fermez d'aucunes palissades, parce qu'ils n'ont pas assez de cœur pour les defendre. Ils fuient à la premiere nouvelle, qu'ils apprennent de l'armée Ennemie. La bonté & la fertilité de leurs Campagnes leur fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils n'ont l'usage des instrumens & des armes de fer, que depuis que nous y avons été. Outre l'Arc & la Fleche ils se servent encore en guerre d'une espece de demie pique, & de Massüe de bois.

Les Hermaphrodites sont en grand nombre parmi eux. Ils ont ordinairement plusieurs femmes, & prennent souvent toutes les Sœurs, disans qu'elles s'accordent mieux que des étrangères. Cependant ils en sont si jaloux, qu'ils leur coupent le nez sur le moindre soupçon. Ils sont impudiques jusqu'à tomber dans le peché qui est contre nature. Ils ont des garçons, à qui ils donnent l'équipage de filles, par ce qu'ils les emploient à cet abominable usage. Ce garçons ne s'occupent qu'aux

ouvrages des femmes, & ne se meslent ni de la Chasse ni de la guerre. Ils sont fort superstitieux, quoy que sans aucun culte de Religion. Au reste ils sont grands jôieurs, comme sont tous les Sauvages, que j'ay pu connoitre dans l'Amérique.

Comme il y a dans de certains endroits pierreux de leur pays une fort grande quantité de serpent, qui les incommodent beaucoup, ces Barbares connoissent aussi plusieurs herbes propres à les guerir de leurs morsures, dont l'usage est beaucoup plus assuré, que celui du Theriaque & de l'Orvietan. Quand ils se sont frottez de ces herbes ils se jôient impunément avec ces insectes, quelques venimeux qu'ils soient. Ils les font même entrer fort souvent bien avant dans leur gorge.

Ils vont tous nus en été, excepté qu'ils se couvrent les pieds d'une espee de souliers qu'ils font avec des peaux de bœufs. En hyver le froid est assez picquant dans leurs Campagnes, quoy qu'il ne dure pas long-temps. Mais
ils

ils s'e
peaux
sent,
ment
tures,
Po
peut f
gile,
eux.
ceux
sez au
sont b
meur
& op
donc
pable
trouv
hum
abap
mi ce
sonne
rent
peup
me o
instr
conn

ils s'en garantissent par le moien des peaux de bestes Sauvages, qu'ils passent, & qu'ils peignent fort proprement, & dont ils se font des couvertures, & une espece de Robbes.

Pour ce qui est des conversions, qu'on peut faire de ces gens là touchant l'Evangile, on ne sauroit faire aucun fond sur eux. Ces Sauvages, de même que tous ceux de l'Amerique sont fort peu disposez aux lumieres de la foi, par ce qu'ils sont brutaux & stupides, & que leurs mœurs sont extremement corrompues, & opposées au Christianisme. Il faudra donc bien du temps pour les rendre capables de recevoir nos veritez. J'en ay trouvé quelques uns, qui étoient d'une humeur assez docile. Le Pere Zenobe a baptisé quelques Enfans moribons parmi ces Barbares, & deux ou trois personnes mourantes, qui lui temoignèrent quelque disposition pour cela. Ces peuples se feroient laissé baptiser, comme on eust voulu, mais sans aucune instruction preallable, & sans aucune connoissance de la nature & de l'efficace

ce du Sacrement, par ce qu'ils sont fort grossiers, & qu'ils n'ont point d'attention aux veritez, qu'on leur préche.

Le Pere Zenobe avoit trouvé deux Sauvages, qui s'étoient attachez a lui, & qui lui avoient promis de le suivre par tout. Il crut, qu'ils lui tiendroient parole, & que par ce moien il s'affure-
roit de la Validité de leur baptême. Mais cela n'a servi dans la suite, qu'à lui faire naistre des scrupules sur ce sujet, par ce qu'il apprit, qu'un Sauvage nommé Chassagouïache, qui avoit été baptisé, étoit mort entre les mains des Jongleurs, abandonné aux superstitions de son pays, & que par conséquent il étoit *duplo filius gehenna*. Car ce malheureux ayant profané son baptême par les crimes infâmes, auxquels il s'abandonna dans la suite, meritoit sans doute d'être chatié doublement dans l'autre vie.

CHA.

I
ce
re
eff
de
de
N
co
ter
de
m
all

CHAPITRE XXXIV.

Construction d'un Fort , que nous fîmes bastir sur la Riviere des Illinois , nommé Chécagou par ces Barbares , & par nous le Fort de Crevecœur , ensemble la fabrique d'une nouvelle Barque pour descendre à la Mer.

IL faut remarquer ici , que quelque hyver, qu'il fasse dans les Contrées de ce charmant Pays des Illinois, il ne dure que deux mois tout au plus. Et en effet le 15. de Janvier il survint un grand degel, qui rendit la Riviere libre au dessous du Village , où nous étions. Nous nous trouvâmes donc tout d'un coup comme dans une espece de printemps. Le Sieur de la Salle me pria de l'accompagner. Nous nous rendîmes donc en Canot au lieu, que nous allions choisir pour travailler à ce Fort.

C'étoit un petit tertre éloigné d'envi-

ron deux cens pas du bord de la Riviere, laquelle s'étendoit jusqu'au pied dans le temps des pluyes. Deux ravines larges & profondes fortifioient les deux autres côtez de cette petite eminance. On acheva de retrancher une partie du quatrième par un fossé, qui joignoit ensemble les deux ravines. On fit border leur talus extérieur, qui lui servoit de contrescarpe par des Chevaux de Frize, & ensuite on escarpa cette eminance de tous costez. On en fit soutenir la terre, autant qu'il étoit nécessaire, par de fortes pieces de bois, & par des Madriers.

On fit faire le logement à deux des Angles de ce Fort, afin que nos gens fussent toujours prests en cas d'attaque. Les Peres Gabriel, Zenobe & moy nous logeâmes dans une Cabanne couverte de planches, que nous ajustâmes avec nos Ouvriers. Nous nous y retirions après le travail avec tout nôtre monde pour la priere du soir, de même que nous nous y trouvions le matin pour le même sujet. Nous ne pouvions

vions
Vin,
fins c
contre
jours
nous
prier
long
bois.
mili
& o
du C
P
vrag
gran
la co
diffi
avo
dirc
mi
vole
des
d'c
plu
pis
ter

vions plus dire la Messe, par ce que le Vin, que nous avions fait des gros Raisins du pays, avoit manqué. Nous nous contentions de chanter les Vespres les jours de festes, & les Dimanches, & nous faisons la predication après les prieres du matin. On mit la forge le long de la Courtine, qui regardoit le bois. Le Sieur de la Salle se posta au milieu du Fort avec le Sieur de Tonty, & on fit abbattre du bois pour en faire du Charbon pour la forge.

Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, nous pensions sans cesse à nôtre grande Découverte. Nous voyions, que la construction de la Barque étoit fort difficile, par ce que nos Scieurs de long avoient deserté. On s'avisa donc de dire à nos gens, que s'il y avoit parmi eux quelqu'un, qui fust de bonne volonté, & qui voulût eslayer de faire des planches de Bordage, on esperoit d'en venir à bout; qu'il faudroit un peu plus de peine & de temps, mais qu'au pis aller, on en seroit quitte pour en gâter quelques unes.

Deux de nos hommes s'offrirent de s'y employer. On en fit l'essay. Ils reussirent assez bien, quoi qu'ils n'eussent jamais travaillé à de pareil Ouvrage. On fit donc commencer une Barque de quarante deux pieds de quille, & de douze de large. On s'occupa à cela avec tant d'empressement que nonobstant les Travaux du Fort, qu'on nomma de Crevecœur à cause du chagrin, que nos Deserteurs nous avoient donné. Le bordage fût scié, tout le bois de la Barque prest, & la Barque dressée jusques au cordon le premier du Mois de Mars.

J'ai déjà remarqué, que l'hyver qui n'est pas grand dans le país des Illinois, n'est pas plus froid qu'en Provence. Cependant l'année 1680. la neige dura plus de vingt jours. Cela surprit les Sauvages, qui n'avoient jamais experimenté un hyver si rude. Ainsi le Sieur de laSalle & moy nous nous voyions exposez à de nouvelles fatigues, qui peut êtresembleront incroyables à ceux, qui n'ont point d'experience des grands Voiages,
& des

& de
C
toit p
ré to
Barq
ges r
me a
aucu
Grif
voiez
toit
nous
inut
tard
deux
loin
imp
faire
nou
de
nou
lieu
& n
avo
I
rev

& des Nouvelles Découvertes.

Cependant le Fort de Creveœur étoit presque achevé. On avoit préparé tout le bois nécessaire pour nôtre Barque. Mais nous n'avions ni cordages ni voiles. Nous n'avions pas même assez de fer. Nous n'apprenions aucune nouvelle de nôtre Vaisseau le Griffon, ni de ceux qu'on avoit envoiez pour s'informer, de ce qu'il étoit devenu. L'Eté s'approchoit, & si nous attendions encore quelques mois inutilement, nôtre entreprise seroit retardée d'une Année, & peut être de deux ou trois, parce que nous étions loin du Canada, qu'ainsi il nous étoit impossible de donner les ordres aux affaires, ni d'amasser les choses, dont nous avons besoin. Pour ce qui est de retourner au Fort de Frontenac, nous en étions à quatre ou cinq cent lieües, qu'il falloit traverser par terre, & même dans les neiges, à quoi il n'y avoit point d'apparence.

Le Sieur de la Salle ne voiant point revenir son Vaisseau le Gryphon, &

n'apprenant aucunes Nouvelles de ceux, qu'il avoit envoyez au devant, ne se rebuta point de toutes ces difficultez. Son courage passa par dessus, & sans s'embarrasser d'un si long & d'un si pénible Voiage, il l'entreprit & en fit une partie avec deux grandes Raquettes aux pieds de peur d'enfoncer dans les neiges.

Dans cette extremité d'affaires nous prîmes tout deux une resolution aussi extraordinaire, qu'elle étoit difficile à executer: Moi d'aller en Canot avec deux hommes dans des pays inconnus, où on étoit à tout moment dans un tres grand danger de la vie: Lui d'aller à pied jusqu'au Fort de Frontenac avec trois hommes, qui l'accompagnoient, sans avoir d'autre moien de subsister non plus que moi, que ce que nous pouvions tuer de bêtes fauves avec le fusil, sans avoir d'autre boisson que l'eau, que nous rencontrerions sur nôtre route. Mais il y avoit cette difference entre le Sieur de la Salle & moi, que les quatre ou cinq nations, par lesquelles il
de-

devoit
péens
avoier
ceux,
cens
mais
tes ce
l'un
toit se
des h
comp
autre
ne d

devoit passer, connoissoient les Européens, qui sont en Canada, par ce qu'ils avoient commerce avec eux, & que ceux, où j'allois à plus de six ou sept cens lieues des Illinois, n'avoient jamais veu d'Européens. Cependant toutes ces difficultez ne nous étonnerent ni l'un ni l'autre. Toute nôtre peine étoit seulement de trouver parmi nos gens des hommes assez hardis pour nous accompagner, & d'empêcher, que les autres, qui étoient déjà fort ébranlez, ne desertassent après nôtre départ.

CHAPITRE XXXV.

Recit de ce qui se passa avant le départ de l'Autheur pour sa nouvelle Découverte, avec le Retour du Sieur de la Salle au Fort de Frontenac, & les instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meschafipi.

Avant nôtre départ nous trouvâmes heureusement le moien de défabufer nos gens des fausses impressions, que les Illinois leur avoient données à la sollicitation de Monso Capitaine des Maskoutens. Quelques Sauvages des pays éloignez arrivèrent au Village des Illinois. L'un d'eux nous assura de la beauté du Fleuve Meschafipi. Nous en fûmes encore instruits par plusieurs autres Sauvages. Mais un Illinois nous dit en particulier, & fort en secret, que ce Fleuve étoit navigable. Cependant

ce Récit ne suffisoit pas pour desabuser nos gens. Afin donc de les r'assurer entierement, nous entreprîmes de le faire avoüer aux Illinois, quoi que nous eussions appris, qu'ils avoient resolu dans un Conseil qu'ils avoient tenu secretement, de nous dire toujours la même chose. Il s'en presenta peu de temps après une occasion tout à fait favorable.

Un jeune guerrier Illinois, qui avoit fait des prisonniers du côté du Sud, avoit devancé ses Camarades. Il passa à nôtre Chantier, & on lui donna du blé d'Inde à manger. Comme il revenoit du bas de ce Fleuve, dont nous fîmes semblant d'avoir quelque connoissance, ce jeune homme nous en fit une Carte assez exacte avec du charbon. Il nous assura, qu'il avoit été par tout avec sa Pirogue, qui est un Canot de bois creusé avec du feu: qu'il n'y avoit jusques à la Mer, que les Sauvages appellent le grand Lac, ni Saut, ni rapide: mais que par ce que ce Fleuve devient fort large en approchant de son embouchure,

chure, il y avoit en quelques endroits des battures de Sable, & au milieu des Canaux fort profonds, & des vases, qui en barroient une partie. Il nous dit aussi le nom de plusieurs Nations, qui habitent sur son rivage, & de diverses Rivieres, qu'il reçoit.

J'écrivis toutes ces choses, & je pourray bien en faire le recit plus au long dans cet Ouvrage. Nous le remerciâmes par un petit present, que nous lui fîmes, de ce qu'il nous avoit découvert la verité, que les principaux de sa Nation nous avoient déguisée. Il nous pria de ne leur rien temoigner, de ce qu'il avoit dit, & on lui donna une hache pour lui fermer la bouche à la maniere des Sauvages, quand ils veulent recommander le secret.

Le lendemain au matin après les prieres publiques nous allâmes au Village, où nous trouvâmes les Illinois assemblez dans la Cabanne d'un des plus considerables de la Nation, qui leur faisoit festin d'un Ours. C'est un mets, dont ils font beaucoup de cas. Ils nous fi-

rent

rent place au milieu deux sur une belle Natte de joncs , qu'ils nous présentèrent. Nous leur fîmes dire par un de nos hommes , qui savoit la langue , que nous voulions leur apprendre , que Celui , qui a tout fait , que nous appellions le grand Maître de la vie , prenoit un soin particulier de nous : qu'il nous avoit fait la grace de nous instruire de l'état de Meschasipi : que nous étions en peine d'en connoître la vérité , depuis qu'ils avoient voulu nous persuader , que la Navigation en étoit impossible : Après quoi nous ajoutâmes tout , ce que nous avions appris le jour precedent sans faire connoître en aucune maniere le moien , par lequel nous en avions été instruits.

Ces Barbares crurent , que nous avions appris toutes ces choses par quelques voies extraordinaires. Après s'être fermé la bouche avec la main , selon leur maniere de temoigner leur admiration , ils nous dirent , que la seule envie , qu'ils avoient d'arrêter nôtre Capitaine avec les Robbes grises , ou les
Pieds

Pieds nus, comme les Sauvages ont accoûtumé d'appeller nos Religieux de S. François, pour rester avec eux, les avoit obligez de nous cacher la verité. Ils nous avouèrent donc, tout ce que nous avions appris du jeune Guerrier, & du depuis ils ont persisté dans les mêmes sentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos gens, & ils en furent entierement delivrez par l'arrivée de plusieurs Osages, Cikaga, & A-kanfa, qui étoient venus du Sud pour nous voir, & pour troquer avec nous des haches contre des Pelleteries, qu'ils avoient apportées. Ils nous dirent tous, que le Fleuve Meschafipi étoit navigable par tout jusques à la Mer, & que nôtre arrivée étant publiée toutes les Nations du bas Fleuve viendroient nous danser le Calumet de paix pour entretenir une bonne correspondance avec nous, & pour faire commerce avec nôtre monde.

Les Miamis arrivèrent en même temps, & danserent le Calumet de paix
aux

aux Illinois. Ils firent donc alliance avec eux contre les Iroquois leurs plus implacables Ennemis. Le Sieur de la Salle leur fit quelques presens afin de les unir plus fortement ensemble.

Nous nous trouvions alors trois Missionnaires Recollects avec le petit nombre d'Européens, qui étoient au Fort de Crevecœur, & nous n'avions plus de Vin pour celebrer la Messe. Le Pere Gabriel, qui avoit besoin de soulagement à cause de son grand âge, témoigna, qu'il resteroit seul tres-volontiers avec ceux de nos gens, qui demeureroient dans le Fort. Le Pere Zenobe, qui avoit souhaité la grande mission des Illinois, lesquels étoient au nombre de sept à huit mille ames, s'ennuyoit parmi ce peuple. Il ne pouvoit se façonner aux manieres importunes des Sauvages, avec lesquels il demeurait.

Nous en parlâmes au Sieur de la Salle, qui fit present de trois haches à l'hôte de ce Religieux nommé Omaha, c'est à dire Loup. Cet homme étoit le Chef d'une famille ou Tribu.
C'étoit

C'étoit, afin qu'il eût soin de ce bon Pere. Il le logeoit chez lui, & paroiffoit l'aimer comme l'un de fes Enfans. Ce Religieux, qui n'étoit qu'a une demie lieüe du Fort, vint nous te-moigner fon chagrin, & nous repre-senta, qu'il ne pouvoit se façonner aux manieres de ces Barbares, quoi qu'il eût déjà appris leur langue en partie.

J'offris de prendre la place de Mis-sion, pourveu qu'il voulût prendre la mienne, qui étoit d'aller vers ces Na-tions avancées, que nous ne connoif-sions, que par ce que les Sauvages nous en avoient dit, ce qui étoit fort fu-perficiel. Cela donna à penser au Pere Zenobe, lequel enfin aima mieux re-ster avec les Illinois, dont il avoit quel-que connoissance, que de s'exposer à des dangers presque affurez parmi des peuples inconnus.

Le Sieur de la Salle laissa le Sieur de Tonty pour Commandant au Fort de Crevecœur avec le reste de nos Soldats, & les Charpentiers, qui travailloient à la construction de cette Barque, que nous

nous destinions à descendre jusques à la Mer. Nous pretendions commencer ce Voiage par la Riviere des Illinois, qui perd son nom dans le Fleuve Meschassipi. Au reste nous esperions de nous garantir des Fleches des sauvages, qui pourroient nous attaquer, par ce que nous avions dessein de revêtir cette Barque d'une espece de parapet. Le Sieur de la Salle laissa audit Sieur de Tonty de la poudre, du plomb, un Forgeron, des fusils, & d'autres Armes pour se defendre, au cas que les Iroquois le vinssent attaquer, & avant que de retourner au Fort de Frontenac, où il vouloit aller querir du renfort, des Cables, & des Agrets pour cette barque. Il la vit élever jusques au cordon.

Il ne savoit, comment me disposer à aller decouvrir par avance, la route, qu'il seroit obligé de suivre pour se rendre à ce Fleuve Meschassipi à son retour de Canada. J'avois un Abscès à la bouche, qui suppuroit tous les jours depuis un An & demi, quoi que sans puanteur. Je lui temoignay la repugnance,

ce, que j'avois à faire le Voiage, dont il s'agissoit, & je lui dis, que j'avois besoin d'aller en Canada pour me faire traiter. Il me répondit, que si je refusois d'aller, il ne manqueroit pas d'écrire à mes Superieurs, que j'avois empêché le bon succes de nos Missions Nouvelles.

Le bon Pere Gabriel de la Ribourde, qui avoit été mon Pere Maître de Noviciat dans nôtre Convent de Bethune au pays d'Artois, me pria de passer outre nonobstant mon incommodité, disant, que si je mourois dans cette entreprise, Dieu seroit un jour glorifié de nos Travaux Apostoliques. Il est vrai, mon Fils, ajoutoit ce venerable Vieillard, qui avoit blanchi en vivant pendant quarante ans dans l'austerité de la penitence, que vous aurez des monstres à vaincre, & des precipices affreux à passer dans cette entreprise, qui demande la force & le courage des plus robustes. Vous ne savez pas un mot de la langue de ces peuples, que vous allez tacher de gagner à Dieu. Mais

cou-

courage vous remporterez autant de victoires, que vous recevrez de combats.

Considerant donc, que ce bon Vieillard avoit bien voulu me venir seconder à son âge dans la seconde Année de notre Découverte, esperant d'établir le Regne de Jesus-Christ crucifié parmi des peuples Barbares & inconnus, & voyant d'ailleurs, qu'étant l'unique héritier d'une Maison noble de Bourgogne il avoit bien voulu sacrifier tout cela à l'honneur de la Mission, j'entrepris ce dangereux voyage avec une entière assurance, esperant, que je pourrois m'établir parmi ces Barbares pour y annoncer l'Évangile.

Le Sieur de la Salle me voyant résolu à cette entreprise, me dit, que je lui faisois un extrême plaisir. Dieu sait, s'il parloit alors selon son cœur. Quoi qu'il en soit, il me donna un Calamet de paix, & un Canot d'écorce avec deux hommes, dont l'un s'appelloit Antoine Auguel, surnommé le picard du Gay, & l'autre s'appelloit Michel Ako, natif
du

du Poitou. Il chargea ce dernier de quelques marchandises destinées à faire des presens, qui pouvoient valoir environ mille Frans en ce pays-là. Pour moi il me donna dix couteaux, douze aléines, un petit rouleau de tabac de Martinique, environ deux livres de rassade noire & blanche, & un petit paquet d'aiguilles pour faire des presens aux Sauvages, ajoutant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pu.

On peut juger de la force de mon équipage pour une entreprise comme la mienne. Je reçus la benediction du Pere Gabriel. Je pris congé du Sieur de la Salle, & après avoir embrassé tous nos gens, qui me vinrent conduire jusques au Canot, le Pere Zenobe resta parmi les Illinois, & le bon Pere Gabriel finit ses Adieux par ces paroles de l'Écriture, *Viriliter age, & confortetur cor tuum*, portez vous courageusement, & que vôtre cœur soit fortifié.

CHA-

DA

CH

Depart
Fort
deux
lé,
élog

IL faut
meur
quels j'
Nation
seuleme
roit été
n'eusse
Salle,
si je n'
Dieu,
sucez
No
le 29.
soir en
nois,
te plu

CHAPITRE XXXVI.

Depart de l'Autheur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux Hommes, dont il a été parlé, pour se rendre aux Nations éloignées.

IL faut avoüer, qu'en considerant meurement les grands dangers, auxquels j'allois m'exposer parmi tant de Nations Barbares avec deux hommes seulement, tout autre que moi en auroit été fort ébranlé. Et en effet je n'eusse pas été la duppe du Sieur de la Salle, qui m'exposoit temerairement, si je n'eusse mis toute ma confiance en Dieu, qui pouvoit donner un heureux succes à nôtre Découverte.

Nous partîmes du Fort de Crevecœur le 29. de Fevrier l'an 1680. & sur le soir en descendant la Riviere des Illinois, nous rencontrâmes sur nôtre route plusieurs bandes de ces Sauvages, qui

L re :

revenoient dans leurs Villages dans leurs pyrogues ou gondoles chargées de Tauraux sauvages, qu'ils avoient tuez à la Chasse. Ils voulurent nous obliger de retourner avec eux, & nos deux Canoteurs furent fort ébranlez. Ils me disoient, que le Sieur de la Salle les exposoit à la boucherie.

Cependant ils n'osèrent me quitter, par ce qu'en s'en retournant, ils auroient été obligez de repasser par nôtre Fort, où on n'auroit pas manqué de les arrêter. Nous poursuivîmes donc nôtre Navigation le lendemain, & mes deux hommes m'avoïerent le desseïn, qu'ils avoient eu de me laisser avec les Sauvages, disans que pour eux, ils se seroient sauvez avec les marchandises, ajoutans, que le Sieur de la Salle leur devoit beaucoup plus, que ces marchandises ne valoient. On peut juger quel beau presage je pouvois tirer de ce desseïn.

La Riviere des Illinois, sur laquelle nous navigions est aussi profonde, & aussi large, comme je l'ay déjà dit, que la Meuse à Namur. En deux autres en-

end
de l
don
de g
éloi
autr
mar
en A
pen
fort
ces
ries
en e
ye,
prés
sens
pluï
tout
de C
son
Illin
au S
I
ron
une
roa,

endroits elle s'élargit jusques à un quart de lieüe. Elle est bordée de costeaux, dont la pente est couverte de bois, & de grands Arbres. Ces costeaux sont éloignez d'une demie lieüe les uns des autres. Ils laissent entr'eux un terrain marécageux, & souvent inondé, sur tout en Automne, & au printemps. Cependant il ne laisse pas d'y croître de fort grands Arbres. Quand on est sur ces côteaux, on découvre de belles prairies à perte de veüe, garnies d'espace en espace de petits bois de haute futaie, qui semblent avoir été plantez exprés. Le courant de la Riviere n'est sensible que dans le temps des grandes pluies. Elle est capable de porter en tout temps, pendant environ cent lieües de Chemin, de grandes Barques, depuis son embouchure jusques au Village des Illinois. Son cours va presque toujours au Sud quart Sud-Oüest.

Le 7. de Mars nous trouvâmes environ à deux lieües de son embouchure une Nation appelée Tamaroa, ou Marroa, composée de deux cens familles.

Ils voulurent nous mener à leur Village, situé à l'Oüest du Fleuve Meschasipi, à six ou sept lieües de l'embouchure de cette Riviere des Illinois. Mais mes deux Canoteurs esperans de faire un plus grand gain, aimerent mieux passer outre, suivant le Conseil, que je leur donnois. Et en effet ils auroient été indubitablement volez par ces Sauvages. Ils voioient, que nous portions du fer, & des Armes à leurs Ennemis, ce qu'ils ne vouloient pas souffrir. Mais ils ne purent nous attraper dans leur pyrogues, ou Canots de bois creusé avec le feu, par ce que ces Vaisseaux sont beaucoup plus lourds que ceux d'écorce, qui alloient bien plus vite que les leurs.

Ils depécherent quelques jeunes gens de leur troupe pour nous percer à coups de Fleches dans quelque détroit de la Riviere. Mais tout cela fut inutile. Nous reconnûmes quelque temps après le lieu de leur embuscade par le feu, qu'ils y avoient allumé, & cela nous obligea de traverser promptement la Riviere. Nous gagnâmes l'autre bord, &

NOUS

nous campâmes dans une petite Isle, laissant nôtre Canot chargé sur le bord pendant la nuit, sous la garde d'un petit Chien, afin qu'il nous éveillast, & que nous pussions nous embarquer plus promptement au cas, que ces Barbares voulussent nous surprendre en passant la Riviere à nâge.

Après avoir évité ces Sauvages, nous arrivâmes bientôt à l'embouchure de la Riviere des Illinois, éloignée de cinquante lieües du Fort de Crevecœur, & d'environ cent lieües du grand Village de ces Barbares. Cette embouchure est située entre le 35. & le 36. degré de latitude, & par conséquent à six vingt ou cent trente lieües du Golfe de Mexique, selon nôtre conjecture, en quoi je ne comprends pas les detours, que le grand Fleuve Meschasipi peut faire jusques à la Mer.

A l'Angle, que cette Riviere des Illinois forme à son embouchure du côté du Sud, on voit un Rocher plat, escarpé d'environ quarante pieds de hauteur, propre à y bastir un Fort. Du côté du Nord, vis à vis du Rocher ti-

rant vers l'Oüest au delà du Fleuve, il y a des Campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout. Elles paroissent toutes prestes à être cultivées, & seroient sans doute tres avantageuses par les deux Recoltes de grains, qu'on y pourroit faire tous les Ans. Elles fourniroient aisément la subsistance d'une Colonie.

Les glaces, qui derivoient du côté du Nord, nous retardèrent jusques au 12. du mois des Mars dans le lieu, où nous nous étions arrêtez. Mais cela ne dura pas longtemps, & nous continuâmes nôtre route en traversant & en sondant de tous côtez le Fleuve Meschassipi, pour voir, s'il étoit navigable. On trouve trois petites Isles au milieu près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & ces Islettes arrestent les bois & les Arbres, qui derivent du Nord. Cela est cause, qu'on trouve plusieurs battures de sable fort larges. Cependant les Canaux y sont assez profonds, & on y trouve assez d'eau pour porter des grandes Barques. Les grands bat-

teaux

teaux plats y peuvent passer en tout temps.

Ce grand Fleuve Meschafipi va au Sud Sud-Oüest, & vient du Nord, & du Nord-Oüest. Il coule entre deux chaines de montagnes assez petites en cet endroit, qui serpentent comme ce Fleuve. En quelques lieux elles sont assez éloignées des bords, de sorte qu'entre les montagnes & le Fleuve, il y a de grandes prairies, où on voit souvent paître des troupes de bœufs ou Taureaux sauvages. En d'autres endroits ces eminences laissent des espaces en demi cercles, qui sont couverts d'herbes ou de bois.

Au de là de cette montagne, on découvre à perte de veüe de grandes Campagnes, que nous pouvons veritablement appeller les delices de l'Amerique. Ce grand Fleuve à presque par tout une demie lieüe, & en quelques endroits une lieüe de large. Il est divisé par quantité d'Isles couvertes d'Arbres, entrelasées de tant de vignes, qu'on a de la peine à y passer. Dans cet en-

droit du côté de l'Oüest, il nereçoit aucune Riviere considerable, que celle d'Otontenta, & une autre, qui vient de l'Oüest Nord-Oüest à sept ou huit lieües du Saut de S. Antoine de Padoüe, comme nous le verrons dans la suite.

C'est ici, que je veux bien, que toute la terre sache le Mystere de cette Découverte, que j'ay caché jusques à present pour ne pas donner de chagrin au Sieur de la Salle, qui vouloit avoir seul toute la gloire, & toute la connoissance la plus secrete de cette Découverte. C'est pour cela qu'il a sacrifié plusieurs personnes, lesquelles il a exposées pour empêcher, qu'elles ne publiassent ce qu'elles avoient-veu, & que cela ne nuisist à ses desseins secrets.

CHAPITRE XXXVII.

Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eus cy-devant de cacher les memoires, qu'il avoit de cette Découverte, & de ne les pas inserer dans la Description de sa Louisiane, touchant le bas du grand Fleuve Meschasipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait.

IL faut avouër, qu'il est bien doux & bien agreable de repasser dans son esprit les fatigues & les travaux que l'on a effuiëz. Je ne pense jamais qu'avec admiration, à l'extreme embarras, ou je me trouvoy a l'embouchure de la Riviere des Illinois dans le Fleuve Meschasipi, n'ayant que deux hommes avec moy sans provision, hors d'état de nous defendre contre les insultes, auxquelles nous étions sans cesse exposez, & cela dans le dessein d'aller dans un pays inconnu, & parmi des

au-
elle
sient
huit
pûe,
e.
tou-
cette
es à
agrin
avoir
con-
Dé-
a sa-
elles il
les ne
, &
rets.

Nations Barbares, que je ne sente une joie secrete en mon cœur de me voir échappé de tant de dangers, & heureusement revenu d'un Voiage si difficile, & si perilleux.

Cette Riviere des Illinois se jette dans Meschasipi entre le 36. & 33. degré de latitude. Au moins cela me parut ainsi par mon observation dans le temps, que j'y passay, quoi qu'on la mette ordinairement au 38. Ceux, qui en feront le Voiage cy-aprés, auront plus de temps, que je n'en eus pour en bien prendre les mesures, par ce que jé me trouvay enveloppé par la conjoncture du temps dans de grandes & de facheuses affaires tant du côté du Sieur de la Salle, que de celui de ces deux hommes, que j'avois avec moy, & qui devoient m'accompagner dans mon Voiage.

J'étois assuré d'une maniere à n'en pouvoir douter, que si je descendois au bas du Fleuve Meschasipi, le Sieur de la Salle ne manqueroit pas de me decrier dans l'esprit de mes Superieurs,
par

par ce que je quittois la route du Nord, que je devois suivre selon sa priere, & selon le projet, que nous en avions fait ensemble. Mais d'ailleurs je me vois à la veille de mourir de faim, & de ne savoir que devenir, par ce que ces deux hommes, qui m'accompagnoient, me menaçoient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, & d'emmener le Canot avec tout ce qui étoit dedans, si je les empêchois de descendre vers les Nations, qui habitent au bas de ce Fleuve.

Me voiant donc dans cet embarras, je crus, que je ne devois point hesiter sur le parti, que j'avois a prendre, & que je devois preferer ma propre conservation à la passion violente, qu'avoit le Sieur de la Salle de jouir seul de la gloire de cette Découverte. Nos deux hommes me voiant donc resolu de les suivre par tout, me promirent une entiere fidelité. Ainsi après nous être donné la main pour nôtre assurance mutuelle, nous nous mîmes en Chemin pour commencer nôtre Voiage.

• Ce fut le 8. de Mars de l'an 1680.

que nous nous embarquâmes dans nôtre Canot, après avoir fait nos prieres ordinaires. Nous continuâmes ainsi nos devotions accoutumées du soir & du matin selon l'usage, pratiqué parmi nous. Les glaces, qui descendoient sur le Fleuve en cet endroit, nous incommoderent beaucoup, par ce que nôtre Canot d'écorce n'y pouvoit résister. Cependant nous gagnions toujours quelque distance commode pour nous échapper entre les glaçons. Ainsi nous arrivâmes après environ six lieües de Chemin à la Riviere d'une nation, que l'on appelle les Osages, & qui demeurent vers les Missorites. Cette Riviere vient de l'Occident, & elle nous paroissoit presque aussi forte que le Fleuve Meschafipi, où nous étions alors, & dans lequel elle se décharge. L'eau en est extrêmement trouble par les terres bourbeuses, qu'elle entraîne avec elle, de sorte qu'à peine en peut on boire.

Les Issati, qui habitent au haut de ce Fleuve Meschafipi, vont souvent en guerre au delà même du lieu, où je me trou-

D
trouvo
savois
sion d
que je
que ce
rites é
& qu
tant à
min à
tir to
ensui
qu'au
la M
ces R
de qu
pluſi
des
de C
Cast
C
groſ
n'en
tra
bou
le l
sem

trouvois alors. Ces peuples, dont je favois la langue, par ce que j'eus occasion de l'apprendre, pendant le séjour, que je fis ensuite parmi eux, m'ont appris, que cette Riviere des Osages, & de Messorites étoit formée de quantité d'autres, & qu'on en trouve la Source en remontant à dix ou douze journées de Chemin à une montagne, d'ou on voit sortir tous ces ruisseaux, qui composent ensuite cette Riviere. Ils ajoutoient, qu'au delà de cette montagne on voit la Mer, & de grands Vaisseaux, que ces Rivieres sont peuplées d'une grande quantité de Villages, où on trouve plusieurs Nations différentes: qu'il y a des terres & des prairies, & une grande Chasse de Taureaux sauvages & de Castors.

Quoi que cette Riviere soit fort grosse, le Fleuve, où nous étions alors, n'en paroissoit pas augmenté. Elle y entraîne tant de vase, que depuis son embouchure l'eau du grand Fleuve, dont le lit est aussi fort plein de limon ressemble plutôt à de la boüe pure, qu'a

de l'eau de Riviere. Cela dure ainsi jusques à la Mer pendant plus de deux cent lieües, par ce que Meschasipi serpente en plusieurs endroits, & qu'il reçoit sept grandes Rivieres, dont l'eau est assez belle, & qui sont presque aussi grandes que Meschasipi.

Nous Cabannions tous les jours dans des Isles, au moins quand nous le pouvions, & pendant la nuit nous éteignons le feu, que nous avons fait pour cuire nôtre blé d'Inde. On sent dans ces Contrées le feu, que l'on y fait, selon le changement des vents, jusques à deux, ou trois lieües. C'est par là, que les guerriers Sauvages reconnoissent les lieux, où sont leurs Ennemis pour s'approcher d'eux.

Le 9. les glaces, qui descendoient du Nord, commencerent un peu à s'éclaircir. Après environ six lieües de Chemin nous trouvâmes sur le bord Meridional du Fleuve un Village, que nous crûmes habité par les Tamaroa, qui nous avoient poursuivi cydevant. Nous n'y trouvâmes personne, & étant en-

trez

trez
quel
nous
Nou
pour
l'em
laiff
que
plac
tion
aux
I
trer
mar
re;
avo
d'u
bac
&
Ri
for
ve
ba
en
V

trez dans leurs Cabannes nous y prîmes quelques minots de blé d'Inde, qui nous fit grand bien sur nôtre route. Nous n'osions nous écarter du Fleuve pour la Chasse de peur de tomber dans l'embuscade de quelques Barbares. Nous laissâmes six coutéaux à manches, & quelques brasses de rassade noire à la place du blé d'Inde, que nous emportions comme pour en faire le payement aux Sauvages.

Le 10. nous descendîmes à environ trente huit ou quarante lieües des Tamaroa. Nous y trouvâmes une Riviere, que les guerriers des Illinois nous avoient dit cy-devant être située près d'une Nation, qu'ils appellent Oüadebache. Nous n'y vîmes que des vases, & des joncs, & nous trouvâmes les Rivages du Fleuve fort marécageux, de sorte qu'il falloit descendre à perte de veüe sans trouver de lieu propre à Cabanner.

Nous demeurâmes donc tout le jour en cet endroit pour y boucanner une Vâche Sauvage, que nous avions tuée,
penz

pendant que cette bête monstrueuse passoit à la nage d'une terre à l'autre. Nous y laissâmes les morceaux de cette Vâche, que nous ne pûmes emporter, par ce que nôtre Canot étoit trop petit, & nous nous contentâmes de quelques uns, que nous avions enfumez en maniere de bandes de lard, par ce que nous ne pouvions pas conserver cette viande autrement, faute de sel.

Nous nous embarquâmes le 14. chargez de blé d'Inde, & de bonne viande, qui nous servoit de lest, & dont nous vécûmes pendant près de quarante lieües. A peine pûmes nous débarquer à cause de la grande quantité de joncs, & de boües, que nous trouvâmes aux deux bords du Fleuve. Si nous eussions été en Chaloupe, nous eussions couché dedans, par ce qu'il étoit fort difficile de débarquer, à cause des Vases, de l'écume, & des terres tremblantes.

Le 15. nous trouvâmes trois Sauvages sur nôtre route. Ils revenoient de la guerre, ou de la Chasse. Comme nous

nous
nous
L'un
quel
pres
rece
autr
tend
non
fere
par
qui
tion
qu'
&
bou
ent
éto
nu
far
M
no
sur
av
fo

DANS L'AMERIQ. SEPT. 257

nous étions en état de leur tenir teste, nous les abordâmes, & cela les fit fuir. L'un d'eux pourtant après avoir fait quelques pas revint à nous, & nous presenta le Calumet de paix, que nous reçûmes avec joye. Cela obligea les autres de revenir à nous. Nous n'entendions point leur langue. Nous leur nommâmes deux ou trois Nations différentes. L'un d'entr'eux nous repondit par trois fois *Chikacha*, ou *Sikacha*, qui étoit apparemment le nom de sa Nation. Ils nous presenterent des Pelicans, qu'ils avoient tuez avec leurs Fleches, & nous leur donnâmes de nôtre viande boucannée. Ces gens ne pouvant pas entrer dans nôtre Canot, par ce qu'il étoit trop petit & embarrassé, ils continuerent leur Chemin par terre, nous faisant signe de les suivre à leur Village. Mais enfin nous les perdîmes de vie.

Après deux journées de navigation nous trouvâmes beaucoup de Sauvages sur la côte Occidentale du Fleuve. Nous avions entendu auparavant un bruit sourd comme d'un tambour, & plusieurs

fiere voix d'hommes, qui crioient *Sa-faconest*, qui signifie alerte, ou qui vive. Comme nous n'osions nous approcher, ces Sauvages nous envoierent une Pyrogue, ou grand Canot de bois, qu'ils font d'un tronc d'Arbre creusé avec le feu à la maniere des petits balteaux ou Gondoles de Venise.

Nous leur presentâmes le Calumet de paix, & les trois Sauvages, dont nous avons parlé cy-dessus, nous firent connoître par leurs gestes & par leurs paroles, qu'il nous falloit mettre pied à terre, & aller avec eux chez leurs amis les *Akansas*. Ils porterent donc nôtre Canot, & les marchandises de nos hommes fort fidelement. Ces gens nous regalerent à leur mode avec beaucoup de marques d'amitié. Ils nous donnerent une Cabanne particuliere, des fèves, de la farine de blé d'Inde, & des viandes boucannées. Nous leur fîmes de nôtre part des presens de nos marchandises d'Europe, dont ils faisoient grand cas. Ils mettoient les doigts sur la bouche pour marquer, qu'ils les
ad-

admir
feu.

Ce

ceux

l'hum

ci for

liber

gens

parle

qu'o

çum

meft

nom

com

bres

frui

frui

gou

ple

sto

leu

tes

mi

no

to

admiroient, & sur tout nos Armes à feu.

Ces Sauvages sont fort differens de ceux du Nord, qui ont ordinairement l'humeur triste, morne, & severe. Ceux-ci sont beaucoup mieux faits, honestes, liberaux, & fort gais. Leur jeunes gens sont si modestes, qu'ils n'oseroient parler devant les Vieillards, à moins qu'on ne les interroge. Nous apperçumes parmi ces peuples des poules domestiques, des poules d'Inde en grand nombre, & des Outardes apprivoisées, comme les Oyes en Europe. Leurs Arbres commençoient déjà à montrer leurs fruits, comme les peschès, & autres fruits de cette nature.

Nos deux hommes commençoient à gouter la manière d'agir de ces peuples. S'ils avoient pu retirer des Castors, & des Pelleteries en échange de leurs marchandises, ils les auroient toutes troquées, & m'auroient laissé parmi ces Barbares. Mais je leur fis connoître, que cette Découverte leur étoit de plus grande importance, que le
re-

retour de leurs marchandises, qu'ainsi il n'étoit pas encore temps de penser au négoce. Je leur conseillay donc de chercher un lieu propre à y cacher tous les effets, qu'ils avoient amenez avec nous dans le Canot, jusques à leur retour. Ils entrèrent dans mon sentiment, & nous ne pensâmes plus qu'au moins d'exécuter ce dessein.

Le 13. après plusieurs danses & festins de nos hostes, nous nous embarquâmes avec tout nôtre équipage un peu après midi. Ces Sauvages ne nous voioient emporter nos marchandises qu'a regret. Cependant par ce qu'ils avoient reçu nôtre Calumet de paix, & qu'ils nous en avoient donné un autre, ils nous laisserent aller en toute liberté.

CHAPITRE XXXVIII.

Continuation du Voiage de l'Auteur sur le Fleuve Meschafipi.

NOUS trouvâmes en descendant le Fleuve un endroit entre deux élévations de terre, qui avoit à l'Est un petit bois. Nous avions une besche & une pioche, dont nous nous servîmes à faire une cave. Nous y ferrâmes toutes les marchandises de nos hommes nous réservant seulement les plus nécessaires, & ce qui étoit propre à faire des presens. Après quoi nous mîmes des pieces de bois sur cette petite cave, que nous couvrîmes de gazons, de telle maniere, qu'on n'en pouvoit rien remarquer. Nous ramassâmes toute la terre, que nous en avions tirée, & nous la jettâmes dans la Riviere.

Nous nous rembarquâmes fort promptement après avoir achevé cet ouvrage,

ge,

ge, & nous enlevâmes l'écorce de trois Chênes, & sur un gros Cottonier on fit une figure de quatre Croix, afin de reconnoître l'endroit de nôtre cache. Nous arrivâmes ensuite à six lieues des *Akanssa* que nous avions quittez, & nous y trouvâmes un autre Village de la même Nation, & puis un autre de même environ deux ou trois lieues plus bas.

Il sembloit, que ces Barbares avoient envoie des Messagers à toutes ces Nations pour les avertir de nôtre arrivée. Ces peuples nous firent le meilleur accueil du monde. Leurs femmes, leurs Enfans, & le Village tout entier nous faisoient de grandes acclamations, & nous donnoient tous les temoignages possibles de joye. Nous leur donnâmes de nôtre part des marques de nôtre reconnoissance en leur faisant des presens, qui montroient, que nous étions venus en paix & en amitié.

Le 21 cette Nation nous mena en pyrogue chez un peuple plus avancé, dont ils nous firent connoître le nom à force de nous le repeter. C'étoient les

Taen-

Tac
en o
rent
ve M
temp
rer
lesq
C
cou
sa.
dre
nie.
cou
d'A
Deu
avec
cui
l'or.
paix
Leu
pos
d'he
ren
si
les
çois

Taensa. Ils nous conduisirent donc en ce lieu-là. Ces Sauvages demeurèrent près d'un petit Lac, que le Fleuve Meschasipi forme dans les terres. Le temps ne nous permit pas de considérer plusieurs de leurs Villages, par lesquels nous passâmes.

Ces gens nous recurent avec beaucoup plus de ceremonie, que les *Akan-sa*. L'un de leurs Chefs nous vint joindre sur le bord du Fleuve en ceremonie. Il étoit couvert d'une Robbe ou couverture blanche faite d'une écorce d'Arbre, qu'ils filent en ce Pays-là. Deux de ses hommes le devoient avec une espece de Lame ou plaque de cuivre, qui brilloit au Soleil comme de l'or. Ils recurent nôtre Calumet de paix avec de grandes marques de joye. Leur Chef se tenoit gravement dans sa posture, & tout ce qu'il y avoit là d'hommes de femmes & d'Enfans lui rendoient de fort grand respects aussi bien qu'à moy. Ils baisoient les manches de mon habit de St. François, que j'ay toujours porté parmi

mi toutes les Nations de l'Amérique. Cela me faisoit connoître, que ces peuples avoient veu sans doute de nos Religieux parmi les Espagnols, qui habitent dans le Nouveau Mexique, par ce qu'ils ont accoutumé de baiser l'habit de nôtre Ordre, mais tout cela par conjecture.

Ces *Taensa* nous conduisirent avec tout nôtre équipage, pendant que deux de leurs hommes apportoient nôtre Canot d'écorce sur leur dos. Ils nous mirent dans une belle Cabanne couverte de Nattes de joncs plats, ou de Cannes polies. Le Chef nous régala de tout ce que cette Nation pouvoit nous donner à manger, après quoy ils firent une espèce de danse, les hommes & les femmes tenans leurs bras entremeslez. Dès que les hommes avoient achevé la dernière Syllabe de leurs chansons, les femmes, qui sont à demi couvertes en ce pays-là, chantoient alternativement d'une voix aigre, & desagreable qui nous perçoit les oreilles.

Ce pays-là est rempli de palmiers, de lauriers sauvages, & de plusieurs
au-

aut
nô
nie
poi
Il y
don
tra
fru
no
cor
n'a
fon
en
des
rir.
ce p
Ils
de
tion
tra
Je
bell
la t
un
con

autres Arbres qui sont semblables aux nôtres de l'Europe, comme de pruniers, de meuriers, de pêchers, de poiriers, de pomiers de toutes especes. Il y a de cinq ou six sortes de noiers, dont les noix sont d'une grosseur extraordinaire. Ils ont aussi plusieurs fruits secs, qui sont fort gros, & que nous trouvâmes fort bons. Il y a encore plusieurs Arbres fruitiers, que nous n'avons point en Europe. Mais la saison étoit alors trop peu avancée pour en reconnoître le fruit : Nous y vîmes des vignes, qui étoient prestes à fleurir. En un mot l'esprit & l'humeur de ce peuple nous parurent fort agreables. Ils sont dociles, traitables, & capables de raison.

Nous couchâmes parmi cette Nation, & nous y reçûmes tout le bon traitement, que l'on peut souhaiter. Je fis mettre à nos hommes leurs plus belles hardes, & ils s'armerent depuis la tête jusqu'aux pieds. Je leur fis voir un Pistolet, qui tiroit quatre coups consecutifs. L'habit de St. François,

M que

que j'avois alors avec la ceinture blanche par dessus, étoit encor presque tout neuf, lors que je partis du Fort de Creve-cœur. Ces Sauvages admiroient nos Sandales, & la nudité de nos Pieds. Tout cela aussi bien que nôtre maniere d'agir attira également l'amour & le respect de ces gens là, & imprima de si favorables sentimens pour nous dans leur esprit, qu'ils ne savoient quelle caresse nous faire.

Ils auroient bien voulu nous retenir avec eux, afin même de nous donner de plus fortes marques de leur estime, ils envoierent pendant la nuit avertir les *Koroa* leurs Alliez de nôtre arrivée parmi eux. Cela fut cause, que les Chefs & les principaux d'entr'eux vinrent nous voir le lendemain pour nous temoigner la joye, qu'ils avoient de nôtre venue chez leurs amis. Je fis écarrer un Arbre de bois blanc par nos deux hommes, & ensuite nous en fîmes une Croix, que nous plantâmes à douze pieds de la maison, ou grande Cabanne, où nous étions logez.

Le

Le
& le
jusque
à dix
agreat
côté,
Nous
coute
Mart
petits
çurer
joye.
lumé
le tu
ou c
P
fit,
il fit
y av
viga
nou
où l
Le
disp
il fi
dar

Le 22. nous quittâmes cette Nation, & le Chef de *Koroa* nous accompagna jusques dans son Village. Il est situé à dix lieües plus bas dans un país fort agreable. On y voit du blé d'Inde d'un côté, & de belles prairies de l'autre. Nous leur presentâmes trois haches, six couteaux, quatre brasses de tabac de Martinique, quelques alesnes, & de petits pacquets d'éguilles. Ils les reçurent avec de grandes acclamations de joye. Ce Chef nous presenta un Calumet de paix de marbre rouge, dont le tuyau étoit orné de plûmes de quatre ou cinq fortes d'Oiseaux differens.

Pendant le regal, que ce Chef nous fit, il nous apprit avec un baston, dont il fit diverses marques sur le Sable, qu'il y avoit encore six ou sept jours de navigation jusques à la Mer, laquelle il nous representa comme un grand Lac, où l'on voioit de grands Canots de bois. Le 23. ce Chef des *Koroa* nous voiant disposez à partir pour aller vers la Mer, il fit entrer plusieurs de ses hommes dans deux pyrogues pour descendre le

Fleuve avec nous. Il leur avoit fait prendre des vivres avec eux, & cela nous empêchoit d'avoir aucune défiance.

Mais quand j'apperçus les trois *Chikacha*, dont j'ay parlé, qui nous suivoient chez toutes les Nations, où nous allions, j'avertis nos deux hommes de prendre garde à eux, & de voir dans nos débarquemens, s'ils ne se mettroient point en embuscade pour nous surprendre. Nous étions alors au jour de Pasques. Mais nous ne pouvions point dire la Messe, faute de vin, qui nous avoit manqué des le Fort de Crevecœur. Nous nous retirames donc à l'écart de ces peuples, qui avoient toujours les yeux sur nous, afin de reciter nos prieres, & de faire les fonctions de vrais Chrétiens dans ce jour solemnel. J'exhortay nos hommes à la confiance en Dieu, après quoy nous nous embarquâmes à la veüe de tout le Village.

Les trois *Chikacha* entrèrent dans les Pyrogues des *Koroa*, qui nous accompagnent.

pagnerent jusques à six lieües au dessous de leur Village. Là le Fleuve Meschafipi se divise en deux Canaux, qui forment une grande Isle, laquelle nous parut extremement longue. Elle peut être d'environ soixante lieües d'étendue selon les observations, que nous en fîmes en suivant le Canal, qui est du côté de l'Oüest. Les *Koroa* nous obligèrent de le prendre par le signal, qu'ils nous firent. Les *Chikacha* vouloient nous faire aller par l'autre Canal, qui est à l'Est. C'étoit, peut être pour avoir l'honneur de nous conduire vers neuf ou dix Nations différentes, qui sont de ce côté-là, & qui paroissoient de fort bonnes gens, comme nous le remarquâmes à nôtre retour.

Nous perdîmes là les Sauvages, qui nous accompagnoient, par ce que leurs Pyrogues ne pouvoient pas aller si vite que nôtre Canot d'écorce, qui étoit plus léger, que ces Pyrogues. Le Courant de ce Canal étant fort rapide, nous fîmes ce jour là selon nôtre jugement trente cinq ou quarante lieües & nous

n'étions pas encore au bout de cette Isle, dont nous venons de parler. Nous traversâmes le Canal, & nous cabannâmes dans cette Isle, nous en partîmes le lendemain.

Le 24. après avoir encore navigé pendant près de trente cinq ou quarante lieües, nous aperçûmes deux pêcheurs sur la rive du Fleuve, lesquels prirent la fuite. Quelque temps après nous entendîmes quelques cris de guerre, & selon toutes les apparences le bourdonnement de quelque tambour. Nous apprîmes depuis, que c'étoit la Nation de *Quinipissa*, & comme nous étions dans l'appréhension des *Chikacha*, nous tenions toujours le milieu du Canal, & nous poursuivions ainsi nôtre route avec toute la diligence possible.

Nous débarquâmes fort tard dans un Village sur le bord du Fleuve. On nous a dit depuis, que c'étoit la Nation des *Tangibao*. Il y a tous les sujets du monde de croire, que ces derniers avoient été faccagez par leurs Ennemis. Nous trouvâmes dans leurs Cabannes

bann
ches.
ptem
ser le
tre C
caba
mes
mes
flott
vage
d'In
de v
I
de f
tud
emb
apr
lon
arri
div
me
qu
yé
ou
vâ
co

bannes dix hommes tuez à coup de flèches. Cela nous obligea de fortir promptement de leur Village, & de traverser le Fleuve en avançant toujours nôtre Chemin vers le grand Canal. Nous cabannâmes le plus tard, que nous pûmes sur le bord du Fleuve, où nous fîmes promptement du feu avec le bois flotté, que nous trouvâmes sur le Rivage. Nous fîmes cuire ensuite nôtre blé d'Inde en farine, & nous l'affaisonnâmes de viande boucannée après l'avoir pilée.

Le 25. Les dix Sauvages tuez à coups de flèches nous ayant donné de l'inquietude pendant toute la nuit, nous nous embarquâmes à la petite pointe du jour & après une navigation qui fut encore plus longue que celle du jour precedent, nous arrivâmes à une pointe, où le Fleuve se divise en trois Canaux. Nous passâmes en diligence par celui du milieu, qui étoit tres-beau & fort profond; L'eau y étoit *Somache*, où à demi salée & trois ou quatre lieües plus bas nous la trouvâmes entierement salée. Poussant encore un peu plus avant nous decouvri-

mes la Mer, ce qui nous obligea d'abord de nous mettre à terre à l'Est du Fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XXXIX.

Raisons, qui nous obligerent de remonter le Fleuve Meschasipi sans aller plus loin vers la Mer.

NOs deux hommes craignoient extrêmement d'être pris par les Espagnols du Nouveau Mexique, lesquels sont à l'Oüest de ce Fleuve. Ils étoient dans une peine étrange, & ils me disoient à tous momens, que si malheureusement ils venoient à tomber entre les mains des Espagnols de ce Continent, ils ne reverroient jamais l'Europe. Je ne leur disois pas tout ce que je pensois. Nos Religieux ont vingt cinq ou trente Provinces dans l'Ancien & dans le Nouveau Mexique. Ainsi quand j'eusse été pris, je ne pouvois en avoir que de la consolation, & la joye de
fuir

finir n
un pa
rois é
hazar
a effu
blem
à mo
peut
l'Am
dina
une
J
them
à pr
l'As
voit
mer
ble,
l'ho
pou
ve
Me
de
dar
ma
dir

finir mes jours parmi mes Confreres dans un pays aussi charmant que celui là. J'aurois été garenti par là d'une infinité de hazards, & de tous les dangers, que j'ay eu a essuier depuis. J'aurois même insensiblement passé mes jours en travaillant à mon Salut dans un pays, que l'on peut appeller avec raison les delices de l'Amerique. Mais l'embarras extraordinaire de nos hommes me fit prendre une autre resolution.

Je ne fais pas profession d'être Mathematicien. Cependant j'avois appris à prendre les hauteurs par le moien de l'Astrolabe. Monsieur de la Salle n'avoit eu garde de me confier cet instrument pendant que nous étions ensemble, par ce qu'il vouloit se reserver l'honneur de toutes choses. Nous avons pourtant connu du depuis, que ce Fleuve Meschasipi tombe dans le Golfe de Mexique entre le 27. & le 28. degré de latitude, & comme on le croit, dans l'endroit, où toutes les Cartes marquent la Rio Escondido, qui veut dire Riviere cachée. La Riviere

de la Magdeleine est entre cette Riviere, & les mines de Sainte Barbe du Nouveau Mexique.

Cette embouchure de Melchafipi est éloignée d'environ trente lieües de *Rio bravo*, de soixante lieües de Palmas, de 80. ou 100. lieües de *Rio de Panuco* sur la côte la plus prochaine des habitations des Espagnols. Suivant cela nous avons jugé par le moien de la boussole, qui nous a toujours été fort nécessaire pendant toute nôtre Découverte, que la Baye du St. Esprit étoit au Nord-Est de cette embouchure.

Pendant toute nôtre route depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois, qui entre dans Melchafipi, nous avons presque toujours navigé au Sud, & au Sud-Oüest jusques à la Mer. Ce Fleuve serpente en plusieurs endroits, & il est presque par tout d'une lieüe de largeur. Il est fort profond, & n'a point de banes de sable. Rien n'en empêche la navigation, & les Navires même les plus considerables peuvent y entrer sans peine. On estime, que ce Fleuve
a plus

à plus de huit cent lieues d'étendue dans les terres depuis sa Source jusques à la Mer, en y comprenant les détours, qu'il fait en serpentant. Son embouchure est à plus de trois cent quarante lieues de celle de la Riviere des Illinois. Au reste par ce que nous avons navigé d'un bout à l'autre de ce Fleuve en le remontant, nous en decrivons la Source dans la suite.

Les deux hommes, qui m'accompagnoient, avoient bien de la joye, de même que moi, d'avoir essuié les fatigues de nôtre Voiage. Cependant ils avoient du chagrin d'ailleurs de n'avoir pas amassé des Pelleteries pour les marchandises, que nous avions cachées. D'ailleurs ils étoient sans cesse dans la crainte d'être pris par les Espagnols. Ils ne me donnerent donc pas le temps, que j'aurois bien souhaité pour observer exactement l'endroit, où nous étions alors. Ils ne voulurent jamais travailler avec moy à la construction d'une petite Cabanne, que nous eussions couverte avec des herbes seches des prai-

ries. Mon dessein étoit d'y laisser une lettre écrite de ma main, & cachetée pour la faire tomber entre les mains des gens du pays. Cela m'obligea, de peur de les irriter, de leur dire, que nous ferions toute la diligence possible pour remonter le Fleuve vers le Nord, où ils pourroient facilement troquer leurs marchandises. Je leur faisoistoujours esperer, que je contribuerois en toutes choses à leur bonheur.

Tout ce que je pus obtenir d'eux avant que de remonter Meschafpi, fut, qu'ils écarrèrent une Arbre de bois dur, dont nous fîmes une Croix d'environ dix ou douze pieds de haut, que nous enfonçâmes ensuite dans la terre, laquelle par bonheur étoit d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom, & celui des deux hommes, qui étoient avec moy, avec un recit succint de nos qualitez, & du sujet de nôtre Voiage. Après quoi nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques Hymnes propres à nôtre dessein, comme le *Vexilla Regis* & autres, & ensuite nous partîmes.

Pendant le séjour, que nous fîmes à l'embouchure de Melchafipi, nous n'aperçûmes ame vivante. Ainsi nous n'avons pu savoir, s'il y a des peuples, qui habitent sur le bord de la Mer. Nous ne couchions pendant ce temps là qu'à la belle étoile, comme pendant tout le reste du Voiage, lors qu'il ne pleuvoit point. Mais pendant la pluie nous nous couvrons de nôtre Canot, que nous posons renversé sur quatre fourches. Ensuite nous y attachions des écorces de bouleau, que nous déroulions, les pendant plus bas que nôtre Canot, pour nous mettre à l'abri de la pluie.

Nous partîmes enfin le 1. d'Avril, par ce que nos vivres commençoient à diminuer. Il est fort remarquable, que pendant toute cette navigation Dieu nous préserva heureusement pour nous des Crocodiles, que l'on trouve en abondance dans ce Fleuve Meschafipi, sur tout en approchant de la Mer. Ils sont fort à craindre, quand on n'est pas soigneusement sur ses gardes. Nous ménagions nôtre blé d'Inde le plus,

qu'il nous étoit possible, par ce que le bas Fleuve est extrêmement bordé de cannes, & que les débarquemens y sont fort incommodes. Nous n'osions donc chasser, par ce que cela nous auroit trop fait perdre de temps.

Au reste nôtre Canot n'étant chargé que de peu de vivres, & de quelques petits presens, il ne prenoit ordinairement que deux ou trois pouces d'eau. Par ce moien en approchant de la terre le plus qu'il nous étoit possible, nous evitions les courans, & la rapidité du Fleuve. Nous fîmes tant de diligence pour eviter les surprises, que nous nous rendîmes au Village des *Tangibao*. Mais par ce que nous avions toujours dans l'esprit ces hommes tuez à coups de fleches, que nous avions veüs dans leurs Cabannes, en y passant la premiere fois nous nous contentâmes de manger de nôtre farine de blé d'Inde detrempee dans de l'eau, & nous avions par dessus cela de la viande de Taureau sauvage boucannée, que nous trempions dans de l'huile d'Ours, que nous con-

ser-

servions pour cela dans des Vessies, afin d'avaler plus aisément cette chair desséchée. Après avoir fait les prières du soir, nous navigâmes toute la nuit avec un gros morceau de Tondre, ou de méche allumée pour faire fuir les Crocodiles, qui pouvoient se rencontrer sur nôtre route, parce qu'ils craignent extrêmement le feu.

Le lendemain 2. *Michel Ako* nous fit remarquer dès la pointe du jour en avançant sur nôtre route, qu'il yavoit une fort grande fumée, qui n'étoit pas fort loin de nous. Nous crûmes, que c'étoient les *Quinipissa*, & nous apperçûmes quelque temps après quatre femmes chargées de bois, qui doubloient le pas pour arriver avant nous à leur Village. Mais nous les passâmes à force de ramer. Je tenois à la main le Calumet de paix, que les Sauvages nous avoient donné. Nôtre Picard du Guay ne put s'empêcher de tirer un coup de fusil sur une bande d'Ontardes, qui paroissoient dans les roseaux. Ces quatre femmes Sauvages
ayant

ayant ouï le coup jeterent leur bois à terre, & s'étant mises à courir de toute leur force, elles furent plus tôt que nous au Village, où elles mirent tout en allarme.

Les Sauvages effrayez de tout cela, par ce qu'ils n'avoient jamais veu d'armes à feu, se mirent à fuir. Ils croioient, que c'étoit le tonnerre, ne comprenant pas, comment il se peut faire, qu'un morceau de bois avec du fer, qu'ils voient entre les mains des Européens, jette du feu, & aille tuer du monde bien loin. Ces Barbares donc tout armez, qu'ils étoient à leur maniere ne laissèrent pas de se sauver en grande confusion. Cela m'obligea de mettre pied à terre, & de montrer le Calumet de paix, qui étoit le Symbole de nôtre alliance avec eux. Nous montâmes donc dans leur Village avec eux, & ils nous firent apprêter un repas à leur mode.

Dans le même temps ils firent avvertir leurs voisins de nôtre arrivée. Comme nous étions occupez à prendre nôtre refection dans le plus grand de leurs

appartemens, nous vîmes entrer à la file plusieurs Sauvages, qui nous faisoient tout le bon accueil, dont ils pouvoient s'aviser. Peu s'en fallut, que nos deux hommes ne demeurassent avec cette Nation. Il n'y eut que les marchandises, que nous avions cachées, qui les obligèrent de quitter ces peuples. Et c'est aussi le motif secret, que j'avois eu de les faire cacher, afin que nos hommes ne pensassent qu'à faire nôtre route. Ces derniers Sauvages nous ayant donné autant de vivres, que nous voulûmes, nous les quittâmes après leur avoir fait quelques presens.

Nous partîmes le 4. d'Avril, & nous faisons beaucoup de diligence dans nôtre Voyage, par ce que nous avons pris des forces. Nous arrivâmes aux *Koroa*. Ces peuples ne furent pas surpris de nôtre arrivée comme la première fois. Ils nous reçurent d'une manière tout extraordinaire. Ils portèrent nôtre Canot en triomphe sur leurs épaules. Il y avoit douze ou quinze hommes, qui marchaient devant nous

en

en dansant avec des bouquets de plumes à la main. Toutes les femmes du Village suivoient avec les Enfans, dont les uns me tenoient par la ceinture de laine blanche, que je portoïs en cordon de St. François. Les autres me prenoient par le manteau, ou par l'habit. Ils en faisoient de même à nos deux hommes, & ils nous conduisirent ainsi à l'appartement, qui nous étoit destiné.

Ils ornèrent ce lieu de Nattes de joncs peints de deux couleurs, & de couvertures blanches filées fort proprement avec de l'écorce d'arbre, comme nous l'avons déjà remarqué. Après que nous nous fûmes rassasiés de tout ce que ces peuples nous avoient présenté pour nous regaler, ils nous laissèrent en liberté de nous reposer tranquillement pour nous délasser. Nous fûmes surpris de voir en ce lieu, que le blé d'Inde, qui n'étoit qu'à deux pieds de terre, lors que nous passâmes la première fois parmi ce peuple, étoit déjà en lait, & bon à manger. Nous apprîmes par les Nations
 voi-

voisines de leur Climat, que ce blé meurt en 60. jours. Nous y remarquâmes aussi d'autre blé qui étoit déjà hors de terre à la hauteur de trois ou quatre poüces.

CHAPITRE XL.

Départ de Koroa sur le Fleuve Meschasipi.

Nous partîmes de *Koroa* le lendemain 5. Avril, & si j'eusse peu faire entendre raison à nos deux hommes, je n'eusse pas manqué de prendre connoissance de plusieurs Nations différentes, qui habitent sur la côte Meridionale de ce Fleuve. Mais ils ne pensoient qu'à se rendre vers les Nations du Nord pour ramasser toutes les Pelleteries, qu'ils pourroient, en échange des marchandises, qu'ils avoient laissées au dessous des *Akanfa*. L'avidité du gain les emporta, & je fus contraint de

de les suivre, par ce qu'il n'y avoit pas lieu de rester seul parmi tant de Nations éloignées de l'Europe. Il me fallut donc prendre patience, & faire bonne mine. Quelques efforts, que je fisse pour leur persuader, qu'il falloit preferer le bien public aux avantages des particuliers, ils l'emportèrent sur moi, & je fus obligé de me rendre, ne pouvant pas faire autrement. Nous ne pûmes arriver aux *Taensa* que le 7. Avril.

Ces Sauvages avoient déjà reçu des Couriers, qui les avoient avertis de notre retour. Cela fut cause, qu'ils firent venir plusieurs de leurs voisins, qui habitoient dans la profondeur des terres de l'Est, & de l'Oüest, afin d'avoir quelques unes de nos marchandises, s'il étoit possible, par ce que ces Barbares ne se peuvent lasser de les admirer. Ils en ont envoyé a plusieurs autres Nations plus avancées, avec lesquelles ils ont Alliance.

Ils firent tous leurs efforts pour nous retenir chez eux. Ils nous offrirent l'un
de

de leurs meilleurs logemens pour nôtre usage, & des Calumets de marbre noir, rouge, & jaspé. Mais nos hommes avoient le cœur tourné vers le lieu, où ils avoient caché leurs marchandises, de sorte qu'ils n'eurent aucun égard à tous leurs offres. Ils me dirent donc, qu'il falloit absolument partir. Si j'avois eu avec moi tout ce qui m'étoit nécessaire, comme j'avois ma Chapel-
le portative, je serois resté parmi ces bons peuples, qui me temoignoient une amitié si cordiale. Mais on a dit il y a long temps, que nos compagnons sont souvent nos maîtres. Je fus donc obligé de suivre le sentiment de nos hommes.

Nous nous embarquâmes le 8. d'Avril, & quelques *Taensa* vinrent nous conduire dans leurs Pyrogues les plus legeres, par ce qu'ils ne pouvoient pas ramer assez fort pour suivre nôtre Canon d'écorce avec les autres. Quelques efforts même, qu'ils firent avec leurs perches, ils ne purent aller assez vite. Ainsi ils furent obligez de nous quitter,

ter, & de nous laisser prendre le devant. Nous leur jettâmes deux brasses de Tabac de Martinique pour les obliger de se souvenir de nous, & ces Sauvages en nous quittant admiroient, comment nous pouvions tirer trois ou quatre Canars d'un seul coup de fusil, ce qui leur faisoit faire des huées, & des cris d'étonnement. Après que nos deux hommes les eurent salüez à grands coups de chapeau, ils redoublèrent leurs efforts à ramer, pour faire connoître à ces Barbares, qu'ils étoient capables de quelque chose de plus, que ce qu'ils leur avoient veu faire.

Le 9. nous arrivâmes aux *Akanfa* environ à deux heures de Soleil. Il nous sembloit, qu'après avoir été reçeus avec tant d'humanité de toutes ces Nations, qui meritent mieux le nom de peuples humains, que de Barbares par leur douceur admirable, nous n'avions aucun sujet de crainte ni de défiance, & que nous étions en aussi grande sûreté parmi eux, que si nous eussions voagé dans les Villes de Hollande, dans

les-

les-
ne-
qua-
avie
hor
les
des
nôt
me-
leu-
dire
dili-
Fle-
qui-
Le
en
de
en
tran-
mên-
pen-
noie
nos
mar-
paix

lesquelles on n'a rien à craindre. Nous ne fûmes pourtant pas sans inquiétude, quand nous fûmes à l'endroit, où nous avions caché les marchandises de nos hommes. Les Sauvages avoient brûlé les Arbres, sur lesquels nous avions fait des Croix pour reconnoître l'endroit de nôtre cache. D'abord nos deux hommes pâlirent dans la crainte, qu'on ne leur eust enlevé leur thresor. Ils ne perdirent point de temps, & coururent en diligence vers le lieu de question.

Pour moy je restay sur le bord du Fleuve pour regommer nôtre Canot, qui prenoit eau par plusieurs endroits. Le Picard du Guay me vint retrouver en diligence pour se rejouïr avec moy, de ce qu'ils avoient retrouvé la cache en bon état. Il me dit avec de grands transports de joye, que tout y étoit de même, que nous l'avions laissé. Cependant afin que les *Akanfa*, qui venoient à nous à la file, ne vissent point nos hommes occupez à découvrir leurs marchandises, je pris le Calumet de paix, & je les arrestay à fumer. C'est
une

une loy inviolable parmi eux de fumer dans une conjoncture pareille, par ce que si on le refusoit, on courroit risque d'être massacré par les Sauvages, qui ont une extreme veneration pour le Calumet.

Pendant que j'amusois les Sauvages, nos deux hommes vinrent prendre le Canot, que j'avois regommé, & ils y remirent adroitement les marchandises, qu'ils avoient tirées de leur cache, & ensuite ils vinrent me prendre au lieu, où j'étois avec les Sauvages. Je les entretenois par signes, en marquant mes pensées sur le Sable, que je tâchois de leur faire comprendre par là. Je ne savois pas un mot de leur langue, qui est toute differente de celle des peuples, avec qui nous avons conversé avant & depuis ce Voiage.

Nous remontâmes le Fleuve fort gayement. Nous navigions à force de rames avec tant de vifesse, que les *Akansas*, qui marchotent par terre, étoient obligez de doubler les pas pour nous suivre. L'un d'entr'eux plus alerte que

que les autres courut au Village , où nous fûmes reçus avec plus de marques de joye encore , qu'ils n'avoient fait la premiere fois. Tout cela se faisoit de leur part dans la veüe de profiter de nos marchandises , qui passent pour de grandes richesses parmi ces peuples.

Il seroit inutile de décrire toutes les circonstances de ce qui se passa dans les danses , & dans les festins , que nous firent ces Sauvages. Nos deux hommes voiant qu'ils ne pouvoient point s'enrichir avec ces peuples par le commerce de pelleteries , par ce qu'ils n'ont jamais trafiqué avec les Européens , & qu'ils ne se soucient ni de Castor , ni de peaux de bestes fauves , dont ils ne connoissent point l'usage , me preferent de me rendre en diligence vers les Nations du Nord , où ils esperoient de trouver de ces marchandises en abondance. Et en effet les Sauvages , qui habitent vers la source du Fleuve Meschasipi , commençoient d'aller en traité du côté du Lac superieur chez les peuples , qui ont commerce avec les Européens. Nous

N

laissâ-

laissâmes des marques de nôtre amitié aux *Akanfa* par quelques presens, que nous leur fîmes.

Nous partîmes le 1 Avril, & dans l'espace d'environ soixante lieües de navigation nous ne trouvâmes aucun Sauvage *Chikacha*, ni *Messorite*. Apparemment ils étoient tous à la Chasse avec leurs familles, ou peut être étoient ils en fuite par la crainte, qu'ils avoient de la Nation des prairies, qui sont appellez *Tintonha* par les habitans de ces Contrées. Ce sont leurs Ennemis jurez.

Nous n'en fîmes que plus heureux pendant nôtre route, par ce que nous trouvions par tout du gibier en abondance. Cependant avant que d'arriver à l'endroit, où la Riviere des Illinois se jette dans ledict Fleuve, nous trouvâmes une bande de Sauvages *Messorites*, qui venoient du haut du Fleuve. Mais comme ils n'avoient point de pyrogues pour venir à nous, nous traversâmes à l'autre bord du côté de l'Est, & de peur d'être surpris pendant la nuit,

nous

nous ne nous arrêtâmes en aucun lieu. Nous nous contentâmes donc de manger de la farine de blé d'Inde rôti, & de la viande boucannée, par ce que nous n'osions faire du feu de peur d'être découverts par quelque embuscade de Sauvages, qui nous auroient sans doute massacrez, nous prenant pour Ennemis, avant que de nous reconnoître. Cette precaution nous fit heureusement éviter le danger, que nous aurions couru sans cela.

J'avois oublié, pendant que je voyageois sur le Fleuve Meschasipi de rapporter, ce que les Illinois nous avoient souvent dit, & que nous prenions pour des contes faits à plaisir. C'est qu'à peu près vers l'endroit, appelé dans la Carte le Cap de St. Antoine assez près de la Nation des Meslorites, on y voit des Tritons & des Monstres marins dépeints, que les hommes les plus hardis n'osent regarder, par ce qu'il y a de l'enchantement, & quelque chose de surnaturel. Ces pretendus monstres affreux ne sont dans le fond qu'un Cheval assez mal-peint

avec du Matachia de couleur rouge, & quelques bêtes fauves griffonnées par les Sauvages, 'qui ajoutent qu'on ne sauroit y atteindre. Mais si nous n'avions point étez pressez pour éviter quelque surprise des Barbares, il nous étoit facile de les toucher, car le dit Cap de St. Antoine, n'est point si escarpé, n'y si élevé que la chaîne des Montaignes qui sont du côté du Saut de Saint Antoine de Padoue qui est vers la source de Meschasipi. Ces Barbares ajoutoient de plus que le Rocher, ou ces montres étoient peints, étoit tellement escarpé, que les passans n'y pouvoient aller. Et en effet la tradition commune parmi ces peuples est, qu'il y eut autrefois plusieurs Miamis noiez dans cet endroit du Fleuve Meschasipi, par ce qu'ils étoient vigoureusement poursuivis par les Matsigamea. Depuis ce temps là les Sauvages, qui passent par cet endroit, ont accoutumé de fumer, & de presenter du tabac à ces Marmoulets, qui sont peints fort grossièrement, & cela, disent ils, pour appaiser le *Mani-*

ton, qui selon le langage des Algonquins, & de l'Acadie, signifie un esprit malin, ce que les Iroquois appellent *Otkon*, qui est une espece de sorcellerie, & d'esprit méchant, dont ils ignorent la malignité.

Pendant que j'étois à Quebec, on me dit, que le Sieur Jolliet avoit autrefois été sur ce Fleuve Melchasiipi, & qu'il avoit été obligé de retourner en Canada, par ce qu'il n'avoit pu passer au delà de ces monstres, en partie par ce qu'il en avoit été effraié, & en partie aussi par ce qu'il craignoit d'être pris par les Espagnols. Mais je dois dire ici, que j'ay voagé en Canot fort souvent ayec ledit Sieur Jolliet sur le Fleuve S. Laurent, & même dans des temps fort dangereux à cause des grands vents, dont pourtant nous étions heureusement échappés au grand étonnement de tout le monde, par ce qu'il étoit tres-bon Canoteur. J'ay donc eu occasion de lui demander bien des fois, si en effet il avoit été jusques aux *Akanssa*.

Cet homme, qui avoit beaucoup

de consideration pour les Jéfuites, qui étoient Normands de Nation (par ce que fon Pere étoit de Normandie) m'a avoüé, qu'il avoit souvent ouï parler de ces Monftres aux Outtaoüats, mais qu'il n'avoit jamais été jufques là, & qu'il étoit refté parmi les Hurons & les Outtaoüats pour la traite des Caftors & des autres Pelleteries. Mais que ces peuples lui avoient souvent dit, qu'on ne pouvoit décendre ce Fleuve a caufe des Efpagnols, qu'on lui avoit extrêmement fait apprehender. J'ay ajouté beaucoup de foi à ce difcours du Sieur Jolliet, par ce qu'en effet dans toute nôtre route fur le Fleuve Mefchafipi, nous n'avons trouvé aucune marque, qui nous pût faire connoitre, que les Efpagnols ayent accoutumé d'y voia-ger, comme nous le ferons voir dans nôtre fecond Tome.

CHA-

CHAPITRE XLI.

*Description de la beauté du Fleuve
Meschasipi: des terres, qui le
bordent de part & d'autre, &
qui sont d'une beauté ravissan-
te: & des mines de cuivre, de
plomb, & de charbon de terre,
qu'on y trouve.*

QUand on est arrivé a 20. ou 30.
lieües au dessous des *Maroa*, les
bords de ce Fleuve Meschasipi sont pleins
de cannes jusques à la Mer. On trouve
cependant environ trente ou quarante
endroits, où il y a de tres beaux côte-
aux avec des débarquements commodes
& spacieux. L'inondation du Fleuve
ne s'étend pas bien loin, & derriere
ces bords noïez, on découvre les plus
beaux pays du monde pendant la lon-
gueur de deux cens lieües. Nous ne
pouvions nous lasser de les admirer.
On nous a assuré, qu'en largeur ce
N 4 sont

font de vastes Campagnes, où on trouve des terres admirables bordées de fois à autre par des côteaux extrêmement agreables, par des bois de haute fûtaie, & par plusieurs bocages, où l'on peut aller commodément à cheval, par ce que les chemins sont fort nets, & qu'on n'y trouve aucun embarras.

Ces petites forêts bordent tout de même les Rivieres, qui coupent ces Campagnes en divers lieux, & qui sont fort abondantes en Poisson, de même que le Fleuve Meschasipi. Au reste les Crocodiles y sont fort à craindre, quand on se neglige. Les Sauvages disent, qu'ils entraînent par fois ceux de leurs gens, qu'ils peuvent surprendre. Cependant cela arrive assez rarement, car après tout il n'y a point d'animal, quelque feroce qu'il soit, qui ne craigne l'homme.

Les Campagnes de ces vastes pays sont pleines de toute sorte de gibier & de Venaison. On y trouve des Taureaux Sauvages, des Cerfs, des Chevreuils, des Ours, des poules d'Inde,
des

des perdrix, des Cailles, des perroquets, des bécasses, des Tourterelles, des pigeons ramiers, des Castors, des Louvres, des Martres, & des Chats sauvages, pendant plus de cent cinquante lieues. Nous n'avons pourtant point remarqué, qu'on voie des Castors en approchant de la Mer. Nous espérons de parler de tous ces animaux, que nous avons trouvez dans nôtre route, & d'en faire un plus grand détail. Cependant nous avons cru, que pour faire plaisir au Lecteur, il en falloit décrire quelques uns des moins connus.

Il y a un petit animal, dont j'ay déjà fait mention en passant, qui est assez semblable à un Rat pour la figure. Il est aussi gros qu'un chat, & a le poil argenté, mêlé de noir. Sa queue est sans poil grosse comme un bon doigt, environ d'un pied de longueur, de laquelle il se sert pour se pendre aux branches d'Arbres. Il a sous le ventre une espece de Sac, dans lequel il porte ses petits, quand on le poursuit.

Il n'y a point de beste farouche dans

tout ce pays-là, qui soit dangereuse, pour les hommes. Celles, qu'un appelle *Michibichi*, n'attaquent jamais l'homme, quoi qu'elles devorent toutes les bêtes, quelques fortes qu'elles puissent être. La tête en est assez semblable à celle d'un Loup cervier, mais elle est beaucoup plus grosse. Elles ont le corps long, aussi grand que celui d'un Chevreuil, mais beaucoup plus menu. Leurs jambes sont aussi plus courtes, & elles ont les pattes comme celles d'un Chat, mais beaucoup plus grosses. Les griffes en sont fortes & longues, & elles s'en servent pour tuer les bêtes, qu'elles veulent dévorer. Elles en mangent quelque peu après les avoir attrapées, & ensuite elles les emportent sur leur dos, & les cachent sous des feuilles, sans que les autres bêtes carnassières y touchent ordinairement. Leur peau, & leur queue ressemblent assez à celles du Lion, dont elles ne diffèrent qu'en grosseur à la réserve de la tête, qui est celle d'un Loup cervier.

Dans les terres, qui sont à l'Oüest
de

de
ma
Sau
de
pie

Ar
con
les
ser
dre
d'A
ble
till
Co
Sau
guc
lon
No
Vi
pie
dav
con
ave
vre
fan

de ce Fleuve Meschasipi il y a des Animaux, qui portent les hommes. Les Sauvages nous en ont montré des pieds decharnez. Ce sont assurément des pieds de cheval.

On trouve dans tous ces pays-là des Arbres de toutes les especes, que nous connoissons, & qui sont propres à tous les usages, auxquels on les veut faire servir. On y voit les plus beaux Cedres du monde, & une autre espece d'Arbre, qui jette une gomme si agreable, qu'elle surpasse les meilleures pastilles de l'Europe, pour l'odeur. Les Cottonniers y sont fort grands, & les Sauvages en font des Canots ou Pyrogues de quarante ou cinquante pieds de long, lesquels ils creusent avec le feu. Nous en avons veu plusieurs dans leurs Villages, qui avoient plus de cent pieds de long, & quelque fois même davantage. Il y a des Arbres propres à construire de grands Vaisseaux. Nous avons déjà dit, qu'on trouve du Chanvre dans les Campagnes, qui y vient sans semer. On y peut faire aussi du

Goudron particulièrement vers la Mer.

J'ay fait connoître dans la Description de ma *Louisiane*, que l'on trouve par tout des prairies, qui sont par fois & d'espace en espace de quinze ou vingt lieües de front, & de cinq ou six de profondeur, qui sont toutes disposées à y mettre la charue. La terre y est noire & tres-bonne, capable de fournir la subsistance à de grandes Colonies, qui s'y établiroient. Les fèves y croissent naturellement sans les semer, & la tige subsiste plusieurs Années portant du fruit. Elle devient grosse comme le bras, & monte comme le lierre jusques au sommet des plus hauts Arbres. Les Pêchers y sont semblables à ceux de l'Europe, & y portent de tres-bons fruits en si grande abondance, que les Sauvages sont souvent obligez de les soutenir avec des fourches.

Pour ce qui est des Arbres, qu'ils cultivent dans leurs deserts, on y voit des Forests entieres de Meuriers, dont on cueille des fruits des le mois de May. Il y a aussi beaucoup de pruniers, dont
les

les fruits sont musquez. On y trouve communément des vignes, des grenadiers, & des Maronniers. La Recolte du blé d'Inde se fait trois ou quatre fois l'Année. J'ay déjà dit, que nous y en trouvâmes, qui étoit meur, & que l'autre étoit déjà levé. On y reconnoit peu d'hiver, si ce n'est par les pluies.

Nous n'avons pas eu le temps de chercher des mines. Nous avons seulement trouvé du charbon de terre en plusieurs endroits. Les Sauvages, qui ont du cuivre & du plomb, nous ont conduits dans des lieux, où on en peut trouver en assez grande abondance pour en fournir tout un Roiaume. Il y a des carrières de fort belles pierres, comme du marbre blanc, noir, & jaspé. Les Sauvages ne s'en servent ordinairement, que pour faire les Calumets, dont nous avons fait mention.

Ces peuples quoi que Barbares paroissent communément d'un bon naturel. Ils sont affables, obligeans, & dociles. Dans le second Tome de cette Dé-

couverte nous ferons connoître, Dieu aidant, les meurs de tant de Nations différentes, que nous avons vües. Il semble, que celles, avec qui nous étions dans le temps, que j'ay marqué au Chapitre precedent, n'ont aucun veritable sentiment de Religion, non plus que les autres. On ne voit aucun culte réglé établi parmi eux. L'on y remarque seulement quelques Idées fort confuses, & quelque espece de Veneration pour le Soleil, lequel ils reconnoissent, mais seulement en apparence, pour celui qui a tout fait, & qui conserve tout.

C'est pour cela, que quand les Nadoüessans, & les Issati prennent du Tabac, ils jettent leurs regards sur le Soleil, lequel ils appellent *Louis* en leur langage. Afin même de marquer le respect, qu'ils lui portent, & de lui rendre une espece d'adoration, des qu'ils ont allumé leur Pipe ou Calumet, ils le presentent a ce grand Astre avec ces paroles, *Tchendiamba Louis*, c'est à dire, fume Soleil.

Au reste cette rencontre du mot de *Louis*, qui est souvent dans la bouche de ces Barbares, me donna quelque esperance de succès dans mon entreprise, par ce que c'est mon nom de Religion, & que je voiois, qu'ils le prononçoient continuellement. Ils ne continuent en effet de fumer, qu'après avoir rendu hommage au Soleil sous ce nom de *Louis*. Lors qu'ils veulent exprimer le nom de la Lune, ils l'appellent *Louis Basatsche*, comme qui diroit, le Soleil, qui paroît pendant la nuit. Ainsi parmi ces Barbares le nom du Soleil & de la Lune s'exprime par le même mot de *Louis*. Mais pour mettre de la difference de l'un à l'autre, ils ajoutent le mot de *Basatsche*, pour signifier la Lune. De tout cela pourtant on ne peut pas conclure, qu'ils reconnoissent véritablement le Soleil pour celui, qui a tout fait, & qui conserve tout.

Le Soleil est l'Astre prédominant parmi toutes ces Nations, qui habitent le long de ce Fleuve. Ils lui présentent souvent le meilleur & le plus delicat de
leur

leur Chasse dans la Cabanne de leur Chef, qui en profite plus que le Soleil. Ils marmottent ordinairement quelques paroles au lever de cet Astre, & lui envoient la premiere fumée de leurs Calumets, après quoi quand ils fument, ils poussent la fumée, qui sort de leur bouche vers les quatre parties du monde.

CHAPITRE XLII.

Description des divers langages de ces peuples, de leur soumission à leurs Chefs: des manieres différentes de ces peuples de Meschafipi d'avec les Sauvages du Canada: & du peu de fruit qu'on peut esperer pour la Religion Chrétienne parmi eux.

IL est surprenant, que parmi tant de Nations que l'on trouve dans l'Amérique,

ric
for
des
qu
fau
ce
pui
voi
que
que
fava
fins
laiff
se tr
que
meu
font
Refi
C
peup
ou C
leurs
mes,
Les P
Fleuv
nous

rique, il n'y en ait pas une, qui n'ait son langage particulier tout different des autres. Quand même elles ne seroient qu'a dix lieües les unes des autres, il faut un truchement pour se parler, parce qu'il n'y a point de langue, que l'on puisse appeller universelle, comme nous voions par exemple, que la langue franque est generale par tout le Levant, & que le Latin est la langue commune des sçavans. Ceux, qui sont les plus voisins de quelque Nation particuliere, ne laissent pas de s'entr'entendre, lorsqu'ils se trouvent ensemble. D'ailleurs chaque peuple a son Interprete, qui demeure chez ceux de ses voisins, qui lui sont alliez, & qui y fait la fonction de Resident.

Ces Sauvages sont tous differens des peuples du Canada dans leurs maisons ou Cabannes, dans leurs Meurs, dans leurs inclinations, dans leurs coûtumes, & même dans la forme de la tête. Les peuples, qui habitent le long du Fleuve Meschafipi l'ont fort plate. Ils nous ont dit souvent, qu'il y a des hommes

mes

mes au delà de leur pays, qui ont la tête de deux ou trois doigts plus haute & plus pointue que la leur.

Ces Nations du Fleuve ont des places publiques fort grandes, des jeux, & des assemblées. Ils sont vifts, & font fort agiffans. Leurs Chefs ont une Autorité plus despotique que les autres Sauvages, dont les Chefs ne peuvent rien obtenir qu'a force de prieres, & de persuasions. L'on n'oseroit passer entre le Chef de ces Nations, qui habitent au bas du Fleuve, & le flambeau, qu'on allume en sa presence, & qu'il fait porter devant lui, lorsqu'il marche. On est obligé d'en faire le tour avec des démarches particulieres accompagnées de cérémonies. Ils ont des Sauvages, qui leur servent de valets, & des Officiers, qui les servent, & qui les suivent par tout. Ils distribuent leurs presens & leurs gratifications à leur gré. En un mot on y trouve des hommes fort raisonnables, qui savent se servir fort bien de leurs lumieres naturelles.

Nous n'avons veu aucun de ces Sau-

va-

D
vages
noiffan
que de
se serv
haches
ce nou
ce qu'
peuple
toient
des Ef
de ceuz
& qu'a
fusils,
que l'o
Nous
excepté
faites e
aux aut
des ferr
bonnes
feu, de
afin de
les, &
riers Sa
qu'ils k
vers la

vages du Fleuve, qui eût aucune connoissance des Armes à feu, non plus que des Outils de fer, ou d'acier. Ils se servent de méchans couteaux, ou de haches de Pierre. En cela l'expérience nous a fait voir tout le contraire, de ce qu'on nous avoit dit touchant ces peuples. On nous disoit, qu'ils n'étoient éloignés que 30. ou 40. lieues des Espagnols du nouveau Mexique, & de ceux, qui sont vers le Cap floride, & qu'ainsi ils avoient des haches, des fusils, & tous les autres instrumens, que l'on trouve dans nôtre Europe. Nous n'avons rien trouvé de tout cela, excepté quelque maniere de porcelaines faites en forme de tuyaux enfilez les uns aux autres pour l'ornement de la teste des femmes, de quelques bracelets de bonnes perles, qui sont gastées par le feu, dont ils se servent pour les percer, afin de les attacher aux oreilles des filles, & des jeunes garçons. Les guerriers Sauvages nous ont fait connoître, qu'ils les apportent de fort loin devers la Mer du Sud, & qu'ils les reçoivent

vent en échange de leurs Calumets de jaspe de la part de certaines Nations, qui selon toutes les apparences habitent du côté de la Floride.

Je ne diray rien ici de la conversion des Sauvages de l'Amérique, par ce que j'en feray un ample recit dans un troisième Tome de cet Ouvrage, qui desabufera bien des gens de plusieurs opinions fausses, dont ils sont prevenus. Autrefois les Apôles n'avoient, qu'à ouvrir la bouche dans les pays, ou la Providence conduisoit leurs pas. D'abord ils y faisoient des conquêtes & des conversions prodigieuses. Je ne me considere que comme un instrument extrêmement foible pour la propagation des Mysteres de l'Évangile, sur tout en comparaison de ces grands serviteurs, que Dieu a employez à établir le Christianisme dans le Monde, & à y fonder son Eglise. Mais il faut avoüer, que Dieu n'attache plus la grace ni l'onction de son Esprit à nos Ministères modernes pour esperer ces conversions miraculeuses, comme dans les premiers Siecles;

D
cles. M
& ordin
mes, qu
Je m
cer de
& mes
du Chr
j'ay eu
ces Na
J'avois
quoise
des Issa
tout c
les autr
faire en
quelqu
j'appre
aucoup
Je n
efforts
gile ay
bles pa
Dieu
de sa g
che ju
fité.

cles. Mais il se fert de la voye commune & ordinaire, pour convertir les hommes, quand, & comme il lui plaist.

Je me suis donc contenté d'annoncer de mon mieux selon mes forces & mes lumieres, les principales veritez du Christianisme aux peuples, avec qui j'ay eu habitude. J'ay dit, que toutes ces Nations ont des langages differens. J'avois des principes de la Langue Iroquoise, & j'appris du depuis celle des Iffati, ou Nadoüeffans. Cependant tout cela m'a tres-peu servi parmi les autres Sauvages. Je ne pouvois me faire entendre que par des gestes, & par quelques termes de leurs langues, que j'apprenois insensiblement, & avec beaucoup de peine & de temps.

Je n'oserois assurer, que mes petits efforts pour la propagation de l'Évangile ayent produit des fruits considerables parmi ces peuples. Il n'y a que Dieu, qui connoisse les effets secrets de sa grace & de sa parole, ni qui sache jusqu'où ces Barbares en auront profité. Tout ce que je puis dire, à cet égard

égard c'est, que le gain le plus sur, que j'aye pu faire, consiste uniquement dans le baptême que j'ay fait de quelques Enfans, dont j'étois moralement assuré de la mort. | Au reste je n'ay pu travailler qu'a reconnoître l'état de la Nation, & qu'a ouvrir le Chemin aux Missionnaires, qui pourront se rendre dans ces vastes pays. Comme j'ay eu l'honneur de leur servir de précurseur, je m'offre d'y retourner, quand on voudra. J'y finiray mes jours de bon cœur en travaillant à mon salut & à celui de ces pauvres peuples, qui ont été privez jusques à present des lumieres de la foi Chretienne. Mais afin de ne point ennüier le Lecteur, il est temps de pour suivre nôtre Voiage jusques à la source du Fleuve Meschasipi.

CHA-

C
Descr
fan
de
poi
de
des
des
ve

N
millet
me qu
vions
que pa
tes fa
ou no
Illinoi
y ruin
trouvâ
becs
Nous

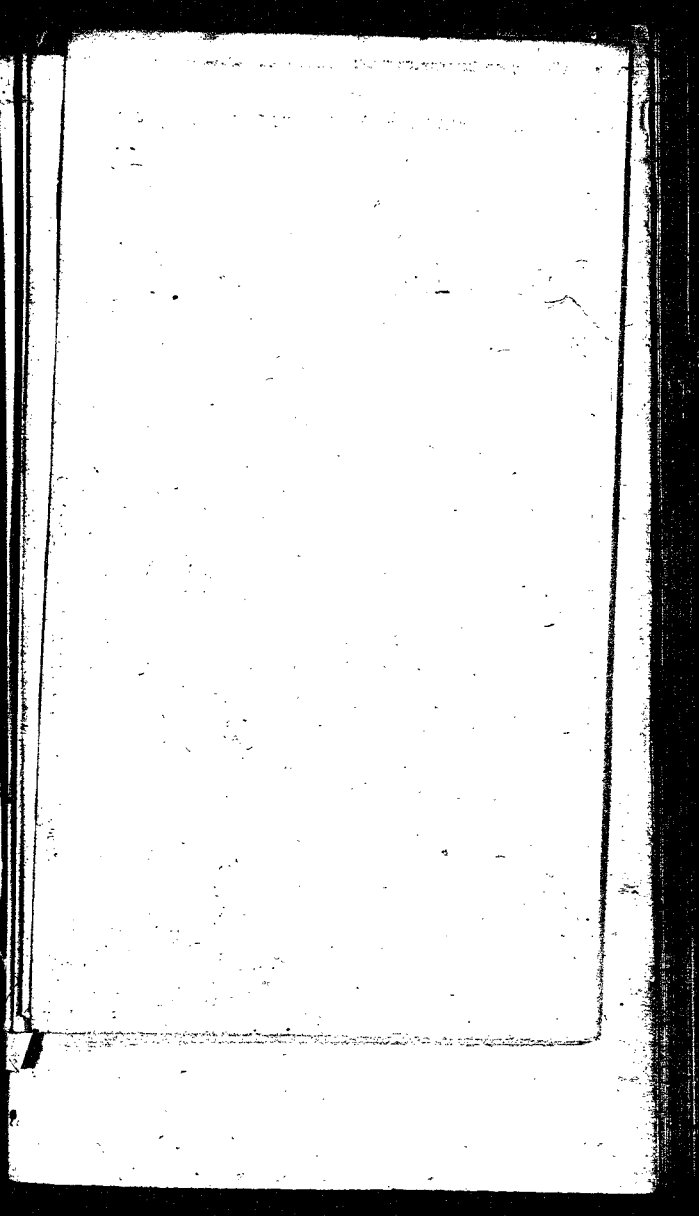
CHAPITRE XLIII.

Description de la pêche, que nous faisons des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & du changement des terres & du Climat en allant vers le Nord.

Nous nous embarquâmes le 24. d'Avril, & le blé d'Inde ou gros millet venant à nous manquer de même que la viande boucannée, nous n'avions plus d'autre moien de subsister que par la Chasse ou la pêche. Les bêtes fauves étoient assez rares aux lieux ou nous étions alors, par ce que les Illinois y viennent souvent, & qu'ils y ruinent la Chasse. Par bonheur nous trouvâmes quantité d'Eturgeons à longs becs, dont nous parlerons cy-après. Nous les tuions à coups de haches, ou d'épées

d'épées emmanchées, dont nous nous servions en cette rencontre, afin d'épargner nôtre poudre & nôtre plomb. C'étoit alors le temps, que ces poissons fraïoient, & on les voit ordinairement venir près des bords du Fleuve pour se fraïer. Nous les tuions donc aisément à coups de hache ou avec des épées sans nous mettre à l'eau, & parce que nous n'en tuions tant que nous voulions, nous n'en prenions que le ventre & les morceaux les plus délicats, & nous abandonnions le reste.

Si nos hommes avoient quelque satisfaction de cette abondante pêche, ils étoient d'ailleurs dans une grande apprehension des gens, que nous avions laissés au Fort des Illinois, ou de Creve-cœur. Ils craignoient, qu'encombrant que nous en fussions élognés de plus de cent lieues, qui sont peu considérables à cause de la grande diligence, que l'on fait avec les Canots d'écorce, il ne vint des gens de ce Fort, & que voyant qu'ils n'avoient point troqué leurs marchandises avec les Nations du Nord, on





Echelle

Lièges Communes de France
 25 50 75 100 125 150

Lièges d'Allemagne
 15 30 45 60 75 90

Lièges d'une Heure de Chemin
 20 40 60 80 100 120

CARTE
 du tres grand PAIS
 nouvellement decouvert
 dans
 L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE
 entre le
 Mer Glaciale
 avec le Cours du Grand Fleuve
 Les CANADENS
 Dediee a
GUILAUME III^e
 Roy de la Grand Bretagne
 Par le R. P.
LOUIS DE HENNEPIN
 Mission: Recoll. et Nov. Ap. G.
 Chez J. BOYSSON
 a Utrecht.

ne se
posay
de ca
le Fle
verio

C
sur to
viere
Anto
cy-ap
en ef
nous
cette
Au r
plus
que c
pays
chasi



ne se faisoit de leurs effets. Je leur proposay de naviger pendant la nuit, & de cabanner de jour dans les Isles dont le Fleuve est rempli, & que nous trouverions dans nôtre route.

Ce Fleuve est tout plein de ces Isles, sur tout depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois jusqu'au Saut de St. Antoine de Padoüe, dont je parleray cy-aprés. Cet expedient réussit, & en effet après avoir navigé toute la nuit nous nous trouvâmes assez éloignés de cette embouchure approchans du Nord. Au rêté les terres ne nous paroissoient plus si fertiles, ni les bois si beaux, que ceux que nous avions veu dans les pays, qui sont au bas du Fleuve Meshasipi.

O *

CHA-

Ces feuilletts doivent s'insérer entre N. & O.

CHAPITRE XLIV.

Description succinte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le Fleuve Meschasipi: du Lac des pleurs: du Saut de St. Antoine de Padoïe: de la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de nôtre Voia-ge.

CE Fleuve, comme je l'ay déjà dit, a une lieüe de large presque par tout, & en quelques endroits il en a jusques à deux. Il est partagé par quantité d'Isles remplies d'Arbres entrelassez de tant de Vignes, qu'on a de la peine à y passer. Il ne reçoit aucune Riviere considerable du côté de l'Oüest depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois jusques au Saut de St. Antoine de Padoïe, excepté celle des *Otenta*, & une autre qui vient de l'Oüest Nord-Oüest

Oüest

D

une

peu

appel

ou

de P

licie

faire

ler g

extra

le m

rendr

presq

nois

chasi

situé

de ce

A

tant

on tr

Nadd

Chab

noire

son e

peu

Oüest à sept ou huit lieües de ce Saut.

Du côté du Levant on trouve d'abord une Rivière peu considerable. Mais un peu plus loin on en trouve une autre appelée par les Sauvages *Oüisconsin*, ou *Misconsin*, qui vient de l'Est, & de l'Est Nord-Est. Après soixante lieües en remontant on la quitte pour faire un portage de demie lieüe, afin d'aller gagner une Riviere, qui serpente extraordinairement à sa source, & par le moien de laquelle on pouvoit se rendre à la Baye des Puans. Elle est presque aussi grande que celle des Illinois, & se jette dans le Fleuve *Meschasipi*, où elle perd son nom. Elle est située à cent lieües ou environ au dessus de celle des Illinois.

A vingt cinq lieües plus haut remontant ce Fleuve du même côté de l'Est, on trouve la Riviere nommée par les *Nadoüissans* ou *Iffati* *Chebadeba*, ou *Chabaoüadeba*, c'est à dire Riviere noire. Nous ne l'avons considerée qu'à son embouchure. Elle nous parut assez peu considerable. O* 2 Tren-

Trente lieües plus haut on trouve le Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainsi, par ce que les Sauvages, qui nous prirent, comme nous le verrons dans la suite, quelques uns d'eux vouloient, qu'on nous cassât la tête. Ces gens venoient donc pleurer sur nous pendant toute la nuit pour obliger les autres de consentir à nôtre mort. Ce Lac, qui est formé par le Fleuve Meschasipi, a sept lieües de longueur, & environ trois de largeur par le milieu. Il n'a point de courant, qui nous ait paru considerable. On en trouve seulement à son entrée & à son issue.

A unè grande lieüe du Lac des pleurs du côté de l'Est il y a la Riviere des Taureaux Sauvages, laquelle est pleine d'une quantité prodigieuse de Tortues. On l'appelle ainsi à cause du grand nombre de ces Taureaux, qu'on y trouve ordinairement. Nous la suivîmes pendant dix ou douze lieües. Elle se décharge avec rapidité dans le Fleuve. Mais en la remontant on la trou-

ve égale & sans rapides. Elle est bordée de hautes montagnes assez éloignées en certains endroits pour former des prairies, son embouchure a des bois des deux côtez. Elle est aussi profonde & aussi large que la Riviere des Illinois.

A quarante lieües au dessus on trouve une Riviere pleine de rapides, par laquelle en tirant vers le Nord on peut se rendre au Lac Superieur, qui comme nous avons dit, est plus grand que le Roïaume de France, jusques à la Riviere Nissipikoüet, qui tombe dans ce Lac. Nous avons donné à cette Riviere le nom de Riviere du tombeau, par ce que les Issati y ayant laissé le Cadavre d'un de leurs guerriers, qui avoit été mordu d'un serpent sonette, je mis sur lui une couverture blanche selon la coutume. Cette action d'humanité m'attira la reconnoissance de ceux de sa Nation comme il me le firent paroître dans leur pays par un grand festin, qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

313* NOUVELL. DÉCOUV.

En remontant ce Fleuve dix ou douze lieües, la Navigation y est interrompue par un Saut, que nous avons appellé de St. Antoine de Padoüe, lequel nous avons pris pour Patron de nos entreprises. Ce Saut a 50. ou 60. pieds de hauteur, & une Islette de Roche en forme de pyramide au milieu de sa cheute.

Les grandes montagnes, qui bordent ce Fleuve ne durent que jusques a la Riviere de Ouiskonfin environ six vingt lieües. Il commence en cet endroit à couler à l'Oüest, & au Nord-Oüest, sans que nous ayons pu apprendre des Sauvages, qui l'ont remontée fort lóin, quel est le lieu, ou cette Riviere prend sa source. Ils nous ont fait connoitre, qu'a vingt ou trente lieües seulement au dessus, il y a un second Saut, au pied duquel il y a quelques Villages de Barbares, qui y demeurent pendant un certain temps de l'Année. On les appelle *Tintonha*, c'est à dire la Nation des prairies.

A huit lieües au dessus du Saut de St. Antoine en tirant vers la droite, on trouve la Riviere des Issati ou Nadouefsans. Elle est étroite à son entrée. Mais on la remonte en allant vers le Nord environ soixante & dix lieües jusques au Lac des Issati, où j'ay été fait Esclave par ces Barbares. C'est de là, que cette Riviere, que nous avons appellée de S. François, prend sa source. Ce dernier Lac se repand dans de grands marais, où il croit de la folleavoine, de même qu'en plusieurs autres lieux jusques au bout de la Baye des Puans.

Cette folle avoine est une graine, qui croit dans les terres marécageuses, & même dans des Lacs, qui n'ont qu'eux deux ou trois pieds d'eau, sans qu'on l'y seme. Elle ressemble à l'avoine. Mais elle est de meilleur goust, & a les tuiiaux & la tige beaucoup plus longs.

Les Sauvages la recueillent, quand elle est meure. Les femmes en lient plusieurs tiges ensemble avec des écor-

ces de bois blanc, pour empêcher que la multitude des Canars, des Cignes, & des Sarcelles, qui s'y trouvent ordinairement, ne la mangent toute. Les Sauvages en font leur provision pour subsister une partie de l'année en la faisant cuire en maniere de bouillie hors du temps de leur Chasse.

Le Lac des Issati est situé à environ soixante & dix lieües à l'Oüest du Lac Superieur. Il est impossible d'aller par terre de l'un à l'autre à cause des terres marécageuses & tremblantes, qui sont entre-deux. On y peut aller en raquettes, quand il y a de la neige. Cependant on n'en fait le Voiage qu'avec peine par eau, par ce qu'il y a plusieurs portages, & que d'ailleurs on est obligé de faire plus de cent cinquante lieües de chemin à cause des détours, qu'il faut prendre.

Pour y naviger plus commodément du Lac Superieur en Canot, il faut passer par la Rivière du tombeau. Nous prîmes ce chemin & nous n'y trouvâmes
plus

plus que les os du Cadavre de ce Sauvage, dont j'ay fait mention cy-devant. Les Ours en avoient mangé toute la chair après qu'ils eurent arraché avec leurs pattes, dans lesquelles consiste leur plus grande force, les perches, que les Parens du mort avoient fichées en terre en forme de Mausolée. L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre, qui étoit a côté du sepulcre, & un pot de terre renversé, dans lequel les Sauvages avoient laissé de la viande grasse de Vâches ou Taureaux Sauvages, pour faciliter, comme ils disent, à la personne morte le Voiage, qu'elle doit faire pour se rendre au país des Ames.

Aux environs du Lac des Issati il ya quantité d'autres Lacs voisins, d'où sortent plusieurs Rivieres, sur les bords desquelles habitent les Issati, les Nadoüessans, les *Tintonha*, qui veut dire gens de prairies, les *Oüadebathon*, ou gens de Riviere, les *Chongasketon* Nation du Chien ou du Loup, car le mot de *Chonga* chez ces peuples signifie un

Loup

313* NOUVELL. DE'COUV.

Loup ou un Chien, & plusieurs autres peuples, que nous comprenons tous sous le nom de Nadoüessans, ou Nadoüessious. Ces Barbares peuvent faire huit ou neuf mille Guerriers, Vailants, grands coureurs & tres-bons Archers. Ce fut une partie de ces Nations, qui m'arrêta prisonnier, & que me mena au haut du Fleuve Meschasipi avec nos deux Canoteurs de la maniere, que je vais le raconter dans le Chapitre suivant.

CHA.

CHAPITRE. 45.

L'Autheur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingt Sauvages, qui après plusieurs attentats sur leur vie les menèrent enfin au haut du Fleuve Meschasipi.

Nous avions accoutumé de faire nos Prieres trois fois le jour, comme je l'ai marqué cy-devant, & je demandois toujourns à Dieu de pouvoir rencontrer les Sauvages de jour. Leur coutume est de tuer comme ennemis tous ceux, qu'ils trouvent de nuit, & cela dans le dessein de profiter de leurs dépouilles, comme de haches, de couteaux, & choses semblables, qu'ils estiment plus, que nous ne faisons l'or & l'argent. Ils ne font pas même difficulté de tuer leurs Alliez, quand ils peuvent cacher leur mort, pour pouvoir se vanter un jour d'avoir tué des hommes, & de passer ainsi pour soldats, & pour gens de cœur.

O

Nous

Nous avons considéré avec beaucoup de plaisir le Fleuve Meschafipi en le remontant vers le Nord, & cela depuis le premier d'Avril. Rien ne nous avoit empêché de reconnoître, s'il étoit navigable haut & bas. Nous avions tué dans nôtre chemin sept ou huit gros Coqs d'Inde, qui multiplient d'eux mêmes en ces Contrées là, comme tous les autres animaux sauvages. Nous ne manquions ni de Taureaux sauvages, ni de chevreux, ni de Castors, ni de Poissons, ni de chair d'Ours, que nous tuions, quand ces animaux passioient le Fleuve à la nage.

Je faisois de profondes reflexions sur les douceurs, que l'on goûte dans l'exercice de la priere, & sur les avantages, que l'on en tire, lors que les miennes furent exaucées. Le même jour 12. d'Avril, pendant que nos deux hommes faisoient cuire un Coq d'Inde, & que je regommois nôtre Canot sur le bord du Fleuve, j'apperçus tout d'un coup environ à deux heures après midy cinquante Canots d'ecorce conduits par six vingt

Sa-

Sauvages tous nuds, qui descendoient d'une fort grande vitesse sur ce Fleuve pour aller faire la guerre aux Miamis, aux Illinois, & aux Maroha.

Nous jettâmes le bouillon d'un Coq d'Inde, que nous faisons cuire, & nous étant embarquez promptement, nous allâmes au devant d'eux en criant, *Mistigouche* par troisfois, & *Diatchez*, ce qui veut dire dans la langue des Iroquois, & des Algonquins, Camarades, nous sommes des hommes de Canots de bois. C'est ainsi, qu'ils nous appellent, quand nous sommes dans de grands vaisseaux. Ces cris nous furent inutiles, parce que ces Barbares ne nous entendoient pas. Ils nous investirent donc, & nous tirèrent quelques fleches de loin, & parce que les Viellards me virent le Calumet de paix à la main en s'approchant de nous, ils empêchèrent leur jeunesse de nous tuer.

Ces hommes plus brutaux que ceux du bas Fleuve sautèrent les uns à terre, les autres dans l'eau, & nous abordèrent ainsi avec des cris, & des huées épou-

vantables. Nous ne faisons aucune résistance, parce que nous n'étions que trois contre un si grand nombre. L'un d'entr'eux m'arracha le Calumet de paix, que j'avois à la main, pendant que nôtre Canot, & les leurs estoient amarrés au bord du Fleuve. Nous leur presentâmes d'abord quelques morceaux de tabac de la Martinique, parce qu'il estoit meilleur que le leur. Les plus vieux d'entr'eux proferèrent ces mots, *Miamiha, Miamiha*. Mais nous n'entendions point, ce qu'ils disoient. Nous marquâmes donc sur le sable avec nôtre Aviron, que les *Miamis* leurs ennemis, qu'ils cherchoient, avoient passé le Fleuve *Meschasipi*, & qu'ils avoient pris la fuite pour se joindre aux *Illinois*.

Quand ils se virent découverts, hors d'estat par consequent de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre Vieillards ayant mis la main sur ma tête, se prirent à pleurer d'un ton extrêmement lugubre, & avec un méchant mouchoir de toile d'Arménie, qui me restoit,

j'effu
tant
noit
mass
jama
paix
fleuv
ient
faiso
deva
ente
pab
mes
piec
nou
tre
déja
I
feu
Co
que
Ce
pou
no
ché
ne

j'essuiois leurs Larmes. Tout cela pourtant fut inutile. Ils nous firent connoître, qu'ils avoient dessein de nous massacrer, par ce qu'ils ne voulurent jamais fumer dans nôtre Calumet de paix. Ils nous firent donc traverser le fleuve avec de grands cris, qu'ils faisoient retentir tous ensemble. Ils nous faisoient redoubler les coups d'Aviron devant eux, afin d'aller plus vite, & nous entendions des hurlemens horribles, capables de donner de la terreur aux hommes les plus intrepides. Ayant mis pied à terre à l'autre bord du Fleuve nous dechargeâmes nôtre Canot, & nôtre équipage, dont on nous avoit déjà dérobé une partie.

Nous ne laissâmes pas d'allumer du feu pour achever de faire cuire nôtre Coq d'Inde. Nous en donnâmes deux, que nous avions tuez, à ces Sauvages. Ces Barbares ayant fait leur assemblée pour deliberer, sur ce qu'ils feroient de nous, les deux premiers Chefs s'approchèrent & nous firent entendre par signes, que leurs guerriers vouloient nous

caster la tête. Cela m'obligea, pendant qu'un de nos Canoteurs gardoit nôtre équipage, de m'en aller avec l'autre trouver leurs Chefs. Je jettay au milieu d'eux six haches, quinze couteaux, & six brasses de Tabac noir, apres quoy baissant la tête, je leurs fis connoitre avec une hache emmanchée, qu'ils pouvoient nous tuer, s'ils vouloient.

Ce present en addoucit plusieurs d'entr'eux, Ils nous presentèrent donc du Castor à manger, selon leur coutume, en nous mettant les trois premiers morceaux à la bouche apres avoir soufflé dessus, parce que la viande estoit chaude. En suite ils posèrent leur plat d'ecorce devant nous pour nous laisser manger à nôtre fantaisie. Tout cela ne nous empêcha pas de passer la nuit avec beaucoup d'inquietude, parce qu'ils nous avoient rendu nôtre Calumet de paix, le soir avant que de se coucher. Nos deux Canoteurs étoient neantmoins dans la resolution de bien vendre leur vie, & de se defendre courageusement au cas, qu'on nous vinst attaquer. Pour
moy

moy je leur dis, que j'avois resolu de me laisser tuer sans resistance afin d'imiter le Sauveur, qui s'étoit remis volontairement entre les mains de ses bourreaux. Nous veillâmes l'un apres l'autre, afin de n'estre pas surpris en dormant.

CHAPITRE 46.

Resolution, que les Barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur pays au haut du Fleuve Meschafipi.

LE 13. Avril de grand matin un Capitaine nommé *Narrhetoba*, du nombre de ceux, qui vouloient nous massacrer, & qui avoit le corps peint, me demanda mon Calumet de Paix. Il le remplit de Tabac de leur pays, apres quoy il y fit fumer premierement tous ceux de sa bande, & en suite tous les autres,

O 4

qui

qui avoient resolu de nous tuer. Il nous fit signe d'aller avec eux dans leur pays. Ils s'en retournèrent donc avec nous. Ainsi leur ayant fait rompre leur entreprise contre leurs ennemis, je ne fus pas fâché dans cette occasion de pouvoir continuer nos Découvertes avec ces peuples.

La plus grande de mes inquietudes estoit, que j'avois de la peine à dire mon Office, & à faire mes prieres devant ces Barbares. Plusieurs d'entr'eux me voyant remuer les lèvres me dirent d'un ton fier, *Ouâkanché*, mais comme je ne savois pas un mot de leur langue, nous croyions, qu'ils se mettoient en colere. Michiel Ako Canoteur me dit tout effrayé, que si je continuois à dire mon Breviaire, ces gens nous tueroient sans misericorde. Le Picard du Gay me pria au moins de faire mes prieres en cachette pour ne plus irriter ces Barbares. Je suivis l'avis du dernier. Mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma fuite. Lors que j'entrois dans les bois, ils croioient que j'y allois

cacher quelques marchandises sous terre. Ainsi je ne savois, de quel côté me tourner pour faire mes devotions, car ils ne me quittoient point de veüë.

Cela m'obligea de dire enfin à nos deux hommes que je ne pouvois me dispenser de dire mon Office: que s'ils nous massacroient pour ce sujet, je serois la cause innocente de leur mort aussi bien que de la mienne, qu'ainsi je courois le même danger qu'eux, mais qu'enfin ce peril ne devoit pas me dispenser de mon devoir. Au reste ces Barbares vouloient me dire par ce mot de *Ouäckanche* que le livre, que je lisois, estoit un méchant esprit, comme je l'ay appris depuis étant parmy eux. Je connus donc à leurs gestes, qu'ils en avoient quelque aversion. Ainsi afin de les y accoutumer je chantois pendant le chemin les Litanies à livre ouvert. Ils crurent, que mon Breviaire estoit un esprit, qui m'apprenoit à chanter pour les divertir. Tous ces peuples aiment naturellement à chanter.

CHAPITRE 47.

Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent avant que de nous conduire chez eux. Ils attendent souvent à nôtre vie.

LEs Insultes, que ces Barbares nous firent pendant nôtre route, sont au dessus de toute imagination. Nôtre Canot estoit plus grand & plus chargé que les leurs. Pour eux ils n'ont ordinairement qu'un carquois rempli de flèches, un Arc, & une méchante peau passée, qui leur sert ordinairement de couverture à deux personnes. Les nuits sont encore assez froides en cette saison, par ce que nous approchions toujours du Nord. Ainsi on a besoin de se bien couvrir la nuit.

Ces gens voyant, que nous ne pouvions pas aller aussi vite qu'eux, firent entrer trois guerriers dans nôtre Ca-

not-

not. L'un se mit à ma gauche, & les deux autres se rangerent auprès de nos hommes pour les aider à ramer, afin que nous les pussions suivre. Ces Barbares font quelquefois trente lieües par jour, lors qu'ils sont pressez d'aller à la guerre, ou qu'ils ont d'essein de surprendre leurs ennemis. Ceux, qui nous avoient pris, estoient de divers villages, & étoient fort partagez dans leurs sentimens à nôtre égard. Nous nous cabannions tous les soirs auprès de ce jeune Chef, qui avoit demandé nôtre Calumet de paix. Nous lui faisons connoître par là, que nous nous mettions sous sa protection.

Mais l'envie se mit parmi les Sauvages. Le Chef, nommé *Aquipagetin*, dont un des fils avoit esté tué par les Miamis, voyant, qu'il ne pouvoit se vanger sur cette Nation, tourna toute sa vengeance contre nous. Il pleuroit pendant toutes les nuits ce fils, qu'il avoit perdu à la guerre. Il pretendoit par là porter ceux, qui étoient de sa-bande, à le vanger, à nous tuer, &

à se saisir de tout nôtre équipage afin de pouvoir poursuivre en suite ses ennemis. Mais les autres Sauvages, qui estoient charmez de nos Marchandises de l'Europe, étoient bien aises de nous conserver, afin d'attirer d'autres Européens chez eux. Ils souhatioient sur tout d'avoir du fer, qui leur estoit fort pretieux, & dont ils avoient reconnu l'usage, lors qu'un de nos Canoteurs avoit tué trois au quatre Outardes ou Coqs d'Inde d'un coup de fusil. Pour eux ils ne pouvoient tuer qu'un de ces oiseaux à la fois avec leurs fleches.

Nous avons reconnu depuis, que les mots *Manza Ouäkanché* signifient du fer, qui a un méchant esprit. C'est ainsi, qu'ils nommoient un fusil, qui brise les os d'un homme, au lieu que leurs fleches ne font que glisser au travers des chairs & des muscles, qu'elles percent sans briser les os, que fort rarement. C'est pour cela, que ces peuples guerissent plus facilement les blessures, qui se font à coups de fleches, qu'on ne fait celles de nos fusils.

Lors

Lors que nous fûmes pris par ces Barbares nous n'avions navigé qu'environ cent cinquante lieües en remontant le Fleuve depuis la rivière des Illinois. Nous navigâmes avec eux pendant dix neuf jours, tantôt aux Nord, & tantôt au Nord-Oüest selon les rhombs de vent, qu'il faisoit, & selon le jugement, que nous en avons fait par la Bouffole. Ainsi depuis que ces Barbares nous eurent forcez de les suivre, nous fûmes plus de deux cens cinquante lieües sur le même Fleuve. Ces sauvages vont d'une grande force en Canot. Ils ramment depuis le matin jusqu'au soir sans discontinuer. A peine s'arrêtent ils pendant le jour pour prendre leur réfection.

Pour nous obliger à les suivre, ils nous donnoient ordinairement quatre ou cinq hommes afin de nous faire aller plus vite. Nôtre Canot estoit plus grand, & plus chargé que les leurs, de sorte que nous avions besoin d'eux pour aller aussi vite qu'eux. Nous cabannions ordinairement, quand il pleu-

voit. Mais quand il faisoit beau , nous couchions à terre sans abri. Nous avions par là le moien de contempler les Astres & la Lune, quand elle éclairoit. Malgré les fatigues du jour les plus jeunes guerriers de ces Sauvages alloient danser le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs jusques à minuit ; le Capitaine, chez lequel ils alloient, envoioit en ceremonie à ceux, qui chantoient, un guerrier de sa famille pour les faire fumer l'un après l'autre dans son Calumet de guerre, qui se distingue de celui de paix par la diversité des plumes.

La fin de cette espece de Sabbat se faisoit tous les jours par les deux plus jeunes de ceux, qui avoient eu des parens tuez à la guerre. Ils prenoient plusieurs fleches, lesquelles ils presentoient croisées par la pointe à leurs Chefs en pleurant amérement. Ils les leur donnoient à baiser nonobstant la force de leurs cris. Au reste les fatigues du jour, & les veilles de la nuit n'empêchoient pas que les Vieillards

ne s'éveillaient presque tous à la pointe du jour, de peur d'être surpris par leurs ennemis. Des que l'Aurore paroissoit, l'un d'entr'eux faisoit le cri ordinaire, & en un moment les guerriers entroient dans leurs Canots. Quelques uns passoient autour des Isles pour tuer quelques bestes fauves, & les plus alertes alloient par terre pour découvrir par le moien de la fumée le lieu, ou étoient leurs ennemis.

CHAPITRE 48.

Les avantages, que les Sauvages du Nord ont sur ceux du Sud à la guerre, & la Cérémonie, que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midy.

Pendant que les Sauvages du Nord sont en guerre, ils ont accoutumé de se poster toujours sur la pointe de quelques unes de ces Isles, dont le Fleuve est

est plein, afin d'y être en seureté. Ceux du Sud, qui sont leurs ennemis, n'ont que des Pyrogues, avec lesquelles ils ne peuvent pas voguer fort vite, par ce que ces Pyrogues sont fort pesantes. Il n'y a que les Nations du Nord, qui ayent du bouleau pour faire des Canots d'écorce. Les peuples du Sud sont privez de cet avantage. Ainsi ceux du Nord ont une facilité admirable d'aller du Lac en Lac & de Rivière en Rivière pour attaquer leurs ennemis. Lors qu'ils se voyent découverts, ils sont en assurance, pourveu qu'ils aient le temps de rentrer dans leurs Canots. Ceux, qui les poursuivent par terre, ou dans des Pyrogues, ne les sauroient atteindre, ni les poursuivre avec assez de diligence.

Pour ce qui est de faire la guerre par embuscade, les Sauvages du Nord y-surpassent toutes les Nations du monde, à cause qu'ils sont fort patiens à souffrir la faim & les plus grandes injures du temps. Ils ne vont qu'à
coup

coup feur dans les embuscades. Ils font toujourns assurez du secours de trois ou quatre de leurs camarades, au cas que leurs ennemis les attaquent. Ils en viennent donc toujourns à bout à moins qu'ils ne soyent accablez par une trop grande multitude, qui les empêche d'entrer dans leurs Canots, ou de se sauver à la fuite.

Pendant un des dixneuf jours de nôtre navigation qui fut fort pénible, le Chef nommé *Aquipaguetin*, qui m'adopta depuis pour son fils, comme nous le verrons dans la suite, s'avisa de faire halte sur le midy dans une grande prairie, située à l'Ouest de Meschasipi. Ce Chef avoit tué un gros Ours fort gras. Il en fit festin aux principaux Chefs de guerriers. Apres le repas ces Sauvages marquez tous au visage, ayant le corps peint, chacun étant distingué par la figure de quelque animal selon son genie, & selon son inclination, ayant même leurs cheveux frottez d'huile d'Ours, & parfemez de plumes rouges & blanches, & les têtes chargées de

de duvet d'oiseaux, dansoient tous ayant les poins sur les côtez, & frapportoient de la plante du pied contre la terre d'une si grande force, que les marques y paroïssent. Pendant cela l'un des fils du Maïstre de la ceremonie donnoit à fumer à tous ces gens là dans le Calumet de guerre, & cependant il pleuroit fort amèrement. Le Pere, qui gouvernoit toute la ceremonie lugubre, l'accompagnoit d'une voix lamentable & entrecoupée de soupirs & de sanglots capables d'attendrir le cœur le plus dur, baignoit tout son corps de ses larmes. Apres quoy il s'adressoit tantôt aux guerriers & tantôt à moy, me mettant les mains sur la tête, & faisant la même chose à nos deux Canoteurs. Par fois il levoit les yeux au ciel, & proféroit le mot de *Louis* qui dans sa langue signifie le Soleil. Il se plaignoit à cet Astre de la mort de son Fils, & tâchoit par là d'obliger tout son monde à le vanger de ses ennemis.

Pour nous autant que nous pouvions juger de cette cérémonie, nous croions que

que tout cela tendoit à nous faire périr. Et effet nous avons connu dans la suite, que ce Barbare en avoit voulu fort souvent à nôtre vie. Mais voyant l'opposition, qu'il y avoit du côté des autres Chefs, qui s'y opposoient, il nous fit rembarquer, & se servit d'autres ruses pour avoir peu à peu les Marchandises de nos gens. Il n'osoit les prendre hautement, comme il le pouvoit, par ce qu'il craignoit, que ceux de sa Nation ne le blamassent de lacheté, vice, que les plus Barbares, ont en horreur.

CHAPITRE 49.

*Ruses & artifices d'Aquipague-
tin pour avoir adroitement les
marchandises de nos deux Ca-
noteurs, avec plusieurs autres
événemens de nôtre voyage.*

IL est aisé de remarquer par tout ce que nous avons dit, qu'*Aquipague-*
tin

tin estoit fort rusé. Il avoit avec luy les os de quelqu'un de ses parens défunt, lesquels il conservoit avec beaucoup de soin dans des peaux passées, & ornées de plusieurs bandes rouges & noires de porc-épic. Il assembloit donc de temps en temps son monde pour leur donner à fumer, & en suite il nous faisoit venir l'un apres l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandises de l'Europe les os du defunt, & d'essuier les larmes qu'il avoit repandues pour luy, & pour son fils, lequel avoit esté tué par les Miamis.

Pour appaiser ce vieillard rusé, nous jettâmes sur les os du mort plusieurs brasses de Tabac de la Martinique, des Haches, des couteaux, de la Raffade, & quelques bracelets de porcelaine noire & blanche. Voila comment ce Barbare nous épuisoit par des motifs, sur lesquels on n'avoit rien à dire. Il nous faisoit connoitre, que ce qu'il nous demandoit ainsi, n'étoit que pour le mort, & pour donner aux guerriers, qu'il avoit amenez avec luy, & en effet

fet il leur distribuoit, tout ce que nous luy donnions. Il nous faisoit concevoir par là, que comme Capitaine il ne prenoit pour luy, que ce que nous luy donnions de bon gré.

Pendant les jours sus-dits de nôtre navigation nous chouchâmes à la pointe du Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainsi à cause des larmes, que ce Chefs y répandit toute la nuit. Lors qu'il estoit las de pleurer, il faisoit venir un de ses fils, qui pleuroit à sa place. Son dessein en cela étoit d'exciter la compassion des guerriers, & de les obliger à nous tuer, afin de poursuivre ensuite leurs ennemis, & de vanger ainsi la mort du fils, qu'il avoit perdu.

Ces Sauvages envoyoient par fois leurs meilleurs coureurs par terre, & ces gens chassoient des troupes de Taureaux sauvages, & les forcoient de passer le fleuve à la nage. Ils en tuoient par fois quarante ou cinquante, dont ils ne prenoient que la langue, & les endroits les plus délicats. Ils laissoient le

reste,

reste, dont ils ne vouloient pas se charger, afin de faire une plus grande diligence, & de nous rendre plus promptement à leurs villages.

Il faut avoïer, que nous mangions de bons morceaux. Mais nous n'avions ni pain, ni vin, ni sel, ni épices, ni aucun autre aïssaisonement, & cela a duré pendant les quatre dernières années de prés de douze, que j'ay demeuré dans l'Amerique. Dans nôtre dernier voyage nous avons subsisté de même, ayant de l'abondance en de certains temps, & étant reduits dans d'autres à manquer de tout, si bien que nous ne mangions point pendant vingt & quatre heures, & quelquefois même d'avantage. La raison en est, que dans ces petits Canots d'ecorce, on ne sauroit se charger de beaucoup de choses. Ainsi quelque précaution que l'on ait, on se voit souvent denué de toutes les choses necessaires à la vie. Si nos Religieux de l'Europe essuioient autant de fatigues & de travaux, & s'ils faisoient des abstinen-

ces

ces
faites
on n
ves c
re au
jeûne
dans
nos
fait
me c
vertu

Des
p
in
ni
lu

PE
d
fort a
frotto

ces pareilles à celles, que nous avons faites si long temps dans l'Amerique, on ne demanderoit point d'autres preuves de Canonisation, Mais il faut dire aussi, que ce qui ôtoit le prix à nos jeûnes, c'est, que si nous souffrions dans de semblables conjonctures, nos souffrances n'étoient pas tout à fait volontaires. Nous faisons, comme on dit ordinairement, de nécessité vertu.

CHAPITRE 50.

Des Viellards pleurent pour nous pendant la nuit. Nouvelles insultes d'Aquipaguetin. Maniere, dont les Sauvages allument du feu par frixion.

Pendant plusieurs nuits il y avoit des Viellards qui venoient pleurer fort amèrement sur nous. Ils nous frotoient souvent les bras & tout le corps

corps de leurs mains, lesquelles ils nous mettoient en suite sur la tête. Ces pleurs me faisoient beaucoup de peine. Ils m'enpêchoient de dormir; & nous avions pourtant besoin de repos après la grande fatigue du jour. Par dessus tout cela ils me donnoient de l'inquiétude. Je ne savois qu'en penser. Il me sembloit, que ces Barbares pleuroient, par ce que quelques uns de leurs guerriers avoient resolu de nous tuer. Et je m'imaginois aussi par fois, qu'ils pleuroient par un effet de la compassion, qu'ils avoient du mauvais traitement, qu'on nous faisoit, Ainsi ces larmes me faisoient bien de la peine.

Dans une autre occasion Aquipaguetin rentra dans ses facheuses humeurs. Il avoit si bien menagé la plus grande partie des guerriers, qu'un jour ne pouvant camper auprès du Chef *Naribetoba* qui nous protegoit, nous fumes obligez de nous aller placer avec nostre Canon, & nôtre equipage au bout du campement. Alors ces Barbares nous firent connoître, que ce Chef avoit ab-

so-

folument refolu de nous casser la tête. Cela nous obligea de tirer encore d'une caiffé vingt couteaux, & du tabac, que nous jettâmes tout en colere au milieu des mêcontens.

Ce malheureux regardant ses gens les uns après les autres sembloit hesiter leur demandant leur avis pour favoir, s'il refuseroit, ou s'il accepteroit nôtre present. Comme nous baiffions la teste en luy mettant une hache à la main pour nous tuer, le jeune Chef, qui faisoit semblant d'estre nôtre Protecteur, & qui l'estoit peutêtre en effet, nous prit par le bras, & tout en furie nous mena à sa Cabanne. Un de ses freres prennant des fleches les cassa toutes en nôtre presence, pour nous assurer par la, qu'il empêcheroit, qu'on ne nous tuaft.

Le lendemain ils nous laissèrent seuls dans nôtre Canot sans nous donner des Sauvages pour nous aider, comme ils avoient fait jusques là. Ils demeurèrent tous derriere nous. Après quatre ou cinq lieües de navigation un autre

P

Chef

Chef vint à nous & nous fit débarquer. Après cela il arracha de l'herbe, & en fit trois petits monceaux, sur lesquels il nous fit asséoir. En suite il prit un bout de bois de cedre tout plein de petits creux ronds, dans l'un desquels il mit une bague plus dure que le cedre. Il frota rudement cette bague entre les paumes de ses mains, & alluma du feu de cette maniere. Il se servit de ce feu pour allumer le tabac de son grand Calumet, & après qu'il eût pleuré quelque temps, & qu'il nous eût mis les mains sur la tête, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & nous fit connoître, que dans six jours nous serions dans son pais.

CHAP-

CHAPITRE 51.

Ceremonie des Barbares, lors qu'ils partagèrent les prisonniers, & continuation du voyage par terre.

A Près donc que nous eûmes ainsi voyagé dix neuf jours en Canot, nous arrivâmes enfin à cinq ou six lieues du Saut, que nous avons nommé de St. Antoine, comme nous avons eu lieu de le reconnoître depuis. Ces Barbares nous firent mettre pied à terre dans une Anse du Fleuve Meschassipi, apres quoy ils s'assemblerent pour aviser, à ce qu'ils feroient de nous. Enfin ils nous separerent, & nous donnerent à trois Chefs de Famille à la place de trois de leurs enfans, qui avoient esté tuez à la guerre. Apres cela ils se saisirent de nôtre Canot, & prirent tout nôtre équipage. Ils mirent le Canot en pieces, d peur que nous ne nous en

servissions pour retourner chez leurs ennemis. Ils cachèrent les leurs dans des Aunayes pour s'en servir, lors qu'ils voudroient aller à la chasse, & quoy que nous pussions nous rendre commodément par eau dans leur pays, il nous obligèrent pourtant de faire soixante lieues par terre.

Ils nous faisoient marcher ordinairement depuis la pointe du jour jusques à deux heures de nuit. Nous passions les Rivières à la nage. Ces Barbares, qui sont pour la plus part d'une taille extraordinaire, portoient nos habits & nôtre équipage sur la teste, & nos deux Canoteurs, plus petits que moy, sur leurs épaules, par ce qu'ils ne savoient nager. En sortant de l'eau, qui étoit souvent toute pleine de glaces, par ce que nous tirions toujours vers le Nord à peine pouvois je me soutenir. La gelée même continuoit encore toutes les nuits dans cette saison là. Nous avions donc les jambes toutes sanglantes des glaces que nous romptions à mesure, que nous passions à gay des Lacs

OU

ou des Rivières: Nous ne mangions qu'une fois en vingt quatre heures. Encore n'étoit ce que quelques morceaux de viande Boucannée, que ces Sauvages nous donnoient à regret.

J'étoit si foible, que je me suis souvent couché par terre, resolu de mourir plutôt que de suivre ces Sauvages, qui marchotent d'une viffesse extraordinaire, laquelle surpasse toutes les forces des Européens. Afin de nous faire hâter, ces Barbares mettoient souvent le feu dans les herbes seches des prairies, par lesquelles nous passions. Ainsi nous étions obligez par force de marcher, ou de nous laisser brûler. J'avois un Chapeau, que j'avois pris pour me garentir de l'ardeur du Soleil pendant l'esté. Je le laissai tomber bien de fois dans le feu, par ce qu'il n'étoit pas ferme dans ma teste. Ces Barbares l'en retiroient, & me donnoient la main pour me sauver du feu, qu'ils avoient ainsi allum étant pour hâter nôtre marche qu'afin d'avertir leurs gens de leur retour. Je dois dire ici, que si le Picard

du Gay ne m'eut souvent fortifié dans ce pénible & facheux voyage, j'aurois indubitablement succombé à la fatigue, par ce que les vivres & les forces me manquoient.

CHAPITRE 52.

Contestation des Sauvages sur le partage de nos marchandises, & de nôtre équipage avec mes Ornemens Sacerdotaux, & ma Cassette.

A Prés avoir fait environ soixante lieues de portage, & après avoir souffert le faim, la soif, & mille outrages de la part des Barbares, marché jour & nuit sans delai, passé des Lacs & des Rivières à gay, & souvent même à la nage, comme nous approchions du village de ces peuples, qui sont situez dans des lieux marécageux, & inaccessibles à leurs ennemis, ils partagèrent

gèrent entr'eux toutes les marchan-
dises de nos deux Canoteurs. Peu s'en
fallut, qu'ils ne s'entre tuassent pour le
rouleau de tabac de Martinique, qui
étoit encore d'environ cinquante li-
vres. Ces peuples en font plus de cas
que les Européens ne font de l'or.
Ils en ont de tres bon parmi eux.
Mais celuy, que nous avions, étoit
si bien filé, & si bien tourné en
andouilletes, qu'ils en étoient charmez.
Les plus raisonnables d'entr'eux nous
firent connoître par signes, qu'ils don-
neroient plusieurs peaux de Castors à
nos deux Canoteurs, pour ce qu'ils
nous prenoient. Mais les autres nous
ayant pris comme Esclaves, par ce
qu'ils disoient, que nous portions des
armes à leurs ennemis, soutenoient,
qu'ils n'étoient pas obligez de donner
du retour pour les choses, qu'ils nous
prenoient.

Tout cela se passoit ainsi, par ce
que cette bande étoit composée de
deux ou trois peuples differens. Les
plus élognez craignant, que les au-
tres

tres ne retinssent toutes les marchandises dans les premiers villages, ou ils devoient passer, voulurent par avance en prendre leur part.

Ces Barbares n'eurent pas plus d'égard, pour ce qui me regardoit, que pour les marchandises de nos deux Canoteurs. Ils prirent donc aussi ma Chasuble de brocard, & tous les ornemens de ma Chapelle portative, excepté le Calice, qu'ils n'osèrent toucher. Ils voyoient, que ce vase d'argent doré reluisoit. Ils fermoient donc les yeux, & nous firent connoître depuis, que c'étoit un esprit, qui les feroit mourir. Ils voulurent briser une Cassette, que j'avois, & qui fermoit à clef. Ils me firent connoître, que si je ne l'ouvrais, ou si je n'enr ompois la serrure, ils le feroient eux memes avec des roches pointues, qu'ils me montrèrent. Le sujet de cette violence venoit, de ce qu'ils n'avoient pu ouvrir cette cassette pendant la route, ce qu'ils avoient tenté plusieurs fois pour visiter, ce qu'il y étoit enfermé. Ils
n'a-

n'avoient aucune connoissance des clefs, ni des serrures. D'ailleurs ils ne prétendoient pas se charger de la Cassette, mais seulement des hardes qui y étoient. Je l'ouvris donc, & quand ils virent, qu'il y avoit si peu de choses, & qu'il ne s'y trouvoit que des livres & des papiers, ils la laissèrent là.

CHAPITRE 53.

La troupe approche du village, Conseil des Sauvages pour savoir, s'ils nous tueroient, ou s'ils nous sauveroient en nous adoptant pour leurs enfans. Reception, que nous firent ces peuples, & de l'usage, qu'ils firent de ma Chasuble.

A Prés cinq fort grandes journées de marche par terre sans nous reposer

P 3

que

que tres peu pendant la nuit à la belle étoille, nous apperçumes enfin quantité de femmes & d'enfans, qui venoient au devant de nôtre petite Armée. Tous les Anciens de cette Nation s'assemblerent à nôtre sujet. Nous voïions des Cabannes, aux piliers des quelles il y avoit des torches de paille, & de grandes herbes seches, ou ces Barbares ont accoutumé d'attacher & de brusler les Esclaves, qu'ils ont conduits chez eux. Ils faisoient chanter le Picard du Gay, qui tenoit entre ses mains, & qui secoïoit une Calebasse remplie de cailloux ronds. Je voiois de plus, que ses cheveux & son visage étoient peints de couleurs differentes, & qu'on avoit attaché une touffe de plumes blanches à sa tête. Nous crûmes alors avec beaucoup de raison, qu'ils avoient dessein de nous faire mourir. Nous en avions des conjectures assez fortes & assez plausibles. Ils pratiquerent en effet plusieurs cérémonies, qui leur sont ordinaires, quand ils veulent brûler leurs ennemis.

Le mal étoit en tout cela, qu'aucun de nous ne pouvoit se faire entendre à ces Sauvages. Cependant après plusieurs vœux, & plusieurs prières, que les Chrétiens doivent faire à Dieu en de semblables occasions, ces Barbares nous donnèrent à manger de la folle avoine, dont j'ai fait mention. Il nous la présentèrent dans de grands plats d'écorce de bouleau. Les femmes Sauvages l'avoient assaisonnée avec des bluez. Ce sont des graines noires, qu'elles font secher au Soleil pendant l'été, & qui sont aussi bonnes que des raisins de Corinthe. Nos Flamans les appellent en leur langue *Clakebésien*.

Pendant ce Festin, qui étoit le meilleur repas, que nous eussions fait, depuis que ces Barbares nous avoient pris, il y eut de fort grandes contestations entre Aquipaguetin & les autres sur la distribution, qu'ils vouloient faire de nos deux Canoteurs & de moy. Enfin Aquipaguetin comme Chef du parti l'emporta, & se tournant du côté de l'un des principaux Chefs, il me presenta à fû-

mer dans son Calumet de paix, & il reçut en même temps celui, que nous avions apporté, comme le Symbole de Punion, qui devoit être desormais entre ces Barbares & nous. Il m'adopta donc pour son fils à la place de celuy, qu'il avoit perdu à la guerre.

Le Capitaine Narhetoba & un autre en firent de même avec nos deux Canoteurs. Cette séparation nous fût fort sensible, quoy qu'elle fût meslée de quelque plaisir, de voir qu'on nous laissoit la vie. Le Picard du Gay me tira à quartier pour se confesser, par ce qu'il ne pouvoit encore s'assurer. Il craignoit donc de mourir de la main de ces Barbares. Cela l'obligea de m'embrasser cordialement, & de me demander pardon du passé après l'avoir demandé à Dieu. J'eusse été ravi de voir Michiel Ako dans de semblables dispositions. Je ne laissai pourtant pas de leur donner à l'un & à l'autre des marques d'une extrême tendresse.

Enfin les Sauvages nous conduisirent chacun à leurs villages & nous séparèrent

rent ainsi. Nous marchâmes au travers des Marais dans l'eau jusqu'à mi-jambe pendant une lieüe de chemin, au bout duquel cinq des femmes d'Aquipaguetin, lequel m'avoit adopté, me reçurent dans l'un des trois Canots d'écorce, qu'elles avoient amenez, & me menèrent à une petite lieüe de là dans une petite Isle, ou étoient leurs Cabannes.

CHAPITRE 54.

Reception faite à l'Autheur par les Parens d'Aquipaguetin. Ils le font suer pour le guerir de ses fatigues. Usage, qu'ils font de sa Chapelle, & de ses Ornaments.

J'Arrivai dans ce lieu au commencement du mois de Mai. 1680. Je n'en puis point marquer le jour précis-

cifément, par ce que les Sauvages, qui m'avoient fort harcelé pendant le chemin, m'empêchèrent de faire toutes les petites observations, que j'eusse bien voulu. D'ailleurs il y a environ sept ou huit heures de difference entre les jours & les nuits de l'Europe, & de l'Amérique septentrionale, à cause de la retrogradation du Soleil. Nous avions toujours eu le Cap à Ouëst depuis la Rochelle jusques à Quebec, & depuis Quebec au Sud-Ouëst jusques à ce que nous fîmes arrivez à Meschasipi, ce qui faisoit une notable variation de l'Eguille aimantée.

Cette variation consistoit en un mouvement inconstant de l'Eguille, qui dans de certains parages declinoit du Nord au Nord-Est, & dans d'autres se tournoit du Nord au Nord-Ouëst. Jamais nous ne pouvons être assurez de nos estimes dans les voyages de long cours, à moins que d'être assurez du chemin, que nos vaisseaux ou nos Canots peuvent faire par jour, & qu'elle est la variation de l'Eguille en chaque

que parage. Nous trouvâmes plusieurs minutes de variation selon le rhomb de vent, que nous prenions.

A dire le vrai de plus habiles gens que moy auroient perdu la mémoire de bien des choses dans le tracas d'affaires pareilles à celles que j'ay eües.

A l'entrée de la Cabanne du Capitaine Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, un de ces Barbares, qui me paroissoit d'un âge décrepit, nous presenta à fûmer dans un grand Calumet, & me frotta la tête & les bras en pleurant fort amèrement. Il me temoignoit en cela la compassion, qu'il avoit de me voir si fatigué. Et en effet il me falloit souvent deux hommes pour me soutenir, & pour m'aider à me lever. Il y avoit une peau d'Ours auprès du feu, sur laquelle le plus jeune garçon de la Cabanne me fit coucher & m'oignit en suite les cuisses, les jambes, & la plante des pieds avec de la graisse de Chats Sauvages.

Le Fils d'Aquipaguetin, qui m'appelloit son frere, portoit en parade

ma



ma Chasuble de brocard sur son dos tout nud. Il y avoit envelopé les os d'un homme considerable d'entr'eux, pour la memoire duquel ces Barbares avoient de la veneration. La Ceinture de Prêtre, faite de laine rouge, & blanche avec deux houpes au bout, luy servoit de bretelles, & il portoit en triomphe, ce qu'il appeloit *Louis Chinnen*, qui signifie, comme je l'aypris depuis, la Robe de celui, qui se nommoit le Soleil. Apres que ces Sauvages eurent fait servir cette Chasuble d'ornement à couvrir les os de leurs morts dans leurs plus grandes cérémonies, ils en firent present à des peuples, qui leur sont Alliez, & qui demeurent à l'Ouëst à quatre ou cinq cens lieües de leur pays. Ils étoient venus chez eux en Ambassade, & y avoient dansé le Calumet.

Le lendemain de nôtre arrivée Aquipaguetin, qui étoit Chef d'une grande famille, me couvrit d'une robe de peaux passées du ventre de Taureaux Sauvages. Il m'en donna une seconde, qui étoit composée de dix grandes peaux de

Ca-

Castors. Ce Barbare me montra six ou sept de ses femmes, car la Polygamie regne parmi ces peuples. Il leur dit, à ce que j'appris ensuite, qu'elles devoient me regarder comme un de leurs fils. En suite l posa devant moy un plat d'écorce, dans lequel il y avoit des brèmes, & d'autres poissons blancs pour me regaler. Il donna ordre à tous ceux, qui étoient là, de m'appeller du nom, que je devois avoir selon le rang, que je tenois dans cette nouvelle Parenté.

Ce nouveau Pere voïant, que je ne pouvois me lever de terre, que par le moien de deux personnes, fit faire une étuve, dans laquelle il me fit entrer tout nud avec quatre Sauvages, qui avant que de commencer à suer, se lierent le prépuce avec des liens faits d'écorce de bois blanc. Il fit couvrir cette étuve avec des peaux de Taureaux Sauvages, & y fit poser des cailloux, & des morceaux de rochers tout rouges, apres quoy il me fit signe de retenir mon haleine de fois à autre, ce que je

fis

sis comme les Sauvages, qui étoient avec moy. Du reste je me contentai de me couvrir d'un mouchoir.

D'abord que ces Barbares eurent poussé leur haleine avec assez de force, Aquipaguetin commença à chanter d'une voix forte & tonnante. Les autres le secondèrent, & me mettans tous la main sur le corps, ils me frottoient, & pleuroient amèrement. Je commençois à tomber en défaillance, & cela m'obligea de fortir de l'étuve. A peine pû je prendre mon habit de St. François pour me couvrir, tant j'étois foible. Ils continuèrent de me faire suer de la même maniere trois fois la semaine. Cela me rendit de la vigueur, & je me sentis aussi sain & aussi fort qu'auparavant.

CHAPITRE 55.

Faim, que l' Auteur souffre parmi les Barbares. Ils admiroient sa Bouffole, & une marmite de fer, qu'il avoit. Il compose un petit Dictionnaire, & les instruit sur la Religion, sur la Polygamie, & le Celibat.

JE passois souvent de mechantes heures parmi ces Sauvages. Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, ne me donnoit qu'un peu de folle avoine cinq ou six fois la semaine avec des œufs de poissons boucannez pour me nourrir. Les femmes faisoient cuire tout cela dans des pots de terre. De plus il me menoit dans une Isle voisine avec ses enfans, des hommes, & des femmes pour y labourer la terre avec une pioche, & une petite bêche

che, que j'avois retirée des mains de ceux, qui nous avoient volez. Nous y semâmes du Tabac, & des legumes de l'Europe, que j'y avois portées, & dont Aquipaguetin faisoit fort grand cas.

Cet homme pour se rendre plus considerable parmi sa Nation assembloit souvent les Anciens de son village, & en leur presence il me demandoit ma boussole, que j'avois gardée avec moy. Lors que je faisois tourner l'éguille aimantée avec une clef, il disoit avec raison, que nous autres Européens allions par tout le monde guidez par cette machine. Ce Chef, qui étoit habile Orateur persuadoit à tout son monde, que nous étions des esprits, & que nous étions capables de faire des choses, qui surpassoient leurs forces. A la fin de son discours qui étoit fort pathétique, tous les Vieillards pleuroient sur ma tête, admirans en moy, ce qu'ils ne pouvoient comprendre.

J'avois une Marmite à trois pieds
de

de la figure d'un Lion, dont nous nous servions dans le voyage pour cuire nôtre viande. Ce vaisseau n'étoit pas si sujet à se casser, que les chaudières ordinaires, lesquelles sont plus fragiles, de sorte que nous voiant sans Chaudronnier pour les raccommoder au besoin, nous avons pris cette Marmite. Les Barbares ne l'osèrent jamais toucher de la main sans l'avoir auparavant envelopée de quelque Robbe de Castor. Ils en donnèrent une si grande terreur à leurs femmes, qu'elles la faisoient attacher à quelques branches d'arbre. Autrement elles n'auroient osé se rendre ni dormir même dans la Cabanne, si elle y eût été.

Nous volûmes en faire présent à quelques Chefs. Mais ils ne voulurent ni l'accepter ni s'en servir, par ce qu'ils croioient, qu'il y avoit quelque malin Esprit caché, qui les auroit fait mourir. Tous ces peuples sont sujets à de pareilles superstitions. Les Jongleurs leur font croire, tout

ce qu'ils veulent. Je fus quelque temps parmi eux sans pouvoir me faire entendre. Mais la faim commençant à me presser, je me mis à faire un Dictionnaire de leur langue par le moyen de leurs enfans. Je me familiarisois avec eux, autant qu'il m'étoit possible, afin de m'instruire.

D'abord que j'eus appris le mot de *Taketchiabien*, qui signifie en leur langue, comment appelles tu cela? Je fus bientôt en état de raisonner des choses les plus familiaères avec eux. Cela m'étoit assez difficile au commencement, parce qu'il n'y avoit point d'Interprète, qui entendit les deux langues. Ainsi pour demander le mot de courir par exemple, je doublois mes pas, & je courois effectivement d'un bout à l'autre de la Cabane, afin qu'en suite je pusse mettre dans mon Dictionnaire le mot de leur langue, qui signifie courir. Les Chefs de ces Barbares, voyant mon inclination à apprendre leur langue me disoient souvent, *Vatchison égarabé*, c'est à dire

dire, Esprit, tu prens bien de la peine. Mets du noir sur le blanc. Par ce moien ils me faisoient souvent écrire. Ils me nommoient un jour toutes les parties du corps humain. Mais je ne voulus point coucher sur le papier certains termes honteux, dont ces peuples ne font point de scrupule de se servir à toute heure. Ils me reitéroient souvent le mot *d'égalité* pour me dire, Esprit, mets donc aussi ce mot comme les autres.

Ils se divertissoient ainsi avec moy, & se disoient souvent l'un à l'autre, quand nous interrogeons le Pere Louïs, car ils m'avoient ainsi ouï nommer par nos Canoteurs, il ne nous répond pas. Mais dès qu'il a regardé, ce qui est blanc, par ce qu'ils n'ont point de terme pour designer le papier, il nous répond, & nous fait entendre ses pensées. Il faut, ajoutoient ils, que cette chose blanche soit un Esprit, qui luy fait connoître tout ce que nous luy disons. Ils tiroient une conséquence de là : C'est, que
nos

nos deux Canoteurs n'avoient pas tant d'Esprit que moy, puis qu'ils ne pouvoient travailler comme moy, sur ce qui est blanc. Ainsi cette écriture leur faisoit croire, que je pouvois tout.

Lors que ces Sauvages voioient, qu'il tomboit de la pluie en si grande abondance, que cela les empêchoit d'aller à la chasse, ils me disoient de la faire cesser. Je savois déjà assez de leur langue pour leur répondre. Je leur disois donc en leur montrant du doigt les nuées, que celui, qui étoit le grand Capitaine du Ciel, étoit le Maître de la pluie & du beau temps, & qu'il dispoisoit de tous les evenemens en general des hommes, & de tout l'univers: que ce qu'ils me disoient de faire, dependoit du premier Moteur, & non pas de moy: qu'il m'avoit envoyé chez eux pour le leur faire connoître comme leur Createur. & leur Redempteur.

Ces Sauvages me voiant distingué
par

par mes habits de nos deux Canoteurs, & n'ayant point de connoissance du Célibat, me demandoient souvent, quel âge je pouvois avoir, & combien j'avois de femmes & d'enfans. Ils ont accoutumé de conter les années par les hyvers. Ces hommes, qui sont sans lumieres & sans instruction, étoient surpris de la réponse, que je leur faisois. Je leur disois donc en leur montrant nos deux Canoteurs, que j'étois allé visiter à trois lieues de nôtre village, qu'un homme ne pouvoit épouser qu'une femme parmi nous, laquelle même il ne pouvoit quitter que par la mort: que pour moi j'avois promis au grand Maître de la vie de vivre sans femme, & de venir demeurer avec eux pour leur faire connoître les volontez du grand Maître du Ciel & de la Terre, & pour vivre pauvrement avec eux, éloigné de mon pays, où toutes sortes de biens abondent.

Il est vrai, me dit un de ces Barbares, que nous n'avons point de chasse en ces lieux, & que tu souffres. Mais attens l'été, Nous irons tuer
 Q des

des Taureaux Sauvages dans les pays chauds, & alors tu pourras te récompenser du mauvais temps, que tu passes. J'aurois esté fort content, s'ils m'eussent donné à manger, comme à leurs enfans. Mais ils se cachotent de moy, & se relevoient de nuit pour manger à mon insçu : & quoy que les femmes aient par tout plus de tendresse que les hommes, cependant elles conservoient le peu de poisson, qu'elles avoient, pour en nourrir leurs enfans. Elles me consideroient comme un Esclave, que leurs Guerriers avoient fait dans le pays de leurs Ennemis. Elles préféroient donc la vie de leurs enfans à la mienne. En quoy il est certain, qu'elles avoient raison.

Il y avoit des Vieillards, qui venoient souvent pleurer sur ma tête d'une maniere fort triste. L'un m'appelloit son petit Fils, l'autre son Neveu, & tous ensemble me disoient, j'ai compassion de te voir si longtemps sans manger, & d'apprendre, que tu as été si mal-traité dans ton voyage: Ce sont
de

de jeunes Guerriers sans esprit, qui t'ont voulu tuer & qui t'ont derobbé tout ce que tu avois. Si tu voulois des Robbes de Castors, ou de Taureaux Sauvages pour essuier tes larmes, nous t'en donnerions. Mais tu n'as rien voulu de tout, ce que nous t'avons présenté.

CHAPITRE 56.

Le plus considerable Chef des Issati & Nadouessans fait de grands reproches à ceux, qui nous avoient pris. l'Auteur baptise la fille de Mamenisi.

LE nommé Ouâficoudé, c'est à dire le Pin percé, le plus sage, & le plus considerable de tous les Chefs des Issati & Nadoüessans, fit paroître de l'indignation contre les Guerriers, qui nous avoient si maltraitez. Il dit en plein Conseil, que ceux, qui nous a-

voient volez, ce que nous avions, étoient semblables à des Chiens affamez, qui derobbenent un morceau de viande dans un plat, & puis s'enfuient: que ceux, qui en avoient usé de la sorte à nôtre égard, méritoient, qu'on les regardât comme des Chiens, puis qu'ils avoient fait un affront sanglant à des hommes; qui leur apportoient du fer & des marchandises, dont ils n'avoient point eu de connoissance jusques là, & qui leur étoient pourtant si utiles: qu'il trouveroit un jour le moien de se vanger de celuy, qui nous avoit causé cet outrage. Cette reprimende étoit digne d'un Chef de l'importance de Ouâsicoudé Cette action genereuse fut fort utile du depuis à toute la Nation, comme nous le verrons dans la suite.

Comme j'allois souvent visiter les Cabannes, je trouvay un jour l'Enfant d'un nommé Mamenisi fort malade. L'ayant un peu examiné, je vis, que cet Enfant n'échapperoit pas de sa maladie. Je priay nos deux Canoteurs de m'en dire leur sentiment, & je leur fis con-

noi-

notre, que je croiois être obligé en conscience de le baptiser. Michel Ako ne voulut pas venir avec nous dans la Cabanne, ou cet Enfant étoit malade. Il me dit pour s'excuser, que je savois, que pour n'avoir pas voulu discontinuer de dire mon Breviaire, nous avions couru risque d'être massacrez par les Sauvages: qu'ainsi il étoit à craindre, que le Baptême, que nous allions faire, ne nous exposât au même danger.

Ce malheureux aimoit mieux consentir à quelques superstitions des Barbares, que de m'aider dans un si louable dessein. Il n'y eut que le Picard du Gay, qui me suivit pour servir de Parrain, on plutôt de témoin à ce Baptême. Je nommay cet Enfant Antoinette à cause de St. Antoine de Padouë, d'autant plus que ledit Picard du Gay s'appelloit Antoine Auguelle, natif d'Amiens, & Neveu de Monsieur du Cauroi Procureur General des Prémontrés, & du depuis Abbé de Beaulieu, à qui je le rendis à nôtre retour du Canada. Je pris donc un petit plat d'e-

corce faite d'autres utensiles, & j'y mis de l'eau commune, & ordinaire. J'en versay sur la tête de cette fille Sauvage, & je proferay ces paroles, *Creature de Dieu, je te Baptise au nom du Pere, du Fils, & du St. Esprit.* Je pris la moitié d'une nappe d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage, lequel me l'avoit volée, & je la mis sur le corps de cet Enfant.

Au reste je n'accompagnay ce Baptême d'aucune autre Ceremonie, parce que je n'étois plus en état de dire la Messe, & que je n'avois plus d'ornemens Sacerdotaux. Je crus, que ce linge ne pouvoit servir à un meilleur usage, qu'à celui d'ensevelir le premier Enfant de ces pays là, qui eust été honoré du Baptême. Je ne fai, si la douceur de ce linge avoit causé quelque espéce de soulagement à cette nouvelle baptisée. Mais enfin elle rioit le lendemain entre les bras de sa Mere, qui croioit que j'avois guéri son Enfant. Cependant elle mourut quelque temps après, ce qui me donna beaucoup de satisfaction & de joye. Si

Si cet Enfant fust revenu en santé, il étoit fort à craindre, qu'elle ne suivit les traces de ses Parens, & qu'elle ne demeurât dans leurs infames superstitions faute de Prédicateur pour l'instruire. Et en effet si ceux de la Nation demeurent dans les tenebres de l'ignorance, & s'ils continuent à pécher sans la Loy, ils periront comme dit d'Apôtre, sans la Loy. J'étois donc fort aise, que Dieu eust tiré cette nouvelle baptisée de ce monde, de peur qu'elle ne tombât dans les tentations, si elle venoit à se guerir, & que cela ne servît à l'engager dans l'erreur, & dans le vice. J'ai souvent attribué ma conservation au milieu des grands dangers, que j'ai courus au soin que j'avois pris de baptiser cet Enfant.

CHAPITRE 57.

Ambassade envoyée aux Issati par des Sauvages, qui habitent à l'Oüest de ces Peuples. Ce qui fait voir, qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, & que le Japon est dans le même Continent que la Louisiane.

Sous l'Empereur Charles Quint nos Peres Récollets furent les premiers envoyez par son Ordre dans le Nouveau Mexique en qualité de Missionaires; & de ce temps là ils furent au de là de la Mer vermeille. La plus remarquable des Epoques du Detroit d'Anien est au temps de nôtre Excellent Religieux Martin de Valence, qui fut le premier Eveque de la grande ville de Mexique. Nous avons déjà fait mention de luy.

Dans

Dans la suite du temps on à recon-
nu, que ce Détroit d'Anien étoit ima-
ginaire. Plusieurs personnes distinguées
par leur grand savoir sont de ce sentiment.
Je puis joindre ici une preuve de cette
verité à toutes les leurs. C'est, que pen-
dant, que j'étois parmi les Issati & les
Nadoïessians, il y vint quatre Sauvages en
Ambassade chez ces Peuples. Ils ve-
noient de plus de 500 lieües du côté
de l'Oüest. Ils nous firent entendre
par les Interpretes des Issati, qu'ils avo-
ient marché quatre Luncs. C'est ain-
si, qu'ils appellent les mois. Ils ajou-
toient, que leur pays étoit à l'Oüest,
& que nous étions au Levant à légard
de leurs Contrées; qu'ils avoient tou-
jours marché pendant ce temps là sans
s'arrêter que pour dormir, & pour tuer
à la chasse dequoi subsister. Ils nous
assuroient, qu'il n'y avoit point de Dé-
troit d'Anien, & qu'assurément ils n'a-
voient rencontré ni passé dans leur rou-
te aucun grand Lac, c'est le terme, dont
les Sauvages se servent pour represen-
ter la Mer, ni aucun bras de Mer.

Ils nous certifièrent de plus, que la Nation des Affenipoïalacs, dont le Lac est marqué sur la Carte, & qui sont au Nord-Est des Iffati, n'étoient qu'à six ou sept journées de nous : que toutes les Nations de leur connoissance, qui sont à l'Ouëst, & au Nord-Ouëst, n'ont aucun grand Lac aux environs de de leurs vastes Pays, mais seulement des Rivières, qui décendent du Nord au travers des Nations voisines de leurs Confins du côté du grand Lac, c'est à dire de la Mer dans la langue des Sauvages : que là il y a des Esprits, & des Pygmées ou petits hommes, par ce qu'en effet ils sont d'une tres petite stature, comme les peuples plus avancez les en avoient assurez, & que toutes les Nations qui sont situées au delà de leurs pays, & qui sont les plus proches d'eux, habitent dans des prairies, & dans des campagnes immenses, ou on trouve quantité de Taureaux Sauvages, de Castors, qui sont plus gris que ceux du Nord, dont le poil tire, plus sur le noir, & plusieurs autres bestes fauves,

qui

qui fournissent de tres belles pellete-
ries.

Les quatre Sauvages fuscits, qui étoient venus en Ambassade, nous ont encore assurez, qu'il y a fort peu de forests dans les pays, par lesquels ils avoient passé pour se rendre au lieu, où nous étions, & qu'ils étoient par fois obligez de faire du feu avec de la fiente de Taureaux Sauvages pour cuire de la viande dans les pots de terre, dont ils se servent, n'en aiant, & n'en connoissant point d'autres.

Toutes les circonstances, que nous venons de rapporter, font connoître, qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, comme on le represente ordinairement dans les Cartes. Pour preuve de la créance que j'en ai, je m'offre ici de tout mon cœur de retourner avec tels Vaisseaux, que Sa Majesté Britannique, ou les Hauts & Puissans Seigneurs des Estats Generaux des Provinces unies trouveront à propos d'y envoyer pour en faire l'entiere Découverte. Je n'ai point d'autre but devant les yeux, que

la gloire de Dieu, la propagation de l'Euangile, l'instruction de tant de peuples aveuglés & ignorans, qu'on negligé depuis tant de Siécles, & l'utilité du Commerce, qui étant bien entendu, augmentera de plus en plus entre les sujets du Roy d'Espagne mon Souverain, & ceux de Sa Majesté Britannique & des dits Hauts & Puiffans Seigneurs : la correspondance, & l'union propre à les faire vivre, & à les faire travailler en commun au bien public. Je declare, que je n'ai point d'autre vüe, & que d'ailleurs mes intentions sont pures & droites, & que je souhaite de rendre service à toute la terre, sauf le respect & l'obcissance que je dois premièrement à mon Prince naturel, au Roy d'Angleterre, & à leurs Hautes Puiffances, auxquels je dois beaucoup pour le bon accueil, qu'ils m'ont fait. Peut-être que d'autres m'auroient tres mal recompensé de mes pénibles voyages, dans lesquels je m'étois proposé de contribuer à la gloire de Dieu, au salut des Ames, & au bien

bien de l'Europe. Je fai bien qu'en penser. Depuis plusieurs Années quelques efforts, que les Anglois & les Hollandois, les peuples du monde, qui voyagent le plus sur l'Ocean, aient pu faire pour aller à la Chine & au Japon par la Mer glaciale, ils n'ont pu y reussir jusques à present. Mais par le moien de ma Découverte j'espere, Dieu aidant, que toute l'Europe verra, qu'on pourra trouver un passage commode pour s'y rendre. On pourra en effet se transporter par des Rivières capables de porter de gros Vaisseaux dans la Mer pacifique, & de la il sera aisé d'aller à la Chine & au Japon sans passer sous la ligne Equinoctiale. Ceux, qui auront leu ma Relation, & qui examineront un peu les Cartes, qu'on y a jointes, reconnoîtront aisément la verité, de ce que je dis.

CHAPITRE 58.

Les Iffati s'assemblent pour la Chasse des Taureaux Sauvages. Refus, que les deux Canoteurs font de prendre l'Autheur dans leur Canot pour descendre la Rivière de St. Francois.

A Prés deux mois ou environ de mauvais jours passez chez les Iffati & les Nadoüeffans, ces Nations s'assemblèrent pour la chasse des Taureaux Sauvages, & les Chefs en aiant réglé les lieux, afin de ne se point embarrasser les uns les autres, on se dispersa en plusieurs bandes.

Aquipaguetin ce Chef, qui m'avoit adopté pour son fils, voulut me mener à l'Ouëst avec environ deux cens familles. Mais me souvenant de la réprimende, que le grand Chef Ouäsicou-dé luy avoit faite, du mauvais traitement

ment, que j'avois reçu de lui, je craignis, qu'il ne s'en vangeât sur moi, quand nous serions loin. Je lui repondis donc, que j'attendois des Esprits, c'est à dire dans leur langue, des Européens à la Rivière de Ouisconsin, qui se décharge dans le Fleuve Meschafipi, & que selon la promesse, qui m'en avoit été faite par le Sieur de la Salle, ils devoient s'y rendre avec du fer, & d'autres marchandises, qui leur étoient inconnues, & que s'il vouloit tourner de ce côté là, j'en aurois bien de la joye. Il y seroit venu volontiers. Mais ceux de sa bande l'en empêchèrent.

Nous descendîmes donc vers le commencement du mois de Juillet 1680 vers le Sud avec le grand Chef Ouäsi-coudé, & environ 80 Cabannes de de 130 familles, & 250 Guerriers. Les Sauvages, qui n'avoient que de vieux Canots, ne purent me donner de place, de peur de m'incommoder. Ils allèrent à quatre journées plus bas pour y prendre du Bouilleau afin de faire un
plus

grand nombre de Canots. Je fis un trou en terre pour y mettre mon Calice de vermeil doré avec mes petits livres & papiers jusqu'à nôtre retour de la Chasse. Je ne garday que mon Breviaire avec moy, afin de n'être point à charge.

Je me mis sur le bord d'un Lac, qui forme la Rivière de St. François, ou je tendois les bras aux Canoteurs, qui passioient fort vite les uns après les autres, pour les prier de me prendre avec eux. Nos deux Européens avoient un Canot, que les Sauvages leur avoient donné. Ils ne voulurent pourtant jamais m'y recevoir. Michel Ako me répondit brutalement, qu'il m'avoit mené assez long temps. Cette réponse brusque & mal-honête me causa beaucoup de chagrin voiant, que j'étois abandonné par des gens de ma Nation & de ma Religion, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme eux mêmes l'avoient souvent reconnu chez des personnes de la première qualité, ou j'étois reçu avec toutes sortes de marques de

de distinction, pendant qu'on les laissoit à la porte.

Dieu qui par sa grace ne m'a jamais abandonné dans mon voyage, inspira à deux Sauvages de me prendre avec eux dans leur Canot, quoy qu'il fust plus petit que celuy de nos Européens. J'y fus continuellement occupé à en jeter l'eau avec un plat décorce, par ce qu'elle y entroit par plusieurs petits trous, en quoy j'eus assez de peine, parce que je ne pouvois m'empêcher d'être mouillé. Cependant il fallut prendre patience. On peut bien dire de ce petit bâtiment, que c'étoit un Coffre à mort, à cause de sa fragilité, & de son peu de valeur. Ces sortes de Canots ne pèsent ordinairement qu'environ cinquante livres, & on les fait tourner à l'envers par le moindre mouvement du corps, à moins que d'être habitué de longue main à cette sorte de navigation.

A notre débarquement du soir, le Picard me fit d'excuse, pour que leur Canot étoit à demi pourri, & qu'il se fust indubitablement brisé, si nous y eussions
été

été trois, qu'il nous eust fallu rester en chemin. Nonobstant cette excuse je leur dis, qu'étant Chrétiens ils n'en devoient pas user de cette maniere, sur tout nous trouvant parmi des peuples Barbares: qu'ils m'avoient abandonné mal à propos, me laissant seul à plus de 800 lieues des habitations du Canada par les circuits, qu'il falloit faire pour y retourner: que s'ils avoient reçu quelque bon traitement des Sauvages, ce n'étoit qu'à cause des Saignées; que je faisois à quelques Asthmatiques, de l'Orviétan, & de quelques autres remedes, que je conservois soigneusement.

J'adjoutay à tout cela, que j'avois eu le moien par là de sauver la vie à quelques uns de ces Barbares, qui avoient esté mordus par des Serpens-sonnettes, dont je parlerai dans mon second Tome: que d'ailleurs je rafois proprement la Couronne, que les Enfans des Sauvages portent jusqu'à l'âge de 18. ou 20 ans, que ces Barbares ne la peuvent faire qu'avec beaucoup de peine en brûlant
les

les Cheveux avec des cailloux plats, qu'ils ont fait rougir dans le feu: que je n'avois pu rien gagner sur eux pour leur salut à cause de leur stupidité naturelle: qu'il m'avoit fallu les prendre d'abord par la partie animale: mais qu'au reste j'avois gagné leur amitié par les services, que je leur avois rendus: qu'ils nous auroient sans doute tuez après nous avoir fait souffrir beaucoup, s'ils n'eussent reconnu, que j'avois des remèdes propres à rendre la Santé aux malades, choses dont ils font grand cas.

Il n'y eut, que le Picard du Gay, qui en se retirant chez son hôte me pria de l'excuser. Mais le grand Chef Ouâsicondé aiant appris l'action inhumaine de nos deux Canoteurs, les fit venir au Conseil, & leur dit, qu'il me retireroit désormais, non pas des mains d'Aquipaguetin, qui m'avoit adopté après avoir attenté plusieurs fois sur ma vie, mais de la compagnie de ces deux mal heureux, qui m'avoient lâchement abandonné. Si je ne me fusse avisé de rompre trois flé-

flèches en presence de ce brave Chef, nos deux Canoteurs presens, il les auroit indubitablement fait tuer à l'instant. Je n'oublierai jamais l'humanité de ce grand Capitaine, qui me traita toujours si favorablement en toutes choses. Nos deux hommes en étant surpris, me promirent en fuite une entiere fidelité en toutes choses.

CHAPITRE 59.

Les Sauvages font halte au dessus du Saut de St. Antoine. de Pade. Ils se trouvent en necessité de vivres. l'Authour va avec le Picard à la Riviere d'Ouisconsin. Avantures de leur voyage.

Quatre jours après notre départ pour la Chasse des Taurreaux Sauvages, les Barbares firent halte à huit

huit lieües au dessus du Saut de Saint Antoine de Pade sur une eminence, qui étoit vis a vis de la Rivière de St. François. Les femmes Sauvages firent leurs Chantiers en attendant ceux, qui devoient apporter des écorces pour en faire des Canots. Cependant la jeuneſſe alloit à la chasse des Cerfs, des Chevreüils & de Castors. Mais ils tuoient si peu de bêtes fauves pour autant de gens, qu'a peine chacun pouvoit il avoir un morceau de viande. Il falloit se contenter d'avaller du bouillon une fois en vingt quatre heures.

Cela nous obligea le Picard du Gay & moy de chercher des fenelles, des groseiles, & de petits fruits Sauvages, qui nous faisoient souvent plus de mal que de bien. Je suis persuadé que sans l'Orvietan en poudre, dont nous nous servions pour corriger la mauvaise nourriture, nous eussions couru grand danger de la vie. Cette extrême necessité nous fit prendre la résolution au refus, que Michel

chel Ako fit de venir avec nous, de nous en aller dans un méchant Canot à la Rivière de Ouïskonfin, de laquelle nous étions éloignés d'environ cens trente lieües, pour voir si le Sieur de la Salle nous auroit tenu parole. Il nous avoit promis fort positivement de nous envoyer des hommes & des marchandises avec de la poudre & du plomb dans le lieu, que je viens de marquer. C'est de quoy il nous avoit assuré avant son départ des Illinois.

Les Sauvages ne nous auroient pas permis de faire ce voyage, si l'un des trois ne fust resté avec eux. Ces Barbares selon le sentiment du grand Chef Ouäsicondé vouloient me retenir & donner la liberté à nos deux Canoteurs. Mais Michel Ako, qui apprehendoit de souffrir dans ce voyage, n'y voulut jamais consentir. Voiant donc qu'il avoit pris goût à la vie de ces Sauvages, je priay leur Chef de me laisser aller avec ledit Picard, ce qu'il m'accorda.

Nous

Nous n'avions pour tout équipage, que quinze ou vingt coups de poudre, un fusil, un mechant petit pot de terre, que les Sauvages nous avoient donné, un Couteau pour nous deux, & une Robe de Castor: Tout cela pour faire environ deux cens cinquante lieues de chemin. Nous nous abandonnâmes ainsi à la Providence. Comme nous faisons le portage de nôtre petit Canot au Saut de St. Antoine de Pade nous apperçûmes cinq ou six de nos Sauvages, qui avoient pris le devant. L'un d'entr'eux étoit monté sur un Chêne vis a vis de la grande chute d'eau. Ce pauvre Aveugle spirituel pleuroit amèrement, & avoit attaché aux branches de cet Arbre une Robe de Castor passée. Elle étoit blanche par dedans, & garnie de porc-épic.

Ce Barbare l'offroit apparemment en Sacrifice à ce Saut, qui de soy-même est affreux, & a quelque chose de fort admirable. Cependant il n'approche pas de celui de Niagara. J'ouïs que ce Sauvage disoit en pleurant à chaudes larmes,

mes, & en s'adrestant à cette Cascade, Toi, qui es un Esprit, fais en sorte, que ceux de ma Nation passent ici tranquillement sans malheur; que nous puissions trouver un grand nombre de Taux Sauvages, & que nous soions assez heureux pour vaincre nos Ennemis, & pour faire un bon nombre d'Esclaves, que nous amènerons ici pour les tuer, devant toi, après leur avoir beaucoup fait souffrir. Les Messeneks, c'est ainsi, qu'ils appellent la Nation des Outtouägamis, ont tué de nos Pères. Fais en sorte que vous puissions nous vanger sur eux de cet affront.

C'est ce qui leur arriva inopinément. Car en revenant de la chasse des Taux, ils allèrent attaquer leurs Ennemis. Ils en tuèrent en bon nombre, & ramenèrent des Esclaves, qu'ils firent mourir devant ce Saut de la manière du monde la plus inhumaine, comme nous le verrons au Second Tome. Au reste quand ils manqueraient cent fois leur coup après une cérémonie

remonie telle, que nous venons de la décrire, que le hazard les y fassé reüfir une fois, cela suffit pour les rendre obstinez dans leurs coutumes superstitieuses. Cette Robbe de Castor offerte ainsi dans cette espece de Sacrifice servit à l'un de nos Européens, qui s'en accommoda à son retour, & qui auroit été ravi de faire souvent de pareilles rencontres.

A une lieüé au deffous du Saut de Saint Antoine, le Picard du Gay fut obligé de s'en retourner sur ses pas par terre pour reprendre sa boîte à poudre, qu'il avoit oubliée à ce Saut. A son retour je luy fis voir un Serpent gros comme la jambe d'un homme, qui étoit long de sept ou huit pieds. Il s'attachoit à une montagne droite & escarpée, & montoit de cette maniere. Il s'approcha insensiblement de plusieurs nids d'hirondeles pour en manger les jeûnes. Nous voyions en effet au pied de cette montagne les plumes de celles, qu'il avoit apparemment dévorées. Nous fîmes tomber ce monstrueux rep-

R

tile

tile à coups de pierres dans la Rivière. Il avoit une langue en forme de Lance, d'une longueur extraordinaire. Son sifflement s'entendoit de fort loin, & nous faisoit horreur. Le pauvre Picard en fremît en songe pendant la nuit. Il me dit, que je luy avois fait plaisir de l'éveiller. Et en effet cet homme d'ailleurs assez intrepide avoit le corps tout en eau de la fraieur de son songe. Le souvenir de ce Serpent m'a aussi souvent fait de la peine en dormant, tant cette rencontre avoit fait d'impression sur mon esprit.

Comme nous descendions le Fleuve Meschafipi avec une assez grande vitesse, par ce que le courant est fort rapide en cet endroit à cause de la proximité du Saut, nous trouvâmes dans des Isles quelques uns de nos Sauvages cabannez, & chargez de viande de Taureaux Sauvages. Ils nous en offrirent fort libéralement. Mais environ deux heures après nôtre débarquement nous crûmes, que nous serions tous écrasés. Quinze ou Seize Sauvages entrèrent au
mi-

milieu de la troupe, aiant leurs Casse-têtes à la main. Ils renversèrent la Cabanne de ceux, qui nous avoient con-viez. Ils prirent toute leur viande, & l'huile d'Ours, qu'ils trouverent dans des vessies, ou dans des boïaux, dont ils se frotterent depuis la tête jus-qu'aux pieds.

Nous crûmes d'abord, que c'étoient des Ennemis, & peu s'en fallut, que le Picard du Gay ne percât le premier de ces Sauvages de son épée. Dans ce premier mouvement je mis la main sur deux pistolets de poche, que le Picard m'avoit laissez. Mais par bonheur je me retins, sans quoy sans doute c'é-toit fait de nous, par ce que les Sau-vages n'eussent pas manqué de vanger la mort de ceux, que nous eussions tuez.

Nous ne connoissions pas d'abord ces Sauvages. Ils étoient de ceux, que nous avions laissez au dessus du Saut de St. Antoine. L'un d'entr'eux, que se disoit mon Oncle, me dit, que ceux, qui nous avoient donné de la

viande, avoient mal fait, de devancer ainsi les autres à la Chasse, & que selon les maximes & les coûtumes de leur pays, ils avoient droit de les piller puis qu'ils étoient caufes, que les Tauraux Sauvages prenoient la fuite, avant que la Nation fustassemblée. Ce qui causoit un notable préjudice au public. Car quand ils sont assemblez, ils tuent une grande quantité de ces animaux, par ce qu'ils les environnent de tous côtez, & qu'ils ne peuvent leur échapper.

CHAPITRE 60.

Chasse des Tortues. Le Canot enlevé à l'Autheur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande nécessité avec son Compagnon de voyage.

Pendant environ soixante lieües de Navigation nous ne tuâmes qu'un

qu'un Chevreuil , qui passoit la Rivière à nage. Les chaleurs étoient si grandes alors , que la viande se gâtoit en vingt quatre heures. Cela nous obligea de chasser aux Tortues. Nous eûmes beaucoup de peine à en prendre, parce qu'ayant l'ouïe fort subtile elles se jettent dans l'eau avec beaucoup de precipitation au moindre petit bruit. Nous en prîmes pourtant enfin une , qui étoit beaucoup plus grande que les autres & dont l'écaïlle étoit mince , & la viande fort grasse. Pendant que je tâchois de luy couper la tête , elle pensa me couper le doigt avec ses dents qui sont fort tranchantes.

Pendant ce maréage nous avions tiré le bout de nôtre Canot à terre. Mais un coup de vent fort impetueux le chassa au milieu du grand Fleuve. Le Picard étoit allé dans les prairies avec son fusil pour tacher de tuer un Taureau Sauvage. J'étois donc resté seul auprès du Canot. Cela m'obligea de jeter promptement mon habit sur la Tortue que j'avois renversée sur le dos,

afin qu'elle ne pût se sauver. Je mis même plusieurs cailloux sur mon habit pour enfermer cet animal. Après quoy je me mis à la nage pour rattraper nôtre Canot, qui descendoit fort vite emporté par le rapide assez grand en cet endroit à cause d'une pointe de terre. Après l'avoir atteint avec assez de peine, je n'osay lui faire faire le plongeon, craignant de mouiller la couverture de laine, qui y étoit, & dont je me servois pour me coucher, & le reste de nôtre petit équipage. Je le pouffois donc devant moy, & quelquefois je le retirois. Ainsi je gagnay le bord peu à peu environ à un demi quart de lieüe de l'endroit, ou j'avois laissé la Tortue.

Le Picard revenant de la Chasse, ou il n'avoit rien tué, & ne trouvant que mon habit sur la Tortue, & point de Canot, crût avec quelque raison, qu'un Sauvage m'ayant trouvé seul m'avoit tué. Il retourna donc dans la prairie pour regarder de tous côtez, s'il n'y avoit personne. Cependant je remontay diligemment le Fleu-

ve en Canot, & je n'eus pas plutôt repris mon habit, que je vis plus de soixante Taureaux, ou Vaches Sauvages avec leurs veaux, qui traversoient le Fleuve pour gagner les terres du midy. Je les poursuivis en Canot avec une épée émmanchée, & je me mis à crier de toute ma force pour avvertir le Picard. Il vint au bruit, que je fis, & ayant eu le temps de rentrer dans le Canot, pendant que le Chien, que nous avions, avoit poussé en jappant un bande de bêtes fauves dans une des Isles de ce Fleuve. Il les en chassa en suite, & comme elles passioient devant nous, le Picard en tua une d'un coup de fusil, qui luy cassa la tête. Nous l'attirâmes au bord. C'étoit une Vache Sauvage qui pesoit cinq ou six cens livres. Les Taureaux sont plus charnus, & pésent davantage. Mais par ce que nous ne pouvions pas la mettre tout à fait à terre, nous nous contentâmes de couper les meilleurs morceaux, que nous pûmes, & nous laissâmes le reste dans l'eau.

Il y avoit près de deux fois 24 heures, que nous n'avions mangé. Nous allumâmes donc du feu avec du bois flotté, que les eaux du Fleuve avoient jetté sur le sable, & à mesure que le Picard écorchoit la bête, je faisois cuire dans nôtre petit pot de terre quelques morceaux de chair. Nous en mangeâmes avec tant d'avidité, que nous en fûmes tous deux malades, & nous nous vîmes obligez de rester là deux jours, & de nous cacher dans une Isle pour nous rétablir par le moien de l'Orvietan en poudre, qui nous vint souvent à grand secours dans le voyage. Pendant que je portois les morceaux de viande, que le Picard me donnoit, je passay souvent sans m'en appercevoir près d'un Serpent Sonnette, de sept ou huit pieds de long tout recoquillé, qui dormoit au Soleil. J'en avertis le Picard, qui le tua avec un de nos Avirons, & le jetta en suite dans le Fleuve.

Au reste nous ne pouvions nous char-

charger de beaucoup de viande à cause de la petitesse de nôtre Canot. D'ailleurs les chaleurs excessives la corrompoient d'abord. Ainsi nous nous en vîmes bientôt priver, par ce qu'elle fourmilloit de vers en moins de rien, & quand nous nous embarquions le matin, nous ne savions, ce que nous mangerions pendant la journée. Nous n'avions jamais plus admiré la Providence que dans ce voyage. Nous ne trouvions pas toujours des bêtes fauves, & nous n'en pouvions pas tuer, quand nous voulions.

Les Aigles, que l'on voit en abondance dans ces vastes pays, laissoient par fois tomber des brèmes, ou de grandes Carpes, & d'autres poissons, qu'elles emportoient entre leurs griffes dans leur nids pour la nourriture de leurs Aiglons. Nous trouvâmes un jour une Loutre, qui mangeoit sur le bord du Fleuve un grand poisson, qui avoit sur la tête une maniere d'Aviron ou de bec de cinq doigts de large, & d'un pied & demi de long. Lors que le

Picard le vid, il s'ecria, qu'il voioit un Diable entre les pattes de la Loutre. Sa surprife n'empêcha pas, que nous ne fiffions bonne chère de ce poiffon. Il étoit fort bon, & nous le nommâmes l'Eturgeon à long bec.

CHAPITRE 61.

Nous cherchons la Rivière d'Ouisconsin. Aquipaguetin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne subsiftons que par un pur Miracle de la Providence.

A Près avoir fait tant de chemin nous ne trouvâmes pourtant point cette Rivière. Cela nous fit croire, qu'elle étoit encore bien éloignée. Aquipaguetin, que nous croyions à plus de deux cent lieues de nous, parut tout d'un

d'un coup accompagné de dix Guerriers environ la mi-Juillet 1680. Nous crûmes, qu'il vouloit nous tuer, par ce que nous l'avions quitté, quoy que ce fust de l'aveu des autres Sauvages. Il nous donna de la folle Avoine, & un bon morceau de Taureau Sauvage, & s'informa de nous, si nous avions trouvé les Européens, qui devoient nous apporter des marchandises. Il ne se contenta pas de ce que nous luy dismes. Il s'en alla luy même à Ouisconsin. Mais il n'y trouva personne. Il ne vint donc à nous qu'au bout de trois jours, comme nous étions en chemin, parce que nous voulions absolument nous acquitter de la promesse, que nous avions faite au Sieur de la Salle, de nous y rendre pour recevoir ceux, qu'il nous enverroit.

Lors qu'Aquipaguetin parut à son retour, le Picard étoit allé à la Chasse dans les prairies, & j'étois resté seul dans une petite Cabanne, que nous avions dressée pour nous y mettre à l'abri du Soleil, qui étoit ardent en cette sai-

son, sous nôtre Couverture, qu'un Sauvage m'avoit rendue. Aquipaguetin me voyant seul s'approcha avec son Casse-tête à la main. Je me faisis promptement de mes deux pistolets de pôche, & d'un Couteau, lesquels le Picard avoit retiré des mains des Barbares. Je n'avois pas dessein de tuer cet homme, qui m'avoit adopté. Je voulois seulement luy faire peur, & l'empêcher de me massacrer, au cas qu'il en eust envie.

Aquipaguetin me tança rudement, de ce que je m'exposois de la sorte aux insultes de leurs Ennemis: qu'au moins je devois me mettre de l'autre côté du Fleuve pour ma seureté. Il voulut m'emmener avec luy, me disant, qu'il avoit trois cens Chasseurs avec luy qui tuoient plus de bêtes fauves, que ceux avec qui je m'étois engagé. J'aurois peut-être mieux fait de suivre son avis, que de m'engager plus avant dans mon voyage. Je continuay donc ma route vers la Rivière d'Ouisconsin, ou je ne trouvoy point les hommes de renfort, que
le

le Sieur de la Salle nous avoit promis. Le Picard & moy pensâmes perir de faim en cent occasions differentes, & nous fûmes obligez de remonter le Fleuve avec des peines, & des difficultez incroyables.

CHAPITRE 62.

Grande necessité, ou l'Autheur se trouve avec son Compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prieres. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la Chasse.

LE Picard, qui avoit été fort maltraité par les Sauvages, aima mieux hazarder sa vie, que de remonter le Fleuve avec Aquipaguetin. Nous n'avions plus que dix coups à tirer. Cela nous obligea a les menager. Ainsi nous

les partageâmes en vingt pour ne tirer plus que des Tourterelles, ou des Ramiers. Quand nôtre provision fut consumée à cet égard, nous eûmes recours à trois Hameçons, que nous amorçâmes avec de la Barbue pucante, qu'une Aigle avoit laissé tomber. Nous ne primes rien pendant deux jours, & nous nous vîmes ainsi denuez de tout moien de subsister. Nous redoublâmes nos prieres de bon cœur, comme chacun peut penser. Parmi tout nôtre desastre le Picard ne peut s'empêcher de dire une fois, qu'il prieroit Dieu de bien meilleur cœur, s'il avoit de quoy se bien rassasier.

Je le consolay, & me consolay moi-même du mieux, que je pus, & je le priay de ramer de toute sa force pour tacher de trouver quelque Tortue. Le lendemain matin après avoir navigé une grande partie de la nuit, nous trouvâmes une Tortue, qui n'étoit pas plus grande qu'une affiète ordinaire. Nous la fîmes cuire à l'instant sur le feu que nous avions allumé. Nous mangions
avec

avec tant d'avidité, que je ne pris pas garde, que je mangeois le fiel de cet animal. Cela mit toute ma bouche dans une amertume extreme. Je la rinçay promptement avec de l'eau, & je me remis à manger avec le même empressement qu'auparavant.

Nonobstant cette grande disette nous ne laissâmes pas d'arriver dans la Rivière des Taureaux Sauvages. Nous jetâmes nos hameçons amorcés d'un poisson blanc, qu'un Aigle avoit laissé tomber. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux, qui se confient en luy, nous secourut visiblement dans cette occasion. Nous avions redoublé nos prieres avec beaucoup d'ardeur. A peine les avions nous achevées vers les dix heures du soir, que le Picard entendit du bruit. Il quitta les prieres, & courut à nos hameçons. Il y trouva deux Barbes si grandes que je fus obligé d'aller à son secours pour les tirer de l'eau. Nous ne songeâmes point à ôter le limon de ces monstrueux poissons, qui pesoient plus de vingt cinq livres les deux. Nous
le

les coupâmes par pièces, & nous les fîmes rôtir sur les Charbons, par ce que nous ne pouvions les faire bouïllir. Par malheur nôtre pot de terre avoit été cassé quelque temps auparavant.

Lors que nous eûmes mangé quelques tranches de ces Barbuës, & que selon nôtre devoir nous eûmes rendu graces à Dieu, dont la Providence admirable nous avoit secourus si à propos, Nous entendîmes du bruit sur le bord de la Rivière des Taureaux, ou nous étions environ à deux heures après mi nuit. Après le *qui vive* nous ouïmes, qu'on répondoit, *Tepatoui Nika*, & le mot de *Nikanagé*, c'est à dire mon Ami voila qui est bien. J'averty le Picard, qu'au langage je croiois, que c'étoient des Illinois, ou des Outouägamis, qui sont Ennemis des Issati, & des Nadouëffans. Mais comme il faisoit grand clair de Lune, & que même le jour commençoit à paroître, je reconnus, que c'étoit le Sauvage Mamenisi pere de cette petite fille, que j'avois baptisée aux Issati, à qui le Picard avoit

avoit servi de parrein ou de témoin. Ce Sauvage nous reconnut, & par ce qu'il revenoit de la Chasse, qui avoit été bonne, il nous donna de la Viande à discretion, & nous assura que tous les Sauvages de sa Nation descendoient la Rivière, qui se décharge dans le Fleuve, & qu'ils avoient avec eux leurs Femmes & leurs Enfans.

Tous les Sauvages donc, avec qui Michel Ako étoit demeuré, descendent cette Rivière de Taureaux avec leur flotte de Canots chargez de Viande. Le Chef Aquipaguetin avoit raconté en passant à toute la Nation, comment le Picard, & moy nous étions exposez à faire le voyage d'Ouisconfin, dans lequel nous avions couru de grands dangers. Les Chefs de ces Sauvages nous firent connoître, qu'ils étoient satisfaits de nous, & blamèrent tous la lacheté de Michel Ako, qui n'avoit pas voulu venir avec nous de peur de mourir de faim. Le Picard n'auroit pas manqué de l'insulter en présence de tous les Sauvages, si je ne l'en eusse empêché,

peché, tant il étoit irrité contre lui de son peu de courage, & d'affection.

CHAPITRE 63.

Les femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le Fleuve. Adresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier Sauvage.

LES femmes sauvages cachèrent leur provision de viande à l'embouchure de cette Riviere des Taureaux dans des Isles, & dans des creux sous terre. Ces peuples ont l'adresse de conserver ainsi leur viande sans sel, comme nous verrons cy-apres. Nous descendîmes encore une fois le Fleuve en chassant avec cette multitude de Canots, dont j'ai parlé, & nous fîmes environ quatre vingt lieues de chemin. Les sauvages d'espace en espace cachoient leurs Canots

nots sur le bord du Fleuve dans des roseaux, ou dans des Isles, & ils entrerent sept ou huit lieües au delà des montagnes dans des prairies, ou ils tuoient à diverses fois jusques à cent ou six vingt Tauraux ou Vaches sauvages. Ils laissoient toujours sur le haut des montagnes quelques uns de leurs vieillards pour tâcher de découvrir leurs Ennemis.

Pendant tout ce temps là je pensois un sauvage, qui m'appelloit ordinairement son frere. Il étoit entré un chicot bien avant dans son pied, & j'y mettois une emplâtre, lorsque l'alarme se mit tout d'un coup dans le Camp. Deux cens Archers accoururent, & ce genereux sauvage, à qui j'avois ouvert le pied bien avant pour en tirer le bois, qui y étoit entré de force, m'abandonna, & courut plus vite que les autres pour avoir sa part de la gloire du combat. Mais au lieu d'Ennemis ils appercurent environ cent Cerfs, qui prirent la fuite. Nôtre blessé eut bien de la peine de revenir au Camp. Durant cette alarme les femmes & les filles sau-

va-

vages chantoient d'un ton fort-lugubre.

Le Picard me quitta pour se joindre à son hôte, & je restay seul avec le nommé *Otchimbi*. Mais après la seconde Chasse je fus reduit à mener en Canot vne femme Sauvage âgée de plus de quatre vingt Ans. Cette vieille ne laissoit pas de pousser à la Rame, & de frapper souvent de son Aviron trois Enfans, qui nous incommodoient dans le milieu de nôtre Canot. Les hommes avoient beaucoup de bonté pour moi: Cependant j'étois obligé de faire souvent ma Cour aux femmes, parce que les viandes étoient à leur disposition, & c'étoient elles, qui distribuoient les portions à chacun. Je rasois donc de temps en temps la Couronne de leurs Enfans, car ils la portent à peu pres comme nos Religieux. Au reste ils la portent jusques à l'âge de quinze, seize ou dix huit ans, & leurs parens la leur font en brûlant le poil avec des pierres plates rougies dans le feu. Ces femmes me savoient beaucoup de gré, de ce que je rasois ainsi leurs Enfans:

Nous

Nous eûmes encore une autre alarme dans nôtre Camp. Les Vieillards, qui étoient en faction au haut des montagnes nous avertirent, qu'ils voioient des guerriers de loin. Tous les Archers coururent à l'envi l'un de l'autre vers le lieu, où on voioit paroître du monde. C'étoit à qui devanceroit son Camarade à la course. Mais pour tout exploit ils ne ramenèrent que deux femmes de leur Nation, qui venoient avertir, qu'une partie de leurs gens qui étoient allez à la chasse vers le bout du Lac Superieur, avoient trouvé cinq Esprits, c'est ainsi qu'ils nomment les Européens. Elles ajoutoient, que ces Esprits leur avoient fait parler par quelques gens de la Nation, qui nous avoient veus, & qui avoient été Esclaves chez les Outouïagamis, & chez les Jroquois, dont ils entendoient la langue: que même ils les avoient fait prier de les conduire au lieu, ou nous étions, parce qu'ils seroient bien aises de nous venir voir pour reconnoître, si nous étions Anglois, Hollandois, Espagnols,

ou

ou Canadiens. Ils ne pouvoient pas comprendre, disoient ils à ces femmes, comment nous avions pu nous rendre par un si grand détour parmi ces peuples.

Il faut remarquer là dessus, qu'il y a de certaines gens, qui se font rendus les maîtres de toutes les affaires dans le Canada, comme je l'ay remarqué cy-devant. Ces gens là fâchez, de ce que nous les avions prevenus dans nos Découvertes, avoient envoié du monde après nous pour participer à la gloire de notre voyage. Ils pensèrent donc à se procurer la connoissance des Nations, que nous avions veües afin d'y aller en commerce, des qu'ils auroient trouvé le moyen de nous renvoyer en Europe.

CHAPITRE. 64.

*Arrivée du sieur du Luth dans
notre Camp. Il nous prie de
retourner avec ses gens & lui
aux Issati & Nadoïeffans Je
jette ma couverture sur un mort.
Ce qui plût aux sauvages.*

LE 28, Juillet 1680 nous commen-
çames à remonter le Meschafipi pour
la troisième fois. Les Sauvages, qui
avoient fait une fort grande Chasse,
prirent la résolution de retourner à leurs
villages, & nous pressèrent de nous y
en aller avec eux, nous promettans de
nous conduire jusques aux Nations,
qui habitent au bout du Lac Superieur.
Ils disoient, qu'ils avoient dessein de
faire alliance avec ces peuples par nô-
tre moyen. Là se trouva le Sieur du
Luth venant du Canada avec cinq hom-
mes equippez moitié en guerre, &
moi.

moitié en marchandises.

Ils me joignirent avec les deux femmes Sauvages , à six vingt lieües ou environ du pays des Barbares , qui nous avoient pris. Ils nous prièrent, par ce que j'avois quelque connoissance de la langue des Issati, de les accompagner, & d'aller avec eux aux villages de ces peuples. Je fis volontiers, ce qu'ils souhaitoient, sur tout ayant appris d'eux que depuis deux Ans & demi, qu'ils étoient en voyage, ils n'avoient pas fréquenté les Sacremens. Le Sieur du Luth, qui passoit pour le Capitaine, fut ravi de me trouver. Il me dit en particulier par maniere de confiance, que ceux, qui l'avoient envoyé, ne viendroient pas à leur but, comme il me le feroit connoître en s'expliquant plus à loisir. Voiant, que je faisois la Couronne aux enfans des Sauvages, il leur fit dire, que j'étois son frere Aisné.

Tout cela fut cause, que les Sauvages me traitèrent mieux, que jamais, & qu'ils me fournirent ma subsistance assez

fez largement. Ainsi je ne m'appliquay plus qu'à travailler au salut de ces Barbares. Il faut avoüer, qu'ils m'écoutoient assez. Mais il faudroit demeurer parmi eux des années entieres, pour y faire quelque progrès, tant ils sont grossiers, stupides, & ignorants.

Le Sieur du Luth fut charmé de voir le Saut de St. Autoine de Padoüe, nom que nous luy avions donné, & qui selon toutes les apparences luy demeurera. Je luy fis voir l'endroit, ou le Serpent monstrueux, dont j'ay fait mention, montoit sur le Roc escarpé pour y dévorer les jeunes hirondelles, qui étoient dans leurs nids. Je luy racontay la fraieur, qu'en avoit eu le Picard en songe.

Il faut remarquer, que me voyant dans une fort grande liberté de dire mon Office depuis l'arrivée du Sr. du Luth, je m'avisay afin d'y être plus exact, de luy demander quel jour du mois nous avions pour lors. Il me répondit franchement, qu'il ne pouvoit pas me satisfaire en cela, par ce qu'il en avoit perdu

da l'idée. Je luy racontay les mauvais traitements, que les Sauvages nous avoient faits; lors qu'ils nous prirent, jusques là même, qu'ils avoient voulu nous tner plusieurs fois; qu'ainsi il pouvoit bien s'imaginer que les craintes & les fraieurs m'avoient fait perdre la memoire du jour de la semaine.

Nous arrivâmes aux villages des Issati le 14 d'Aoust 1680. Ou j'y retrouvay mon Calice de vermeil doré, quelques livres & mes papiers, que j'avois cachez sous terre en presence des Sauvages mêmes. Ces pauvres gens n'avoient eu garde d'y toucher. Ils sont fort craintifs, & fort superstitieux sur le fait des Esprits. Ils croient, qu'il y a du sortilege dans tout ce qu'ils ne comprennent pas. Le Tabac, que j'avois planté avant nôtre depart, étoit à demi étouffé par les herbes. Pour ce qui est des Choux, & des autres legumes, que j'avois semez, ils étoient d'une grosseur surprenante. Les côtes de pourpier étoient grosses comme des Canes. Les Sauvages n'osoient en manger avec nous.

Peu

Peu de temps après que nous fûmes de retour, les Sauvages nous convièrent à un grand festin à leur mode. Il s'y trouva plus de six vingt hommes nus. Ouâsicondé le premier Chef de la Nation, parent du mort, que j'avois honoré d'une couverture, lors qu'on l'avoit ramené au village dans un Canot, m'apporta à manger de la viande Boucannée avec de la folle Avoine dans un plat d'écorce, lequel il posa sur une peau passée de Taureaux Sauvages, blanchie, & garnie de porc-épic d'un côté avec de la laine frisée de l'autre.

Après avoir mangé, ce Chef me mit cette Robbe sur la tête, & m'en couvrit le visage disant à haute voix devant tous ceux, qui étoient là, celui, dont tu as couvert le corps mort, couvre le tien vivant. Il a porté de tes nouvelles au pays des Ames, car ces peuples croyent la transmigration des ames. Ce que tu as fait à l'égard du defunt est de grand-prix. Toute la Nation t'en loue, & t'en remercie.

Il fit quelque reproche au Sieur du Luth, de ce qu'il n'avoit pas couvert le mort comme moy. Aquoy ledit Sieur me pria de répondre qu'il ne couvroit que les corps des Capitaines comme luy. A cela ce Sauvage repliqua, le Pere Louis, c'est ainsi, qu'il m'avoit ouï appeller par nos Européens, est plus grand Capitaine que toy. Sa Robbe, parlant de ma Chasuble de brocard, qu'on m'avoit dérobbée, que nous avons envoyée à nos Alliez, qui demeurent à trois Lunes de ce pays, étoit plus belle, que celle que tu portes.

Quand ces Sauvages parlent de marcher pendant trois Lunes, ils veulent dire pendant trois mois. Les Sauvages marchent bien, & font quinze lieües par jour. Ainsi le Lecteur peut juger par là, qu'elle peut être l'entendue du chemin, qu'ils font pendant trois mois.

CHAPITRE 65:

L'Auth eur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage est massacré par le Chef, parce qu'il conseilloit de nous tuer. Contestation entre le Sieur du Luth & moy sur le Sacrifice d'un de ces Barbares.

SUR la fin de Septembre voyant, que nous n'avions point d'outils propres à nous bâtir une maison commode pour demeurer parmi ces peuples, & que d'ailleurs nous étions denuez des provisions nécessaires pour y subsister, selon que nous en avions fait le dessein, nous nous resolûmes de leur faire connoître, que pour avoir du fer, & d'autres choses, qui leur seroient utiles, il étoit à propos, que nous retournassions en Canada, & qu'ils feroient dans un

certain temps, que nous leur marquâmes, la moitié du chemin avec des pelleteries, & que nous ferions l'autre avec des marchandises de l'Europe, qu'on leur donneroit à bon prix : qu'ils pouvoient nous donner deux de leurs Guerriers, que nous emmènerions avec nous dans nôtre pays, & que nous les ramènerions de même l'année suivante pour aller en suite au devant d'eux les avertir de nôtre retour, afin qu'ils vinssent nous trouver.

Ces Barbares tinrent un grand Conseil pour examiner, si effectivement ils envoyeroient quelqu'un de leur Nation avec nous. Il y en eut deux, qui furent d'avis d'y venir, & qui se présentèrent pour cela. Mais ils changèrent de sentiment le jour de nôtre départ, & nous dirent pour raison, que nous étions obligez de passer parmi beaucoup de Nations, qui étoient leur Ennemies jurées, & qui ne manqueroient pas de se-saisir par force de leur hommes pour les brûler, & pour les faire mourir dans les tourmens : qu'au reste nous ne pour-

rions

rions pas les en empêcher, étant aussi peu de gens, que nous étions.

Je leur répondis, que tous ces peuples, qu'ils craignoient, étoient nos Alliez & nos Amis, & qu'en nôtre considération ils ne feroient aucun tort à ceux d'entr'eux, qui seroient avec nous. Ces Barbares ne manquent point d'Esprit. Ils ont même le sens commun admirable. Ils nous dirent donc, que puis que nous passions parmi des peuples, qui étoient leurs Ennemis jurez, nous devons les détruire pour les venger de divers outrages qu'ils en avoient recus, & qu'alors ils nous donneroient des hommes pour aller, & revenir avec nous, afin qu'ils pussent avoir du fer & d'autres marchandises, qui leur étoient nécessaires, & dont ils traiteroient tres volontiers avec nous. Ce qui fait voir, que ces Barbares sont pleins de vengeance & de ressentiment contre leurs Ennemis, en quoy on peut remarquer qu'ils n'ont pas le cœur trop bien disposé pour les lumieres de l'Evangile.

Enfin Ouäsicoudé leur grand Chef ayant consenti en plein Conseil à nôtre retour, après nous avoir regalez du mieux, qu'il put à leur mode, nous donna quelques minots de folle Avoine pour nous nourrir pendant ce voyage. Nous avons déjà dit, que cette Avoine est meilleure & plus saine que le riz. En suite il nous marqua, avec un crayon sur une fueille de papier, qui me restoit, la route, que nous devons suivre pendant quatre cens lieües de chemin. Au reste ce Geographe naturel nous dépeignit nôtre chemin si exactement, que cette Carte nous servit aussi utilement, que la Bouffole auroit pu faire. Et en effet en la suivant ponctuellement nous arrivâmes au lieu, ou nous avions dessein de nous rendre sans nous égarer de nôtre route en aucune manière.

Nous nous disposâmes donc à partir huit Européens, que nous étions alors. Nous nous mîmes en deux Canots, & nous quittâmes ces peuples après la décharge de tous les fusils de nos hommes, ce

qui

qui donna une terrible fraieur à ces Sauvages. Nous descendîmes la Rivière de St. François, & en suite le Fleuve Meschasipi. Deux de nos hommes sans en rien dire prirent les deux Robbes de Castor, qui étoient au Saut de St. Antoine de Padoüe, & que ces Barbares y avoient attachées à un Arbre comme par une espece de Sacrifice. Cela causa quelque contestation entre le Sieur du Luth & moy. Je loüay cette action de nos deux hommes, qui faisoient voir en cela, qu'ils improvoient la superstition de ces peuples. Le Sieur du Luth disoit au contraire, qu'on devoit laisser ces Robbes au lieu, où ces Barbares les avoient mises, parce que les Sauvages ne manqueroient pas de se vanger du mépris, que nous faisons d'eux en cette rencontre, & qu'il étoit à craindre, qu'ils ne nous vinssent insulter en chemin.

J'avoüe, qu'il y avoit quelque fondement, à ce qu'il disoit, & qu'en cela il parloit selon les regles de la

prudence humaine. Mais nos deux hommes répondirent franchement, que ces deux Robbes les accommodoient, & qu'ils ne se soucioient point de ces Barbares, ni de leurs superstitions. Le Sieur du Luth se mit en si grande colére à ces paroles, que peu s'en fallut, qu'il ne donnât un coup d'épée à celuy, qui les avoit dites. Mais je me mis entre deux & j'accommoday ce different. Le Picard & Michel Ako se rangérent du party de ceux, qui avoient pris les Robbes de question, & cela auroit pu causer quelque malheur. Mais je fis connoître au Sieur du Luth, que les Sauvages n'oseroient nous attaquer, par ce que j'étois persuadé, que leur grand Chef Ouâsicondé prendroit toujours nos interets à cœur, & qu'on pouvoit faire fonds sur sa parole, & sur le grand crédit, qu'il avoit parmi sa Nation. L'affaire se termina à l'amiable, & nous descendîmes le Fleuve fort agreablement en chassant aux bêtes fauves.

Nous

Nous nous arrêtâmes près de la Rivière Ouïscoufin pour boucanner de la chair de Taureaux ou Vâches Sauvages, que nous avions tuez, en chemin. Pendant le séjour, que nous fûmes obligez de faire pour cela, trois Sauvages des Nations, que nous avions quittées, nous abordèrent en Canot pour nous dire, que leur grand Chef Ouâsicoudé ayant appris, qu'un des Chefs de ces peuples vouloit nous poursuivre pour nous tuer, il étoit entré dans la Cabanne, où il consultoit de cette affaire avec ses associés, & qu'il luy avoit cassé la tête avec tant de furie, qu'il en avoit fait sauter la Cervelle sur ceux, qui étoient presens à ce Conseil, afin d'empêcher l'exécution de son pernicieux dessein. Nous regalâmes ces trois Sauvages avant alors de la viande en grande abondance.

Le Sieur du Luth voyant nos trois Sauvages partis, rentra dans ses premiers transports, & fit paroître, qu'il craignoit, que ces Barbares ne nous

vinssent attaquer dans nôtre voyage. Il eust poussé la chose plus loin. Mais voyant que nos hommes luy tenoient tête, & qu'ils n'étoient pas d'humeur à souffrir des avanies, il se modera encore pour cette fois, & je les appaisay enfin en les assurant que Dieu ne nous abandoneroit point au besoin, & que pourveu que nous missions toute nôtre confiance en luy, il fauroit nous delivrer de tous nos Ennemis, par ce qu'il est le maître des hommes, & des Anges.

CHAPITRE 66.

*Le Sieur du Luth est épou-
vauté d'une Armée de Sau-
vages, qui nous surprit,
avant que nous fussions dans
la Rivière d'Ouisconsin.*

LE Sieur du Luth avoit eu raison de croire, que les trois Sauvages,
dont

dont nous avons parlé, étoient véritablement des Espions envoyez pour nous reconnoître. Et en effet ils savoient, qu'on avoit enlevé les Robbes de Castor, dont il a été fait mention cy-devant. Il ne pouvoit point revenir de ses frayeurs, & me disoit, qu'il auroit bien fait d'obliger de gré ou de force celuy, qui les avoit prises, de les remettre au lieu, où elles étoient. Je prévoyois, que la dissension pourroit nous être funeste. Je fus encore Mediateur de paix pour cette fois, & j'appaisay tout ce bruit en leur faisant connoître, que Dieu, qui par sa bonté nous avoit conservez dans les plus grands dangers, auroit encore un soin particulier de nous en cette occasion, puis que l'action de cet homme étoit bonne en elle même.

Deux jours après toute la viande boucanné pour nôtre provision étant en état, nous nous préparâmes à partir. Mais le Sieur du Luth fut bien surpris, lors que nous apperçûmes u-

ne Armée de cent quarante Canots remplis d'environ deux cent cinquante Sauvages, qui venoient droit à nous. Nos hommes en furent aussi fort épouvan-
tez. Mais lors qu'ils me virent tirer de nôtre équipage un Calumet de paix, que les Ilati m'avoient donné pour assurance de leur parole à mon égard, ils prirent courage, & me dirent, qu'ils feroient tout ce que je trouverois à propos.

J'ordonnay, que deux hommes s'embarquassent avec moy dans le Canot pour aller au devant de ces Barbares. Le Sieur du Luth me pria de prendre un troisiéme homme pour ramer, afin que demeurant au milieu du Canot, je fusse mieux en état de montrer le Calumet de paix, que j'avois afin d'adoucir les Sauvages, dont je favois assez bien la langue. Je laissay donc quatre de nos hommes avec le Sieur du Luth, & je luy dis, qu'il ne falloit point, qu'ils se familiarisassent avec les jeunes Guerriers, au cas qu'ils voulussent mettre pied à terre pour s'appro-

cher.

cher: qu'il falloit, que nos gens demeurassent fermes dans leurs postes avec leurs Armes en état. En suite je m'en allay droit à ces Barbares en remontant le Fleuve qu'ils descendoient en Canot.

Ne voyant point de Chef je criay après Oujâscondé en repetant son nom plusieurs fois à haute voix. Je l'apperçus enfin, qui venoit à moy à force de Rames. Pendant tout cela aucun de ses gens ne me fit insulte, ce qui me fut de bon Augure. Je couvris mon Calumet de paix, afin de leur mieux temoigner la confiance, que j'avois en leur parole. Nous mîmes pied à terre, & nous entrâmes dans la Cabanne, ou étoit le Sieur du Luth, qui voulut embrasser leur Chef. Il faut remarquer ici, que les Sauvages n'ont pas la coutume de s'embrasser à la maniere des François. Je dis donc au Sieur du Luth, qu'il n'avoit simplement qu'à presenter le meilleur morceau de viande cuite, qu'il pouvoit avoir, & que si le Chef en mangeoit,

NOUS

nous pouvions être sur, qu'il ne nous seroit fait aucun tort.

Cela reussit, & tous les autres Chefs de cette petite Armée nous rendirent visite. Il n'en couta à nos gens que quelques pipes de Tabac de la Martinique, dont les Sauvages sont passionnez, quoy que le leur soit de beaucoup meilleur goût, plus fort & plus agreable que celuy de nos gens. Ainsi ces Sauvages sans faire aucune mention des Robbes de Castor, dont nous avons parlé, nous traiterent fort humainement. Le Chef Ouâsicondé me dit d'offrir une brassé de Tabac de Martinique au Chef Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour son fils. Cela produisit un effet admirable parmi ces Barbares, qui nous quittans prononcèrent par plusieurs fois à haute voix le mot de *Louis*, qui comme nous l'avons dit, signifie le Soleil. Il me semble, que je puis dire sur ce sujet, que mon Nom sera long temps dans la bouche de ces Barbares par la rencontre fortuite des noms.

• CHAP-

CHAPITRE. 67

*Voyage de l'Auteur avec ses
Compagnons depuis l'embou-
chure de la Rivière d'Ouis-
consin jusques à la grande
Baye des Puans.*

LEs Sauvages nous ayant quittez pour aller en guerre contre les Messorites, les Maroha, & les Illinois, & contre d'autres Nations, qui habitent vers le bas du Fleuve Meschafipi, qui sont les irreconciliables Ennemis des peuples du Nord, le Sieur du Luth, qui m'avoit donné des marques de son amitié en plusieurs rencontres, ne put s'empêcher de dire à nos hommes que j'avois tous les sujets du monde de croire, que le Vice-Roy du Canada me feroit un favorable accueil, si nous pouvions nous rendre auprès de luy avant l'hyver, & qu'il souhaitoit de tout son

cœur,

cœur, qu'il pût avoir été chez autant de Nations que moy.

Nous trouvâmes en remontant la Rivière d'Ouisconsin, qu'elle étoit aussi large que celle des Illinois, laquelle peut porter de gros bateaux dans l'espace de plus de cent lieues. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la grandeur de tant de vastes pays, & les terres charmantes, par lesquelles nous passions, & qui demeurent incultes. Les guerres effroyables, que ces Nations se font les unes aux autres, sont cause, qu'il n'y a pas assez d'habitans pour les cultiver. D'ailleurs les guerres mêmes, qui durent depuis long temps dans toutes les parties du monde, empêchent qu'on n'y aille annoncer l'Euangile, & y établir des Colonies de Chrétiens. Et ici je ne puis m'empêcher de dire, que les pauvres gens de nôtre Europe devroient aller s'établir dans ces beaux Pays. Pour peu de peine qu'ils prissent à en defricher les terres, ils y vivroient heureusement, & y subsisteroient beaucoup mieux, qu'ils ne font. J'ay veu des

ter-

terres, qui peuvent fournir aisément trois Récoltes par an. L'air y est incomparablement plus doux, & plus temperé qu'en Hollande, laquelle ne continue ra-jamais mieux ses progrès, que par le grand commerce, qu'elle peut avoir dans les pays étrangers.

Après environ soixante & dix lieües de navigation dans la Rivière d'Ouïscoufin, nous trouvâmes un portage d'une demie lieüe, qu'Ouâsicondé nous avoit marqué dans sa Carte. Nous y couchâmes, & nous y laissâmes des marques par les Croix que nous fîmes sur des troncs d'arbres. Le lendemain après avoir fait le portage de nos Cannois, & du peu d'équipage, que nous avions, nous entrâmes dans une Rivière, qui serpenoit presque autant que celle des Illinois le fait à sa source. Après six heures de navigation à force de Rames, qui nous faisoient aller fort vite, nous trouvâmes malgré tous nos efforts, que nous étions encore vis à vis de l'endroit, ou nous nous étions embarquez. L'un de nos hommes voulut
tirer

tirer un Ligne, qui voloit. Cela fit tourner le Canot. Mais par bonheur il trouva fond.

Nous fûmes obligez de rompre plusieurs Ecluses de Castors pour passer en Canot. Autrement nous n'eussions pu continuer nôtre route, ni faire le portage pour nous embarquer au dessus de ces Ecluses. Ces animaux les font avec une adresse surprenante. Les hommes ne sauroient les éгалer. Nous en parlerons dans nôtre second Volume. Nous trouvâmes plusieurs de ces Etangs, & des retenues d'eau faites avec des pieces de bois en forme de Chaussée, que les Castors y avoient faites.

Nous passâmes en suite quatre Lacs, qui sont formez par cette Rivière. C'est là ou habitoient autrefois les Miamis. Nous y trouvâmes les Maskoutens, les Kikapous, & les Outouägamis, qui y sèment du blé d'Inde pour leur subsistance. Tout ce pays là est aussi beau, & aussi charmant que celui des Illinois.

d'un

Nous fîmes en fuite le pottage d'un Saut, que l'on nomme le Kalkalin, par ce que les Sauvages y vont souvent décharger leurs ventres & qu'ils ont accoutumé d'y reposer le visage au Soleil. Ainsi après plus de quatre cens lieües de chemin par eau depuis nôtre départ du pays des Iffati & des Nadouëffans, nous arrivâmes enfin à la grande Baye des Puans, laquelle fait une partie du Lac des Illinois.

CHAPITRE 68.

L'Autheur avec ses Compagnons sejourne quelque temps parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Messe en ce lieu, & on passe l'hyver à Misi-limakinak.

Nous trouvâmes plusieurs Canadiens dans cette Baye des Puans
On

On appelle ainsi la Nation, qui y habite, par ce qu'elle demouroit autrefois dans de certains lieux marécageux, & pleins d'eaux puantes, qui sont du côté de la Mer du Sud. Mais elle en à été chassée par ses Ennemis, & est venue demeurer dans cette Baye, laquelle est à l'Ouëst des Illinois. Ces Canadiens venoient negotier avec les Sauvages de cette Baye contre les ordres. Ils avoient encore quelque peu de vin, qu'ils avoient apporté avec eux, & qu'ils gardoient dans un flacon d'étain. Je m'en servis pour dire la Messe. Je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel assez léger, mais fort joliment travaillé. Mais je rencontray par bonheur des ornemens Sacerdotaux. Quelques Illinois, qui se sauvoient devant les Iroquois, par ce que ces derniers les avoient attaquez, & presque detruits pendant mon voyage, & le temps que j'avois été Esclave parmi les Barbares, prirent les ornemens de la Chapelle du Pere Zénobe Mambré, que nous auions laissez parmi les Illinois.

Quel-

Quelques uns d'entr'eux se rendirent donc au lieu, ou j'étois, & me remirent tous ces ornemens entre les mains à la reserve du Calice. Ils promirent même de me le rendre, & en effet ils me l'apportèrent quelques jours après, moiennant quelque peu de tabac, que je devois leur faire avoir.

Il y avoit plus de neuf mois, que je n'avois célébré la Messe faite de vin. Nous eussions pû en faire dans nôtre voyage, si nous eussions eu des vaisseaux propres à le conserver. Mais nous ne pouvions pas nous en charger dans nos Canots, qui n'auroient pû en supporter le poids. Il est vray, que nous avions trouvé beaucoup de Raisins dans les endroits, par lesquels nous avons passé. Nous en avons même fait du vin, que nous avons mis dans des gourdes. Mais il nous manqua chez les Illinois, comme nous l'avons observé. Au reste j'avois encore du pain à chanter comme on l'appelle. Il s'étoit parfaitement bien conservé dans une boîte de fer blanc, qui fermoit fort juste.

Nous

Nous demeurâmes deux jours à la Baye des Puans. Nous y chantâmes le *Te Deum*. J'y dis la Messe, & j'y prêchay. Nos hommes se mirent en état de communier, & communiquèrent en effet pour rendre grâces à Dieu de nous avoir conservez parmi tant de détours & de perils, que nous avions courus, parmi les monstres, que nous avions eûs à vaincre, & parmi tant de précipices, par lesquels nous avions passé.

L'un de nos Canoteurs troqua un fusil avec un Sauvage contre un Canot plus grand que le nôtre, & dans lequel après cent lieües de navigation nous nous rendîmes en côtoiant la grande Baye des Puans à Missilimakinak dans le Lac Huron, & nous fûmes obligez d'y hyverner, par ce que tirans toujours dans nôtre chemin vers les terres du Nord, les glaces & les frimats nous auroient indubitablement fait périr.

Par la route, que nous étions obligez de faire, nous étions encore à plus de

de quatre cens lieües du Canada. Je rencontray parmi ces peuples Hurons avec beaucoup de satisfaction pour moy, le Pere Pierfon Jesuite fils du Receveur du Roy de nôtre Ville d'Ath en Hainaut. Il étoit venu là pour y apprendre la langue de ces peuples, & il la parloit pour lors passablement bien. Ce Religieux retenant toujous de la franchise & de la droiture de nôtre pays, se distinguoit par son humeur bien faisante, & me paroissoit Ennemi des intrigues, ayant le genie tout à fait tourné du côté de la candeur, & de la sincerité. En un mot il me sembloit être tel, que tout vrai Chrétien doit être. Le Lecteur peut donc bien s'imaginer, que je passay mon hyver fort agreablement après tant de-maux, & de fatigues, que j'avois soufferts dans nôtre Découverte.

Pour employer le temps utilement je préchay toutes les Fêtes & les Dimanches de l'Advent, & du Carême afin d'entretenir nos hommes, & plusieurs autres Canadiens, qui étoient en traite

T

pour

pour amasser des pelleteries, qu'ils cherchoient parmi les Sauvages à quatre ou cinq cens lieües du Canada. Voila comment certaines gens sont autant avides des biens de la terre, qu'aucunes personnes du monde. Les Outtaouiacts & les Hurons affiltoient souvent à nos Cérémonies dans une Eglise couverte de Joncs & de quelques planches, que les Canadiens y avoient bâtie. Mais ces Sauvages venoient plutôt là par curiosité, que par dessein formé de vivre dans les Regles de la Religion Chrétienne.

Ces derniers Sauvages nous disoient en parlant de nos Découvertes, qu'ils n'étoient que des hommes: Mais que pour nous autres Européens, il falloit que nous fussions des Esprits: qu'en effet, s'ils avoient été aussi loin que nous, les Nations étrangères n'auroient pas manqué de les tuer: que cependant nous passions par tout sans crainte, & que nous savions nous attirer l'amitié de tous ceux, que nous rencontrions dans nos voyages.

Pendant cet hyver nous faisons des
trous

trous dans les glaces du Lac Huron, & par le moien de plusieurs grosses pierres, nous enfonçons des filets à vingt & vingt cinq brasses d'eau, pour y prendre du poisson blanc, comme en effet nous en prenions en abondance. Nous y primes aussi des Truites Saumonées, qui pesoient souvent jusques à quarante ou cinquante livres. Tout cela nous servoit à manger plus agreablement nôtre blé d'Inde, qui nous servoit de nourriture ordinaire. Nous n'avions pour boisson que du bouillon de poisson blanc, que nous beuvions tout chaud. J'ay déjà dit, que quand ce bouillon est froid, il se fige comme de bonne gelée de veau.

Pendant nôtre séjour en ce lieu là le Pere Pierfon se divertissoit souvent sur la glace avec moy. Nous courions sur le Lac avec des Patins à la maniere de Hollande. J'avois autrefois appris ce petit manége, lors que j'étois à Gand d'ou on se rend à Bruges avec beaucoup de plaisir en trois heures, lors que le Canal est gelé. C'est le divertisse-

ment ordinaire de ces deux Villes, dont les habitans s'entretiennent pendant l'hyver à la faveur des glaces.

Il faut avoïer sans faite tort au autres Religieux, que ceux de St. François sont extrémement propres à faire les établissemens des Colonies. Ils font un Veu fort étroit de pauvreté, & ne possèdent rien en propre. Ils n'ont que le simple usage des choses necessaires à la vie. Ceux, qui nous donnent quelques meubles, en sont toujours les maîtres, & les peuvent retirer, quand il leur plaît. C'est en effet, ce qui nous est recommandé par les Ordres de plusieurs Papes, & sur tout par nôtre Regle, qui est la seule, que l'on trouve inserée dans le Droit Canon.

Ce qui se passa à Missilimakinak pendant cet hyver, est une preuve de la verité, que je viens de remarquer. Quarante deux Canadiens, qui étoient venus en ce lieu là pour le commerce, qu'on y fait ordinairement avec les Sauvages, me prièrent de leur donner le

Cor-

Co
cor
que
fois
le r
de
ten
fer
tem
me
dro
ne
fo
la p
plu
te
fan
que
ver
tag
liff
gra

Cordon de St. François. Je leur accorday leur demande, & à chaque fois que je distribuois un Cordon, je faisois une petite exhortation à celuy, qui le recevoit, & je l'associois aux prieres de l'Ordre. Ces gens vouloient me retenir avec eux, & me faire un établissement, ou ils pouroient se retirer de temps en temps auprès de moy. Ils me promettoient de plus, qu'ils obtiendroient des Sauvages, que puis que je ne voulois aucunes Pelleteries, ils me fourniroient ma subsistance, selon qu'on la peut avoir dans ces Pays là. Mais la plus part de ceux, qui me faisoient cette proposition, negotioient en ce pays sans ordre. Je leurs fis donc connoître que le bien commun de nôtre Decouverte devoit être preferé à leurs avantages particuliers, & je les priay de me laisser retourner en Canada pour un plus grand bien.

CHAPITRE 69.

*Départ de l'Autheur de Missilimakinak, Il passe deux grands Lacs. Prise d'un grand Ours & particulai-
rez dela chair de cet ani-
mal.*

Nous partîmes de Missilimakinak la Semaine de Paques 1681. Nous fûmes obligez de trainer nos vivres & nos Canots sur les glaces pendant quelque temps. Cela dura bien l'espace de douze ou treize lieux sur le Lac Huron, dont les bords étoient encore gelez cinq ou six lieües de larger. Les glaces s'étant brisées, nous nous embarquâmes après la Solemnité de *Quasimodo*. Nous la célébrâmes, par ce que nous avions un peu de vin, qu'un Canadien avoit par bonheur apporté, & qui nous servit pendant tout le reste du voyage. Après cent lieües de Navigation sur les bords

bords de ce Lac Huron nous passâmes le Détroit de trente lieues, & le Lac de Sainte Claire qui est au milieu. Nous arrivâmes ainsi au Lac Erié, ou du Chat, ou nous nous arrêtâmes quelque temps à tuer à coups de Haches ou d'épées emmanchées un grand nombre d'Eturgeons, qui venoient fraier sur le bord de ce Lac. Nous ne prenions, que le ventre de ce poisson, qui est l'endroit le plus delicat, & nous jetions le reste.

Le Gibier ni la venaison ne nous manquoient pas dans ce lieu. Nous apperçumes un Ours à perte de vuë. Nous étions dans le Lac sur une grande pointe de terre, qui s'avançoit loin fort dans l'eau. Je ne say comment cet animal s'étoit rendu là. Il n'y avoit point d'apparence, qu'il eût nagé d'un bord à l'autre au lieu, où nous étions. Il y avoit plus de trente ou quarante lieues de trajet. Il faisoit alors un fort beau calme. Deux de nos Cano-teurs m'ayant laissé sur une longue pointe de terre, allèrent aborder cet

Ours , qui étoit à près d'un grand quart d'heure au large du Lac. s'ils n'eussent tiré deux coups de fusil l'un après l'autre, cet animal les auroit sans doute fait couler à fond. Ils furent donc obligez de s'écarter de cette bête à force de Rames pour charger leurs fusils. Ils retournèrent en suite à luy, & furent obligez de tirer sept coups pour l'achever.

Comme ils voulurent le charger dans leur Canot, ils manquèrent de tourner, ce qui les eust fait indubitablement perir. Tout ce qu'ils purent faire, fut de l'attacher à la barre, qui est au milieu du Canot, & ils l'amenerent ainsi sur le bord du Lac au grand péril de leur vie. Nous eûmes tout le temps, qu'il nous falloit pour accommoder cette bête, pendant quoy après en avoir nettoyé les entrailles nous les fîmes cuire, & en fîmes nôtre repas. Elles sont aussi delicates, que celles des Cochons de l'Europe. Nous nous servîmes en suite de la chair de cet Ours pendant le reste
de

de nôtre voyage, & nous la mangions ordinairement avec de la chair maigre de Chevreux parce qu'elle est trop grassë. Nous vecûmes pendant près de cent lieües de chemin de la Chasse, que nous fîmes alors.

CHAPITRE 70.

Rencontre, que l' Auteur fait sur le Lac Erié d'un Capitaine Outtaoüacts nommé Talon, par l' Intendant de ce nom, lequel nous raconta plusieurs aventures de sa Famille, & de sa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara.

IL y avoit un Capitaine des Outtaoüacts, qui avoit reçu le Nom de Talon de l'Intendant de ce nom, qui étoit en ce temps là à Québec. Ce Chef Sauvage se rendoit souvent avec

ceux de la Nation dans cette Ville, ou ils apportoiēt beaucoup de Pelleteries. Cet homme nous surprit fort, quand nous le rencontrâmes presque mort de faim plus semblable à un squelette qu'à un homme vivant. Il nous dit, que le nom de Talon s'alloit perdre en ce pays là, puis qu'il ne pouvoit survivre à la perte, qu'il avoit faite de six personnes de sa Famille, qui étoient mortes de faim. Il ajouta, que la pêche & la Chasse lui avoient manqué cette année, & que cela avoit fait perir son monde de misère.

Il nous dit de plus, que bien que les Iroquois ne fussent pas en guerre avec sa Nation, ils avoient néanmoins enlevé une Famille entière de douze personnes, qu'ils avoient emmenées prisonnières. Il me pria donc fort instamment de travailler à les retirer d'entre leurs mains, s'ils étoient encore en vie. Pour cet effet il me jeta deux Coliers d'une brassée de porcelaine noire & blanche, afin que je n'oubliaisse point cette affaire, qui luy tenoit si fort à cœur.

J'ay

J'ay confiance en toy, pieds nus, me dit il, c'est ainsi, qu'ils nous appellent. Les Iroquois, que tu connois particulièrement, écouteront tes raisons préférentiellement à celles de tous les autres. Tu les as souvent entretenus au Conseil, qui se tenoit alors au Fort de Katarockouï, ou tu as fait bâtir une grande Cabanne. Si j'avois été à mon Village, lors que tu y as passé en revenant de visiter toutes les Nations, que tu as découvertes, j'aurois fait tout mon possible pour te retenir au lieu d'une Robbe noire, qui y étoit. C'est ainsi, qu'ils appellent les Jesuites. Je promis solennellement à ce pauvre Capitaine de travailler chez les Iroquois à délivrer ses compagnons.

Nous navigâmes le long du Lac Erié, & après plus de cent quarante lieues de chemin, par les détours des Baies & des Anses, que nous étions obligés de côtoier, nous repassâmes par le grand Saut de Niagara & nous nous occupâmes pendant la moitié d'un jour à considérer cette prodigieuse Cascade.

Je ne pouvois concevoir, comment il se pouvoit faire, que quatre grands Lacs, dont le moindre à quatre cens lieües de circuit, & qui se déchargent les uns dans les autres, qui viennent tous enfin aboutir à ce grand Saut n'inondoient pas cette grande partie de l'Amérique. Ce qu'il y a de plus surprenant en cela, c'est que depuis l'embouchure du Lac Erié jusqu'à ce grand Saut, les terres paroissent presque toutes plates, & unies. A peine peut on remarquer, qu'elles soient plus hautes les unes que les autres, & cela pendant l'espace de six lieües. Il n'y a que le Niveau de l'eau, dont le courant est fort rapide, qui le fasse observer. Ce qui surprend encore davantage, c'est que depuis cette grande Cataracte jusques à deux lieües plus bas en tirant vers le Lac Ontario ou Frontenac, les terres paroissent aussi unies, que dans les lieux, qui sont au dessus vers le Lac Erié jusques à ce prodigieux Saut.

Nôtre admiration redoubloit sur tout, de ce qu'on ne voit aucunes Montagnes,

nes, que deux grandes lieües au deffous de cette Cascade. Et cependant la décharge de tant d'eaux, qui sortent de ces Mers douces, aboutit à cet endroit, & faute ainsi de plus de six cens pieds de haut en tombant comme dans un Abyrne, que nous n'osions regarder qu'en fremissant. Les deux grandes nappes d'eau, qui sont aux deux côtez d'une Isle en Talus, qui est au milieu, tombent en bas sans bruit, & sans violence, & glissent de cette maniere sans fracas. Mais quand cette grande abondance d'eau parvient en bas, alors c'est un bruit, & un tintamarre plus grand que le tonnerre.

Au reste le réjaillissement des eaux est si grand, qu'il forme une espece de nuées au deffus de cet Abyrne, & on les y voit dans le temps même de la plus grande clarté du Soleil en plein mydi. Quelque chaleur, qu'il fasse pendant le fort de l'Eté, on les voit touûjours elevées au deffus des Sapins & des plus grands Arbres, qui soient dans cet Isle en Talus, par le moien de laquelle, se for-

ment ces deux grandes nappes d'eau, dont j'ay parlé.

J'ay souhaité bien des fois en ce temps là d'avoir des gens habiles à d'écrire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner un idée juste & bien circonstanciée, capable de satisfaire le Lecteur, & de le mettre en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le merite. Voici pourtant une description de ce prodige de la Nature telle, que je la puis donner par écrit, pour en faire concevoir la plus juste idée, qu'il me sera possible au Lecteur curieux.

Il faut se souvenir, de ce que j'en ai fait remarquer en commençant mon voyage. On le trouve dans 7. Ch. le de ce livre. Depuis la sortie du Lac Erié jusques au grand Saut, on conte six lieües, comme je l'ay dit, & cela continue le grand Fleuve de St. Laurent, qui sort de tous ces Lacs, dont il a été fait mention. On conçoit bien, que dans cet espace le Fleuve est fort rapide, puis que c'est la decharge de cette gran-

grande quantité d'eau, qui sort de tous ces Lacs. Les terres, qui sont des deux côtez à l'Est, & à L'Ouëst de ce Courant, paroissent toujours égales depuis le dit Lac Erié jusques au grand Saut. Les bords n'en sont point escarpez, & l'eau y est presque toujours au Niveau de la terre. On voit bien, que les terres, qui sont au dessous, sont plus basses, puis qu'en effet les eaux coulent avec une fort grande rapidité. Cependant cela est presque imperceptible pendant les six lieües, dont il a été fait mention.

Après ces six lieües de grand Courant les eaux de ce Fleuve trouvent une Isle en Talus d'environ un demi quart d'heure de long, & de trois cens pieds de large à peu près, autant qu'on en peut juger à l'œil, par ce qu'il n'est pas possible d'alier dans cette Isle avec les Canots d'écorce sans s'exposer à une mort assurée, à cause de la violence des eaux. Cette Isle est pleine de Cedres & de Sapins. Cependant ses terres ne sont pas plus élevées que celles, qui

qui sont aux deux bords du Fleuve. Elles paroissent même unies jusques aux deux grandes Cascades qui composent le grand Saut.

Les deux bords des Canaux, qui se forment à la rencontre de cette Isle, & qui coulent des deux côtez, mouillent presque la superficie des terres de cette Isle, comme celles, qui sont aux deux bords du Fleuve à l'Est & à l'Ouëst en descendant du Sud au Nord. Mais il faut remarquer, qu'à l'extrémité des Isles du côté des grandes Nappes ou chûtes d'eau, il y a un Rocher en Talus, qui descend jusques au grand gouffre, dans lequel ces eaux se precipitent. Cependant ce Rocher en Talus n'est nullement arrosé des deux nappes d'eau, qui tombent aux deux côtez, par ce que les deux Canaux, qui se sont formez par la rencontre de l'Isle, se jettent avec une extrême rapidité, l'un à l'Est, & l'autre à l'Ouëst depuis le bout de cette Isle, & c'est là ou se forme le grand Saut.

Après donc que ces deux Canaux ont
cou-

coulé des deux côtez de l'Isle, ils viennent tout d'un coup à jeter leurs eaux par deux grandes Nappes, qui tombent avec roideur, & qui sont ainsi soutenues par la rapidité de leur chute sans mouïller ce Rocher en Talus. Et c'est alors qu'elles se precipitent dans un Abyme, qui est au dessous à plus de six cens pieds de profondeur.

Les eaux, qui coulent à l'Est, ne se jettent pas avec tant d'impetuosité, que celles, qui tombent à l'Ouëst. La nappe coule plus doucement, parce que le Rocher en Talus, qui est au bout de l'Isle, est plus élevé dans cet endroit qu'à l'Ouëst. Et cela soutient plus longtems les eaux, qui sont de ce côté-là. Mais ce Rocher panchant davantage du côté de l'Ouëst, cela est cause, que les eaux n'étant pas soutenues si longtems, elles tombent plutôt, & avec plus de precipitation. Ce qui vient aussi, de ce que les terres, qui sont à l'Ouëst, sont plus basses, que celles qui sont à l'Est. Aussi voit on, que les eaux de la
nap-

nappe, qui est à l'Ouëst, tombent en maniere de trait quarré, faisant une troisiéme nappe, moindre que les deux autres, laquelle tombe entre le Sud & le Nord.

Et parce qu'il y a une terre eminente au Nord, qui est au devant de ces deux grandes Cascades, c'est là ou le gouffre prodigieux est beaucoup plus large qu'à l'Est. Il faut pourtant remarquer, que l'on peut descendre depuis les terres eminentes, qui sont vis à vis des deux dernieres nappes d'eau, que l'on trouve à l'Ouëst du grand Saut, jusques au fond de ce gouffre affreux. L'Autheur de cette Découverte y a été, & a veu de prés la cheute de ces grandes Cascades. C'est de là, qu'on voit une distance considerable au deffous de la Nappe d'eau, qui tombe à l'Est, telle que quatre Carosses y pourroient passer de front sans être mouillez. Mais par ce que les terres, qui sont à l'Est du Rocher en Talus, ou la première nappe d'eau faute dans le
gouf-

gouffre, sont fort escarpées, presque en ligne pèrpendiculaire, il n'y a point d'homme, qui se puisse rendre de ce côté là dans le lieu, ou les quatre Carosses peuvent passer sans être mouillez, ni qui puisse percer cette multitude d'eau, qui tombe vers le gouffre. Ainsi il est fort vray semblable, que c'est dans cette partie sèche, que se retirent les Serpens Sonettes, où ils se rendent par des trous souterrains.

C'est donc au bout de cette Isle en Talus que se forment ces deux grandes nappes d'eau, avec la troisième, dont j'ay fait mention: Et c'est de là qu'elles se jettent en sautant d'une maniere effroiable dans ce prodigieux gouffre de plus de six cens pieds de profondeur, comme nous l'auons remarqué. J'ay déjà dit, que les eaux, qui tombent à l'Est, sautent & se jettent avec moins de violence, & qu'au contraire celles de l'Ouëst se precipitent tout d'un coup, & font deux Cascades, dont l'une est mediocre, l'autre

tre fort violente. Mais enfin ces deux dernieres Cascades font une^e espece de crochet ou de trait quarré, & fautent du Sud au Nord, & de l'Ouëst à l'Est. Après quoy elles vont rejoindre les eaux de l'autre Nappe, que se jette à l'Est: & c'est alors qu'elles tombent toutes deux, quoy qu'inegalement dans cet effroyable Abyme avec toute l'impetuosité, qu'on peut s'imaginer dans une chute de six cens pieds de haut, ce qui fait la plus belle, & tout ensemble la plus affreuse Cascade, qui soit au monde

Aprés que ces eaux se font ainsi precipitées dans cet horrible gouffre, elles recommencent leurs cours, & continuent le grand Fleuve de St. Laurent pendant deux lieües jusques aux trois montagnes, qui sont à l'Est de ce Fleuve, & jusques au gros Rocher, qui est à l'Ouëst, & qui paroît fort elevé hors des eaux à trois brasses de la terre, ou environ. L'Abyme, dans lequel se jettent ces eaux, continue ainsi pendant deux lieües entre deux chaines de mon-
tag-

tag
dée
côt
tom
sité
te f
hor
que
giff
bou
petu
& c
en
Apr
de
rang
parl
digi
con
rens
c'est
heu
avec
est
me

tagnes, qui font une grande Ravine bordée de Rochers, lesquels font aux deux côtez du Fleuve.

C'est donc dans ce gouffre, que tombent toutes ces eaux avec l'impetuosité, qu'on peut s'imaginer d'une chute si haute, & si prodigieuse de cette horrible abondance d'eau. C'est là, que se forment ces tonnerres, ces mugissemens, ces bondissemens, & ces bouillons effroyables avec cette nuée perpetuelle, qui s'eleve au dessus des Cedres & des Sapins, que l'on voit dans l'Isle en Talus, dont il à été fait mention. Apres que le Canal, s'esté formé au bas de cette horrible chute par les deux rangs de Rochers, dont nous avons parlé, & qui est rempli par cette prodigieuse quantité d'eau, qui y tombe continuellement, le Fleuve de St Laurents recommence d'y couler. Mais c'est avec tant de violence, & ses eaux heurtent ces Rochers de part & d'autre avec une si terrible impetuosité, qu'il est impossible d'y naviger, non pas même en Canot d'écorce, avec lesquels
pour-

pourtant en navigéant terre & à terre on peut franchir les rapides les plus violens.

Ces Rochers, & cette Ravine durent pendant deux lieües depuis le grand Saut jusques aux trois Montagnes, & au gros Rocher, dont il à été fait mention. Cependant tout cela diminue insensiblement à mesure, qu'on s'approche des trois montagnes, & du gros Rocher. Et alors les terres recommencent à être presque de Niveau avec le Fleuve, & cela dure jusques au Lac Ontario, ou de Frontenac.

Quand on est auprès du grand Saut, & qu'on jette les yeux sur cét effroyable gouffre, on en est épouvanté, & la tête tourne à tous ceux, qui s'attachent à regarder fixement cette horrible Chûte. Mais enfin cette Ravine venant à diminuer, & à tomber même à rien aux trois Montagnes, les eaux du Fleuve St Laurent commencent à couler plus doucement. Ce grand rapide se ralentit & le Fleuve reprenant presque le Niveau des terres, Il est pour lors navigable

ble jusques au Lac de Frontenac au travers duquel on passe pour se rendre dans le nouveau Canal, qui se forme de sa décharge. Et alors on rentre dans le Fleuve de St. Laurens, qui forme peu après ce qu'on appelle le long Saut à cent lieues de Niagara.

J'ay souvent ouï parler des Cataractes du Nil, qui rendent sourds ceux, qui en sont voisins. Je ne say, si les Iroquois, qui habitoient autrefois près de ce Saut, & qui vivoient des bêtes fauves, que les eaux de ce Saut entraînoient avec elles, & qu'elles faisoient tomber d'une si prodigieuse hauteur, se sont retirez du voisinage de cette grande chute d'eau, dans la crainte de devenir sourds, ou si cela est arrivé par la fraieur, ou ils étoient sans cesse des Serpens sonnètes, qui se trouvent en ce lieu là pendant les grandes chaleurs, & qui se retirent dans des creux, ou on ne peut les attaquer le long des Rochers jusques aux Montagnes, qui sont deux lieues plus bas.

Quoy

Quoy qu'il en soit on voit de ces dangereux animaux jusqu'auprès du Lac de Frontenac vers la côte Meridionale, Mais comme ces Serpens ne paroissent, que pendant les grandes chaleurs, & même lors qu'elles sont extraordinaires, on ne les craint pas tant, qu'ailleurs, Cependant on peut presumer assez raisonnablement, que le bruit horrible de ce grand Saut, & la crainte de ces dangereux Serpens peuvent avoir obligé ces Sauvages de chercher une habitation plus commode.

Nous nous rendîmes au Lac Ontario ou de Frontenac, en faisant le portage de nôtre Canot depuis le grand Saut de Niagara jusques au pied de ces trois Montagnes, qui sont deux lieues plus bas, vis à vis du gros Rocher, dont j'ay fait mention. Pendant ces deux lieues de chemin nous n'apperçumes aucun de ces Serpens Sonnètes.

CHAPITRE 71.

L'Autheur part du Fort qui est à l'Embouchure de la Rivière de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves, qu'ils avoient faits sur les Outaouaëts.

NOUS ne trouvâmes point de Sauvages dans le petit Village des Iroquois, qui est près de l'embouchure de la Rivière de Niagara. Ces peuples n'y sèment ordinairement que tres peu de blé d'Inde, & ils ne demeurent dans ce Village, que dans le temps de la Recolte, qu'ils en font, ou de la pêche des Eturgeons ou des poissons blancs, qui y est tres abondante. Nous croïions aussi trouver des Canadiens au Fort de la Rivière de Niagara que nous avions ébauché dans le commencement de nôtre Découverte. Mais tous ces Forts, qu'on

V

avoit

avoit fait semblant de bâtir, ne seruoient dans le fond qu'à couvrir le commerce secret qu'on faisoit de Pelleteries, & pour soutenir les belles esperances, que le Sieur de la Salle avoit données à la Cour.

Et ici il est vray de dire, que des particuliers ne peuvent pas entreprendre ces sortes de Découvertes. Elles sont au dessus de leurs forces. Il est donc necessaire de les appuyer de l'autorité des Souverains. Et en effet les succès en dépendent de leur appuy, & de leur protection. Cela avoit obligé le Sieur de la Salle de se faire authentifier par la Cour de France. Cependant il n'avoit point d'autre vüe dans le fond que son propre avantage. Et c'est pour cela, qu'il n'appuyoit pas son entreprise de tous les établissemens, qui eussent été propres à la bien soutenir. Il en faisoit quelque semblant au dehors. Mais dans la verité il ne songeoit qu'à faire son profit particulier.

Nous ne trouvâmes donc personne
dans

dans ce Fort de la Riviere de Niagara. Nous ne vîmes même qu'un grand hangar vuide, & couvert de planches au lieu d'un Fort. Nous nous rendîmes le long de la côte Meridionale du Lac Ontario ou Frontenac au grand Village des Iroquois Tsonnontouâns après trente lieues de navigation. Nous y arrivâmes environ les Fêtes de la Pentecôte de l'an 1681.

Ces Barbares nous voyans tout brûlez du Soleil, & mon habit de St. François rapetacé de morceaux de peaux de Taureaux Sauvages, mais d'ailleurs affez gay, & alerte, coururent tous au devant de nous en repetant souvent à haute voix le mot *d'Ochitagon*, pour dire, le Pieds nuds est de retour du grand voyage, qu'il avoit entrepris pour aller visiter les Nations, qui sont au delà de la Riviere Hohio, & du Fleuve Meschafipi. Ils me conduisirent avec mes deux hommes dans la Cabane d'un de leurs principaux Chefs.

Ils assemblèrent le Conseil des Vieillards, qui s'y rendirent au nombre de

plus de trente, portans pompeusement leurs Robbes de peaux de toutes sortes de bêtes fauves, entortillées au tour de leurs bras, ayant le Calumet à la main. Ils donnèrent ordre, qu'on nous régâlât à leurs mode, pendant qu'ils fumoient tous fans manger.

Après le repas je leur fis dire en plein Conseil par un Canadien, qui parloit leur langue plus facilement que moy, quoy que je l'eusse appris quelques années avant mon départ, que leurs Guerriers avoient amenez chez eux comme Esclaves douze Outtouäcts, qui étoient leurs Alliez, de même que d'Onontio, c'est ainsi, que ces peuples appellent le Vice-Roy de Canada. Je fis ajoûter à cela, qu'Onontio les regardoit comme ses enfans aussi bien que les Iroquois & que par cette violence ils rompoient la paix, & déclaroient la guerre à tout le Canada. Afin même de les obliger à nous rendre ces Outaouäcts, qui par bonheur étoient encore tous vivans, nous jettâmes au milieu de l'assemblée les deux Coliers de porcelaine, que

que le Capitaine Talon nous avoit donnez. C'est la coûtume, qui s'observe parmi ces peuples pour entrer en affaire.

Le Conseil étant assemblé le lendemain, les Iroquois me répondirent par d'autres Coliers de porcelaine, & me dirent, que ceux, qui avoient fait ces Esclaves, étoient de jeunes guerriers sans esprit: que nous pouvions assurer Onontio, qui étoit pour lors Monsieur le Comte de Frontenac, que leur Nation le respecteroit en toutes choses, qu'ils vouloient vivre avec luy comme de vrais enfans avec leur Pere, & qu'ils rendroient ceux, qui avoient été pris mal à propos.

L'un des Chefs nommé Teganeot, qui porta la parole pour toute la Nation dans ce Conseil, me fit un present de Pelleteries, de Loutres, de Martres, & de Castors, qui valoit plus de trente écus. Je le pris d'une main, & je le rendis de l'autre à son Fils, qu'il aimoit tendrement. Je luy dis, que je luy faisois ce present, afin qu'il le pût troquer contre des marchandises de l'Eu-

rope, ajoutant à Teganéot, c'est ainsi, que nous autres Pieds nuds en ufons, car c'est ainsi, qu'ils nous appellent. Nous ne voulons ni Castors, ni Lou-tres, ni aucun present. Ce n'est point par mépris, que nous les refusons. Nous n'ayons garde. Mais nous sommes ainsi desintereffez en toutes choses. Au reste je feray connoître vôtre bonne amitié au Gouverneur.

Ce Chef Iroquois fut surpris de ce refus, que je fis de son present, & voyant ensuite, que je donnois encore à son Fils un petit miroir, qui me restoit, & dont je me servois pour me raser, il disoit à ceux de sa Nation, que les autres Canadiens n'en ufoient pas de même. Et c'est ce qui obligeoit ces Barbares de nous envoyer de temps en temps des presens de viandes de leurs chasses, disant, que puis que nous allions pieds nuds comme eux, & que nous apprenions leur enfans à reciter des prieres en leur langue, il étoit bien juste, qu'ils en eussent de la reconnois-

noissance, & qu'ils nous la témoignassent dans l'occasion. Après que ces Sauvages nous eurent assurez, qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec nous, nous primes congé d'eux, & nous nous mêmes en état de partir pour continuer nôtre voyage.

CHAPITRE 72.

*L'Auteur quitte les Iroquois
Tsonnontouians, & arrive
au Fort de Frontenac.*

IL faut avouer, qu'il est bien doux & bien agreable de sortir de l'Esclavage, & de la main des Barbares, & qu'on réfléchit avec plaisir sur les maux passez, dont on se voit heureusement garanti: sur tout quand on retourne parmi ses amis, & qu'on est en état de se refaire de ses fatigues, & de ses travaux. Il est impossible, qu'on n'admire les secours surprenans de la provi-

dence, & qu'on ne pense avec une satisfaction incroyable aux avantages, qu'on en à tirez dans le besoin.

Nous avions encore environ quatre vingt lieües de chemin à faire sur le Lac Ontario pour nous rendre au Fort de Catarockoui ou de Frontenac. Nous fîmes cette navigation fort gayement. J'avois travaillé à faire avoir quelques Pelleteries au Picard du Gay, & à Michel Ako nos deux Canoteurs pour adoucir la memoire de toutes les peines, & de toutes les fatigues, qu'ils avoient effuïées dans le voyage. Ils pouffoient avec moy à force d'Avirons le Canot, qui étoit plus grand que celuy, dont nous nous servions en quittant les Iffati & Nadouëffans. Nous nous rendîmes donc au Fort en quatre jours, & nous tuâmes en chemin quelques Outardes, & quelques sercelles. Nous ne manquions alors ni de poudre ni de plomb. Nous tirions à tout hazard sur le petit gibier, que nous rencontrions, comme des Tourterelles, & des Ramiers, qui revenoient alors des pays étran-

trangers en si grande quantité, que ces Oiseaux dont la chair est fort delicate, paroissoient comme des nuées dans cette saison là.

Nous remarquâmes une chose digne sans doute d'admiration. C'est, que les Oiseaux, qui voloient à la tête des autres, se mettent souvent derrière pour soulager ceux d'entr'eux, qui sont fatiguez. C'est ainsi, que ces petits animaux s'entr'aident les uns les autres, ce qui fait bien voir aux hommes, qu'ils doivent aussi se secourir mutuellement dans le besoin. Le Pere Luc Buisset, & le Sergent nommé la Fleur, qui commandoit dans le Fort en l'absence du Sieur de la Salle, nous receurent dans nôtre Maison de la Mission, que nous avions bâtie ensemble.

Ils furent fort surpris de nous voir. On avoit fait courir le bruit, que les Sauvages m'avoient pendu avec le cordon de St. François, il y avoit deux Ans. Tous les habitans du Canada, & tous les Sauvages, que nous avions attiré pour demeurer auprès du Fort

de Frontenac & pour en cultiver les terres, me firent un accueil extraordinaire, & me temoignérent beaucoup de joie de me revoir. Les Sauvages mettans la main sur la bouche repetoient souvent le mot d'*Otkon* pour dire, le Pieds nus est un Esprit, puis qu'il a fait tant de Chemin, & qu'il est échappé de tant de Nations, qui les auroient tuez, s'ils y avoient été. C'est ce qu'ils ne se pouvoient lasser de me dire. On nous fit toutes les honetetez imaginables dans ce Fort. Mais nos deux Canoteurs avoient une extrême démangeaison de se rendre dans le Canada. Je consentis à leurs desirs, d'autant plus qu'après avoir tant essuié de perils ensemble, j'étois bien aisé d'achever le voyage avec eux. Nous prîmes donc congé du Pere Luc Buiffet, & de tous nos gens, qui demeuroient dans ce Fort.

CHAPITRE 73.

L'Autheur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux rapide, qu'on appelle le long Saut, il est agreablement reçu a Mont-réal par Monsieur le Comte de Frontenac.

Nous nous mêmes en Canot plutôt, que je ne l'avois crû, parce que nos deux Canoteurs ne me laissoient point de repos. Nous considerâmes l'embouchure du Lac Ontario, ou Frontenac avec plus d'exactitude, que nous n'avions fait autrefois. Cet endroit s'appelle mille-Isles, parce qu'il y en a si grande quantité, qu'on ne les peut compter. Le courant des eaux en est fort rapide, & cette rapidité s'augmente d'une maniere affreuse, lors que cette grande abondance d'eau, qui vient de tous ces Lacs, ou Mers douces, dont j'ay parlé, s'augmente

V 6. par

par la grande quantité de Rivières, qui se jettent dans ce Lac. Elles seroient seules capables de former un grand Fleuve. Mais quand elles viennent à se reunir dans l'endroit, qu'on appelle le long Saut, alors elles paroissent aussi affreuses, que le grand Saut de Niagara.

Et en effet les rapides y sont prodigieusement violens par l'abondance des eaux, & par le grand panchant de leur lit. Par dessus tout cela on voit aux bords & au milieu du Fleuve de St. Laurent environ 8 ou 10 lieües au dessus dudit Lac en descendant vers le Canada des Rochers de tous étages, tellement elevez au dessus du courant de ce déluge d'eaux, que ces eaux rapides étant arretées par ces Rochers, elles font un grand bruit, & tonnent continuellement d'une maniere aussi violente qu'au grand Saut de Niagara. Ce terrible Choq des eaux, qui viennent battre si rudement ces Rochers, dure près de deux lieües, & ces ondes rejaillissent en l'air à la hauteur de plus de cinq ou six toises, & font paroître
des

des manieres de gros pelotons de neige, de la gresle, de la pluye avec des tonnerres épouvantables, qui semblent accompagner des sifflemens & des hurlemens des bêtes les plus furieuses. Ce qui se fait uniquement par la violence, avec laquelle les eaux vinrent frapper ces Rochers. Je crois fortement, que si on demeueroit long temps en cet endroit on deviendroit sourd, sans espoir d'en pouvoir jamais guerir, tant le fracas en est horrible, & le mugissement prodigieux.

Dans cet endroit nos deux Canoteurs ne voulurent pas faire le portage par terre ni du Canot, ni des pelleteries, qu'ils avoient amassées. J'avois déjà autrefois décendu ces rapides du long Saut en Canot. Je risquay donc encore gaillardement ce voyage avec nos deux hommes. J'avois essuié un fort grand nombre de dangers par une benediction particuliere de Dieu. J'esperay donc, qu'il me feroit encore la grace de franchir ce mauvais pas. Nôtre Canot passoit souvent entre deux Rochers au milieu desquels, il n'y avoit

que la largeur du Canot pour passer, mais d'une vitesse si grande, qu'à peine pouvions nous conter les Arbres, qui sont sur le bord du Fleuve. Nous fîmes plus de deux grandes licües dans ces rapides affreux en si peu de temps que cela est inconcevable.

Il ne faut donc pas s'étonner, si nous nous rendîmes en moins de deux jours de ce Fort de Frontenac au Mont-réal, quoi qu'il y ait plus de soixante lieües de navigation de l'un à l'autre. Avant que de mettre pied à terre à Mont-réal nos deux Canoteurs me prièrent de les laisser dans une Isle voisine avec leurs pelleteries pour éviter de payer certains droits, ou plutôt pour empêcher, que les Créanciers du Sieur de la Salle ne s'en emparassent. Ces pauvres gens étoient bien aises de se conserver ce petit profit, qui étoit tout ce qu'ils rapportoient du grand voyage qu'ils avoient fait avec moy pour nôtre grande Découverte.

Comme j'étois seul en Canot, le Comte de Frontenac, Vice-Roy de Canada, qui étoit au Mont-réal à une
fe-

fenêtre, m'apperçut de loin, & crut que c'étoit un de nos Recollects nommé le Pere Luc Fillâtre, Normand de Nation, qui luy servoit de Chapelain, dans le temps de la traite, que les Sauvages faisoient tous les Ans au Mont-réal. L'un de ses Gardes m'ayant reconnu il en avertit ce Seigneur, qui eut la bonté de me venir recevoir. Il le fit avec toutes les marques de tendresse, qu'un Missionnaire peut attendre d'une personne de son rang, & de sa qualité. Il avoit crû, que j'avois été massacré par les Sauvages, il y avoit plus de deux Ans. Il fut interdit pendant quelque temps, croiant toujours, que c'étoit quelque autre Religieux, qui venoit peut être de la Virginie ou nous avons des Recollects Anglois. Mais enfin il me reconnut, & me recut fort cordialement.

Ce Seigneur étoit étonné de me voir maigre, havre, decharné, tout brulé du Soleil & de la fatigue, n'ayant plus de manteau, par ce que les Iffati me l'avoient dérobbé, & n'étant

n'étant couvert que d'un méchant habit rapetacé de morceaux de peaux de Taureaux Sauvages, il me mena avec luy, & me retint pendant douze jours dans sa maison pour me rétablir. Il défendit à tous ses gens de ne me rien donner à manger sans son ordre exprés. Il me donnoit luy même, ce qu'il vouloit, que je mangeasse, par ce qu'il craignoit, que je ne tombasse malade, si on me laissoit manger à discretion, après de si longues diètes.

En vivant ainsi avec moderation à la table délicate de ce Seigneur, il prenoit beaucoup de plaisir à m'ouïr raconter les divers accidens de mon voyage, & les evenemens, qui m'étoient arrivez parmi ce grand nombre de Nations différentes, que j'avois vues. Je luy fis connoître les grands avantages, que l'on pouvoit tirer de nôtre Découverte. Je remarquay, que quelques jours après mon retour il reiteroit les mêmes demandes, qu'il m'avoit faites d'abord.

Je

Je luy répondis donc. que je luy avois dit des le premier jour l'essentiel, de tout ce que je savois : que je ne doutois point, que le Sieur de la Salle, qui devoit repasser en France pour se rendre à la Cour pour ses affaires, ne luy eust dit, ce qu'il avoit reconnu de plus particulier dans le voyage, que nous avions fait ensemble jusques à ce qu'il fut obligé de nous quitter pour retourner en Canada.

J'eus raison alors de me tenir ainsi réservé, j'avois quelque secret pressentiment de ce qui m'est arrivé depuis. Le Sieur de la Salle, étoit homme à ne me le pardonner jamais, si j'en eusse trop dit. J'eus donc assez de force sur moy pour garder le secret de la Découverte entiere, que nous avions faite du Fleuve Meschasipi. Nos deux Canoteurs avoient autant d'intereit que moy à cacher ce voyage, parce qu'on les auroit châtiés sans doute d'avoir fait cette entreprise contre les Ordonnances: Et on n'auroit pas manqué de se saisir de toutes leurs Pelleteries, qu'ils

qu'ils avoient amassées en revenant des Ifati avec le Sieur du Luth, qui étoit resté tout exprès chez les Outaouäcts.

Le dit Seigneur Comte me montra un jour à l'écart une lettre, que le dit Sieur du Luth luy avoit envoyée par un Huron voisin des Outaouäcts. Il lui mandoit entre autres choses, qu'il n'avoit pu jamais rien apprendre de nôtre voyage ni de moy, ni de nos deux Canoteurs. Je ne pus m'empêcher alors de dire à ce Seigneur, qu'il croioit, que le dit Sieur du Luth luy étoit absolument devoüé, que je pouvois pourtant l'assurer, que l'intereft de certaines gens, qui luy étoient opposez, avoit fermé la bouche au dit Sieur du Luth: que j'étois persuadé, que ces gens l'avoient envoyé avec un ordre secret pour apprendre de mes nouvelles: que tout cela se faisoit par l'intrigue de certaines gens, que mon Caractere & la charité m'obligeoient d'epargner: que cependant plusieurs
de

de ces gens là n'en avoient pas usé de même à mon égard dans quelques occasions particulieres: Mais que je remettois tout à Dieu, qui ne manqueroit pas de rendre à chacun selon ses œuvres.

Le Seigneur François de Laval premier Evêque de Québec vint faire sa visite le long du Fleuve St. Laurent, pendant que je descendois vers Québec avec ledit Seigneur Comte de Fronetnac. Nous le rencontrâmes dans le temps, que nous entrions dans la Rivière pour aller au Fort de Champlain, lequel on avoit fortifié pour reprimer les incursions des Iroquois. Ledit Seigneur Comte me demanda fort agréablement, si je n'avois pas la fièvre. Après quoy regardant ceux, qui étoient à sa suite, il leur dit ce proverbe, Guillot & Finot ne manquent pas de redoubler la fièvre de leurs malades, quand ils leurs tâtent le poux. Il vouloit me faire connoître par là, qu'on avoit dessein de me faire dire adroitement, ce que j'avois sur le cœur.

Après

Après quelque temps de conversation fort honête, que j'eus avec ledit Seigneur Evêque, je luy demanday sa bénédiction Episcopale, par ce que je ne voyois pas qu'il fust fort neccessaire, & que je n'étois pas même obligé en conscience de lui dire tout ce que je pouvois savoir. Je ne dis donc en cette rencontre, que ce que je pouvois, & que ce que je devois dire touchant nos grandes Découvertes. Nous en étions là, lors que ledit Seigneur Comte vint nous interrompre pour inviter ledit Seigneur Evêque à dîner: Tout cela pour me fournir le moyen d'enterrer la Synagoge avec honneur.

L'épée cédant à la Robbe en cette occasion, & le Seigneur Evêque étant comme le Chef de cette compagnie, je me trouvois assez embarassé, par ce que j'avois de grandes mesures à garder pour plaire également à deux personnes de ce rang, ausquels je devois toutes sortes de respect. Je me tiray d'affaire adroitement & j'empêchay,

chay, que la conversation ne roulât sur des matieres, qui m'auroient pu faire de la peine par des questions embarrassantes. Je dis donc audit Seigneur Evêque, que le Seigneur Comte de Frontenac avoit eu la bonté de me prescrire un regime de vivre fort exact pour m'empêcher de tomber malade après toutes les fatigues que j'avois essuyées, & après la mauvaise nourriture, que j'avois eüe parmi les Sauvages : Qu'ainsi je suppliois ledit Seigneur Evêque de me permettre de retourner avec luy à nôtre Convent de Quebec pour y vivre dans la retraite: Et qu'en effet je n'étois pas alors en état de catechiser les enfans, ni de faire les fonctions de Missionnaire dans les visites, que ledit Seigneur Evêque faisoit au peu de monde, qui se trouvoit pour lors en Canada, que j'avois besoin de repos: pour travailler plus vigoureusement dans la suite. C'est ainsi, que je previns plusieurs petits embarras, dans lesquels je pouvois aisément tomber, & que j'obtins la permission de finir

nir mon voyage , & de me retirer dans la solitude de nôtre Maison Religieuse pour y prendre un peu de Repos, après tous mes travaux passez.

CHAPITRE 74.

Grande deroute des Illinois qui furent attaquez, & surpris par les Iroquois.

Pendant que je travaillois à me rétablir de mes grandes fatigues, Monsieur le Comte de Frontenac reçut des lettres du Pere Zénobe Mambré, que j'avois laissé parmi les Illinois. Il mandoit à ce Seigneur, que les Iroquois ayant attiré les Miamis dans leur parti, & que s'étant joints ensemble, ils avoient formé une assez grande armée, & étoient venus fondre tout d'un coup sur les Illinois pour détruire cette Nation. Il ajoutoit, qu'ils faisoient bien neuf cens hommes de guerre tous Fu-
si-

filiers, par ce que les Iroquois & les Miamis avoient des fusils & de toutes fortes de munitions de guerre par le commerce, qu'ils avoient avec les Européens.

Les Iroquois firent cette entreprise vers le 12. de septembre 1680. pendant que je travaillois à la Découverte du Fleuve Meschasipi. Dans cette conjoncture les Illinois furent pris au depourveu, parce qu'ils ne se défioient point du tout des Iroquois, ni des Miamis, avec lesquels ils étoient en paix. Le Sieur de la Salle les avoit même assurés, qu'il feroit en sorte, que ces peuples observeroient soigneusement le Traité, que les Illinois avoient fait avec eux. Dans cette assurance ils avoient envoyé la plus grande partie de leur jeunesse en guerre d'un autre côté.

Un *Chaouanon* allié des Illinois retournant de chez eux en son pays rebroussa chemin tout d'un coup pour les avvertir, qu'il avoit découvert une Armée composée d'Iroquois & de Miamis, qui étoit

étoit déjà dans leur pays, & qu'apparemment ils venoient fondre sur eux pour les surprendre plus facilement.

Cette nouvelle effraya les Illinois. Ils ne laissèrent pourtant pas de se mettre en campagne dès le lendemain, & de s'en aller droit à l'Ennemi. D'abord qu'ils furent arrivez en vuë, ils les chargèrent, & la mêlée fut âpre. On tua beaucoup de monde de part & d'autre.

Le Sieur de Tonti, que le Sieur de la Salle avoit laissé au Fort de Creve-cœur pour y commander en son absence, ayant appris cette irruption des Iroquois & des Miamis eut peur pour les Illinois, quoy que leur Armée fust plus forte en nombre, que celle de leurs Ennemis, par ce qu'ils n'avoient point d'armes à feu. Il s'offrit donc d'aller vers les Iroquois & les Miamis *Askenon*, c'est à dire comme Mediateur, ayant le Calumet de paix à la main pour tacher de les porter à un bon accommodement. Les Iroquois trouvant plus de résistance, qu'ils n'avoient

voient crû, & voians que les Illinois étoient résolus à soutenir la guerre, n'eurent point de peine à se résoudre à la paix. Ils reçurent donc le Sieur de Tonti comme Mediateur, & écoutèrent les propositions, qu'il avoit à leur faire de la part des Illinois, qui avoient accepté sa mediation de leur part.

Le Sieur de Tonti leur representa, que les Illinois étoient les Enfans & les Alliez d'Onontio aussi bien qu'eux. C'est le nom, qu'ils donnent au Vice-Roy de Canada. Le Pere Zénobe ajoute, comme je l'ay remarqué dans ma Louisiane, qu'étant auprès du Sieur de Tonti, un Iroquois Tsonnontouïan l'avoit reconnu, & que ledit Sieur de Tonti les avoit pressés d'en venir à la paix, puis que leur attaque ne pouvoit manquer de donner beaucoup de chagrin à Onontio, qui les aimoit tous fort tendrement, & qu'ainsi il les conjuroit de s'en retourner chez eux, & de laisser les Illinois en repos, puis qu'ils avoient soigneusement observé le traité de paix.

Ces propositions ne pleurent pas à quelques jeunes Iroquois, qui mouroient d'envie de combattre. Le Sieur de Tonti avec les gens, qu'il avoit avec luy, se vit donc chargé tout d'un coup de plusieurs coups de fusil. Et un Iroquois déterminé, qui étoit du Canton d'*Omontaghé*, donna un coup de couteau près du cœur audit Sieur de Tonti. Cependant par bonheur il ne fit qu'effleurer, par ce que le coup glissa sur une côte. Plusieurs autres se jetterent sur luy, & voulurent l'enlever. Mais un d'entr'eux reconnut à son chapeau, de même qu'à ses oreilles, qui n'étoient pas percées, qu'il n'étoit pas Illinois. Cela fut cause, qu'un Vieillard Iroquois cria, qu'il falloit l'épargner, & en même temps ce Barbare lui jeta un Collier de porcelaine, comme pour arrêter le sang, & pour servir d'emplâtre à la plaie.

Nonobstant tout cela, le jeune Iroquois enleva le chapeau du Sieur de Tonti, & le mit au bout de son fusil pour intimider les Illinois. Ces pau-

vres gens croiant donc, que les Iroquois l'avoient tué avec le Pere Zénobe & les autres Européens, qui l'accompagnoient, surpris de cet attentat, pensèrent être défaits par leurs Ennemis, par ce qu'ils se crurent vendus. Cependant les Iroquois ayant fait signe au Pere Zénobe de s'approcher pour chercher avec eux les moyens d'empêcher les deux Armées d'en venir aux mains, ils reçurent en suite le Calumet de paix, & firent semblant de se retirer. Mais à peine les Illinois furent ils arrivez à leurs Villages, que l'Armée des Iroquois parut sur des côteaux, qui étoient vis à vis.

Ce mouvement obligea le Pere Zénobe de se rendre près de ces Barbares pour savoir, quelle étoit la raison d'une demarche si contraire à ce qui venoit de se passer, lors qu'ils avoient accepté la Calumet de paix. Les Illinois l'avoient prié de prendre cette commission. Mais cette Ambassade n'étoit pas agreable à ces Barbares, qui avoient les Armes à la main, & qui ne vouloient

pas perdre leurs avantages. Ainsi le Pere Zénobe courut risque d'être massacré par ces hommes impitoyables. Cependant le même Dieu, qui avoit sauvé plusieurs de nos Religieux dans de pareilles occasions, & qui m'avoit préservé de tout malheur dans ma Découverte, garantit aussi ce bon Pere Zénobe de la main de ces furieux. Il étoit de fort petite stature. Mais il avoit beaucoup de courage. Il se transporta donc hardiment parmi les Iroquois, qui le reçurent fort humainement.

Ils luy dirent, que la nécessité les avoit obigés de faire cette nouvelle démarche, par ce qu'ils n'avoient plus de vivres pour leur Armée, & que leur grande troupe avoit déchassé les Taureaux Sauvages, qui sont ordinairement en grand nombre dans ce pays là. Le Pere Zénobe ayant rapporté leur réponse aux Illinois, ce peuple leur envoya du bled d'Inde, & tout ce qui leur manquoit pour leur subsistance. Ils leur proposèrent même de traiter de leur peaux de Castors, & de toutes les

autres Pelleteries, qui se trouvent en abondance dans toutes ces Contrées là

Les Iroquois acceptèrent ces propositions. On donna des Otages de part & d'autre, & le Pere Zénobé alla plusieurs fois dans le camp des Iroquois pour amener toutes les affaires à un bon accommodement. Il y coucha même afin de ne point perdre de temps, & de hâter la conclusion du Traité. Mais les Iroquois s'étant rendus en grand nombre dans les Cantons des Illinois, qui ne se défioient de rien, ces Barbares passèrent même jusques à leur Village. Etant là ils commencèrent à y faire des actes d'hostilité. Ils ruinèrent les Mau-solées, que ces peuples ont accutumé d'élever à leurs morts à la hauteur de sept ou huit pieds. Ils gatèrent les blez d'Inde, qu'ils avoient semez, & ces perfides les ayant trompez sous les belles apparences de paix, ils se fortifièrent dans le Village de ces pauvres gens.

Dans cette confusion il ne fut pas fort difficile aux Iroquois unis aux Miamis, d'enlever huit cent femmes ou Enfans

aux Illinois. Ces malheureux Antropophages mangerent de rage quelques Vieillards de cette Nation. Ils en brûlèrent quelques autres, qui n'avoient pas la force de les suivre, & ils s'en retournerent ainsi avec les Esclaves, qu'ils avoient faits, dans leur demeure ordinaire, qui étoit à quatre cent lieües du pays des Illinois.

Des les premiers avis, que ces pauvres peuples eurent de l'approche des Iroquois, ils avoient par bonheur envoyé la plus grande partie de leurs familles au de là d'un Côteau pour les mettre à l'abri de leur rage, & leur faire gagner le Fleuve Meschasipi afin d'être en seureté. Les Guerriers Illinois se retirèrent par troupes, comme ils pûrent, sur les Côteaux, qui étoient près de leurs habitations, & en suite ils se dissipèrent peu à peu pour se rendre du côté de ce Fluve afin de pourvoir à la subsistance & à la conservation de leurs familles, qu'ils y avoient envoyées pour éviter la fureur des Iroquois.

Ces Barbares après cette lâche expédi-

dition, voulurent donner quelque couleur à leur perfidie. Ils firent donc tous leurs efforts pour persuader à nos deux Religieux de se retirer d'avec les Illinois, puis qu'ils avoient pris la fuite & qu'il n'y avoit plus d'apparence, qu'ils pussent rester avec eux à l'avenir pour leur apprendre les prières, comme les *Atsientatfi* ou les Robbes noires faisoient dans leurs Cantons. C'est ainsi, qu'ils appellent les Peres Jesuites. Ces Barbares dirent en raillant finement & malignement aux dits Peres Gabriel & Zéno-be, qu'ils feroient mieux de s'en retourner en Canada, & que pour eux ils n'avoient garde d'attenter à la vie des Enfans du grand Onontio Gouverneur de Canada, qu'ils les prioient de leur donner une lettre de leur main pour faire connoître la droiture de leur procedé dans cette occasion, & qu'assurément ils ne devoient plus épouser les interets des Illinois leurs Ennemis.

Nos deux Religieux se voyant ainsi abandonnez de leurs hôtes, & jugeans que par consequent ils seroient trop ex-

posez à la fureur d'un Ennemi barbare, & victorieux, ne hésitèrent point à prendre le parti de s'en retourner, suivant l'avis des Iroquois. Ils s'embarquèrent dans un Canot d'écorce, que ces peuples leur fournirent, & de cette maniere ils s'en retournèrent en Canada.

CHAPITRE 75.

Les Sauvages Kikapoux assassinèrent le Pere Gabriel de la Ribourde, Missionnaire Recollet.

Dieu m'a fait la grace d'être insensible aux outrages de mes Ennemis, & d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits, que je reçois. Si jamais j'ay eu lieu de témogner ma reconnoissance à ceux qui ont eu la bonté de m'instruire, il faut, que j'avoie que ç'a été à ce bon Pere Gabriel, qui a été mon Maître de Novitiat dans le
Cou-

Couvent de nôtre Ordre qui est à Bethune dans la Province d'Artois. Il est donc bien juste, que je parle ici d'un aussi honnête & bon Religieux que lui, à qui j'ay eu de si grandes obligations, & que j'en fasse mention dans ma Découverte, à laquelle il a eu quelque part, sur tout ayant été malheureusement assassiné par les Sauvages Kikapous, comme je m'en vais le raconter.

Il faut remarquer, que le Sieur de Tonti ne pouvant plus rester au Fort de Crevecoeur après la déroute des Illinois, il pria les Peres Gabriel & Zéno-be d'entrer avec deux jeunes garçons, qui leur restoient, dans un Canot pour s'en retourner en Canada. Tous les autres avoient deserté depuis ce malheureux accident, & cela par la suggestion de quelques Canadiens, qui étoient les genies predominans du pays, & qui les avoient flattez de diverses esperances pour les obliger d'abandonner l'entreprise du Sieur de la Salle.

Nos Religieux étant donc hors d'é-

tat de demeurer avec les Illinois après ce débris, s'embarquèrent le 18. Septembre suivant, denuez de toutes sortes de vivres. Par bonheur ils avoient encore quelque peu de poudre & de plomb avec trois ou quatre fusils pour chasser pendant le chemin, afin d'avoir de quoi se nourrir. Mais étant arrivez à huit lieues ou environ des Illinois, leur Canot ayant touché quelque roche, faisoit eau. Ils furent donc obligez de mettre pied à terre sur le midi pour le regommer, & pour le radouber.

Le Pere Gabriel charmé de la beauté des prairies, des petits côteaux, & des agreables bocages, qu'on trouve en ce pays là d'espace en espace, comme s'ils étoient plantez exprès, s'engagea dans ces beaux lieux en disant son Breviaire, pendant qu'on travailloit le reste du jour à retablir le Canot. Sur le soir le Pere Zénobe alla chercher ce bon Vieillard, par ce qu'il ne revenoit point. Tous les autres en firent de même, par ce qu'il étoit généralement aimé de tous ceux, qui le connoissoient.

Mais

Mais le Sieur de Tonti entrant dans des terreurs paniques, se mit en fantaisie, que les Iroquois luy alloient tomber sur les bras à tout moment. Il fit donc rappeler le Pere Zénobe, & obligea tout son monde d'entrer en Canot, & de passer de l'autre côté de la Rivière des Illinois, qui est fort large en cet endroit. Il laissa donc ce bon Religieux, exposé dans ces prairies aux insultes des Barbares. C'est ainsi, qu'il le sacrifia sans avoir aucun égard à son âge, ni à son mérite personnel.

Cet Italien ne pensoit qu'à se garantir des surprises. Il croioit donc, qu'il les eviteroit plus aisément en se retirant de cette maniere. Il obligea le Pere Zenobe, qui étoit de fort petite stature, & assez delicat, de passer la Rivière avec luy. Pour moy j'avoie, que dans cette conjoncture je me serois fortement opposé à son dessein. Je l'aurois contraint d'attendre ce bon Pere. Pour peu qu'il eust fait de bruit en tirant quelques coups de fusil, jamais les Sauvages n'eussent eu la hardieffe d'atten-

ter à la vie de ce bon personnage. J'aurois même cassé le Canot d'écorce plutôt que de souffrir, qu'on passât la Rivière.

Il est vray, que sur le soir le Sieur de Tonti fit tirer un coup de fusil par un des jeunes hommes, qui étoient dans le Canot avec le Pere Zenobe, & qu'il fit allumer un grand feu. Mais tout cela fut inutile.

Le lendemain ledit Sieur de Tonti voyant, qu'il en avoit usé fort lâchement en cette rencontre, il retourna des la pointe du jour à l'endroit, ou on avoit laissé le Pere Gabriel le jour precedent. Il demeura jusques à midi en ce lieu là faisant faire une espece de perquisition de ce pauvre Religieux. Quelques uns de ses gens entrèrent dans des boccages, ou ils virent des pistes d'hommes assez fraiches, de même que dans ces vastes prairies, qui sont sur le bord de la Rivière. Ils les suivirent assez long temps. Mais ils ne virent personne. Le Sieur de Tonti a dit depuis pour s'excuser d'avoir lâche-

lagement abandonné le Pere Gabriel, qu'il avoit fujet de craindre, que les Iroquois ne lui eussent dressé quelque embuscade pour le surprendre. Il ajoutoit à cela, qu'ils luy avoient veu prendre la fuite, & qu'ainsi ces Barbares pouvoient s'imaginer, qu'il se déclaroit pour les Illinois, & qu'il prenoit leur parti.

Cependant il faut se souvenir, que ces Iroquois s'étoient chargez de quelques lettres du Sieur de Tonti pour les rendre en Canada. D'ailleurs s'ils eussent eu dessein de se défaire de luy, comme ils le pouvoient facilement, ils ne luy eussent pas donné un Collier de porcelaine selon la coutume de ces peuples, quand quelque coup de malheur est arrivé par inadvertance. Si donc ces Barbares eussent eu dessein de l'insulter, ils n'eussent pas fait tant de façons. Les Sauvages n'ont pas tant de circonspection. Ainsi cette excuse étoit frivole, & inventée après coup. Le Pere Zénobe a laissé par écrit, qu'ayant voulu ref-

ter pour apprendre des nouvelles du Pere Gabriel, le Sieur de Tonti l'avoit forcé de s'embarquer à trois heures après midi, disant, qu'assurément il auroit été tué par les Ennemis, ou que peut être il étoit allé devant à pied en suivant le bord de la Rivière, & qu'en allant toujours terre à terre on pourroit le trouver infailliblement.

Cependant ils n'en purent apprendre aucune nouvelle. Plus ils avançaient, plus l'affliction du Pere Zénope s'augmentoit. Parmi tout cela les vivres manquoient à toute cette troupe, & ils ne vivoient que par le moyen de quelques pommes de terres, de l'ail sauvage, & des petites racines, qu'ils découvroient en grattant la terre avec leurs doigts. Nous avons appris depuis, que le Pere Gabriel avoit été massacré quelque temps après avoir mis pied à terre. Les Kikapous, Nation, que l'on trouve dans la Carte à l'Ouest de la Baye des Puans, qui sont leurs voisins, avoient envoyé de
leurs

leurs jeunes gens à la guerre contre les Iroquois. Mais ayant appris, que ces Barbares faisoient eux mêmes la guerre aux Illinois, ils cherchèrent les moiens d'en surprendre quelques uns à l'écart. Trois d'entr'eux, qui faisoient l'avant-garde, trouvèrent le Pere Gabriel. Ils s'approcherent de luy se cachans autant qu'ils pouvoient dans les herbes, qui sont fort grandes dans ces pais là. Quoy qu'ils feussent bien, que ce n'estoit pas un Iroquois, ils ne laissèrent pas de le tuer, lors qu'ils se furent approchez de luy.

Ils l'affommèrent donc avec leurs Casse-têtes, qui sont faits d'un bois fort dur. Ils laissèrent son corps sur la place, & se contentèrent d'emporter son Breviaire, & son Diurnal, qui tomba quelque temps après entre les mains d'un Pere Jesuite, donc je feray mention dans mon troisiéme Tome, qui parlera de la naissance de la Foy dans le Canada. Ces Barbares au reste enlevèrent la chevelure de ce bon Religieux, & la porterent en triomphe dans leur Village,

lage, publiant, que c'étoit la Chevelure d'un Iroquois, qu'ils avoient tué.

Voila comment mourut ce bon Vieillard par les mains folles de ces jeunes Barbares. Nous pouvons bien luy appliquer ici, ce que le Texte Sacré dit de ceux, qu'Herode fit égorger dans sa fureur. *Non erat, qui sepeliret.* Il ne se trouva personne pour l'ensevelir. Ce venerable personnage avoit accoutumé dans les leçons, qu'il nous faisoit pendant nôtre Novitiat, de nous préparer à de parilles épreuves au dedans & au dehors. Il nous accoutumoit aux mortifications, & faisoit connoître, qu'il avoit quelque pressentiment de ce qui-devoit luy arriver. Ce bon Maître de Novices meritoit un meilleur sort que celuy là, si pourtant on en peut souhaiter un plus avantageux que de mourir ainsi dans les fonctions d'une Mission Apostolique par les mains des Nations, auxquelles la providence envoie ses serviteurs.

Le Pere Gabriel étoit âgé d'environ soixante cinq ans. Il n'avoit pas seule-

lement mené une vie exemplaire, commune à tous les bons Religieux. Il s'étoit encore parfaitement bien acquité de tous les emplois, qu'il avoit eus dans l'Ordre, ou il avoit été Gardien, Supérieur, inférieur, & Maître des Novices: & de ceux qu'il avoit exercez dans le Canada depuis l'an 1670. jusques à sa mort, Il m'a souvent fait connoître, qu'il avoit d'extremes obligations à nos peuples de Flandres, qui l'avoient nourri fort long temps. Il nous en parloit ainsi, afin de nous inspirer par son exemple des sentimens de reconnoissance pour nos bienfaiteurs. Je l'ây veu souvent dans les transports d'une extrême douleur, de ce que tant de peuples Barbares vivoient dans une profonde ignorance du salut. Il auroit souhaité de mourir pour eux en travaillant à les tirer de ces horribles ténèbres.

Les Iroquois parlant de luy, disoient, qu'il avoit enfanté, par ce qu'il avoit le ventre naturellement assez gros. Mais il étoit devenu fort plat, par ses fréquentes diètes, & par l'austerité de sa pénitence.

Le Sieur de Tonti ne pourra jamais se disculper de la lacheté, qu'il a commise, d'avoir abandonné le Pere Gabriel, comme il a fait, sous pretexte, qu'il craignoit les Iroquois. Cette Nation toute farouche, qu'elle est, aimoit ce bon Vieillard, qui avoit souvent été parmi eux. Ce Religieux voyant après la dérouté des Illinois, que le Canot du Sieur de Tonti étoit trop chargé de peaux de Castors, & qu'il ne pouvoit y avoir place, en jetta plusieurs, aux Iroquois pour leur faire connoître, qu'il n'étoit pas venu en ces pays là pour y amasser des pelleteries. Et cela peut être causa quelque chagrin au Sieur de Tonti.

D'ailleurs Le Sieur de Tonti apperçût ces Sauvages Kikapous, qui s'approchoient du Pere Gabriel. Un coup de fusil seul auroit suffi pour les faire fuir tous. Le pauvre Pere Zénobe n'eut ni assez de voix ni assez de vigueur pour persuader audit Sieur de Tonti d'attendre quelque temps ce bon Pere Gabriel. Il le sacrifia donc, & l'abandonna de
la

la manière, que nous avons dit, forçant le Pere Zénobe d'entrer en Canot pour passer de l'autre côté de la Rivière Tout cela dans le dessein de sauver quelques pelleteries, qu'il avoit, en exposant ainsi malheureusement un bon Religieux. Je ne doute point, que la mort de ce venerable Vieillard n'ait été pretieuse devant Dieu, & qu'elle ne produise un jour son effet, quand il plaira à Dieu d'user de son infinie misericorde envers ces Nations Barbares. Je souhaite même avec ardeur, qu'il vueille bien se servir d'un instrument foible comme moy, pour achever ce que j'ay déjà ébauché par sa grace avec tant de travaux.

CHAPITRE 76.

Retour de L'Autheur de cette grande Découverte à Québec. Ce qui se passa à son arrivée au Couvent de Nôtre Dame des Anges prez de cette ville.

Monsieur le Comte de Frontenac Vice-Roy de Canada, me donna deux des ses Gardes, qui étoient tres bons Canoteurs pour me reconduire à Québec. Nous partîmes donc du Fort de Champlain, dont nous avons parlé, & étant enfin arrivez près de la Ville, je mis pied à terre pour me rendre à nôtre Couvent au travers des terres defrichées. Je fis porter le Canot, qui étoit magnifiquement peint, par les deux Gardes, & ces hommes me disoient, que ledit Seigneur Comte les avoit assurez, que les peintures de ces Canots luy coutoient autant
que

que les Chevaux d'Espagne, dont il s'étoit servi en Candie dans la guerre contre les Turcs.

Je ne voulus point débarquer à Québec, par ce que l'Evêque avoit donné ordre à son grand Vicaire de me recevoir dans son Palais Episcopal pour s'entretenir à loisir avec moy de nôtre grande Découverte. Mais ledit Seigneur Comte avoit commandé fort expressément à son Major dans la ville de l'empêcher, & de me faire conduire premièrement à nôtre Maison Religieuse pour conférer avec le Pere Valentin le Roux, Commissaire Provincial des Recollects dans tout le Canada, homme habile, & d'une grande étendue d'esprit.

Il n'y avoit alors dans nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges que trois Missionnaires, qui s'y trouvoient avec ledit Commissaire. Tous les autres étoient dispersés çà & là en diverses Missions à cent lieues de Québec. On peut aisément s'imaginer, que nos Religieux me recurent avec bien de la joie. L'un
d'en-

d'entr'eux nommé le Pere Hilarion Jeunet me disoit souvent d'un air enjoué, *Lazare veni foras.* Je luy demanday enfin la raison, pour laquelle il me faisoit cette application du Lazare. Il me répondit, qu'il y avoit deux Ans, qu'on avoit chanté une Messe de *Requiem* pour moy dans le Couvent, parce que des Sauvages étrangers avoient assuré une Robbe noire, c'est le nom par lequel ces Barbares désignent les Jesuites, que les peuples, que les Iroquois appellent *Hontoungaha* m'avoient étranglé à un Arbre avec le Cordon de St. François, & que les mêmes Sauvages avoient fait mourir d'une manière fort cruelle les deux hommes, qui m'accompagnoient.

Il faut avoüer ici, que tous les hommes ont leurs Amis & leurs Ennemis. Il y a des gens, qui sont assez semblables au feu, qui noircit le bois, qu'il ne peut brûler. Certaines gens donc, qui n'avoient pu m'attirer dans leur parti, se servirent de ce bruit de ma mort

mort pour ternir ma réputation. Ainsi on avoit fait plusieurs discours à mon desavantage dans le Canada. Quoy qu'il en soit, car je m'expliquerai davantage sur ce sujet dans mon troisième Tome, s'il plaît à Dieu, je dois reconnoître, que Dieu m'a conservé par une espece de miracle dans ce grand & dangereux voyage, que j'ay fait, & dont j'ay donné la Relation dans ce volume. Et quand j'y reflechis avec un peu d'attention, je suis persuadé, que la Providence m'a conservé pour publier au monde les grandes Découvertes, que j'ay faites pendant un séjour d'onze Ans, ou environ, que j'ay vécu dans l'Amérique.

Il faut remarquer ici, que bien des gens veulent souvent se mesler des choses, qui ne sont point de leur ressort, & qu'ils prennent ombrage de ceux, qui ne veulent point se conformer à leurs inclinations. Le Commissaire Provincial, dont j'ay parlé, me pressa fort instamment de luy donner

ner copie du journal de la Découverte, que j'avois faite dans mon voyage de près de quatre Ans, me promettant, qu'il me garderoit le secret. J'avoüe, que je me fîay à sa parole, par ce que je le croiois, comme je le crois encore, homme d'honneur & de probité. Je considéray même, que comme il avoit pensé sérieusement à la connoissance, que les dits Seigneurs Evêque de Québec, & Comte de Frontenac vouloient avoir de cette Découverte, il cherchoit les moiens de les instruire luy même pour leur communiquer ce qu'il faudroit sans m'exposer, afin que l'un & l'autre fust content.

C'est à cela, que je rapportois les soins, que ce Commissaire Provincial prenoit de moy, & les careffes extraordinaires, qu'il me faisoit en me régaland de tout ce qu'il pouvoit trouver pour lors & en m'appellant souvent le Resuscité. Il me pria même de retourner dans l'Europe pour faire connoître au public les grandes Découvertes, que j'avois faites, &
il

il ajouta, que j'éviterois par ce moien la jalousie de ces deux Personnes, & qu'en effet il étoit difficile de plaire à deux Maîtres, dont la condition & les interets étoient si differens.

Le Commissaire eut donc tout le temps, qu'il lui falloit avant mon retour en Europe, de copier generalement tout mon Voiage sur le Fleuve Meschafipi, lequel j'avois entrepris contre le sentiment de Monsieur de la Salle, qui a fait ensuite le Voiage depuis les Illinois jusques au Golphe de Mexique en 1682. deux Ans après moy. Il avoit eu quelque soupçon, que je pouvois bien l'avoir fait. Cependant il ne put pass'en éclaircir à mon retour du Fort de Frontenac, par ce qu'il étoit alors en Voiage chez les Outaïagamis. Il ne savoit donc pas, si les Sauvages ne m'avoient pas massacré, comme le bruit en avoit couru, & qu'on l'en avoit assuré avant que de partir de ce Fort.

Je suivis le Conseil de nôtre Commissaire, & je pris la resolution de m'en retourner en Europe. Avant que de partir je lui fis connoître fort serieusement,

Y

qu'il

qu'il étoit absolument nécessaire pour l'établissement des Colonies dans nôtre Découverte, & pour y faire quelques progrès pour l'établissement de l'Evangile, d'entretenir toutes ces Nations différentes en paix, & même les plus éloignées en les soutenant contre les Iroquois, qui sont leurs Ennemis communs: que ces Barbares ne font jamais de véritable paix avec ceux: qu'ils ont une fois battus, ou qu'ils espèrent de vaincre en mettant de la division entr'eux: que la maxime ordinaire des Iroquois avoit toujours été telle, & que c'étoit par ce moien, qu'ils avoient fait perir plus de deux millions d'Ames.

Le Commissaire Provincial entroit fort bien dans toutes ces vues, & il me disoit aussi, qu'à l'avenir il me chargeroit de toutes les instructions nécessaires pour cela.

Nous décrivons, s'il plaît à Dieu, dans mon second Tome, les moiens, qu'il faut employer à l'établissement de la Foi parmi tant de peuples, qui ont des langages si divers, & les expediens, par lesquels on peut établir de bonnes Colonies dans ces vastes Contrées, que l'on peut appeller avec raison les Delices de l'Amerique, & y fonder l'un des plus grands Empires de l'Univers.

F I N.

a-
u-
ur
tir
&
nt
his
his
ne
re
la
rs
ils
A-
rt
it
u-
ns
ut
ni
i-
ut
es
i-
er

5